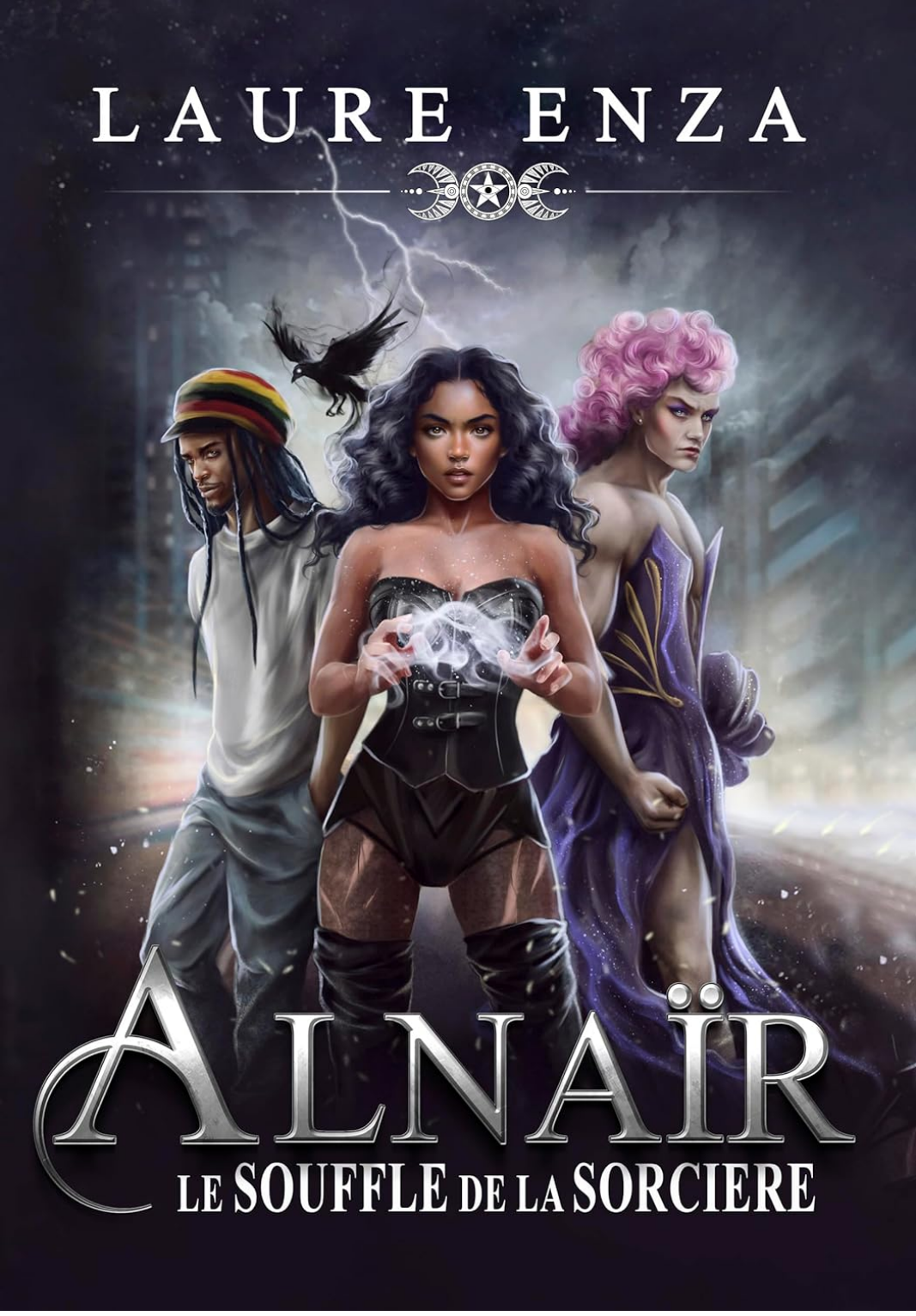
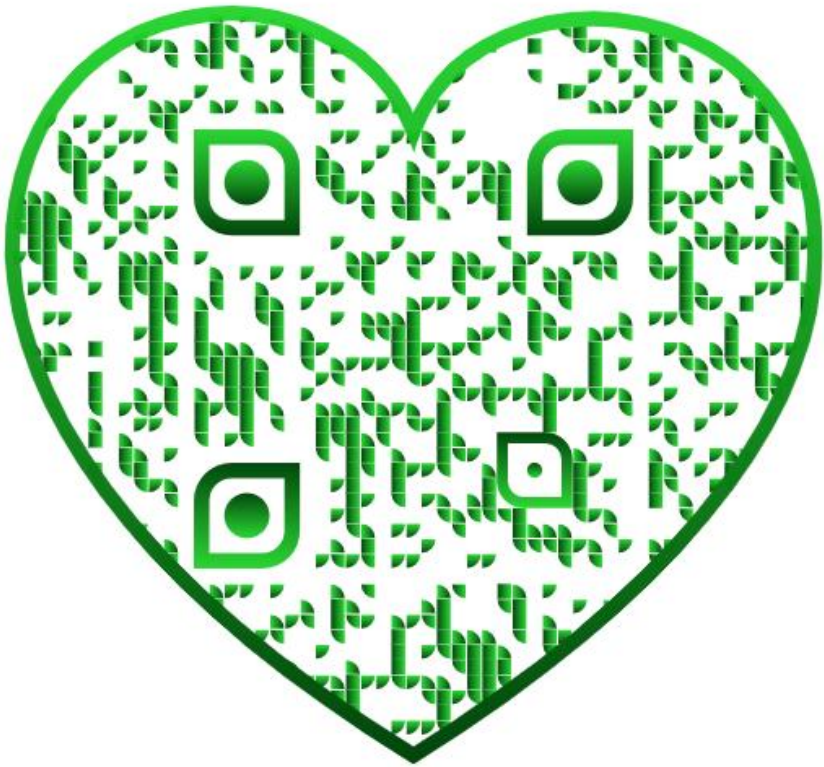
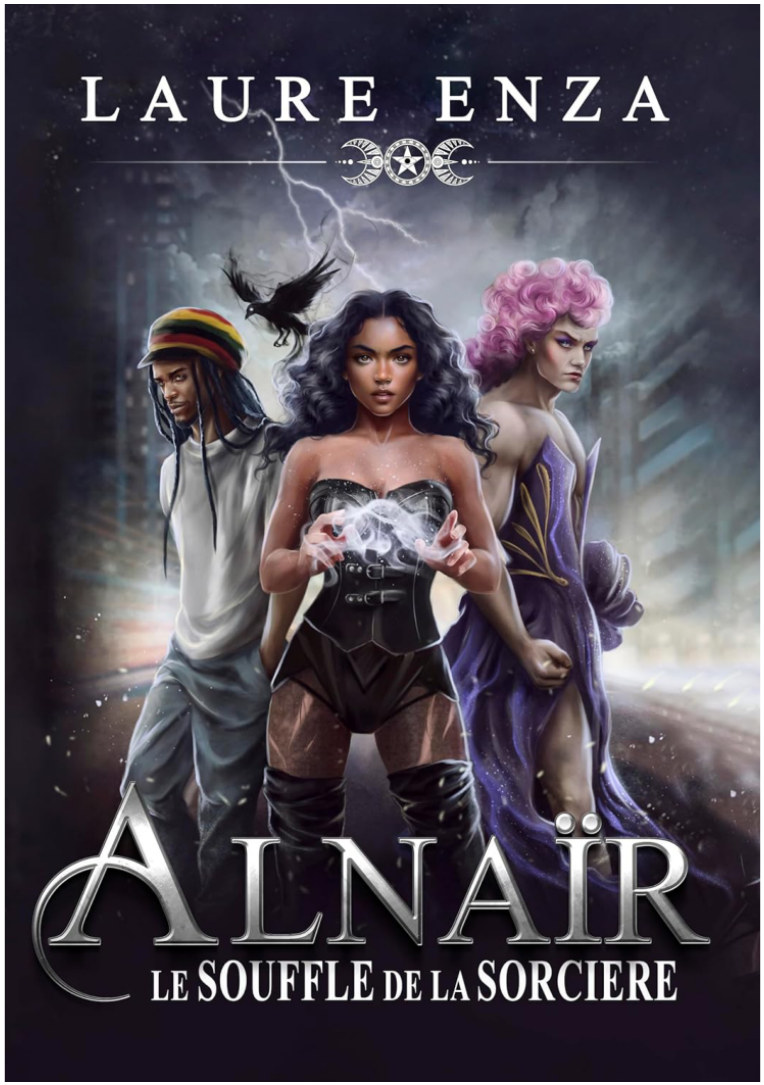
LAURE ENZA



ALNAÏR

LE SOUFFLE DE LA SORCIERE




LAURE ENZA
ALNAÏR
LE SOUFFLE DE LA SORCIERE

ALNAÏR

LE SOUFFLE DE LA SORCIÈRE

Laure Enza

Alnaïr
le Souffle de la Sorcière

Laure Enza

Droits réservés : L. Lorenzi pour Laure Enza®
Copyright France 01/2023
Dépôt légal dernier semestre 2023

Couverture : Création STF-Prod
Illustrations : création originale de Nicolas Jamonneau.

Le Code de la propriété intellectuelle et artistique interdit les copies ou reproductions destinées à un usage collectif, *« toute représentation ou reproduction intégrale, ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite »* (alinéa 1er de l'article L. 122-4). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

ALNAÏR

LE SOUFFLE DE LA SORCIÈRE

Laure Enza

Si vous désirez découvrir les coulisses de ce roman et recevoir des cadeaux bonus et des promotions en avant-première, souscrivez à la liste de lecteurs VIP de mon site (garantie sans spam) en suivant ce lien : https://laure-enza.com/newsletter

À très vite !

Aux cinq sorcières inspirantes, pentacle de créativité magique…

Vaudou

Une main me saisit l'épaule et me secoue vigoureusement. Je grommelle et roule sur le côté. Je n'ai pas envie qu'on me tire du sommeil où je me cachais. Je me sentais bien, enfoncée dans mes rêves et dans un oreiller moelleux.

— Alnaïr, réveille-toi ! J'ai une séance !

Cette voix ne m'est pas inconnue, mais mon cerveau peine à rétablir les connexions. Je suis obligée de soulever les paupières pour découvrir le cruel intrus qui m'extrait des limbes. Un homme est penché sur moi, si près que je peux humer son haleine d'herbe et de café. Le blanc de ses yeux écarquillés tranche de manière effrayante sur le noir de sa peau. Ses dreadlocks me frôlent le visage et je frissonne. Il insiste.

— Tes ronflements m'empêchent de me concentrer, *ti'fille* !

Ma mémoire s'active aussitôt. Louis-Tomas, trente-trois ans, toutes ses dents, marabout de son état. Humain sans don véritable, mais non dénué de talents occultes. Entièrement dévoué à ma famille. En l'occurrence, c'est moi l'intruse, puisque je squatte son canapé depuis presque six mois.

— Ouais, d'accord, je vais me lever, soupiré-je en étirant mes membres endoloris par les vieux ressorts.

— Grouille-toi ! continue mon hôte.

— Il n'y a pas le feu… elle commence quand, ta représentation ?

— Elle commence il y a vingt minutes !

Je jette un œil par-dessus son épaule. Je découvre avec effarement les indices d'une séance de maraboutage en cours : des bougies à profusion, une coupelle où se consument les restes d'un sacrifice et un couple installé sur les poufs du salon. L'homme et la femme me dévisagent sans vergogne. Je remercie secrètement le climat de la métropole qui me fait porter un survêtement en guise de pyjama. D'ordinaire, quand je suis dans mon île tropicale, je dors entièrement nue. Cette pensée me tire un soupir de regret.

Le soleil, la belle vie. C'est fini, tout ça.

Je me redresse avec difficulté et vérifie machinalement que je n'ai pas bavé pendant mon sommeil. L'expression des clients de Louis-Tomas suffit à me renseigner sur l'image que je renvoie. J'ai bien l'air d'une loque avec une masse de cheveux en pétard, les yeux cernés et

le jogging rapiécé qui sent la sueur. Ils doivent me prendre pour une junkie qui n'a pas eu la force de regagner ses pénates, ce qui n'est pas étonnant puisque Louis-Tomas est dealer à ses heures perdues.

— D'accord, pardon, je vous laisse tranquilles, je vais faire du café…

— T'as raison, fais ça, et passe par la douche aussi.

Je hausse les épaules pendant que les clients acquiescent. Mon aspect extérieur reflète bien mon état d'esprit. Je ne suis pas droguée, je suis plutôt au fond du trou. Je suis une sorcière déchue, exilée et dépressive. Louis-Tomas devrait avoir plus de considération, lui qui a tant d'empathie pour ses fidèles. Il faut dire que ces derniers le récompensent en espèces sonnantes et trébuchantes, alors que moi, je me contente de m'incruster dans sa vie et son appartement.

Ce n'est pas un palace, au contraire. C'est un deux-pièces meublé de bric et de broc, situé au douzième étage d'une tour dont l'ascenseur est toujours en panne, dans une cité de Clichy-sous-Bois tellement minable que les autorités ont oublié son existence. Les parties communes se dégradent, la vétusté devient une évidence. Les locataires se débrouillent, livrés à eux-mêmes dans ce cloaque qu'on nomme pompeusement *Les Jardins du temple*. Appellation mensongère si l'on considère que le seul espace de verdure consiste en un terrain vague qui sert surtout à collectionner les déjections canines et les seringues usagées.

Je jette un regard morne par la fenêtre pendant que le café coule avec lenteur. J'ai récupéré le dernier filtre dans la poubelle. Comme il était sec, il a suffi de le tapoter pour permettre une ultime utilisation. Je suis contre le gaspillage, et surtout, j'ai la flemme de descendre à la supérette du quartier.

Dehors, le ciel fuligineux écrase les vagues de béton qui assaillent la cité. Les phares des banlieusards percent le brouillard, telle une myriade de lucioles obstinées qui foncent chaque matin vers le même destin.

Je n'arrive pas à m'habituer au changement d'heure. Sous mes tropiques, l'astre roi est ponctuel tout au long de l'année. Ici, il faut jongler avec les horloges. C'est encore la nuit et, pourtant, les humains ont décidé que c'était l'heure de se lever. Ils avancent dans leur dédale de bitume comme des automates dopés aux gaz d'échappement. Certains ne verront pas le soleil de toute la journée. Ce décor me donne la nausée.

Quand je pense que je viens d'une île paradisiaque et que j'y suis interdite de séjour par ma propre famille, je suis outrée ! La colère monte dans mes veines comme un venin brûlant. Louis-Tomas me dirait que c'est une bonne chose : c'est le signe que je ne suis pas vraiment en dépression puisque je suis capable d'émotions.

Pour ma part, je crois que la colère est salutaire quand elle engendre une réaction. Dans mon cas, c'est impossible : je ne peux pas regimber sans m'en prendre à ma propre famille. Je suis donc pieds et poings liés. Le courroux se contente de me consumer de l'intérieur. L'injustice me brûle avec plus d'amertume que le mauvais café que je suis en train d'ingurgiter.

Si je veux aller faire un brin de toilette dans l'étroite salle de bains, il faut que je traverse à nouveau le salon. Je n'ai pas envie d'interrompre la séance de guignol ni de subir les regards lourds de reproches de ces humains superstitieux.

Aux sons que je perçois à travers les parois de placo, j'imagine que Louis-Tomas se livre à tout un tas de rituels que nous envisageons d'un œil amusé, nous les vraies sorcières. Il a allumé des dizaines de bougies, au risque de mettre le feu à son taudis, ce qui ne serait pas une mauvaise chose en matière de dératisation. Il a dû jeter quelques cauris ou de petits os sur le sol et il psalmodie, invente des incantations incompréhensibles.

Je devine que le couple qui consulte est en mal d'enfant, c'est pourquoi ils ont brûlé une grenouillère dans le récipient prévu à cet effet. Pour une fois, ce n'est pas un poulet égorgé ! On fait appel à Louis-Tomas, comme pour l'immense majorité des marabouts, pour résoudre des problèmes, soigner les bobos du cœur et du corps. Je trouve ces pratiques fort innocentes, voire ridicules, pourtant je n'ose plus traverser le salon.

C'est moi qui suis ridicule, alors que je pourrais jeter un sort à tous les occupants de la pièce d'un simple claquement de doigts. Le pourrais-je encore ? Je reste terrée dans la minuscule cuisine, le nez collé contre la fenêtre, à soupirer contre l'omniprésence de l'hiver dans le ciel parisien. Je n'ai plus envie de rien, je n'ai plus la force de me battre. Je me sens abandonnée et inutile malgré les exploits que j'ai pu accomplir il y a quelques mois à peine.

J'ai vingt ans, je devrais être pleine de vie et d'espoir. J'ai été intronisée dans le rang des sorcières adultes, j'ai goûté aux délices de la puissance absolue. Pourtant, on m'a brisé les ailes, on m'a déchue de mes droits. Depuis, je rampe comme un corbillat malhabile parmi les mortels. Je dépends de la générosité d'un petit voyou et je laisse les frimas m'engourdir.

La porte qui s'ouvre avec fracas ne me fait même pas sursauter. La comédie du désenvoûtement est donc terminée. Louis-Tomas a troqué sa djellaba rituelle contre son t-shirt des *Wailers* et son bonnet rasta avec visière. Je préfère ce style. Je verse du café dans son mug favori, orné d'un symbole de la paix venu du fond des années soixante. Comme quoi, on peut se prétendre grand sorcier vaudou et avoir un côté écoresponsable fleur bleue.

— Bon, allez, *ti'fille* ! Shampoing, jean, parfum, gloss !

— Quoi ? Laisse-moi, j'aime ce survêtement comme un doudou ! Je n'ai de comptes à rendre à personne, d'ailleurs…

— Je te rappelle qu'on est samedi 26 novembre, tu as un entretien au *P'sycat*, avec une embauche à la clé ! s'écrie Louis-Tomas en pointant du doigt le réfrigérateur.

Un calendrier y est aimanté et un cercle rouge énorme entoure la date ornée d'un A majuscule et de points d'exclamation. Ce n'est même plus du message subliminal. Il ne manque que le panneau clignotant et la sirène d'alarme pour manifester mon désœuvrement.

— Métro-boulot-dodo, tu veux m'achever, Louis-Tomas, c'est ça ?

C'est un comble de voir que ce marabout de pacotille, qui vit d'expédients et de petites magouilles, s'est cassé la tête pour me dénicher un CDD. Bon, comme serveuse dans un cabaret de seconde zone, mais c'est quand même un contrat avec un salaire, des horaires et des congés payés.

— Je veux surtout que tu te trouves un appart et que tu voles *de tes propres ailes*, bougonne le prétendu bienfaiteur qui avale une lampée avec une grimace.

— Ma famille t'emploie pour venir en aide aux sorcières.

— En effet, je dois les accueillir à l'aéroport et les aiguiller dans leur mission en métropole, pas les héberger gratuitement dans mon salon, qui est, soit dit en passant, mon lieu de travail ! proteste Louis-Tomas en agitant ses dreadlocks.

C'est la première fois que je vois la parodie de Bob Marley s'énerver de la sorte. Je ne sais pas ce qu'il a négocié pour m'obtenir ce poste, mais, apparemment, ça le met mal à l'aise. Je soupire et baisse les armes. J'enfile des baskets, je m'empare d'un blouson qui traînait sur une chaise et file sans demander mon reste.

Bien entendu, l'ascenseur refuse d'atteindre le douzième étage et je n'ai plus assez de pouvoir pour intervenir sur son système électrique ou mécanique. Je dévale les escaliers quatre à quatre, soudain pressée de quitter cet endroit étouffant. L'activité physique, au lieu de me revigorer, m'épuise et me démoralise.

Dans le vestibule de l'immeuble, soufflant comme une corneille asthmatique, je rejoins les clients de Louis-Tomas. Ils ont l'air rassurés et heureux d'avoir dépensé leurs économies pour entendre les boniments de mon hôte. Quand ils m'aperçoivent, leur expression change. Ils s'effacent contre le mur pour me laisser passer avec méfiance.

C'est l'effet que je produis sur les humains en ce moment. Ce n'est pas parce qu'ils ont un quelconque sixième sens qui leur permettrait de deviner ma nature maléfique. C'est surtout parce que j'ai une tête à faire peur avec mes cheveux frisés toujours dressés et mon jogging qui

empeste le rat mouillé. Je fais exprès de les frôler en approchant de la porte.

Malgré moi, je suis saisie d'un frisson désagréable. Parfois, mes facultés me submergent sans que je puisse les contrôler. Je sens au plus profond de mon âme que cette femme n'a aucun problème pour concevoir. C'est son compagnon qui a les spermatozoïdes paresseux. Point de famille à l'horizon pour ces deux-là. Toutes les potions ou les incantations de Louis-Tomas n'y pourront rien.

Je n'ai pas le don de voyance de Kaala, ma sœur aînée, en revanche, je suis observatrice et cynique. Comme dans bien des sociétés qui rampent sur la planète, le mâle va accuser la femelle de ne pouvoir lui accorder d'héritiers. Leur couple va se déliter. Il va la tromper, la répudier, la battre, peut-être ? Mon cœur se met à s'affoler tout seul à cette idée. Mes oreilles bourdonnent dangereusement, et ce n'est pas à cause d'une hypoglycémie. C'est le signe que je vais m'attirer des ennuis.

Ne fais pas ça, Alnaïr, tu vas le regretter.

Je le fais pourtant. Je reviens sur mes pas sans crier gare et percute l'homme de plein fouet. J'agite les mains comme si j'étais affolée. Je me confonds en excuses balbutiantes :

— Désolée, désolée ! J'ai oublié mon portable ! Putain, il faut que je remonte ces escaliers de la mort !

— C'est pas grave, ma petite, j'ai rien senti ! se moque le bougre qui me dépasse bien de trente centimètres.

La femme secoue la tête et tire son compagnon par le bras, comme pour le soustraire à mon emprise. Cependant, c'est trop tard. J'ai touché cet inconnu. Il est à ma merci. Il a beau s'éloigner, traverser le hall et refermer la porte derrière lui, il porte le souffle de la sorcière sur son aura. Je n'ai pas besoin d'incantations ou de rituels particuliers pour jeter des sorts. Il me suffit de diriger mon expiration d'un geste bref de la main. Ce don s'avère très dangereux.

Toutefois, je ressens un frisson de plaisir qui remonte ma colonne vertébrale. J'ai bridé ma magie depuis tellement longtemps qu'un enchantement aussi simple me tire presque des larmes. J'espère que cette impulsion de solidarité féminine ne va pas me porter préjudice.

J'observe les mortels une minute pendant qu'ils traversent la rue. Je n'aurais pas dû m'attarder. Dès que l'homme se met à trembler, la femme regarde dans ma direction. Lorsqu'il s'effondre sur le trottoir, elle ne cherche pas à lui porter secours, mais elle se précipite vers moi.

— Qu'est-ce que tu lui as fait, sorcière ?

Finalement, j'avais tout faux à propos du sixième sens des humains. Certains nous perçoivent avec une acuité qui me laisse perplexe, ainsi que leur propension à nous accuser de tous les maux.

— Tu délires, ma pauvre ! Tu regardes trop la télé ! protesté-je, et ton mec a abusé des fumigations du marabout, voilà tout !

Basse vengeance envers Louis-Tomas pour m'avoir réveillée brusquement… et pour me faire dormir sur un canapé aux ressorts rouillés. Il pourrait me céder sa chambre, après tout ! Je suis tout de même la descendante de la très célèbre Grand-mère Kalle ! C'est la magicienne la plus redoutable de l'océan Indien, l'équivalent féminin du croquemitaine à l'île de la Réunion. Tout le monde la craint et son renom devrait rejaillir sur moi. Louis-Tomas devrait trembler à mes pieds.

Dans tes rêves, pauvre sorcière déchue.

Comme la femme me dévisage avec l'air indécis, je poursuis :

— C'est l'écart entre l'atmosphère viciée qu'on a ici et le vent glacé de la rue qui a dû le choquer. Va plutôt l'aider à se relever, au lieu de m'accuser avec tes superstitions à la noix.

Sur le trottoir, l'homme s'ébroue, il se remet déjà à quatre pattes. Sa compagne le rejoint aussitôt. D'aucuns pourraient penser que j'ai utilisé mes pouvoirs contre cet homme, pour débarrasser la femme d'un conjoint potentiellement toxique. C'est ce qu'on attend d'une sorcière qui, comme moi, est dressée depuis son plus jeune âge à enlever des enfants pour les sacrifier.

Il faut croire que mon séjour prolongé en métropole m'a congelé le cerveau et ramolli la malfaisance. Mon intervention est ridiculement pragmatique. Je l'ai déjà dit, je n'ai pas le don de voyance de ma sœur. Je ne peux pas m'amuser à faire justice au nom d'une intuition. Je me suis contentée d'insuffler un peu de vigueur au contenu de sa prochaine éjaculation.

Si mon sortilège-éclair fonctionne, un bébé joufflu naîtra de cette bousculade et tous les honneurs rejailliront sur Louis-Tomas. Je lui dois bien ça, après tout : je ne l'ai même pas envoûté pour qu'il m'invite, il fait ça de son plein gré. Son sofa est à jeter, son café est infect, son blouson est trop grand, mais 'ça reste plus confortable que de finir sous les ponts.

Vampire

Ce n'est pas parce que mon cœur d'artichaut a un faible pour l'hospitalité de Louis-Tomas que je vais remonter douze étages pour me pomponner. Il ne faut pas pousser mémé dans les orties, surtout pas la mienne. Je vais me rendre à son fameux entretien d'embauche, mais sans me presser et avec mon allure de SDF. Advienne que pourra.

Je dissimule le roulement de mes hanches sous le blouson informe et la finesse de mes traits sous une coiffure mal entretenue. Ce n'est pas pour imiter mes homologues humaines qui tentent d'affronter le harcèlement de rue avec ces esquives dérisoires. D'autant qu'un prédateur ne s'arrête pas à l'emballage. On pense à tort que ses vils instincts l'incitent à siffler tout ce qui porte une jupe, alors qu'il suffit d'appartenir au *sexe faible* pour l'exciter. C'est plus une question de pouvoir que de séduction.

Pour ma part, je sais me débarrasser des importuns avec des armes que ne possèdent pas les humaines. Les raisons qui me poussent à m'enlaidir sont en rapport non avec ma féminité, mais avec ma magie. Je dois faire profil bas. Si je veux pouvoir retourner dans mon île, retrouver ma place parmi les membres de ma famille, il faut que je leur prouve que je ne suis pas un danger. Je dois maîtriser à tout prix ce pouvoir erratique qui s'est emparé de mon être et a failli décimer tout mon clan, il y a quelques mois. Je n'ai, pour l'instant, pas trouvé d'autre solution que d'étouffer les dons qui me restent. J'espère que ma minuscule incartade de tout à l'heure ne va pas me porter tort. C'était un tout petit coup de pouce au destin, personne n'a pu le remarquer tant la décharge d'énergie était discrète.

Je me dirige d'un pas nonchalant vers l'arrêt de bus. Hors de question que je me mette à courir, même si le véhicule est déjà en stationnement. Les métropolitains pourraient croire que cette attitude est due à mes origines. Il est commun de penser que les habitants des tropiques sont tous des paresseux écrasés de soleil, peu enclins à mettre du cœur à l'ouvrage. Au diable les stéréotypes : lambiner est pour moi une façon de résister au tourbillon de la vie citadine.

Je n'ai pas envie de courir comme ces âmes grises qui effectuent inlassablement les mêmes trajets à une allure effrénée. Le bout du chemin demeure le même pour tout le monde, les gars, c'est la mort. Dans les rues sombres et humides où les humains obéissent au diktat

d'un quotidien survolté, je marche donc à pas comptés. Le hasard fait qu'une dispute éclate entre le chauffeur et un usager mécontent, ce qui retarde la fermeture des portes.

Je jure que je n'y suis pour rien.

J'ai tout le temps de grimper à l'arrière et de m'installer sur la dernière banquette, afin d'avoir une visibilité sur l'ensemble du véhicule. Vieux réflexe de fuyard inscrit doublement dans mes gènes, car mes ancêtres sont à la fois des sorcières et des marrons, ces esclaves qui osaient s'évader au péril de leur vie. Je me cale le plus confortablement possible et surveille le trajet.

J'en ai pour plus d'une heure, avec deux changements, entre le bus et le métro. J'irais aussi vite à vélo, m'indique le GPS de mon portable. Je fais une totale confiance à ce petit appareil. S'il venait à tomber en panne, je serais perdue dans le labyrinthe de la capitale. Je regarde les avenues défiler par les vitres. Les rues sont bondées dans les deux sens. Pourquoi est-ce que les gens s'infligent ces chassés-croisés quotidiens ? Pourquoi Louis-Tomas est-il allé me dégoter un emploi dans le Marais, autant dire à l'autre bout du monde ! Mon caractère casanier se serait contenté d'un rôle de caissière à la supérette en bas de notre immeuble. Ce serait confortable… si on omet les braquages hebdomadaires et la hargne journalière des ménagères du quartier.

Pour me changer les idées, et pour passer inaperçue au milieu des usagers en calquant mon attitude sur la leur, je me plonge dans la contemplation de mon téléphone. Je n'utilise jamais mon compte sur les réseaux sociaux, mais je ne peux m'empêcher de scroller sur le profil Insta de mes sœurs aînées, Kaala et Karumai. Les bien nommées, les légitimes, les sorcières noires. Les sorcières connectées. Ce sont des influenceuses glorifiées sur le darknet.

Leurs frasques contribuent grandement à la renommée de notre Grand-mère Kalle, qui était tombée en désuétude au profit de celle de son ennemi juré, Croquemitaine. Je n'ai jamais compris cette aversion entre les deux vieilles stars de la terreur. Ces deux-là ont les mêmes aspirations et le même métier. Au lieu de s'allier pour effrayer les enfants, ils se vouent une haine infondée depuis des décennies. Entre eux, c'est une course à la notoriété que je juge ridicule et qui se répercute maintenant sur le Web.

Grâce à leur technologie, mes sœurs ont ainsi réussi à sortir la légende de Grand-mère Kalle de la routine folklorique, de la tradition orale dépassée. Elles ont remis au goût du jour la figure emblématique de la sorcière et de ses pouvoirs au moyen de réels époustouflants. Leurs *stories* font le *buzz*, leur compte frôle le million d'abonnés, mortels et magiques confondus. Elles partagent toutes sortes de recettes, d'incantations, de potins maléfiques, mais, surtout, elles postent des tonnes de photos lascives en maillot de bain avec, en

arrière-plan, des paysages de mon île chérie. C'est l'unique raison qui me pousse à les suivre, comme une admiratrice de l'ombre, avide de soleil et d'écume.

La réalité me rattrape à ma descente du bus avec une bourrasque mouillée. Telle une néophyte de l'hiver métropolitain, je n'ai ni parapluie ni écharpe. Je rejoins à pied la station Bobigny-Pablo Picasso, la tignasse de plus en plus frisée sous ma capuche ruisselante. Il fait un froid à ne pas mettre un yéti dehors, ce qui m'incite à accélérer le pas malgré ma volonté de ne pas céder à l'agitation de la piétaille. Je grommelle contre Louis-Tomas, pourtant, je persiste dans mon périple.

Outre le fait de me déloger de son appartement, le pseudo-sorcier vaudou veut sûrement me changer les idées avec ce stratagème… et il y réussit. Je ne sais quelle curiosité malsaine me pousse à découvrir à quoi peut ressembler un établissement tel que le *P'sycat*. C'est sans doute un repaire de créatures anormales comme moi, dans un quartier populaire qui a mauvaise réputation.

Je m'engouffre dans le métro, ou plus précisément, la foule m'entraîne à sa suite. Je n'ai pas la possibilité d'empoigner une barre ou une poignée et un démarrage intempestif me fait basculer sur les genoux d'un usager. Mes voisins les plus proches ricanent, mais c'est dans l'indifférence générale que j'accuse le coup. Je tourne la tête, déjà renfrognée à l'idée de récolter une insulte ou un geste d'humeur. Cependant, l'homme qui m'a réceptionnée par surprise n'a pas l'air incommodé. Au contraire, il m'accorde un sourire charmant qui désamorce mon agressivité.

— Je suis désolée, marmonné-je en essayant de me rétablir.

— Non, c'est moi qui suis désolé d'occuper une place assise, dit-il d'une voix grave, je manque à tous mes devoirs.

Il esquisse un geste rapide et fluide. Je ne sais par quel tour de passe-passe, me voilà assise à sa place tandis qu'il se tient debout au-dessus de moi, serré dans la foule. La promiscuité n'a pas l'air de l'importuner. Sa haute stature lui permet de dominer les autres. Il émane de lui une aura rouge et puissante. Ses congénères ne peuvent pas la voir, mais ils s'en écartent instinctivement avec respect. Au contraire, elle provoque en moi des picotements de désir. Cet inconnu représente la parfaite icône du mâle alpha qui attire les femelles comme des mouches. En cela, je n'ai rien à envier à mes homologues humaines. Je suis soumise à la dictature ancestrale des hormones qui nous fait rechercher le meilleur reproducteur.

Ce dernier porte un costume et un manteau de bonne facture, qui mettent sa silhouette en valeur. Sa tenue semble incongrue dans un lieu pareil, on l'imagine plutôt à bord d'une berline de luxe avec chauffeur. Ses cheveux sont bien coiffés, mais une mèche rebelle

caresse son front. Il garde le visage penché vers moi, un demi-sourire aux lèvres. Ses yeux verts sont fichés dans les miens.

Je ne sais jamais vraiment si je fais de l'effet aux autres en tant que femme ou sorcière, et cela m'agace aujourd'hui. En effet, mon don le plus ancré, celui que j'ai reçu au-dessus du berceau, est le pouvoir de charmer les humains. Je le fais sans y prendre garde, d'une parole ou même d'un regard, avec la facilité d'une respiration. C'est à cause de cela que ma première mission d'adulte était de capturer de futures victimes de sacrifices.

Malheureusement, la plupart du temps, je ne sais plus faire la part entre l'envoûtement ou la séduction. Ce qui devient déstabilisant quand j'entame une relation amoureuse. Je vais bien vite en besogne si je pense déjà à ce genre de liaison avec l'inconnu en cachemire, mais l'idée d'un accouplement n'est pas pour me déplaire. La dernière fois que j'ai couché avec un humain sous mon contrôle remonte si loin que j'en ai oublié les sensations.

En ce qui concerne ce beau spécimen, son attitude attentionnée est sûrement guidée par mes dons plutôt que par mon *sex appeal*, étant donné le peu d'efforts fournis pour me rendre présentable. Pourtant, il ne cherche pas à m'extorquer mon numéro ni à me couvrir de compliments, comme font les malheureux qui tombent sous ma coupe. Il se contente de me dévisager intensément, tout en gardant l'équilibre malgré les cahots du métro. Je trouve cette situation étonnante, mais charmante.

Devant l'air courroucé de mes voisines, je comprends enfin ma bévue : je n'ai pas pensé à le remercier. Mes six mois d'hibernation dans l'appartement d'un marabout m'ont déconnectée de la réalité.

— Merci, monsieur, c'est bien aimable à vous, soufflé-je entre mes dents.

— Avec plaisir, dit-il avant de se détourner.

Libérée du pouvoir hypnotique de ses prunelles, j'observe le ridicule de la situation. Bon sang ! je suis tombée sur le seul homme galant à des kilomètres à la ronde et je me débrouille pour me comporter comme une véritable femme de Néandertal. Cet homme est la preuve que mes capacités ont perdu de leur vigueur, il n'a pas l'air du tout sous mon charme. En revanche, je suis complètement dingue de son parfum, de la courbe de sa nuque et du galbe de son épaule. Je devine, sous le manteau en cachemire, un corps d'athlète et une peau à dévorer.

La stridulation des freins me tire heureusement de mes fantasmes. Je me glisse avec difficulté jusqu'à la portière automatique. Je joue des coudes parmi les entrants et les sortants. J'en profite pour frôler au passage mon chevalier servant qui, malheureusement, ne descend pas au même arrêt que moi. Ce serait une coïncidence digne d'un

conte de fées, et je suis une sorcière.

Le gaillard me gratifie pourtant d'un sourire poli en s'écartant pour me laisser le passage. Une fois sur le quai, je ne peux m'empêcher de me retourner pour l'observer. J'ai l'impression qu'il me dévore des yeux à travers la vitre sale tandis que la rame se fait gober par le tunnel. Je ne sais si c'est un tour de mon imagination ou la diffraction des lumières sur le carrelage blanc de la station.

C'est la première fois, depuis six mois, que j'éprouve de l'attirance pour un humain. Il faut dire que je n'en ai pas rencontré beaucoup pendant que je me terrais aux *Jardins du temple*. Ce n'est pas parmi les voisins zonards ou les clients déjantés de Louis-Tomas que je pouvais faire mon marché. Il y a bien eu un policier de la brigade des stups, mais il s'est évaporé dans la nature depuis belle lurette.

Je suis encore troublée lorsque je débouche dans la rue. Cette rencontre me laisse un goût d'inachevé. J'aurais dû profiter de la situation pour lui extorquer plus de renseignements personnels, comme son nom ou son numéro.

Qui est le prédateur par ici ?

Une bourrasque s'engouffre dans le col du blouson trop grand de Louis-Tomas et les frissons que j'éprouve me ramènent sur terre. Je jette un œil appréciateur au portique vieillot de la station Bréguet-Sabin. J'aime bien ces anciennes décorations qui mêlent fonte sculptée et verre émaillé, dont les hauts candélabres encadrent des enseignes désuètes. Vestiges incongrus d'un passé où l'art côtoyait l'urbain.

Je déambule presque avec étonnement dans le quartier du Marais. Comme toute bonne visiteuse étrangère, je découvre des boutiques de luxe qui lèvent le rideau, des cafés déjà pris d'assaut par une population cosmopolite malgré la bruine. Les graffitis et les arcs-en-ciel témoignent des revendications de ce fief gay de Paris. Je n'ai plus l'impression d'être dans une capitale. On dirait un vaste village aux antipodes de sa réputation de quartier malfamé.

Il me faut encore quelques minutes de marche avant de trouver l'entrée du *P'sycat*. Je m'attendais à un bouge situé au fond d'une venelle, à l'enseigne tapageuse et aux couleurs criardes. Au contraire, apparaît une simple porte noire encastrée dans le mur d'enceinte d'une maison de maître du xixe siècle. J'hésite un instant avant d'appuyer sur la sonnette, mais mon GPS est formel, je suis à la bonne adresse. Un carillon à l'ancienne retentit dans le silence de la rue. Je sursaute quand le battant pivote sans bruit.

Un colosse complètement chauve aux allures de catcheur me fait face. Ses muscles débordent sous son polo étriqué. Malgré son short fluo étonnant, il se révèle très impressionnant. Les propriétaires ne lésinent pas sur la sécurité, en tout cas.

— Bien le bonjour, gente demoiselle. Que puis-je faire pour vous,

en cette heure matinale ?

Le décalage entre sa physionomie et son entrée en matière me tire un sourire que j'ai du mal à masquer.

— Salut, j'ai rendez-vous pour un entretien d'embauche avec madame d'Archambault…

Le portier me scanne de la tête aux pieds avant de reprendre d'un air pincé :

— C'est un club pour adultes, tu es sûre d'avoir l'âge requis pour travailler ici ?

— J'ai vingt ans et demi, dis-je en me dressant sur mes ergots.

Je suis consciente que mes traits juvéniles sans maquillage ne plaident pas en ma faveur, pas plus que mon attitude puérile.

— Soit. L'entrée des artistes, c'est dans l'arrière-cour, tu dois faire le tour du pâté de maisons.

— D'accord, je ne savais pas, mais…

Le géant se penche vivement vers moi et place sa main en porte-voix dans un geste enfantin qui me surprend.

— Si tu veux mon avis, ma poulette, tu n'as aucune chance avec cet accoutrement…

— On ne m'a pas prévenue qu'il fallait une tenue spéciale, dis-je, prête à tourner les talons.

Je suis soulagée de ce prétexte qui me permettra de raconter à Louis-Tomas que j'ai été recalée, sans lui avouer que je n'ai même pas passé l'entretien. J'exhale un soupir sur lequel le géant se méprend. Il ouvre la porte en grand et m'invite d'un geste.

— Peste ! Je ne devrais pas agir de la sorte, mais j'ai peut-être une solution pour toi. Suis-moi, ma caille !

Je ne devrais peut-être pas faire ça non plus, mais je le suis, piquée de curiosité. Je lui emboîte le pas sans plus de cérémonie. Nous traversons une cour pavée dont le mobilier baroque a été couvert pour l'hiver. Des arbustes déplumés en pot accentuent la tristesse du décor de pierre. Des caryatides grimaçantes agrémentent une colonnade en stuc à la mode grecque qui donne à l'entrée un côté plus ridicule que majestueux.

— Tu n'es pas très méfiant, comme videur, tu ne m'as même pas demandé mon identité.

Tu me tutoies, je te tutoie.

Le géant éclate de rire et tourne son visage imberbe vers moi. Son comportement est déstabilisant, tout comme son allure. Il arbore des traits durs, épais et sans grâce, pourtant il émane de lui une douceur presque charmeuse.

— Grand Dieu ! Je ne comprends pas pourquoi tout le monde fait la confusion, mais je ne suis pas un garde du corps ! Je t'ai ouvert, car je suis le premier arrivé sur les lieux pour répéter. Je suis artiste dans ce

club ! affirme-t-il en s'effaçant pour me laisser pénétrer dans le bâtiment.

Bien sûr, où avais-je la tête ?

J'ai bêtement imaginé que cet établissement, dont le nom présente un jeu de mots avec *pussycat,* proposait des spectacles de cabaret ou des stripteases insolites. Je manque d'originalité, peut-être y présente-t-on des combats de gladiateurs en jupette ou des bagarres de colosses nus dans la boue ?

Mon guide me fait contourner la salle déserte. Comme je m'y attendais, elle est tendue de velours rouge, meublée de chaises dorées et de tables nappées de noir. Sans les lumières tamisées, la musique appropriée et les paillettes, le lieu est morne et kitsch. Je ressens un étrange malaise tandis que nous dépassons la scène. Un pressentiment m'ordonne de prendre mes jambes à mon cou. Comme d'habitude, je fais fi des avertissements et persiste dans la mauvaise voie. Je suis une *mauvaise* fille, on me le répète depuis l'enfance.

J'observe plus intensément mon accompagnateur. Je n'arrive pas à distinguer son aura. Quand nous étions dans le jardin, cela ne m'inquiétait pas. J'ai déjà dit que mes pouvoirs se sont émoussés ces derniers temps. J'ai plus de facilités à discerner les émanations dans l'obscurité. Pourtant, le géant semble parfaitement dépourvu de la moindre étincelle. Je ne sais pas si ce détail devrait me préoccuper.

Je le suis quand même dans les coulisses, puis dans les vestiaires déserts. Je découvre un capharnaüm de fanfreluches et de produits de beauté dispersés sur des consoles. Le videur qui n'en est pas un me débarrasse de mon blouson en soupirant. Il me fait asseoir sur un tabouret et m'attrape soudain par les cheveux ! Mon cœur manque un battement. Il lui suffirait d'un coup sec de ses mains énormes pour me briser la nuque ! Je n'ai pas le temps de réagir pour me défendre que le catcheur a déjà glissé un gros élastique sur mes mèches folles et formé un chignon en un tournemain.

— Voilà qui est mieux, ma poulette, dit-il en plantant une barrette fleurie sur le côté de son œuvre, ton joli minois est ainsi mis en valeur ! Nous allons le nettoyer avec un peu de lotion pour faire illusion et tu vas passer ceci sur tes frêles épaules.

Il pioche une tenue sur une tringle où pendent des dizaines de falbalas. Sans mot dire, j'enfile le petit top noir et duveteux par-dessus mon caraco. Je suis saisie d'une émotion particulière, car le tissu me rappelle le plumage du Pétrel de Bourbon.

Au printemps dernier, et pour un temps très court, j'ai acquis la capacité de me transformer en cet oiseau de proie qui est l'emblème de ma famille. C'est sous cette forme que Grand-mère Kalle annonce le malheur et la désolation dans la nuit. Ce n'est pas rien, dans la vie d'une sorcière. Pour mes vingt ans, j'ai reçu par erreur un surcroît de

pouvoir, et j'ai pu me métamorphoser sans effort ! J'ai adoré la sensation procurée, le plaisir du vol libre au-dessus de l'océan, le rugissement de la magie dans mes veines.

Je suis maintenant privée de ce don, comme bien d'autres, et cela provoque en moi un gouffre aussi profond que celui du Trou de Fer où j'ai vu le jour. Cet endroit préservé, au cœur de mon île, est une faille vertigineuse où plongent à pic des cascades grandioses. C'est à la fois un lieu splendide et inaccessible. Les termes correspondent parfaitement à mon état d'esprit du moment.

Je me demande si le personnage qui me fait face n'a pas quelques pouvoirs de divination, car ce top me sied à ravir, mais engendre des réactions contradictoires. Qu'est-ce que je fais dans ces loges, en compagnie d'un gladiateur maniéré, aux petits soins pour une parfaite inconnue ?

— Par la grâce de Dieu, voilà qui est mieux, ma caille ! Nous n'avons pas le temps pour un ravalement de façade en bonne et due forme, mais tu as déjà meilleure allure pour postuler devant Madame.

Il prononce ce terme avec une déférence exagérée qui me met mal à l'aise. On dirait un esclave qui évoque sa maîtresse avec une crainte sourde. Je m'y connais en matière d'esclavage, pourtant je n'écoute toujours pas mes sonnettes d'alarme.

— Pourquoi est-ce que tu fais ça pour moi ? On ne s'est même pas présentés.

— Juste ciel ! Je manque à tous mes devoirs ! Je me nomme Petra.

Il penche sa grosse tête et pose la main sur la mienne avec une douceur surprenante. Ses doigts sont glacés. Je m'attends à chaque instant à une attaque de sa part, mais c'est l'inverse qui se produit, le gladiateur semble pétri de compassion.

— Il n'y a pas de honte à avoir, ma poulette. Moi aussi, j'ai tout perdu à un cruel moment de ma vie, et je sais ce que c'est de vivre sous les ponts, avoue-t-il lentement, je voudrais que tu aies ta chance, par solidarité entre pauvres hères qui ont été exclus.

Encore un humain qui se méprend sur mon attifement de SDF. L'habit fait le moine dans notre société.

— C'est super sympa de ta part, Petra, mais je ne crois pas avoir besoin d'une si jolie tenue pour être employée comme serveuse et bonne à tout faire.

À ce moment, le géant pousse un soupir de soulagement qui pourrait me vexer s'il n'était pas si dénué de méchanceté.

— Merci mon Dieu ! Je me disais que tu n'avais aucune chance d'être embauchée dans le spectacle, même avec un traitement de beauté global ! Tu n'es pas le genre de la maison !

— Pourquoi ? On n'aime pas les métisses dans ce club ? lancé-je, aussitôt sur mes gardes.

Le colosse se contente de rire en secouant la tête.

— Vous, les étrangers, vous êtes très souvent susceptibles ! Vous ramenez tout à une histoire de couleur de peau. Pourtant, il y a tellement d'autres raisons qui font qu'un quidam n'est pas accepté pour ce qu'il est…

Cet inconnu ne croit pas si bien dire. J'observe mon reflet dans le grand miroir orné de lampes. Ce n'est pas le teint mat de mon épiderme qui m'empêche de trouver ma place dans ma propre famille ou dans la société, mais plutôt une altération invisible de mon sang.

— Allez, ma poulette, même si tu ne postules pas pour les spectacles, je t'offre ce petit top. Tu as l'air de l'apprécier et, de toute façon, il ne sied pas à ma corpulence, dit-il en écartant ses bras monumentaux.

— Euh… je ne sais pas quoi dire…

— Un *merci Petra* suffira, dit-il avec un clin d'œil, déguerpis, maintenant ! Il est presque dix heures et Madame a dû arriver dans son bureau. C'est au bout du couloir, au bas des escaliers, dans la cave.

Je m'attarde sur mon reflet dans le miroir. C'est vrai que mon visage ainsi dégagé est presque joli. La fleur, au lieu de me donner un air ridicule, souligne mes origines exotiques. Le top duveteux a une apparence sophistiquée, mais pas trop. En quelques minutes, ce gladiateur a réussi à améliorer un accoutrement que j'ai mis des mois à détériorer. Décidément, les humains me laisseront toujours perplexe.

— Tu as véritablement du talent en ce qui concerne la mode, Petra ! As-tu songé à participer à une émission de relooking en téléréalité ? plaisanté-je pour masquer mes émotions.

— Grand Dieu, non, je ne suis pas à la hauteur ! Mais merci du compliment.

— C'est moi qui te remercie. Au fait, je m'appelle Alnaïr.

— Je croise les doigts pour toi, petit *astre* du matin !

Je jette un regard surpris au gladiateur en short fluo. Rares sont les érudits qui savent qu'*Alnaïr* est le nom d'une étoile.

Relique

Sur les conseils de mon étrange guide, je descends les marches qui conduisent au sous-sol. Mes pas ne produisent aucun son sur la moquette épaisse qui recouvre tout, même les murs. C'est presque angoissant. Je n'ai pas vu de décoration aussi ringarde depuis la dernière fois que je suis allée prendre le thé chez madame Deybassins, une vieille amie de ma grand-mère, âgée de plusieurs siècles !

Le bureau dans lequel j'aboutis est fidèle à ce que j'escomptais, pour une fois. C'est une pièce sombre et aveugle, sans même un soupirail donnant sur la rue. L'ornementation gothique est surchargée de bibelots, de lampes garnies de pampilles et de cadres aux moulures rococo. Il y a même un crâne humain qui sert de bougeoir sur une console.

Qui peut travailler dans un tel musée des horreurs ?

Une grande et belle femme aux cheveux teints en rouge, apparemment. Elle porte une robe rouge également, ce qui est une faute de goût, à mon avis, car la nuance du tissu jure avec celle de sa crinière. Elle est installée derrière un imposant bureau Renaissance, orné d'incrustations de marbre et de serpentine. Tous les styles semblent accumulés dans cette pièce, comme dans l'antre d'un collectionneur indécis.

— Alnaïr Zélindor, je présume ? demande la femme d'une voix suave, sans lever le nez de son ordinateur.

Soit elle a un don de voyance avéré, soit elle surveillait mon arrivée sur son écran grâce aux caméras disséminées un peu partout dans l'établissement.

— C'est ça, je viens de la part de Louis-Tomas. Vous êtes Marie d'Archambault…

— Appelez-moi Madame.

— Je vous remercie, Madame, de bien vouloir recevoir mon humble personne dans votre respectable institution…

Alertée par la pointe d'ironie qui transparaît dans mes paroles, ma peut-être future-ex-patronne consent à lever les yeux. Son regard d'onyx semble me découper au scalpel et j'y décèle une lueur de stupeur. Il faut dire que, malgré les efforts de Petra, les plumetis de mon top ne s'accordent pas avec mon bas de jogging aux genoux affaissés. La fleur décorée de perles, que je trouvais mignonne dans les

loges, a soudain un côté bien fantaisiste pour un entretien d'embauche de serveuse.

— Les horaires sont 19 heures 5 heures, pour un SMIC revalorisé en tarif de nuit, plus les pourboires si vous vous débrouillez. Cinq semaines de congés payés et une mutuelle basique. Pas de chèques vacances, pas de tickets restau. Vous assurez le service et le nettoyage de la salle. Le club est fermé le lundi.

Je ne m'attendais pas à une entrée en matière si abrupte. Ni à ce que Bloody Mary me fasse confiance sans même que je me présente. Louis-Tomas doit user d'arguments que je n'ai pas, ou ses talents de marabout dépassent mon entendement.

— Euh, ça m'a l'air correct…

— C'est une offre à ne pas manquer pour une jeune fille dans votre situation, persifle la reine de ces lieux, vous pouvez débuter ce soir, nous avons une employée qui a malencontreusement disparu sans laisser d'adresse.

Je comprends mieux la raison de cet entretien express.

— Le contrat démarre à partir du 1er décembre, c'est-à-dire jeudi prochain. Les heures effectuées auparavant seront comptabilisées en heures supplémentaires. Je n'ai pas envie d'établir une fiche de paie de plus parce que vous commencez en fin de mois.

Sans hésiter, elle attrape un dossier dans les piles instables qui s'accumulent autour d'elle et me tend un stylo Bic. Devant mon air ébahi, elle esquisse un sourire moqueur.

— Quoi ? Vous attendiez-vous à signer de votre sang avec une plume d'oie ?

— En effet, cela aurait été raccord avec le décor, rétorqué-je avec malice.

La femme ébauche un geste vague qui englobe l'étrange pièce.

— Oh, ce capharnaüm vous effraie-t-il donc ? C'est l'accumulation d'héritages successifs dont je n'arrive pas à me séparer. Ne vous inquiétez pas, vous n'aurez pas à faire le ménage ici. Vos services se bornent à l'entretien de la salle et du bar, ce qui n'est pas une mince affaire.

Je hoche la tête et paraphe le maigre contrat.

— Ne lisez-vous pas les conditions d'embauche ? Vous avez peut-être signé un pacte avec Satan, se moque Marie en soulevant un sourcil sardonique.

— Au point où j'en suis…

Si elle savait que Grand-Diable a fricoté avec ma mémé et qu'il est peut-être mon aïeul, elle ferait moins la maligne. À mon tour de la détailler avec insistance. J'ai le regret de découvrir que je ne parviens pas non plus à visualiser son aura. Soit l'établissement est plongé dans un système de sécurité enchanté qui brime les pouvoirs qui me restent,

soit les occupants des lieux sont tous morts. Je penche frileusement pour la première solution.

Sans me prêter plus d'attention, Marie d'Archambault récupère une bouteille de Bourgogne que j'avais prise pour une décoration de mauvais goût. Elle verse une pleine rasade dans une coupe en étain qui m'a tout l'air d'avoir été héritée, elle aussi, mais directement des premières croisades. Le liquide épais et rouge sombre attire étrangement mon intérêt.

— Qu'est-ce qu'il y a encore, mademoiselle ? lance la femme qui a capté mon regard, vous inquiétez-vous pour ma future cirrhose ?

J'espère surtout qu'il s'agit bien de vin, car, à première vue, cette boisson a une consistance d'hémoglobine.

— Ne me jugez pas, du haut de vos vingt ans. Je ne suis pas une ivrogne, je suis juste décalée, explique-t-elle avant de savourer une longue gorgée, vous apprendrez sous peu que l'horloge biologique des noctambules ne s'embarrasse pas des routines du commun des mortels.

Si j'arrive à tenir jusqu'à la fin de ma période d'essai.

Je ne sais pas pourquoi je m'embarque dans cette affaire. Tous mes instincts de sorcière me poussent à fuir cet endroit et ses occupants étranges. Pourtant, je plie la copie de mon contrat dans ma poche et en prends acte d'un hochement de tête.

C'est la première fois de ma vie que je vais travailler pour un salaire. J'ai toujours effectué des petits boulots ou de basses besognes pour le compte de ma très grande famille, quand j'habitais à la Réunion. Cependant, je n'ai jamais reçu de contrepartie sonnante et trébuchante. Je n'ai pas même eu droit à un peu de considération. Mes sœurs me méprisent et mes aïeules m'ignorent la plupart du temps. Sauf quand leurs pouvoirs magiques dépendent des miens, mais là encore, elles ont trouvé le moyen de m'évincer.

— Si vous voulez un dernier conseil, demoiselle, portez une tenue plus attrayante, ajoute Marie d'un air sérieux, plus la jupe est minimale, plus les pourboires sont rondelets.

J'enfonce les mains dans mes poches. La sorcière rebelle en moi se passe de telles recommandations sexistes. Sur un signe de ma patronne, je vide les lieux sans attendre. Je ne croise pas âme qui vive dans l'arrière-salle toujours aussi lugubre. Dommage, j'aurais aimé saluer Petra et lui annoncer que son petit top avait dû opérer son effet magique. Je me demande bien d'où me vient cette mièvrerie soudaine. D'habitude, je ne m'embarrasse pas de menues attentions ou remerciements envers les humains.

Je sors dans la cour où l'air vif me fait regretter de ne pas avoir effectué un crochet par les loges pour récupérer le blouson de Louis-Tomas. Je n'ai pas l'intention de retourner dans le 93 en attendant l'heure de l'embauche. Je vais plutôt jouer les touristes et découvrir le

quartier du Marais. Il n'a rien à voir avec la mauvaise idée que je m'en faisais. Je pensais m'acheter un jean propre, à défaut d'une minijupe, mais je n'ai pas le budget adapté aux vitrines que j'aperçois. Les prix annoncés sont prohibitifs, et c'est encore pire quand ils ne sont pas notés.

Pourtant, autour de moi, les chalands se pressent, à l'approche de Noël, ils dépensent sans compter. Quand je compare la situation avec celle de « mon » quartier, où, à quelques stations de métro à peine, les ménagères rasent les murs gris de la cité et dénombrent les centimes des allocations, je suis scandalisée. Si j'avais toujours mes pouvoirs, je m'amuserais à brouiller les étiquettes des produits ou à débiter des sommes insolentes sur les cartes des clients nantis. Néanmoins, je tremble à l'idée de mal maîtriser l'énergie qui me reste. Je brime mes dernières ressources dans la crainte de les voir s'échapper tous azimuts sans le moindre contrôle.

Comme je me gèle, je finis par échouer dans un bistrot à la devanture rouge et aux habitués joyeux. Je rumine de sombres pensées devant un croque-monsieur et une boisson chaude. Les saveurs épicées des plats réunionnais me manquent. J'ai besoin de la touffeur constante des saisons tropicales et de la nonchalance des îliens. Je me sens triste, abandonnée au milieu de cette foule de manteaux noirs, d'écharpes et de bonnets. Toute cette agitation m'ennuie, cette joie factice et commerciale qui entoure la période des fêtes de fin d'année me hérisse le poil. C'est presque avec soulagement que je vois le soir tomber, même si je trouve ridicules les illuminations festives dans une ville aux antipodes du véritable esprit de Noël.

Quand je retrouve le *P'sycat* au crépuscule, il a revêtu sa parure de nuit. J'ai du mal à reconnaître l'endroit tant il est transformé par de simples jeux de lumière. Les tentures rouges ont acquis un air de noblesse sous la caresse douce des bougies. Les alcôves qui jouxtent la pièce principale sont de vrais bijoux d'intimité et de confort. La petite scène est éclairée dans un écrin de velours et de soie. Je tente en vain d'apercevoir Petra dans la troupe d'artistes qui met la dernière main aux répétitions avant l'ouverture au public.

— Que cherches-tu, poupée ? Tu sembles perdue.

J'avise, derrière le bar, un beau gaillard d'une trentaine d'années, les cheveux ébouriffés, mais le bouc bien taillé et les yeux soulignés au khôl.

— Je suis Alnaïr, la nouvelle serveuse.

— Bravo pour la ponctualité, ce n'est pas toujours le cas chez les jeunes filles de ton acabit !

Si tu savais que c'est parce que je me caillais dehors !

— C'est mon premier jour, je veux faire bonne impression, raillé-je en écartant les bras.

Il me détaille d'un air dubitatif. Je peux deviner sa déception quant à ma tenue vestimentaire.

— Tant mieux, j'avais grand besoin de renfort !

— Tu es le barman, n'est-ce pas ?

— Bravo pour l'esprit de déduction ! s'esclaffe le bellâtre en agitant un shaker, je suis Jarac, le roi des mixologues. Tu vas vivre *sous ma coupe* à partir de maintenant, ma biche !

Comme je hausse les épaules, il fait apparaître une coupe, justement, remplie à ras bord de liquide azuréen.

— Un *diamant bleu* pour souhaiter la bienvenue à la petite étoile !

Je renifle avec méfiance le breuvage et Jarac éclate de rire. Il soulève ses sourcils et caresse son collier de barbe, ce qui lui donne un air de satyre très séduisant.

— Limonade, vodka, myrtilles fraîches. Au lieu de tordre le nez, tu ferais mieux d'en profiter, ça n'arrive qu'une fois dans la vie d'une de mes barmaids. Quand je me rends compte qu'elles ne savent pas bosser, en général, je leur sers la soupe à la grimace.

— Et elles finissent par déguerpir sans laisser d'adresse, comme la précédente, marmonné-je avant de tremper les lèvres dans la boisson curieusement vivifiante.

Jarac arbore une mine faussement outrée et fait tournoyer son shaker dans les airs.

Encore un qui a trop regardé la télévision et se prend pour Tom Cruise.

— Quand tu auras terminé de déguster ce chef-d'œuvre, tu iras décorer les tables, dit-il en désignant un panier de bouquets de fleurs noires et de plumes dorées, puis, dès l'arrivée des premiers clients, tu prendras les commandes et serviras tout le monde en vitesse. C'est assez simple pour ta petite tête de linotte ?

Je hoche la tête et j'obtempère. Je n'ai pas envie d'ergoter avec ce macho. De plus, j'ai l'habitude qu'on me donne des ordres depuis toujours, même si je bouillonne à l'intérieur, mon premier réflexe est de me plier à la règle.

Jarac avait raison, je passe la soirée à obéir à ses injonctions tandis que le cabaret se peuple au fil des heures d'une faune cosmopolite et bruyante. L'ambiance est bon enfant, les clients boivent, rient et s'interpellent sans vraiment admirer les artistes qui défilent sur la minuscule scène tendue de velours rouge.

Pour ma première nuit en tant que salariée, je ne suis pas épargnée. J'ai l'impression de courir un marathon entre le bar et les tables. Je suis en nage dans le petit top noir dont les plumetis ont piètre allure. Heureusement que j'ai conservé l'élastique de Petra et que mes épaules sont libérées de ma crinière, ça m'évite de transpirer dans le cou.

Au bout de quelques heures, les plateaux chargés de cocktails, tous

plus attrayants les uns que les autres, me semblent peser une tonne. Je suis fière de n'avoir rien renversé, mais mon dos est noué et mon cerveau embrumé de musiques, de flashs et de fumées. J'ai à peine le temps de jeter un regard aux numéros des danseurs, équilibristes, magiciens qui défilent sur la petite scène.

Pourtant, à minuit, les sons discordants de la salle s'arrêtent soudain. Les clients se tournent tels des automates vers l'estrade tendue de rouge. Je fixe curieusement Jarac qui se contente d'un clin d'œil. J'interromps donc ma séance de course d'obstacles entre les tables et, comme tout un chacun, je me fige en attendant que les pourpres du rideau se soulèvent.

Une musique envoûtante s'élève tandis qu'émergent sur scène des drag-queens particulièrement éblouissantes. L'une d'elles est revêtue d'un satin jaune qui met en valeur sa peau noire et luisante, une autre est parée d'ailes de velours semé de perles bleues. Elles évoluent avec grâce sur des talons qui donnent des frayeurs à mes propres chevilles. Enfin, après un préambule fredonné, elles s'écartent pour laisser apparaître la troisième.

Une géante, coiffée d'une perruque rose monumentale, s'avance dans la lumière d'un pas majestueux. Sa voix entonne l'introduction de *Strange Magic* avec des intonations sombres et suaves qui clouent les spectateurs sur place, moi y comprise. Tandis qu'elle évolue avec aisance sur des plateformes vernies au laçage infini, la poursuite sublime les teintes irisées de sa robe. Elle a enserré son torse de gladiateur dans un corset brodé d'or et ses jambes musculeuses font ondoyer une mousse de jupons vaporeux.

En dépit de cet accoutrement extraordinaire et du maquillage de scène, je reconnais l'allure inimitable de Petra. Tandis que ses comparses maniérées se dandinent, elle les éclipse de sa prestance et de sa voix envoûtante. L'espace d'une chanson, la salle entière est comme figée dans une boucle temporelle d'admiration et de ferveur. Les paroles d'Adore Delano ne sont pas diffusées en play-back, j'identifie et je savoure le timbre singulier de mon videur qui n'en était pas un.

Au moment où la musique s'éteint, un flottement étrange parcourt l'assemblée avant qu'un tonnerre d'applaudissements ne couronne ce moment inattendu pour moi, mais très réputé pour les habitués du *P'sycat*. Les hommes comme les femmes poussent des hourras en l'honneur de Dame Petra et je trouve que c'est mérité.

Les oreilles et les yeux encore sous le charme, je fais demi-tour et percute de plein fouet un client qui se tenait juste derrière moi. Mon plateau effectue un vol plané presque au ralenti. Je me dis que je vais sûrement perdre mon job dès le premier soir, mais l'inconnu rattrape habilement les verres vides que je rapportais au comptoir. Mon

premier mouvement est de protester contre cet imbécile planté sur mon chemin, mais voilà que je vais devoir le remercier. Je ramasse mes affaires et, au moment où je me relève pour récupérer les coupes rescapées, je reconnais le regard vert qui capte les faisceaux des projecteurs qui zèbrent l'obscurité.

— Décidément, mademoiselle, vous êtes faite pour tomber sur moi, dit-il sans même hausser le ton pour dominer la musique qui a repris de plus belle.

— Et vous, pour me sauver la mise, dis-je en espérant que la pénombre du club masque la teinte pourpre de mes joues.

Je me demande pourquoi mon cœur s'emballe au contact de cet humain. Peut-être parce que ce dernier a une gueule d'ange, une voix de velours et un costume en coton égyptien ?

— Quelle agréable coïncidence de vous retrouver ici, dit-il en épongeant son col avec une serviette en papier, c'est un plaisir, mademoiselle… ?

— Alnaïr, avoué-je avec un soupir, si j'ai taché votre smoking, je vous dédommagerai, laissez-moi votre carte.

— Quelle astucieuse entrée en matière ! raille-t-il, si j'avais usé de ce stratagème pour obtenir vos coordonnées, j'aurais été épinglé sur *Me Too* en moins de temps qu'il ne faut pour le dire.

Je hausse les épaules ostensiblement. S'il savait que, d'ordinaire, je fais mon quatre-heures des humains comme lui, il ne prendrait pas nos rencontres à la légère.

— Je m'appelle Kval Darlig, je suis en voyage d'affaires à Paris. Je suis content de voir un visage presque familier, ce soir.

Tout à coup, la coïncidence me paraît suspecte. Est-ce que cet homme m'a suivie ? Comment cela serait-il possible, puisqu'il n'a pas quitté le métro en même temps que moi ?

— Je ne sais pas de quel pays vous venez, monsieur, mais, chez moi, il faut plus de deux rencontres pour devenir proche !

Je devrais être moins brutale avec les clients, si je veux renflouer mes économies. Pourtant, celui-là ne semble pas se vexer.

— Avouez que les nôtres ont été explosives, mademoiselle. C'est pourquoi elles comptent double !

Je suis un peu gênée que cette gravure de mode me suive comme mon ombre alors que je suis en train de faire le service.

— Si vous le dites…

— Je suis originaire de la belle ville d'Oslo. Les Norvégiens sont réputés pour être particulièrement chaleureux…

— Ce cabaret ne manque pas de divertissements, monsieur Darlig, retournez donc vous asseoir ! Profitez du spectacle et je vous apporte une boisson de votre choix pour me faire pardonner.

— J'ai été traîné dans ce bouge par mon équipe de travail, dit-il en

désignant vaguement une alcôve où sont attablés une dizaine d'individus en costume, mais ce genre d'endroit me met mal à l'aise.

J'observe les *businessmen* éméchés, venus s'encanailler dans le Paris interlope. Je n'aime pas les œillades qu'ils jettent à Dame Petra, à la fois lubriques et méprisantes. Si je n'avais pas dépensé mon énergie ce matin avec le couple stérile, je leur enverrais bien quelques ondes négatives pour qu'ils s'étouffent avec leurs cocktails.

— En fait, c'est surtout la compagnie de mes collègues qui me met mal à l'aise, avoue Kval qui suit mon regard.

— En revanche, celle d'une serveuse débutante et un peu brutale vous agrée…

— Bah, je n'ai pas trouvé mieux pour m'esquiver, alors, je m'arrange avec ce qui me tombe sous la main ! affirme-t-il en penchant la tête sur le côté.

Le sourire qui accompagne ce geste suffirait à faire fondre la banquise plus vite que cinquante ans de réchauffement climatique. Kval s'empare des verres de mon plateau et les dispose devant les clients indifférents, qui ont les yeux rivés sur le spectacle depuis que Petra est entrée en scène.

— Vous allez me faire renvoyer, dis-je en désignant Jarac qui surveille nos allées et venues du comptoir.

Ce n'est pas parce qu'il jongle avec les shakers ou qu'il enflamme des *chihuahuas* que le barman oublie la petite nouvelle. Je suppose qu'il doit aussi rendre des comptes à Bloody Mary, au cas où elle ne serait pas en train de nous espionner sur ses écrans.

Le beau Norvégien lève les mains en signe de reddition et s'éloigne à reculons. Je ne sais pas pourquoi le fait qu'il accède si rapidement à ma demande me tire un pincement de déplaisir. Je le vois rejoindre son fauteuil d'une démarche féline, puis siroter son cocktail avec ses collègues.

Je n'avais pas remarqué jusqu'alors, mais une femme fait partie de son équipe. Il faut dire qu'elle porte une coiffure garçonne et un tailleur pantalon qui la distinguent à peine des convives masculins. Elle me lance des regards meurtriers. Même si elle semble me détester parce que j'intéresse son beau Nordique, j'ai de la compassion pour elle, comme pour toutes ces dames qui travaillent dans un univers viril. Elles essaient vainement de gommer leur féminité pour éviter les remarques sexistes ou pour prouver leur valeur.

Au bout de quelques minutes, plusieurs des hommes d'affaires se mettent à vomir leur trop-plein d'alcool et le groupe quitte le club en toute hâte. On dirait presque que les malotrus ont été punis par un étrange sortilège. Avant d'aller nettoyer les dégâts, je parcours la salle des yeux avec méfiance. Ce n'est pas moi qui ai envoyé ce genre de mauvaises ondes, même involontairement. En tant que femme de

ménage, j'aurais utilisé un autre sort pour m'éviter de patauger dans les vomissures. Ma recherche d'êtres magiques cachés dans la foule reste vaine. Il faut dire que c'est la première chose qu'on nous apprend pour survivre : se fondre dans la masse, ne pas se faire remarquer, évoluer dans l'ombre des humains.

La suite de la nuit s'écoule avec une lenteur désespérante pour moi et je vois avec soulagement la pendule annoncer enfin cinq heures. L'heure où les métros reprennent la circulation, où les noctambules avinés vont rejoindre leurs pénates sans risque, où je vais pouvoir comptabiliser mes pourboires avant de rentrer chez moi, ou plutôt chez Louis-Tomas.

— Bienvenue dans la grande famille du *P'sycat* ! Tu t'en es bien tirée, ma biche, pour une première, remarque Jarac qui termine d'essuyer le bar, d'autant plus que tu as eu droit à un baptême du feu à gerber !

Je soupire et renifle instinctivement mes mains pour vérifier qu'il ne reste pas de trace de l'odeur tenace malgré le désinfectant dont j'ai abusé.

— Peste ! Jaja, tu as vu comme cette petite s'est débarrassée du manant qui la collait pendant mon numéro, claironne Petra qui nous rejoint à moitié en « civil », c'est-à-dire sous sa forme de rugbyman chauve, en polo et pantalon sobres, mais la face toujours maquillée à outrance.

Je suis surprise qu'elle ait capté le manège de Kval en ma compagnie, alors qu'elle était sur la scène avec les projecteurs dans les yeux. Je ne sais plus trop comment le ou la considérer, et j'alterne sans réfléchir avec les pronoms.

— Tu as été renversante, Dame Petra, m'écrié-je d'un air sincère, j'ai adoré la métamorphose !

Le colosse accepte le compliment avec un demi-sourire.

— Je n'étais pas seule sur les planches, ma caille !

Princesse Zara et Diva Galane ne ménagent pas leur peine, non plus !

— Sa modestie est aussi grande que lui, raille Jarac en remuant les sourcils avec malice, mais il sait qu'il éclipse le soleil dès qu'il entre en scène !

— Bonté divine, cesse ton manège, Jaja ! Tu vas me faire rougir, pouffe le gladiateur.

Heureusement, il a une telle couche de fond de teint que cela ne risque pas de trahir ses émotions. Je le regarde porter à ses lèvres une tasse de tisane et m'amuse de l'antinomie entre ses gestes délicats et ses grosses mains de boxeur.

— Est-ce que tu préfères que je m'adresse à toi au féminin ou au masculin ? demandé-je sans prendre de gants.

— Agis à ta guise, ma caille, je n'ai pas envie de choisir moi-même, avoue Petra avec un haussement d'épaules, je suis les deux.

— Je pourrais dire « iel », maintenant que l'écriture inclusive a été adoptée…

— Je suis sûre que tu vas vite t'en lasser ou t'embrouiller, s'esclaffe-t-elle avec une certaine justesse.

— Quand tu en auras fini avec tes élucubrations grammaticales, intervient Jarac, tu sortiras les poubelles par la porte des commis, ma biche. Si ce n'est pas trop difficile pour tes muscles de demi-portion ?

Petra me tend le manteau avec lequel je suis arrivée la veille.

— Tu avais oublié cette loque dans les loges, dit-elle avec un rire de gorge, mais vu qu'il gèle à pierre fendre dehors, tu en auras besoin.

Jarac me regarde endosser le vêtement informe avec un air navré.

— Si, la prochaine fois, tu peux éviter le jogging, ma biche, ça nous évitera de saigner des yeux, se moque-t-il, bien sûr, dans le cas où tu ne te débineras pas, contrairement à la plupart de tes consœurs…

— Quand on entend tes remarques de phallocrate, on les comprend… mais ne te fie pas aux apparences, je suis plus résistante que tu ne crois.

I'll be back.

Dans ma bouche, la célèbre expression de *Terminator* a un effet particulièrement cocasse quand on sait que je suis un poids plume. Même Petra éclate de rire.

— Toi, je te kiffe ! s'écrie le barman, mais écoute mes conseils, ma jolie ! Tu gagneras beaucoup plus de pourboires avec une jupe !

L'immense drag-queen hoche la tête d'un air inspiré. Je suis désespérée de voir que ce discours machiste paraît totalement normal à toutes les personnes présentes. Je transporte donc le sac-poubelle en grommelant. Il est tellement lourd que je ne sais pas comment je vais pouvoir le lancer dans le conteneur sans me démettre une vertèbre.

Heureusement, le géant chauve m'a emboîté le pas et soulève le couvercle d'une chiquenaude de ses mains musculeuses. Au moment où je prends mon élan, je pousse un cri d'effroi. Au milieu des immondices et des cartons, une paire d'yeux injectés de sang glace le mien.

Ondine

Petra, qui se méprend sur mon air effrayé, commence par se moquer gentiment :

— Qu'est-ce qu'il y a, ma caille ? Est-ce que tu viens de voir un rat détaler sous ton nez ? C'est ça aussi, le charme de Paris !

— J'aurais mieux aimé que ce soit une bestiole vivante, mais je crois qu'il y a un humain mort, là-dedans.

Nous nous penchons à nouveau au-dessus de la benne. Le visage blafard d'une toute jeune fille émerge effectivement au milieu des détritus. Elle semble contempler le sommet des immeubles d'un regard liquide, ses lèvres bleues encore ouvertes sur un cri muet.

— Juste ciel ! La pauvre chérie ! s'exclame Petra en laissant vivement retomber le couvercle au risque de me coincer les doigts, ce n'est pas possible, pas après ce qu'elle a vécu ! Ce spectacle est insoutenable !

Je suis à chaque fois surprise d'entendre cette armoire à glace s'exprimer avec autant de préciosité, mais je n'ai pas le temps de m'attarder à ce détail.

— La connais-tu ?

— C'est Voda ! La petite serveuse que tu remplaces ! Mon Dieu, quel malheur ! J'espère que son âme est au paradis…

Pour une fille qu'on disait « évanouie dans la nature », la voilà toujours en ville et un peu plus que pâmée. Je déglutis, gênée à l'idée d'avoir usurpé l'emploi d'une morte.

— Il faut prévenir la police, dis-je, le cœur battant.

— Ne nous précipitons pas, ma caille ! Nous devrions d'abord avertir Madame, ce serait plus prudent, mais on doit attendre…

Je pivote instantanément, ravie de quitter cette scène macabre. Même s'il est absorbé depuis longtemps, je sens mon croque-monsieur qui fait des loopings dans mon estomac. Je pénètre dans l'arrière-salle sans écouter les recommandations de Petra.

— …il ne faut pas déranger Madame au moment de la fermeture ! Alnaïr ! Attends !

Je me fiche bien de savoir si la tenancière a besoin de calme pour faire ses comptes illégaux ou pour savourer son bourgogne en douce. Tandis que je dévale les escaliers tapissés de velours, j'entends le pas lourd de Petra dans mon dos. Je suis étonnée de constater combien

son allure est balourde quand elle est en baskets, alors qu'elle évolue avec grâce lorsqu'elle est chaussée de plateformes vertigineuses.

La tête pleine de ces considérations futiles, je toque et j'entre dans le bureau sans attendre qu'on m'y invite. La scène que j'observe alors me fige plus que la découverte d'un cadavre dans la poubelle.

Madame d'Archambault est en petite tenue, à cheval sur un homme également dénudé, renversé sur la méridienne Chesterfield, le regard éperdu de plaisir. Ce qui me choque le plus n'est pas la vue plongeante sur la croupe de ma patronne ou les attributs épilés de son partenaire. Je suis plutôt effrayée par le filet de sang qui s'écoule de la commissure de ses lèvres quand Marie se tourne vers moi.

— Merde !

J'avais tort quand je lui trouvais des excuses pour son aura absente. Ma boss est vraiment morte, c'est un vampire et je viens de la déranger pendant son petit déjeuner.

— Je sors tout de suite, Madame !

— Ne vous donnez pas cette peine, siffle-t-elle avec un rictus qui dévoile ses canines démesurées, il doit y avoir un événement grave qui a provoqué cette intrusion intempestive, non ?

Comment fait-elle pour ne pas zézayer avec de tels crocs ?

Au moment où cette pensée insolite me traverse l'esprit, je la chasse aussitôt. Me voilà acculée dans une pièce sans issue, en compagnie d'une créature redoutable, je devrais réfléchir de façon moins impulsive. J'espère que la petite Voda n'était pas son dernier encas.

— Arrête de jouer les effarouchées ! Je sais ce que tu es, *sorcière*.

J'ignore si le passage au tutoiement est de bon augure, mais je préfère ne pas le relever. Ma main se plaque machinalement sur ma carotide.

— Je ne mange pas de ce pain-là, ajoute-t-elle en désignant ma gorge, crache le morceau, bon sang !

— Euh, on a retrouvé Voda, la serveuse…

— Et alors ? C'est donc ça qui te met dans tous tes états ?

Entre autres, et aussi le fait que tu suces le sang des clients.

— Crains-tu que je lui rende son poste après qu'elle m'a laissée dans l'embarras ? Cette malapprise ne va pas réintégrer mes rangs de sitôt, s'esclaffe Bloody Mary en s'essuyant la bouche d'un revers de la main.

Un bon point pour la tenancière, si elle ne sait pas dans quel état on a retrouvé Voda, elle n'est peut-être pas sa meurtrière. J'avance dans la pièce avec moins d'appréhension.

— Ah, ça ne risque pas, Madame. Elle est morte. Elle est dans la benne.

— C'est ennuyeux, soupire ma patronne en rajustant sa robe rouge d'un mouvement sensuel.

Je la vois recouvrir délicatement la nudité de l'homme évanoui avec une étole de soie. Je suis aussi étonnée de sa froideur à l'annonce d'un décès que de la tendresse de ses gestes envers sa victime.

— Va-t-il devenir un vampire quand il se réveillera ?

Un jour, ma curiosité me perdra, mais pas aujourd'hui. Marie d'Archambault se contente de lever les yeux au ciel, exaspérée.

— Encore une midinette qui a trop bouquiné de mauvaise bit-lit, soupire-t-elle, ce brave garçon ne risque rien. C'est un sanguinarien, si tu veux savoir.

Devant mon air hébété, elle poursuit avec une patience inattendue :

— C'est un admirateur qui consent à m'offrir un peu d'hémoglobine fraîche, juste pour le plaisir. Cela ne le tue pas et c'est quand même plus gouleyant que de sucer une poche de prélèvement.

— Vous vous servez vraiment dans les banques du sang… ou dites-vous ça pour m'amadouer ?

— Lorsqu'on est un vampire civilisé, on agit ainsi, assure-t-elle d'un air altier, ou quand on veut éviter de se faire remarquer et de se prendre un pieu dans le cœur.

Elle éclate d'un rire grave qui me hérisse le poil, à défaut de me glacer le sang.

— Il y a beaucoup de *civilisés* comme vous, dans les parages ?

— Pourquoi crois-tu que l'Établissement français du sang est toujours en manque ? ricane-t-elle encore.

J'espère qu'elle dit vrai, je n'apprécierais pas de rencontrer un de ses congénères en liberté, même si je ne semble pas au goût de Madame. Une question de rhésus peut-être. En tout cas, le pauvre humain a l'air mal en point.

— Ne te ronge pas les sangs pour lui, sa santé n'est pas en danger. Il est dans cet état, car je suis une amante insatiable, ajoute-t-elle avec gourmandise.

Pendant notre échange, elle a remis de l'ordre dans sa tenue et ses canines ont retrouvé une taille normale. Elle ne paraît pas inquiète que j'aie découvert son secret. Peut-être pense-t-elle que Louis-Tomas m'en avait parlé. Est-ce que ce charlatan m'a envoyée dans ce repaire en connaissance de cause ? Il va m'entendre, quand je vais rentrer au bercail !

— Tu as utilisé le pluriel à propos de tes aventures dans la ruelle, qui était avec toi ? demande Marie en pianotant sur son clavier.

— J'étais avec Petra, dis-je en me remémorant les avertissements de l'armoire à glace.

Je l'imagine en train d'attendre respectueusement derrière la porte. Je ne sais si le colosse est au courant de la nature de sa patronne ou s'il est simplement obéissant.

— Tant mieux, tu vas avoir besoin de sa puissance. Je veux que

vous déplaciez le corps, dit-elle en me lançant des clés de voiture.

— Quoi ? C'est impossible !

— Petra ne sait pas conduire, mais je suppose que tu as ton permis. Donc, c'est possible. À vous deux, vous trouverez bien un moyen de débarrasser ma poubelle de cet élément perturbateur.

— On va peut-être abîmer les indices et brouiller l'enquête, protesté-je.

— C'est justement mon projet ! Il n'est pas question que la police s'approche de mon établissement de près ou de loin. Je dois conserver aux yeux de tous ma couverture avec ce petit cabaret sans histoires. Je viens d'effacer les enregistrements qui vous montrent en train de trouver le corps.

— Bon sang ! Vous aviez peut-être le film du meurtrier lui-même…

— En effet, mais c'est une simple ombre impossible à identifier, assure-t-elle en balayant mes arguments d'un revers de main, dépêche-toi de déplacer ce corps avant le lever du jour !

Je ne suis pas une citoyenne modèle, mais l'attitude de ma patronne me choque. Sa froideur m'importe peu, maintenant que je connais sa nature. Cependant, son empressement à effacer les preuves me laisse soucieuse. J'espère qu'elle n'essaie pas de protéger le meurtrier.

— Je ne sais pas si…

— Arrête de faire la fine bouche, Alnaïr ! Il me semble que tu as une certaine habitude des cadavres, si je me fie à ton ancien rôle dans la lignée des sorcières Kalle !

J'ai oublié que les vampires ont aussi des dons de télépathes. Marie connaît ainsi tout de mon curriculum vitae, ou presque.

— C'est-à-dire que, lorsque je servais de rabatteuse, les victimes étaient vivantes, précisé-je du bout des lèvres, je n'ai jamais pu assister à un sabbat dans sa totalité… je n'ai jamais vu d'humain mort jusqu'à ce matin.

— Et moi, malgré toutes les activités illicites que je gère ici depuis plusieurs siècles, je n'avais jamais eu de macchabée dans les parages avant ton arrivée, *sorcière* !

C'est un coup bas. Cette réflexion me rappelle la logique avec laquelle les mortels raisonnent quand ils ont affaire aux enchanteresses. Sous prétexte qu'elles sont présentes lors d'un événement, on leur en impute la responsabilité sans la moindre preuve. Il ne faut pas oublier que Bloody Mary a été humaine, avant de devenir une créature de la nuit. Je cesse d'argumenter. Il est inutile de vouloir faire entendre un sourd, si j'en crois ma longue expérience en compagnie de mes sœurs aînées.

Je rejoins Petra qui attend sagement dans le couloir, comme je le présumais. Son visage est pétri de confusion, on dirait un petit garçon

intimidé sur un corps de géant.

— Tu as tout entendu, je suppose.

— Je t'avais prévenue, ma caille, mais tu fonces toujours bille en tête, dit-elle en m'emboîtant le pas vers la sortie.

— En l'occurrence, je n'ai pas du tout envie de me presser pour déplacer une dépouille qui visiblement a été assassinée.

— Par tous les démons de l'enfer ! Tu crois que c'est une mort suspecte ! s'exclame le gladiateur en cachant sa bouche avec ses mains manucurées, as-tu deviné ça avec tes dons de… sorcière ?

— Non, c'est une déduction, Petra, soupiré-je, la probabilité de décéder naturellement à vingt ans dans une benne à ordures est extrêmement faible, même si ladite benne diffuse des relents méphitiques.

— Tu trouves le courage de faire de l'humour dans cette horrible situation. Je t'admire vraiment, ma poulette, dit-elle en soulevant le couvercle.

La candeur de ce géant me laisse pantoise.

— Je pense que tu es drôlement obéissant avec notre patronne. Est-ce que, toi aussi, elle ne t'aurait pas un peu mordu pour te prendre sous sa coupe ?

— Elle ne le pourrait pas ! Elle se casserait les dents ! se moque-t-elle en faisant tressauter ses volumineux pectoraux, mais je ne suis pas son familier, si c'est ce que tu insinues !

— Pourquoi est-ce que tu lui obéis au doigt et à l'œil, alors ?

— Je te l'ai dit, ma caille. J'ai vécu dans la rue et Madame m'a recueilli sans poser de questions. Elle m'a donné un foyer, je lui en serai éternellement reconnaissant.

Je l'observe tandis qu'il écarte les déchets avec des gestes délicats, puis saisit la malheureuse morte dans ses grosses pognes de bûcheron. Voda ressemble à une poupée de chiffon, avec ses grands yeux striés de pourpre et ses cheveux blonds qui cascadent sur ses épaules. Elle porte une petite robe dont l'ourlet indigo est déchiré et détrempé. Elle n'a qu'une seule chaussure et je ne peux m'empêcher de fouiller à mon tour dans les détritus pour retrouver l'autre, mais c'est peine perdue.

— Elle est toute bleue de froid. On ne voit aucune trace de blessure, observé-je d'un air sombre, j'espère qu'elle n'a pas subi de pires outrages.

Mue par un réflexe conditionné, je passe ma main sur son visage pour clore ses paupières. Au moment où je touche sa peau, je suis parcourue de violents frissons. Petra, qui doit penser que j'ai froid, ne remarque pas mon émoi.

— Elle n'est pas morte depuis longtemps, précise-t-elle en enveloppant le petit corps de ses bras musculeux, trois heures, tout au plus. La rigidité cadavérique commence à peine à atteindre la nuque,

ce qui n'est que le début du processus.

— Tu t'y connais en médecine légale, docteur House !

— Je m'y connais en cadavres, malheureusement, soupire le colosse, drag-queen n'est pas mon seul métier. Le docteur House n'est pas un médecin légiste, pour ta gouverne.

Devant son air attristé, je ne préfère pas poursuivre la conversation, même si je suis rongée de curiosité. Est-ce que Dame Petra serait thanatopracteur à ses heures perdues, en plus de dévorer des séries sur Netflix ?

Nous sommes parvenus sans encombre au bout de la ruelle et le bip de madame d'Archambault actionne une Porsche 911 Targa rouge sang qui me fait frissonner d'aise. J'ai honte d'éprouver cela alors que je côtoie une jeune morte, mais je m'imagine déjà en train de fuser sur le bitume dans ce bijou léger et sportif. J'aimerais tant pouvoir prendre un *selfie* et le poster sur le fil d'actualité de ma sœur aînée pour la faire enrager, elle qui est fan de belles voitures.

— Tu crois que tu vas pouvoir imbriquer tes deux mètres cubes dans ce petit modèle ? ricané-je dans le vain espoir de détendre l'atmosphère.

J'ouvre la portière avec déférence. J'admire le design original du volant, les monogrammes brodés sur les appuie-têtes, mais je déchante quand je constate qu'il n'y a pas de banquette arrière.

— On ne va quand même pas la mettre dans le coffre ?

— Je crains qu'il n'y ait pas d'autre solution, ma caille. Nous n'allons pas traverser Paris avec le risque de nous faire arrêter pour un écart au Code de la route.

— Être assis à trois sur les sièges avant, c'est tout ce qui te perturbe ? dis-je en levant les yeux au ciel.

Comme si mes propres réflexions n'ont pas été encore plus futiles deux minutes plus tôt.

— Pourquoi parles-tu de traverser la ville, d'ailleurs ? C'est un bien grand danger.

— Nous devons à tout prix nous éloigner du *P'sycat*. Tu as entendu Madame, elle ne veut pas faire de vagues. J'ai pensé que nous pourrions déposer cette chère enfant sur les quais Henri IV, un si joli endroit lui conviendra, ajoute Petra avec commisération.

Je lui jette un regard en biais tandis qu'il allonge avec douceur la jeune fille en position fœtale dans le minicoffre de la 911. Je me demande si ce géant est simplement plein d'empathie, ou s'il a décelé que Voda n'est pas une victime comme les autres.

— Est-ce que tu es vraiment sûre qu'on va se pointer dans un endroit aussi fréquenté, avec ce véhicule ? Bonjour la discrétion !

— Fais-moi confiance, je connais un recoin avec un petit escalier en pierre très secret. Nous n'aurons pas besoin de la porter longtemps.

Nous la déposerons au bord de l'eau, et nous pourrons nous éclipser en catimini.

Malgré mes réticences, je me glisse sur le cuir des sièges avec délectation. Quand le moteur vrombit, je suis parcourue de frissons qui me font presque oublier le sordide de la balade.

Nous atteignons notre destination en quelques minutes. À cette heure matinale, la circulation est encore fluide. Je gare la Porsche non loin des quais et nous descendons sur la berge moussue, Voda coincée entre nous, bras dessus, bras dessous en titubant. Notre trio nous donne un air de fêtards éméchés, au cas où des passants nous observeraient. L'endroit où Petra nous conduit s'avère effectivement désert, presque lugubre dans les lueurs de l'hiver. Le brouillard qui s'élève de la Seine nous cache plus efficacement que prévu.

Le colosse dépose son mince fardeau sur les pavés, au bord de l'eau grise. Contre toute attente, il se fend d'un signe de croix majestueux. Avant de remonter vers la rue, il fait quelques pas le long de la berge. Nous avons un point de vue étrange sur les tours de Notre-Dame encore hérissées de grues qui semblent surgir de la brume au détour d'un coude du fleuve.

— Tu es drôlement troublée, Petra. Pourquoi est-ce que tu nous as menées jusqu'ici ? demandé-je doucement.

— Je trouve que c'est un bel endroit pour recevoir la dépouille de cette pauvre petite, répond le géant en fixant la cathédrale d'un air plein de componction, elle sera sous la protection divine.

Je suis tombée sur un gladiateur grenouille de bénitier.

— On ne devrait quand même pas s'éterniser, dis-je en frissonnant.

C'est le moment que choisit un joggeur pour débouler sur nous. Il manque de me percuter dans l'obscurité chargée d'humidité, m'évite de justesse et se prend les pieds dans la robe de Voda.

— Que se passe-t-il, ici ? s'exclame-t-il quand il aperçoit la morte étendue sur les pavés luisants.

— Je ne sais pas ! On vient de la découvrir alors qu'on revenait de soirée ! m'écrié-je d'un air sincèrement affolé.

Je me tourne vers Petra et j'ai la désagréable surprise de voir qu'elle a disparu ! J'ignore comment un mastodonte pareil a pu s'éclipser aussi rapidement, sans le moindre bruit. Elle m'a abandonnée dans la brume, en compagnie de ce sportif de malheur.

— C'est plutôt les flics, qu'il faut appeler ! Cette pauvre fille est morte !

— C'est bien ce que je me disais…

— Vous n'avez pas touché le corps, j'espère ! Vous risquez de contaminer la scène de crime ! gronde le sportif qui se prend pour l'inspecteur Horatio.

— Bah, si, j'ai essayé le massage cardiaque, mais sans résultat,

insisté-je pour expliquer la présence probable de mes cheveux ou de cellules épithéliales sur la dépouille.

Eh oui, moi aussi, je visionne les *Experts Miami* pendant la nuit.

— C'est vraiment n'importe quoi ! Encore des provinciaux en goguette, grommelle l'inconnu qui dégaine son iPhone pour composer le 17.

Je cherche toujours Petra du regard. Mon garde du corps pourrait réduire au silence cet importun d'un seul coup de poing bien placé. Cependant, le colosse est parfaitement invisible. Je suis bonne pour finir au poste, tout ça parce que mon acolyte est une mauviette géante.

Je contemple le crépuscule du matin bleuir les berges et j'étouffe un bâillement. Je n'avais pas prévu une telle concentration de péripéties pour mon premier jour de sortie. Tout à coup, j'en viens presque à regretter le canapé de Louis-Tomas que j'ai tant critiqué !

Créature

Comme chaque fois qu'il se produit un événement sordide, les badauds apparaissent, sortis de nulle part, et s'agglutinent pour profiter du spectacle. Je ne sais pas pourquoi les humains aiment se repaître de la mort de leurs semblables. Est-ce de la simple cruauté, ou le soulagement de ne pas se trouver à la place de la victime ?

Pour ma part, je leur céderais bien ma place, mais je n'ai pas eu la présence d'esprit de m'enfuir comme Petra. J'attends donc l'arrivée des forces de l'ordre en compagnie du citoyen modèle qui écarte les passants et surveille le moindre de mes mouvements. Heureusement, la cavalerie survient rapidement et le bonhomme se retrouve à mes côtés, lui aussi, ravalé au rang de témoin.

Pendant que les policiers établissent un périmètre de sécurité autour de Voda en attendant le médecin légiste, l'un d'entre eux commence à m'interroger. Je n'ai pas vraiment eu le temps d'inventer une histoire plausible qui explique ma présence sur le lieu de l'accident. Je me contente de mimer l'ingénue qui essaie de dessaouler après une nuit de bamboche.

Quand il découvre mon adresse à la Réunion sur mes papiers, le flic me prend pour une touriste et je ne le détrompe pas. Je ne vais certainement pas révéler où je loge ni impliquer Louis-Tomas dans une affaire de cadavre, il a déjà la brigade des stups sur le dos. Je joue les demoiselles effrayées, et je relève avec satisfaction que mon pouvoir de séduction sur les humains n'est pas si émoussé. Le jeune policier m'offre même une couverture pour me réconforter. Il me signale aimablement que je serai convoquée pour signer ma déposition dans la journée.

Entre-temps, le médecin légiste est arrivé avec tout son attirail. Nous sommes assez éloignés du corps, mais mes sens sont aiguisés. Je peux l'entendre qui déclare que l'inconnue est sûrement morte noyée au vu des premières constatations. Je me moque de lui en mon for intérieur, car je sais qu'il est impossible que cette jeune fille ait fini dans ces conditions.

Au bout d'un long moment, où je frissonne malgré la couverture du gentil policier, on me laisse partir en me prévenant qu'on reprendra contact avec moi par téléphone pour une audition en cas d'enquête. Évidemment, un courrier envoyé au domicile aurait peu de chance de

me trouver. Je m'éloigne à pas lents, comme si je n'avais rien à cacher, après avoir demandé la direction de la station de métro la plus proche. J'effectue de nombreuses allées et venues dans les rues adjacentes avant de gagner en toute discrétion l'endroit où j'ai garé la Porsche.

Au moment où je la déverrouille, Petra surgit de l'ombre d'une arcade où elle tentait de rencogner son énorme carcasse. Je l'observe d'un air furieux tandis qu'elle s'imbrique dans l'habitacle minuscule et clipse sa ceinture de sécurité avec précaution.

— Merci pour ton soutien, dis donc ! Tu m'as abandonnée comme une vieille chaussette.

— Doux Jésus ! J'en suis désolée, ma caillette, mais je ne pouvais pas prendre le risque d'être identifiée par la police qui aurait fait le lien avec le *P'sycat* où je suis une tête d'affiche. Madame ne me le pardonnerait pas.

Son dévouement pour notre patronne m'inquiète toujours. Je suis sûre que leurs rapports sont plus complexes qu'une simple reconnaissance de dettes. Tandis que je m'insère dans la circulation avec précaution, je surveille le colosse du coin de l'œil.

— Pourquoi est-ce que tu as voulu emporter le corps de Voda jusqu'aux quais ? demandé-je abruptement, il y avait des tas d'autres endroits plus discrets.

— Je ne sais pas, bredouille ma voisine en se tordant les mains, j'ai agi dans l'urgence… je me suis dit que nous pouvions la plonger dans la Seine pour brouiller les pistes.

— On peut dire que c'est réussi. J'ai entendu le médecin légiste annoncer qu'elle était morte noyée.

Petra sursaute et me jette un regard furtif.

— C'est impossible, marmonne-t-elle.

— Ah bon ? Pourquoi ça ?

— Eh bien, euh… parce que nous l'avons trouvée dans une poubelle, se reprend le géant en tenant les accoudoirs, car ma conduite est plutôt nerveuse.

— Arrête de me raconter des bobards, Dame Petra ! Tu es une excellente drag-queen, mais une mauvaise comédienne !

Depuis que j'ai découvert la nature de Marie d'Archambault, je me doute bien que les personnes qui frayent aux *P'sycat* ne sont pas forcément ce qu'elles laissent paraître.

— Pourquoi as-tu eu l'air surprise que Voda ait pu mourir noyée ? insisté-je pour la pousser dans ses retranchements.

Une fois encore, je vois apparaître sur son visage mastoc cet air de petit garçon pris en faute avec un doigt dans la confiture, mais le géant garde obstinément le silence.

— Si ça peut t'aider à délier ta langue, je vais te dire ce que moi je

crois. Je pense que Voda est une ondine et que tu le sais très bien.

— Doux Jésus ! En voilà des affirmations fantaisistes. Qu'est-ce qui te fait imaginer cela ?

Je ne vais pas lui avouer que j'ai ressenti la nature magique de la victime au moment où j'ai touché sa peau. Je ne suis pas capable d'expliquer ou de prouver ce phénomène. Je convoque plutôt de vieux souvenirs et soutiens d'un air pédant :

— C'est simple. Elle portait un peigne d'ivoire dans sa chevelure d'or. Aucune jeune fille de notre époque n'utilise un accessoire aussi démodé. D'autant plus que le commerce de l'ivoire est maintenant interdit.

— Elle a pu en hériter de ses aïeuls, proteste faiblement Petra.

— Alors que sa robe était sèche, son ourlet était toujours mouillé. C'est un détail qui ne trompe pas ! J'ai pu le constater même si quelqu'un a tenté de le déchirer, prouvant par là qu'il connaissait la nature véritable de sa victime.

Je ne savais pas que les enseignements de Grand-mère Kalle, que j'écoutais d'une oreille distraite dans mon enfance, étaient si bien ancrés dans ma mémoire.

— La môme était une créature d'eau douce, insisté-je, et je pense que tu as voulu la porter au bord de la Seine pour que sa dépouille puisse se dissoudre définitivement.

Le géant se rencogne sur son siège et soupire à fendre l'âme.

— Bonté divine ! Si ce joggeur de malheur n'était pas survenu, notre petite demoiselle serait retournée à son état naturel pour l'éternité.

— Tu étais au fait depuis le début !

— Oui, avoue-t-elle avec un haussement d'épaules, dès le jour où elle a été embauchée comme serveuse. Elle ne s'en cachait pas, d'ailleurs. Le *P'sycat* est le point de ralliement de toute une faune dont les humains ignorent l'existence. Tu le sais bien puisque toi-même, tu es particulière et tu es venue travailler chez nous.

Je ne me doutais de rien du tout et Louis-Tomas va m'entendre, lui qui m'a envoyée dans la gueule du loup.

— Et toi, Petra, qu'est-ce que tu es ? demandé-je abruptement pour éviter de m'étendre sur ma propre identité, quelle est ta vraie nature ? Je ne parle pas de ton orientation sexuelle.

— Qu'est-ce qui te fait croire que je ne suis pas humaine ? dit-elle en mordillant ses ongles manucurés.

— Tu l'as dit toi-même, tu fais partie du *staff* du point de ralliement secret des créatures magiques de Paris, il est logique de penser que tu en es une. De plus, et ce n'est pas un détail anodin, je ne parviens pas à distinguer ton aura.

Le catcheur fardé baisse la tête. Il semble vaincu par cet argument.

— C'est normal, je n'en ai pas.

Je fais mine d'être absorbée par la conduite de la petite sportive dans les ruelles du Marais, afin de laisser libre cours à ses confidences.

— Alnaïr, par tous les dieux, tu dois me promettre une chose…

— Oui, je serai muette comme une tombe.

— Je le sais, mais, surtout, je voudrais que tu jures de ne pas te moquer de moi.

Si j'avais été dans cet état d'esprit, je l'aurais déjà fait, vu l'allure de ma passagère qui ne s'est pas démaquillée. Sans sa perruque et son tutu vaporeux, elle a l'air d'un rugbyman que ses collègues auraient grimé pendant son sommeil.

— Peste ! C'est bien rare que je doive l'admettre tout haut. Je suis une chimère.

— Qu'est-ce que tu racontes ? Je vois bien que tu es en chair et en os, tu n'es pas issue de mon imagination.

— Je ne suis pas un être chimérique, je suis une vraie chimère en calcaire lutétien. Une statue de Notre-Dame, si tu préfères.

— Qu'est-ce que c'est que cette histoire ?

— J'étais une statue décorative installée sur la balustrade couronnant la galerie supérieure qui relie les deux tours, la galerie des chimères, comme on l'appelle communément.

— Quoi ? Tu veux dire que tu es une créature venue du Moyen Âge ?

— Grand Dieu ! Je ne suis pas si vieille, roucoule-t-elle, les chimères sont des ajouts qui ont été incorporés à l'édifice au milieu du XIXe siècle par l'architecte Eugène Viollet-le-Duc, ma chère. Je n'ai que cent-soixante-dix ans.

— Tu es bien conservée pour ton âge, mamie Petra ! Vas-tu me dire que la nuit, tu es une drag-queen, et le jour, tu redeviens une statue ?

— Par le Ciel et tous ses saints, c'est impossible, même si j'aimerais bien que ce soit le cas, avoue-t-elle d'un air désespéré.

— Explique-toi, ma vieille, je ne comprends rien.

J'ai l'impression que je vois ma passagère rougir, malgré son épaisse couche de fond de teint. Elle prend une grosse inspiration et se lance, d'une voix morne :

— Lors du grand incendie qui a ravagé la cathédrale en 2019, je me suis écroulée au sol. On m'a déblayée et on a rangé tous mes débris dans un coin ! Je croyais que les humains allaient me restaurer, mais quand ils ont entrepris les rénovations, ils ont installé une nouvelle statue à ma place ! J'ai été mise au rebut, moi, une pièce de collection !

Son petit air pincé pourrait prêter à sourire, mais je ressens réellement de la peine pour elle. Décidément, toutes mes aventures me ramollissent au lieu de m'enhardir.

— Je suis désolée pour toi, Petra…

— J'ai erré pendant plus d'un an sans aucun statut, comme un pauvre hère. Heureusement, par la grâce de Dieu, Madame m'a trouvée…

— Ne me dis pas que c'est un jour où elle est allée à la messe, m'esclaffé-je, les vampires ne peuvent pas pénétrer dans les églises.

— En effet, j'étais à la rue. Je rôdais dans les parages, je n'arrivais pas à m'éloigner de mon ancienne demeure, je vivotais d'expédients et d'aumônes.

Je comprends mieux ses allusions lors de notre rencontre et son intérêt pour une pauvre fille comme moi qui ressemblait à une SDF.

— Madame m'a offert un travail et un foyer. Elle m'a rendu ma dignité, poursuit le géant avec des trémolos, cependant, je suis contrainte à errer entre deux mondes. Je ne peux pas vraiment retrouver ma place puisqu'on m'a oubliée.

Je pose la main sur son genou et lui lance un sourire en biais.

— Je me disais bien que tu avais une tête de gargouille.

— Juste ciel ! Pas du tout ! s'offusque-t-elle, il ne faut pas faire la confusion ! Je ne suis pas une vulgaire cracheuse de pluie. J'étais la plus belle chimère installée sur les points cardinaux ! Je représentais la stryge, la plus renommée de toutes, et je dominais tout Paris. Il y a ma photo en première page sur Wikipédia.

Je regarde cet ange déchu parler de son passé de statue avec des larmes dans les yeux et je suis moi-même troublée.

— Je ne savais pas que de telles créatures existaient, avoué-je en espérant ne pas la vexer.

— C'est le but, ma caille, nous devons rester discrètes. Nous veillons sur la cité et empêchons les démons d'y pénétrer.

— Pour se protéger des démons, les humains ont sculpté des êtres à l'apparence maléfique, c'est original.

— Tu trouves que je suis monstrueuse, c'est ça ?

— Bah, oui, un peu quand même ! Surtout avec ton rimmel qui a coulé, ton rouge à lèvres qui déborde et ta tête chauve de catcheur !

Petra papillonne des faux cils en vérifiant son allure dans le miroir de courtoisie.

— Doux Jésus ! Ton honnêteté est difficile à digérer, mais tu as raison ! J'ai l'air d'une mosaïque baroque !

Elle essaie de réparer les dégâts avec un mouchoir en papier, mais elle ne fait qu'étaler les fards résistants.

— Ne t'inquiète pas, je t'apprécie telle que tu es. J'ai compris la leçon. Je ne dois pas me fier aux apparences.

Elle me lance un regard reconnaissant et reprend d'une voix grave :

— Alnaïr, je t'en prie, je voudrais que tu ne racontes pas à Madame que par ma faute les humains ont découvert le corps de Voda.

L'utilisation de mon vrai prénom dans la bouche de Dame Petra devrait m'alerter sur son niveau d'anxiété, mais, comme elle l'a dit, je ne sais pas ménager mon auditoire.

— Tu peux compter sur mon silence de cathédrale, mais tu es au courant que les vampires peuvent lire dans les pensées, n'est-ce pas ?

— Pas dans les miennes, ma caille, j'ai un cerveau de pierre, s'esclaffe-t-elle, et toi, tu es une sorcière, tu devrais pouvoir te garantir de ce genre d'intrusion.

— Ah bon ?

— Par tous les saints du paradis ! Comment se fait-il que tu sois aussi peu instruite ? Tu es en âge d'avoir reçu l'initiation, pourtant. Je vais finir par croire que tu m'as bel et bien menti sur ta majorité.

Une chimère dont je ne sais rien semble en connaître plus long sur les rites de sorcellerie que la vraie sorcière que je suis. Je baisse les yeux, je n'aime pas raconter que j'ai un statut particulier au sein de ma propre famille. Mes sœurs me méprisent et mes aïeuls se méfient de moi.

— Je n'ai pas eu le temps d'être formée comme une magicienne à part entière. Un événement imprévu a quelque peu chamboulé ma vie, ces derniers temps…

— J'ai deviné que tes parents t'ont fichue à la porte parce que tu es de sang mêlé et je suis navrée pour toi, ma poulette.

Comme j'ouvre des yeux ébahis, Petra se racle la gorge.

— Je m'en suis doutée dès que tu as évoqué ton métissage, le jour où tu as échoué au *P'sycat*. Je me suis dit, cette pauvre petite souillon a été rejetée comme un oisillon tombé du nid, et j'ai eu l'irrésistible envie de te prendre sous mon aile.

— Euh… c'est gentil de ta part, si on omet l'utilisation des termes employés à mon égard, ta générosité t'honore.

— J'essaie de t'aider de mon mieux, mais je ne suis pas experte en sorcellerie. Je ne peux malheureusement pas t'apprendre comment faire pour bloquer l'accès à tes pensées, je sais seulement que c'est possible.

Pour détendre l'atmosphère, je tente une diversion :

— Tu vas me dire que c'est Esmeralda qui t'a révélé tout ça, peut-être ?

— Bravo pour tes talents de devineresse ! Pourquoi est-ce que cela te fait rire ? demande Petra d'un air pincé, je l'ai bien connue quand elle s'est réfugiée dans la cathédrale. On raconte des tas de choses horribles à son sujet, mais c'était une belle personne, la pauvre petite, elle ne méritait pas de finir pendue.

J'essaie de masquer ma surprise en prenant la mine concentrée de la conductrice qui s'efforce de réussir son créneau. Pour moi, la bohémienne légendaire est un personnage de fiction dans un roman de

Victor Hugo, et je ne sais plus si la chimère affabule simplement, ou si elle est mythomane.

— En attendant, ma caille, est-ce que je peux compter sur ta discrétion ?

— Évidemment, dis-je en lui remettant les clés de la Porsche, je te laisse raconter ce que tu veux à madame d'Archambault. Pour ma part, je n'ai qu'une envie, c'est filer d'ici et dormir pendant toute la journée.

Je n'aurais jamais cru que retrouver les tours grises des *Jardins du temple* et l'appartement crasse de Louis-Tomas me ferait tant plaisir. L'endroit est heureusement désert et, après une douche salutaire, je m'écroule sur le sofa sans demander mon reste et sans même pester contre les ressorts rouillés.

Mon repos est de courte durée, la sonnerie de mon portable vient interrompre un sommeil lourd de rêves désagréables. C'est la police. Il est à peine quatorze heures. Je suis convoquée, toutes affaires cessantes, pour une déposition, au 36, rue du Bastion dans le xvii^e^ arrondissement.

Quand il m'écoute répéter l'adresse pour la noter dans mon GPS, Louis-Tomas déboule de la cuisine, les yeux écarquillés d'horreur. Il porte un tablier et un masque. Apparemment, il est rentré pour préparer ses mixtures immondes pendant que je dormais et je n'ai rien entendu.

— Est-ce que tu peux m'expliquer pourquoi tu reçois des appels de la Crim', Alnaïr ? s'écrie-t-il d'une voix rendue aiguë par l'anxiété.

— J'ai découvert un corps ce matin, je dois aller témoigner, c'est tout. Ne t'inquiète pas, marmonné-je en me frottant les yeux, c'est un contrôle de routine.

— Le jour de ta sortie, après six mois d'hibernation, tu tombes direct sur un cadavre ? proteste-t-il sur un ton scandalisé, mais c'est pas possible, ça ! Qu'est-ce qui m'a fichu une sorcière pareille !

— C'est toi qui as insisté pour me trouver un job, Louis-Tomas, j'ai aussi trouvé un macchabée.

— Eh bien, je me demande si je ne préférais pas quand tu végétais sur le canapé, *ti'fille* !

— Arrête de tout faire tourner au désastre, je suis seulement témoin, c'est une fille qui s'est noyée…

— C'est également une victime, sinon tu ne serais pas convoquée à la brigade criminelle. Une noyée, dis-tu ? Dis-moi ce que tu as fait exactement, Alnaïr Zélindor de la lignée des Kalle de Bourbon ?

L'air soupçonneux face aux sorcières remonte à l'Inquisition.

— Mais rien, je te le jure ! J'ai seulement découvert la morte, rien de plus !

— Tu n'y es pour rien, vraiment ? Je te rappelle quand même que

ta mission première est de fournir à ta famille des victimes qui sont jetées dans un bassin d'eau en furie et finissent noyées !

Je déglutis avec peine. J'aimerais bien oublier ce genre de sabbats. Surtout le dernier en date, qui a marqué l'effondrement de ma vie confortable de petite sorcière tropicale.

— Je n'ai rien fait du tout, assuré-je en baissant le ton, c'est toi qui m'as envoyée au *P'sycat*, sans me prévenir que c'était un repaire de créatures surnaturelles, dirigé par une vampire nymphomane ! Tu t'étonnes, après ça, que je trouve le cadavre d'une ondine dans la poubelle ! C'est un comble !

Louis-Tomas gémit en se grattant la barbe. Soudain, il pivote vers moi et m'observe avec méfiance.

— Tu ne m'as pas dit que la victime a été noyée ? Les ondines sont des êtres de l'eau, on ne peut pas les noyer.

— C'est bien là le mystère. Pourtant, ce sont les constatations du légiste.

— As-tu repéré des stigmates de la noyade ?

— Comment veux-tu que je sache !

— Ah, vraiment, *ti'fille* ? Fais appel à ton expérience, lance-t-il d'un air dubitatif en croisant les bras sur son tablier.

— Quand on jette des enfants dans le Bassin 18 pour tenir compagnie à l'esprit de mon grand-oncle Tikala, ils ne remontent jamais à la surface, m'écrié-je avec humeur, furieuse que Louis-Tomas éveille ces mauvais souvenirs.

— OK ! On se calme ! Avoue que c'est bizarre !

— Justement, dis-je en m'extirpant du sofa, je vais au commissariat pour essayer de tirer les vers du nez aux flics.

— Le but de cette convocation n'est pas que tu les interroges, mais le contraire, raille le marabout en retournant dans la cuisine, mais je fais confiance en tes talents de magicienne pour semer la confusion.

Je soupire en découvrant l'itinéraire sur mon portable, rien de moins que le bus, le RER et le métro pour rejoindre le poste de police dans le xvii^e^. Pourquoi est-ce que j'en ai toujours pour plus d'une heure de trajet, quel que soit l'endroit où je me rends dans cette capitale infernale ?

— Je ne vois pas pourquoi ces abrutis me convoquent, j'ai déjà tout déballé ce matin.

— Peut-être parce qu'ils ont finalement compris que ce n'est pas une noyée, puisqu'il est impossible de noyer une ondine ! insiste Louis-Tomas en approchant de moi un mug de café fort.

Je ne sais pas s'il a de vrais talents de marabout, en tout cas, il peut deviner ce dont j'ai besoin. La boisson amère me donne un coup de fouet salutaire.

Charme

J'observe le grand bureau vitré avec méfiance. Je ne m'attendais pas à ce que le bâtiment de la police criminelle soit si moderne. Entre les façades miroir, les portiques de sécurité et les ascenseurs métallisés, j'ai l'impression d'évoluer dans une série américaine. J'ai suivi une employée à travers un dédale de couloirs lumineux tous identiques. Si je devais m'enfuir de là en urgence, je ne saurais pas retrouver mon chemin.

Contrairement à la veille, je me suis apprêtée en mode séductrice. Si jamais un policier me cherche des noises, j'ai prévu l'artillerie lourde. J'ai enfilé un pantalon en similicuir qui me va comme une deuxième peau et un pull moulant dont le col en V met en valeur ma menue poitrine. Une paire de bottes à talons affine mes chevilles et un spencer noir fait de même pour ma taille. Personne n'est censé savoir que j'ai récupéré tout ça chez Emmaüs. Je suis assez satisfaite du résultat quand j'aperçois mon reflet de Catwoman dans les multiples vitres qui m'entourent.

L'homme qui pénètre dans le bureau sans frapper me tire un hoquet de surprise.

— Marwan ? Qu'est-ce que tu fais là ?

— Bonjour, Alnaïr. Je suis content de voir que tu vas mieux.

Marwan Naciri est le policier que j'ai rencontré le jour de mon arrivée en métropole, il y a six mois. Il m'a sauvée d'une agression, entre autres choses. Je l'ai remercié comme il se doit, sur le canapé de Louis-Tomas. Ce fut intense et bref, mais depuis, je prétexte une dépression grave afin de décliner ses invitations. Ce n'est qu'un demi-mensonge, car je vis un quotidien de larve neurasthénique depuis que j'ai occulté mes pouvoirs et que je suis coincée sur ce territoire glacial.

Je me sens quand même gênée lorsque Marwan s'avance vers moi, comme s'il allait me faire la bise ! Ses yeux noisette et les boucles blond foncé qui roulent dans son cou provoquent toujours mon intérêt.

— Euh, oui, ma vie est en dents de scie, dis-je en exagérant mon air misérable, j'essaie de me motiver, mais c'est dur de s'adapter à mon nouvel environnement…

— C'est sûr qu'entre l'île de la Réunion et Clichy-sous-Bois, il y a une certaine fenêtre d'acclimatation.

— Je crois que je n'y arriverai jamais. Le mauvais temps me plombe le moral et me donne seulement envie d'hiberner. J'ai voulu mettre le nez dehors pour me changer les idées, mais je n'ai pas choisi le bon jour !

— En effet, ce n'est pas de chance de tomber sur un cadavre lors d'une excursion dans la brume glaciale de la Seine, à des kilomètres de chez toi.

Je n'aime pas du tout le ton sarcastique de sa voix, même si elle est toujours aussi grave et veloutée que dans mon souvenir. Il devrait convenir qu'il est plus agréable de se promener sur les quais Henri IV que dans les allées des *Jardins du temple*.

— Cela me fait plaisir de te voir, également, Marwan, ironisé-je pour détourner la conversation, mais je te croyais affecté à la brigade des stups.

— Il y a eu du changement depuis notre dernière rencontre. Il faut imaginer que tu m'as porté chance, petite étoile, dit-il avec un demi-sourire, j'ai enfin obtenu ma promotion à la Crim'. Un poste que je briguais depuis plusieurs années.

— Félicitations ! Je pense que tu ne dois cela qu'à toi-même. Bravo pour ta ténacité.

Marwan hausse les épaules, mais il sent que je suis sincère et son regard s'adoucit. J'essaie de profiter de l'occasion pour détendre l'atmosphère.

— C'est pour ça qu'on ne te voyait plus rôder dans la cité à la recherche de dealers ou de jeunes filles en détresse ! dis-je avec un clin d'œil destiné à raviver les circonstances de notre rencontre.

— En effet, je ne démantèle plus les réseaux de quartiers, je m'occupe des homicides, à présent. Je suis le lieutenant responsable de l'enquête préliminaire au sujet du meurtre de mademoiselle Voda Koval. Quand j'ai lu ton nom sur la liste des témoins, j'ai tenu à t'auditionner en personne.

— Un meurtre, dis-tu… il ne s'agit donc pas d'une noyade…

— Si, le légiste est formel. Tous les indices extérieurs le laissaient croire : cyanose des extrémités, pétéchies, protrusion de la langue. L'autopsie a prouvé le reste. Je te passe les détails des analyses des champignons de mousse ou autres diatomées, cette pauvre jeune fille a été maintenue sous l'eau contre son gré jusqu'à ce que mort s'ensuive.

Marwan s'exprime avec un air d'autorité que je ne lui connaissais pas, je me demande s'il cherche à m'intimider avec son nouveau grade à la Criminelle. Je ne sais pas trop s'il a le droit de révéler ce genre d'indices à un simple témoin, j'ai l'impression qu'il traque mes réactions. Ou alors, ne suis-je pas un simple témoin, mais déjà une suspecte ?

J'ai beaucoup de mal à masquer ma stupéfaction. Une ondine ne peut pas mourir noyée, pas plus qu'un poisson. À moins qu'on lui ait retiré ses pouvoirs avant de la tuer. Pour cela, il faudrait que l'assassin soit une créature démoniaque avec des dons hors du commun.

Je gigote sur mon siège inconfortable. J'ai déjà rencontré un sorcier capable d'un tel pouvoir, mais il a été mis hors d'état de nuire. Par moi-même, entre autres. Cela m'a d'ailleurs coûté plus que je ne pouvais le supporter. Je refuse d'imaginer que ce monstre a trouvé un moyen de revenir parmi les vivants pour semer à nouveau la terreur.

— Je ne sais pas quoi dire, Marwan. Je n'y connais rien en matière de noyade ou de meurtre. Tout ce que j'ai vu, je l'ai déjà raconté lors de mon témoignage sur place. Je prenais l'air après une soirée arrosée et suis tombée par hasard sur cette fille, allongée par terre.

— L'homme qui a appelé la police a révélé qu'il a aperçu une silhouette non loin de toi.

— Parlons-en, de ce monsieur boy-scout ! Lui, il est carrément tombé sur la môme au sens propre, il a pu détruire des indices…

— On s'occupe de ça, c'est la procédure. Revenons à toi, étais-tu accompagnée, Alnaïr ?

Est-ce de la jalousie que je décèle dans son intonation ou mon imagination me joue-t-elle des tours ?

— Non, pas du tout ! Il a dû se tromper ! Il y avait beaucoup de brume. Dès qu'on a compris qu'elle était morte, il y a eu tout un tas de curieux qui sont apparus, comme par enchantement.

— Connaissais-tu la victime ?

— Je ne connais personne à Paris, à part Louis-Tomas et toi, dis-je en plongeant mon regard dans ses prunelles noisette.

— OK, comme elle avait à peu près ton âge, je me demandais si…

— Si c'était ma pote ? Je ne fraye pas avec les autres jeunes. Je suis d'un naturel solitaire.

— Je m'en suis rendu compte.

Pas de doute, ses paroles ont un arrière-goût de reproches.

— Marwan, je n'avais jamais rencontré cette fille avant ce matin.

Au moins, cette affirmation est vraie.

— Tu as quand même tenté un massage cardiaque, nous a révélé ledit boy-scout.

— J'ai mon brevet de secouriste. Je n'ai pas besoin de connaître les victimes pour effectuer mon devoir de citoyenne, protesté-je, piquée au vif, j'ai vu cette gamine inconsciente, toute bleue de froid… j'ai réagi sans réfléchir… et surtout, sans songer que c'était un meurtre ! Sinon, je n'aurais touché à rien ! Tu penses bien que je regarde des séries policières, comme tout le monde !

Marwan m'accorde enfin l'ombre d'un sourire. Je me rappelle qu'il avait un sens de l'humour aiguisé, quand je l'ai rencontré. Maintenant,

il se donne un air austère, il campe son personnage de lieutenant. J'espère que c'est seulement pour me faire payer mon silence et non pas parce qu'il me soupçonne. J'ai beau jouer les ingénues, je sais bien que ma responsabilité n'est pas très nette dans cette histoire de déplacement de cadavre magique. J'ai peur de commettre un impair.

Heureusement, après quelques banales questions supplémentaires, le flic finit par rédiger le procès-verbal. Je le relis avec attention et le signe enfin, soulagée de pouvoir abandonner les lieux.

— Tu dois te tenir à la disposition de la police, le temps de l'enquête. Tu n'as pas l'intention de quitter le territoire de sitôt, je suppose.

Bah, je n'ai nulle part où aller, vu que je suis interdite de séjour sur mon île.

— Tu sais où me trouver, enracinée dans les *Jardins du temple*. Je serai ravie de te revoir bientôt, Marwan, dis-je d'un air charmeur, mais dans d'autres conditions.

Il se contente de hausser les épaules et je me demande vraiment si je n'ai pas perdu mon pouvoir primal. Mon inspecteur fraîchement émoulu ne prend pas la peine de me raccompagner. Il me laisse aux mains d'une stagiaire pour me guider dans le labyrinthe du Bastion vers la sortie. Je n'ai rien appris de neuf et la présence de cet ancien amant, au lieu de me réconforter, n'a réussi qu'à me hérisser. Je suis un peu dépitée alors que je regagne le hall, quand une voix grave m'interpelle :

— Bonjour, jeune inconnue que je rencontre sans arrêt !

Kval Darlig se tient devant les portes vitrées. Il a toujours autant de classe, dans un costume gris anthracite, avec sa coiffure stylée et une mèche rebelle qui vient brouiller un aspect trop lisse de gravure de mode.

— J'ai manqué ne pas vous reconnaître dans cette tenue, ajoute-t-il en me détaillant de la tête aux pieds.

Il arbore un air appréciateur, mais pas libidineux, ce que je note aussitôt.

— Nous avons failli nous croiser sans même nous tamponner, ce qui est un exploit, dis-je avec circonspection, monsieur Darlig, me suivez-vous ?

Il plisse exagérément les yeux. Cette grimace pourrait le rendre ridicule, elle ne fait qu'accentuer son charme.

— Ce n'est pas volontaire, mais peut-être sommes-nous liés par quelque force cosmogonique ? Comme vous le soulignez, ces rencontres fortuites ont sûrement un but qu'il faut creuser. Laissez-moi vous offrir un café, mademoiselle, ne me rejetez pas, cette fois-ci.

— Je ne sais pas si je peux faire confiance à un étranger que je croise dans un commissariat, plaisanté-je à demi, pourquoi est-ce que

je vous retrouve en ces lieux ?

— Il paraît qu'une serveuse du *P'sycat* a été assassinée, déclare-t-il le plus naturellement du monde, tous les clients présents hier soir au cabaret ont été convoqués pour témoigner. Je suppose que c'est pour cela que vous êtes ici également, mademoiselle.

Merde. Malgré nos précautions, le lien avec l'antre de Bloody Mary a été fait. Je n'ai pas besoin de dons prémonitoires pour deviner que ça va chauffer pour Petra et moi, ce soir.

— Un meurtre… voilà qui est moins romantique qu'une connexion cosmique pour nous réunir, monsieur Darlig ! Néanmoins, j'accepte volontiers un bon café pour me rétablir de ces émotions.

Qu'est-ce qui me prend de jouer les midinettes ?

Il me prend que cet homme a vraiment des yeux de braise et des épaules d'athlète. J'ai fait abstinence pendant trop longtemps, il faut que je remette la séductrice en selle. Je jette mon dévolu sur une nouvelle proie puisque Marwan me bat froid.

J'ai juré de ne jamais tomber amoureuse d'un humain. Ce qui est advenu à ma mère m'a servi de leçon. Néanmoins, je n'ai jamais promis de faire l'impasse sur la gaudriole. Je viens de passer six mois entiers, terrée comme une pauvre fille craintive. Je pleurais sur mon triste sort de sorcière bannie, d'enfant mal-aimée, de pouvoirs émoussés. Ma vie était insipide.

Depuis que Louis-Tomas m'a forcée à sortir de ma coquille, il ne m'arrive que des ennuis, mais qu'est-ce que c'est palpitant ! Je sens mes réflexes rouillés de magicienne qui se déploient en moi. Il est temps que je retrouve le goût du plaisir.

Cela commence par la saveur d'un excellent expresso, ce qui me change de la mélasse produite par la cafetière des *Jardins du temple*. Je me tiens en compagnie d'un mâle alpha en cachemire, ce qui me change également des dreads douteuses et des bonnets colorés du marabout.

Tandis que je déguste ma boisson, je pousse un gémissement qui devrait émoustiller Kval, mais ce dernier se contente de contempler sagement sa tasse.

— Vous avez l'air contrarié, remarqué-je, est-ce le fait d'avoir été convoqué par la police française ? Vos employeurs vont-ils vous le reprocher ?

— Je suis mon propre patron, je ne rends de comptes à personne, dit-il en plongeant son regard vert dans mes yeux.

Un bon point pour lui, il ne le laisse pas traîner dans mon décolleté.

— Vous avez tout de même des actionnaires à qui rendre des comptes…

— Peu leur importe ma vie privée, du moment que les dollars pleuvent.

S'il cherche à m'impressionner avec sa richesse… c'est réussi. N'oublions pas que je n'ai pas un centime en poche, je ne pourrais même pas payer mon café ni l'excellente pâtisserie qui l'accompagne.

— Serait-il indiscret de vous demander quelle est cette activité si lucrative ? Je suis en quête d'un domaine où me lancer pour faire fortune, ironisé-je pour masquer mon admiration.

— Je commercialise des jeux vidéo. Au départ, j'étais un simple développeur, mais j'ai gravi les échelons et je suis maintenant à la tête d'un empire spécialisé dans les œuvres d'horreur. Je possède ma propre franchise indépendante et je domine le marché, essentiellement avec des jeux de *Survival-Horror*.

Kval dévoile ces informations sans la moindre vantardise. Il ne cherche même pas à m'impressionner. Il n'en a pas besoin, je le suis déjà.

— Je suis toujours mal à l'aise avec l'idée que les hum… les gens aiment jouer à se faire peur à ce point.

Je ne peux pas lui dire le fond de ma pensée. Je trouve si stupide l'objet sur lequel il a fondé son royaume. Passer par le truchement d'un écran pour provoquer l'horreur est tellement édulcoré et risible pour moi. Dans mon enfance, avec mes sœurs, quand on s'amusait à se battre ou à se poursuivre, on risquait vraiment sa vie.

— C'est une forme d'exutoire, pourtant. Le fait de jouer à se faire peur permet à l'humain d'accepter sa propre noirceur, explique Kval avec un sourire, si on la projette à l'extérieur, on la met à distance, on l'apprivoise par le jeu, le « faire semblant ». Jouer à se faire peur nous entraîne à la fois à dompter nos désirs agressifs et à ne pas passer à l'acte.

— Ah, donc, vous êtes un bienfaiteur. Vous agissez pour la santé mentale de vos concitoyens.

Kval étouffe un rire et me contemple avec intensité. Il ne doit pas avoir l'habitude qu'une dinde en similicuir lui résiste avec de l'humour. Les femmes doivent se pâmer devant lui, si ce n'est pour son physique attrayant, au moins pour son portefeuille impressionnant.

— Le désir de se faire peur, c'est la recherche de ce qui vient confirmer notre existence. C'est une émotion intense qui fait ressentir furieusement le fait d'être en vie face à une menace. La volonté d'avoir peur instaure un jeu qui, paradoxalement, produit un sentiment de sécurité.

— J'aurais pensé le contraire. Comme la plupart des gens, je suppose. Je trouve que ces *videogames* épouvantables banalisent la violence et augmentent la criminalité.

— La violence est en nous, depuis la nuit des temps. Nous ne pouvons pas y échapper, assure Kval d'un air sombre, néanmoins, nous nous améliorons, sur cette planète, grâce au virtuel, justement.

Vous devez admettre qu'il y a une nette progression entre les jeux du cirque romain et les jeux vidéo actuels.

Je ne peux pas lui dire qu'aux yeux de ma famille, ce type d'évolution pacifique est une régression. Cependant, je comprends son point de vue d'humain. Quitte à libérer ses instincts meurtriers, il vaut mieux se trouver derrière un écran pour zigouiller tout le monde, plutôt que dans l'arène avec un glaive et un trident. Je ne m'attendais pas à avoir ce style de conversation sérieuse avec un si beau spécimen.

— J'en viens à imaginer que la pauvre Voda serait encore en vie si elle était tombée sur un *geek*.

Devant l'air surpris de Kval, je m'aperçois du fait que j'ai exprimé une pensée un peu rude à voix haute.

— Je ne serais pas si catégorique, mais pourquoi pas, répond-il du tac au tac, je trouve son destin particulièrement dramatique. Il pourrait faire l'objet d'un de mes scénarios. Cette jeune fille a échappé aux horreurs de la guerre en Ukraine, pour mourir quand même violemment sur sa terre d'asile.

— Comment savez-vous cela ? demandé-je, aussitôt sur mes gardes.

— Le policier qui m'a interrogé m'a révélé qu'on l'avait identifiée grâce à ses empreintes. Elle était fichée, car elle a commis de menus larcins à son arrivée en France, explique-t-il d'une voix troublée, mais, depuis qu'elle avait trouvé un travail de serveuse au *P'sycat*, elle s'était parfaitement intégrée. Elle devait se sentir en sécurité, pauvre petite, mais le sort en a décidé autrement.

Surtout, elle ne devait pas s'attendre à mourir noyée, puisque les ondines sont des créatures aquatiques. Je n'arrête pas de retourner ce mystère dans mon cerveau en marmelade. Mes sourcils froncés alertent mon vis-à-vis qui se méprend sur le cheminement de mes pensées.

— Je suis vraiment désolé de plomber ainsi la conversation, s'excuse-t-il en posant sa main sur la mienne, vous devez me trouver ennuyeux au possible !

— Pas du tout, je vous trouve fascinant.

— Je vous retourne le compliment, fait-il en affermissant sa prise sur mes doigts.

Une onde de chaleur me traverse et j'ai bien du mal à m'empêcher de sauter par-dessus la table pour le dévorer de baisers… ou le dévorer tout court. Néanmoins, je me contiens, heureusement pour les clients du café, car ce vieux doute me taraude encore. Est-ce que je lui plais vraiment, ou est-ce dû à mon charisme de magicienne ? Ou à l'étroitesse de mon pantalon ?

La sonnerie de son téléphone interrompt mes tergiversations avec efficacité. Kval répond quelques formules brèves dans sa langue maternelle et je le vois fixer la vitrine par-dessus mon épaule. Je me

retourne et découvre la femme blonde qui l'accompagnait hier soir au *P'sycat*. Elle attend, sur le trottoir, l'air mécontent.

Elle porte le même genre de tailleur strict, les mêmes lunettes qui n'empêchent pas ses yeux de lancer des éclairs. J'ai l'impression que si elle avait le pouvoir de me transpercer d'une œillade, elle le ferait sans hésiter. La seule concession qu'elle accorde à la féminité est une paire de Jimmy Choo vertigineuse. À force de reluquer celles de mes sœurs sur Insta, je sais reconnaître une vraie marque du premier coup d'œil.

Je me retourne vivement vers Kval qui règle déjà l'addition.

— Vous avez une chienne de garde particulièrement incroyable, dis-je d'un air désinvolte qui a du mal à masquer mon trouble.

— En effet, je file droit avec mon assistante, mais Slem Jente m'est très précieuse, je ne saurais me passer d'elle. Elle veille sur mon emploi du temps avec une vigilance sans faille.

Pourquoi est-ce que ces paroles provoquent en moi ce pincement de jalousie complètement inapproprié ? Je n'aime pas quand mon côté humain prend le dessus, avec ses émotions ridicules.

— Je dois malheureusement vous quitter, Alnaïr. J'espère vous revoir et, comme je ne veux plus compter sur le hasard, je vous donne ma carte. Je suis à Paris pour toute la période de l'avent. N'hésitez pas à m'appeler. Pour un café, une conférence philosophique ou toute autre activité que vous jugerez opportune.

Je glousse intérieurement. L'œillade avec laquelle il accompagne ces mots ne laisse aucun doute sur la nature de l'activité à laquelle il pense.

Démon

Comme prévu, à mon arrivée au *P'sycat* ce soir-là, je suis convoquée dans le bureau de Bloody Mary en même temps que Petra. Elle nous passe un savon phénoménal. Elle est tellement furieuse que ses canines se mettent à pousser involontairement. Je n'en mène pas large, car j'ai compris que j'étais la seule dans la pièce à pouvoir subir une morsure. La chimère étant par nature une statue, il y a peu de chance que du sang coule dans ses veines minérales.

Après nous avoir insultées avec des termes que je n'avais jamais entendus de ma vie, Marie d'Archambault nous renvoie au travail. Je suis soulagée de voir que l'adage « chien qui aboie ne mord pas » s'applique aussi aux vampires. Finalement, nous sommes indemnes, ou est-ce dû au bracelet d'aubépine tressée que Louis-Tomas a eu la bonne idée de me confectionner ? Comme chacun sait, cette plante est bien plus efficace et moins puante que l'ail pour repousser les créatures sanguinaires.

— Nous l'avons échappé belle, chuchoté-je à Petra qui a toujours ce drôle d'air de petit garçon émotif.

— Par tous les saints du calendrier ! On ne pouvait pas savoir que Voda avait un casier judiciaire qui permettrait à la police de l'identifier et de retrouver son dernier emploi, soupire-t-il en se tordant les mains, Madame veut être honnête en nous déclarant, et voilà comment elle est punie par le sort.

Même si j'ai été surprise de signer un contrat en bonne et due forme, je pense que lorsqu'on souhaite rester invisible aux yeux des autorités pendant plusieurs siècles, il vaut mieux entrer dans les bonnes cases.

— Nous avons quand même brouillé les pistes avec cette histoire de quai Henri IV. Ne te ronge pas les sangs ainsi.

— Oui, mais au départ, Voda se trouvait bien dans la poubelle du *P'sycat* pour qu'on l'y découvre, insiste Petra, je me demande si ce n'est pas un concurrent de Madame qui a voulu lui porter préjudice.

Malgré son allure d'haltérophile avec un petit pois supposé à la place du cerveau, la statue tient des raisonnements intéressants. Ce qu'elle déclare me conforte sur deux points : tout d'abord, que l'habit ne fait pas le moine. Ensuite, que je n'avais pas tort de soupçonner un crime magique. Un humain ne pourrait pas tuer une ondine, sauf à la

faire mourir de chagrin amoureux.

Quand je déboule dans le bar, prête à prendre mon poste, Jarac m'accueille avec des paniers de décorations et un sifflement admiratif.

— Eh bien, dis donc, ma biche ! Je suis satisfait de voir que tu passes du tout au tout quand on te demande d'améliorer ta toilette ! Tu es très attirante, comme ça, tout à fait comestible !

— Arrête avec tes insinuations incestueuses, protesté-je avec énergie.

Devant son air stupéfait, je m'empresse d'ajouter avec ironie :

— Si je rappelle tes propres mots, nous sommes une grande famille au *P'sycat*.

Jarac hausse les épaules en se léchant les babines.

— Tu es à croquer, petite sœur. Je me demande si tu vas pouvoir tenir toute la nuit avec ces échasses, poursuit-il en désignant mes bottes, n'oublie pas que je vais te faire trimer, demi-portion.

Je le foudroie du regard sans répondre. Inutile de regimber, après tout, il ne sait pas que je suis une sorcière née pour séduire et que les talons sont pour moi un accessoire banal. Même si j'ai passé presque toute ma vie en tongs au bord de la plage, je sais parfaitement utiliser le stiletto, si besoin est.

La soirée se déroule sans encombre. Comme la veille, je suis débordée de travail dans un club archiplein. C'est peut-être dû au parfum de morbide qui a été apporté avec la nouvelle de l'assassinat d'une serveuse. La salle est comble de curieux avides d'émotions fortes. Les humains aiment jouer à se faire peur, je constate que Kval a bien raison.

Le moment tant attendu du numéro de Dame Petra couronne de son habituel succès les douze coups de minuit. Même si je commence à fréquenter assidûment ce drôle de personnage, je suis moi aussi subjuguée dès qu'elle entre en scène. Ce soir, elle porte un corset noir au laçage complexe, une jupe en cuir et une perruque sombre. Son maquillage est outrageusement *smoky*. Je devine que c'est sa façon à elle de rendre hommage à la petite serveuse assassinée.

Ses collègues, Zara et Galane, sont également sous le choc. Le répertoire de ce dimanche s'en ressent, avec des morceaux choisis particulièrement poignants de *Queen*. Je sais qu'une dispute a retenti en coulisse à ce sujet entre Petra et Zara, qui préférait un autre groupe. Nous avons perçu quelques éclats, entendu quelques reproches bien salés, mais sur scène, rien ne paraît. Le public ne se plaint pas, l'ambiance est électrique, *show must go on*, comme dirait Freddie.

Je n'arrive pas à dissiper le malaise qui m'étreint quand je pense aux conditions de la mort de Voda. Je me demande quel être maléfique se cache dans l'ombre et pourquoi il s'est attaqué à une créature aussi insignifiante et paisible qu'une ondine.

Lorsque l'heure de la fermeture approche, j'empoche un plein bocal de pourboires qui prouve, une fois encore, que le machisme a de beaux jours devant lui, comme Jarac me l'avait suggéré. Le barman m'interrompt quand il me voit me charger des poubelles à reculons.

— Ça ira pour ce soir, ma poupée, je vais m'en occuper.

Il contourne le zinc et claudique dans des santiags qui ont l'air trop grandes pour lui. Cela casse un peu l'admiration que j'avais pour son style à la fois sexy et *grunge*. C'est la première fois que je le découvre de pied en cap, d'habitude, je n'aperçois que son torse au-dessus du comptoir. Je trouve que son jean baggy ne s'accorde pas du tout avec son trait de *liner*, sa chemise ouverte et son bouc parfaitement taillé. Cette faute de goût le fait descendre de plusieurs degrés sur l'échelle de la séduction.

En tout cas, je garde mes remarques vestimentaires pour moi, je le remercie pour sa sollicitude, puis je vais saluer Petra dans les loges avant de partir. Dans le vaste miroir, la drag-queen colossale me détaille des pieds à la tête pendant qu'elle se démaquille.

— Tu ne m'as pas l'air dans ton assiette, ma caille. Crois-tu que tu vas réussir à rentrer sans souci ?

— Oui, ne t'inquiète pas ! Il y a peu de chance que je tombe sur un cadavre deux soirs de suite !

— Doux Jésus, que le Ciel t'en préserve ! Je pensais plutôt que tu risquais de te faire accoster dans le métro avec cette tenue torride. Est-ce que tu veux que je t'accompagne ? Quand je suis « en civil », comme tu dis, j'ai un effet repoussoir très utile, ajoute-t-elle en serrant ses énormes poings.

Je ne peux masquer un sourire suffisant. Moi aussi, j'ai mes techniques pour me débarrasser des trublions.

— Ne t'en fais pas, ma grande, en vérité, ce sont les humains qui devraient craindre ma présence, dis-je en esquissant des signes cabalistiques avec mes doigts.

Petra n'est pas censée savoir que je n'y connais pas grand-chose en matière de symboles occultes. Tout au plus maîtrisé-je une incantation de fixité, et encore, est-ce parce que j'ai suivi en cachette la formation de mes aînées.

— Repose-toi bien et à ce soir, alors, ma petite étoile. Dieu te bénisse, dit la dévote en terminant sa camomille.

— Merci. J'espère que la police ne va pas interrompre ma sieste, cette fois-ci. Je vais couper mon portable, en prévision !

Par une association d'idées involontaire, je me remémore la carte de visite dans la poche de mon Spencer. Alors que je déambule dans les artères déjà encombrées à la recherche de la station Bréguet-Sabin, je me demande si je ne vais pas appeler Kval dans la journée. L'adresse imprimée en vernis sélectif doré indique des bureaux à la

Défense. Je constate que le jeune millionnaire ne m'a pas menée en bateau, son entreprise nommée *Djevel Spill* a pignon sur rue.

Sur le long trajet du retour, je somnole dans le métro, puis dans le bus quasi désert et j'échafaude des scénarios plus ou moins érotiques en compagnie du beau Norvégien. Je sais que je ne dois pas tomber amoureuse d'un humain, mais celui-là m'attire vraiment. Je suis séduite par sa conversation autant que par son physique, ce qui est une exception. J'ai envie de tenter l'expérience et, en même temps, j'hésite. Ma vie est déjà bien compliquée à l'heure actuelle.

Au lieu d'attendre l'arrêt qui mène directement à la résidence des *Jardins du temple*, je descends du bus deux stations plus tôt, pour marcher dans le parc de la Fosse-Maussoin. Je ressens le besoin urgent d'un contact avec mère Nature même si elle est domestiquée au milieu des barres d'immeubles.

Je suis venue là quelques fois cet été, en compagnie de Louis-Tomas, sous prétexte de ramasser des simples, ces plantes aux propriétés médicinales dont tout le monde a oublié l'existence. Je sais bien qu'il voulait que je fasse le guet pour ses trafics moins bucoliques. À l'époque, les allées d'arbres centenaires étaient bondées de citadins en quête de chlorophylle. Les clairières aménagées en aires de pique-nique étaient combles. J'avais détesté cette expérience, mais, en plein hiver, à une heure si matinale, j'ose espérer que je ne croiserai pas âme qui vive.

La forêt n'a aucune commune mesure avec celle qui a bercé mon enfance. Comme beaucoup d'autres espaces naturels du département, la Fosse-Maussoin doit son existence à l'extraction du gypse en cavage qui, du fait du risque d'effondrement des mines, a empêché l'urbanisation de cette zone. La commune de Clichy-sous-Bois a donc aménagé une partie des terrains en parc ouvert au public parce qu'elle y était contrainte. Sinon, on trouverait là du béton et du bitume, comme partout ailleurs.

Je déambule entre des chênes, des charmes et des érables que j'ai appris à reconnaître et apprécier, même s'ils ont perdu leurs feuilles et n'ont aucun rapport avec les palmiers de mon île. Des allées débroussaillées serpentent au travers d'un bois qui donne l'illusion de la nature. Quelques bancs sont disposés çà et là, complètement tagués et givrés dans l'atmosphère de décembre.

J'ai l'impression de me régénérer quand même au contact des énergies telluriques qui émanent de cet endroit préservé du béton et de la populace. J'emplis mes poumons d'un air que j'espère plus pur que celui de la cité, même si elle est à proximité. À chaque expiration, la condensation forme des bouffées blanchâtres et je souris à l'idée de me transformer en dragon. De temps en temps, je flaire le vol silencieux des chauves-souris qui fusent autour de moi et je me sens

animée d'un regain de forces vitales.

Alors que j'avance d'un bon pas sur un sentier sinueux, je remarque un tas de chiffons au milieu du chemin. Je fustige mentalement les citoyens dégoûtants qui gâchent impunément le paysage. Je m'approche pour le ramasser et le mettre à la corbeille qui est pourtant placée non loin. Je découvre que la pénombre me masquait des membres et une tête qui dépassent du paquet de vêtements. Je retiens un cri d'effroi. Une femme est allongée sur le sol, inanimée.

Mon premier réflexe est de tourner les talons et m'enfuir à toutes jambes, mais la partie humaine en moi prend le dessus, comme souvent pour mon malheur. Je me précipite auprès de la pauvre créature qui empeste l'alcool à plein nez. J'ai l'impression que c'est une prostituée. Je pense ça à cause de sa tenue bien trop légère pour un matin de novembre, mais peut-être suis-je moi aussi influencée par les stéréotypes ?

Sa jupette en lamé or remonte sur des bas à résille déchirés. Elle n'a plus qu'un escarpin au talon orné de strass. Ses boucles d'oreilles sont constituées de petites pommes de pin, comme des couronnes de Noël que je ne peux m'empêcher de trouver dérisoires. Ses yeux fixes et charbonneux semblent contempler les frondaisons. Elle repose mollement sur un lit de feuilles rousses. J'ai l'impression que la pauvre fille a sombré dans un coma éthylique.

Je m'approche et constate qu'elle exhale encore un faible souffle, malgré les vomissures qui encombrent sa bouche et son cou. J'espère qu'elles n'ont pas obstrué ses voies respiratoires. Je décide de la mettre en position latérale de sécurité. Au moment où je prends sa main pour la placer sous sa joue, je sens sa peau moite et froide. Quand je glisse le bras sous sa cuisse pour la faire basculer sur le côté, je suis également parcourue de frissons qui me glacent le sang.

Le flux vital qui bat faiblement dans ce corps meurtri s'empare de mon aura de sorcière. Je ressens la brûlure du vin dans ma gorge, agrémenté d'un étrange relent de fenouil. Une musique entêtante envahit mes tympans. Des éblouissements chargés d'images indécentes me vrillent le cerveau !

Orgie, boissons, sarabande, incantations, démembrements !

Cet assaut ne me quitte que lorsque je réussis à m'éloigner. Je ne suis pas en présence d'une pauvre femme, mais d'un être magique. Cette inconnue m'a tout l'air d'être une bacchante, une prêtresse du dieu du vin Bacchus. Je ne peux m'empêcher de reculer d'un pas à l'idée que ces créatures ont des penchants cannibales dès qu'elles sont en transe ! Celle-là a dépassé ce stade depuis bien longtemps. Elle gît sans défense, le sang saturé de poison.

Je secoue la tête. Une fois encore, je suis devant un mystère. Je dois me tromper, car ce genre de femme est impossible à saouler. Même si

elle ingurgite des litres d'alcool en quelques minutes, cela n'aura aucun effet sur elle. Je me mets à trembler, traversée par un mauvais pressentiment.

Si j'appelle les secours, je vais à nouveau être liée à un événement dramatique. Sans compter que je me trouve à quelques pas du domicile de Louis-Tomas. Je ne sais pas quoi faire ! Si je me trompe et que cette femme n'est pas une bacchante, elle risque de mourir. Je ne devrais pas m'inquiéter autant pour une humaine inconnue qui a fait des excès de boisson. Enfin, si c'est une créature magique, comme j'ai cru le ressentir en la touchant, alors elle reste victime d'un acte malveillant et maléfique, car il est impossible que l'éthanol perturbe à ce point les connexions cérébrales d'une prêtresse du vin.

Je jette des regards éperdus autour de moi. Peut-être qu'un démon agit dans l'ombre et s'attaque aux êtres surnaturels. Peut-être suis-je la prochaine et va-t-il surgir d'un buisson, enragé d'avoir été interrompu dans son projet de destruction ! Mon cœur bat la chamade et résonne à mes tempes tel un tam-tam dans le silence incongru de la forêt. Je dois cesser de m'affoler comme une victime. Je m'ébroue et tente de raisonner.

Il faudrait que je puisse réchauffer cette femme, mais ce n'est pas en abandonnant mon petit spencer que je vais y arriver. La mort dans l'âme, je dégaine mon portable et compose le numéro du SAMU. Je fais exprès de ne pas décliner mon identité, mais je devine que si la police s'en mêle, on va rapidement retrouver mes coordonnées. Peu importe, il m'incombe de sauver cette inconnue.

Je m'allonge doucement sur elle, en essayant de protéger ce que je peux de l'humidité qui mord ce corps à demi nu. Qui est-ce qui m'a fichu un tempérament misérable de boy-scout ? Ceci est une question rhétorique, je sais bien que c'est dû à mes gènes humains. J'espère surtout qu'elle ne va pas se réveiller en sursaut et me croquer un bout de couenne ! Cependant, elle reste inerte, abandonnée.

Quelques minutes plus tard, quand je perçois la sirène de l'ambulance, je m'éclipse à travers les taillis. Je n'ai pas envie d'être interrogée comme la dernière fois. Je ne peux m'empêcher de regarder les pompiers évacuer la pauvre créature. L'un d'eux secoue la tête d'un air dépité. Je ne parviens pas à entendre ses paroles, mais j'ai l'impression qu'il signifie qu'ils ne sont pas arrivés à temps. L'étrangère est morte.

Je voudrais disparaître de cette scène instantanément. Je me transformerais volontiers en oiseau afin de m'échapper plus vite, fuir ce lieu maudit, mais je suis trop paniquée pour invoquer les bonnes énergies.

Ce n'est pas une coïncidence.

Ce n'est pas un malheureux coup du sort. Ces filles ont été

assassinées. Je suis maintenant persuadée qu'un démon s'attaque aux créatures magiques et parvient, par je ne sais quel moyen, à les faire mourir en fonction de leur origine. Ce qui est inconcevable !

Une main s'abat sur mon épaule et je ne peux retenir un cri d'effroi.

Marabout

Un cri identique rebondit en écho et je découvre Petra qui me dévisage, la bouche figée de dégoût et les yeux exorbités.

— Par tous les démons de la géhenne ! J'ai manqué avoir une crise cardiaque ! Pourquoi hurles-tu ainsi dans le noir ?

— C'est plutôt à toi de me dire ce que tu fais dans les parages ! m'exclamé-je d'une voix aiguë, tu as failli me faire mourir de peur !

— J'en suis vraiment navrée, ce n'était pas mon intention ! Je n'avais pas la conscience tranquille de te voir partir seule dans les mauvais quartiers, alors je t'ai suivie discrètement pour te protéger au cas où. Je ne voulais pas que tu me remarques, pour ne pas te vexer…

Je me demande comment ce mastodonte en survêtement fluo a pu échapper à ma vigilance durant tout le trajet en transport en commun !

— Mais tu m'as semée au dernier arrêt ! poursuit le géant avec une candeur presque insupportable, par tous les saints du calendrier, je ne pensais pas que tu descendrais avant d'arriver chez toi ! J'ai mis un temps fou à te retrouver à travers ces bois !

— Le temps qu'il m'a fallu pour tomber sur un autre cadavre, dis-je sèchement.

Petra étouffe un gémissement avec sa grosse main. C'est tellement étrange de la voir sous son aspect de rugbyman avec des ongles manucurés et des manières élégantes.

— Quand j'ai aperçu l'ambulance, mon Dieu, j'ai eu si peur qu'il te soit arrivé malheur ! Je me suis précipitée à travers les buissons, et me voilà démasquée et toute chiffonnée ! Qu'importe si ma veste est déchirée, je suis soulagée de découvrir qu'il ne t'est rien arrivé.

Je ne qualifierais pas de « rien » le fait d'assister à l'agonie d'une parfaite inconnue dans un sous-bois désert. Cependant, je renonce à empêcher la drag-queen de larmoyer sur l'état de son survêtement plutôt que sur le sort de la bacchante. Je choisis également de garder pour moi mes déductions à propos de la nature de la pauvre morte.

Je suis trop secouée pour lui résister de toute façon et je laisse de bonne grâce le colosse m'escorter à travers les cités endormies, où même les malfrats ont décidé d'éviter les frimas. Je ne crains pas de me faire agresser par un simple humain. Si un démon rôde dans l'ombre, la présence dissuasive de l'imposante chimère lui permettra

peut-être de réfléchir à deux fois avant de nous attaquer.

Quand nous arrivons à la résidence des *Jardins du temple*, Petra refuse de monter prendre un verre, ou une tisane, au pire. Elle prétexte ne pas vouloir déranger mon hôte à cette heure matinale et tourne les talons après une dernière salve de recommandations. Je l'observe s'éloigner dans la nuit de son pas lourd et la remercie en silence sans chercher à comprendre pourquoi cette créature m'a pris sous son aile depuis le premier instant où nos regards se sont croisés.

Je suis à bout de forces, pourtant, je grimpe les douze étages d'une seule traite. Fichu ascenseur déglingué. Je déboule dans l'appartement comme une folle et m'écroule sur le canapé. Fichu point de côté.

Louis-Tomas se précipite vers moi, prêt à déguerpir. Il est déjà vêtu, malgré l'heure matinale. Il a l'habitude des perquisitions à cause de ses activités illégales. Il est toujours sur le qui-vive, son bonnet vissé sur la tête, son magot de secours cousu dans son blouson. Je crois qu'il dort avec. Il vérifie dans le couloir que personne ne me poursuit, puis ferme la porte à double tour.

— Que se passe-t-il, Alnaïr ? On dirait que tu as le diable au train.

— Peut-être bien ! dis-je dans un souffle, je viens de trouver un deuxième cadavre sur mon chemin.

— Quoi ?

Je jurerais que, malgré sa peau bien noire, mon rasta a pâli.

— Une prostituée, dans le parc de la Fosse-Maussouin…

— Qu'est-ce que tu fichais là-bas toute seule ? Je t'ai déjà expliqué, *ti'fille* : tu ne traînes pas dans le quartier, tu fais profil bas, tu évites les ennuis ! Tu sais bien qu'on n'est pas dans une ville sécurisée ! En plus, ça grouille de junkies dans ce coin.

— Je ne te parle pas de délinquance ordinaire, Louis-Tomas. Il y a plus que cela ! C'est encore une créature magique qui a rendu l'âme sous mes yeux, dis-je en tremblant, je suis sûre qu'une malédiction se prépare !

— Calme-toi ! Ma belle, calme-toi ! ordonne alors Louis-Tomas qui m'enveloppe avec une couverture et me retire mes bottes comme si j'étais une enfant.

— Merde, les talons sont complètement bousillés, remarqué-je, comme dans un état second.

— On s'en fiche, je t'en chiperai une autre paire. Reprends tes esprits. Respire un bon coup. Raconte-moi ce qui s'est passé.

— Tu sais combien je souffre de vivre dans cet univers de béton. J'ai ressenti le besoin du contact avec les arbres, la végétation. Pour échapper à l'agitation de ces derniers jours, j'ai voulu me ressourcer en traversant la Fosse avant de rentrer à la case.

— Vous, les sorcières, vous m'étonnerez toujours ! Vous avez des portables, des bagnoles, mais il vous faut systématiquement un petit

coin de verdure pour exister ! La nuit, les parcs sont des coupe-gorges !

— Tu as raison, mais la victime n'a pas été agressée de manière traditionnelle, dis-je d'un air lugubre, j'ai trouvé le corps d'une bacchante en plein coma éthylique.

— Qu'est-ce que tu racontes, *ti'fille* ? Tu as dû te tromper. Tu sais que c'est impossible.

— Oui, je le sais ! Tout comme une ondine ne peut pas se noyer ! m'écrié-je, fébrile, on a forcé ces pauvres filles à ingurgiter une dose mortelle d'un produit qui ne peut pas les tuer en temps normal. Quelqu'un a trouvé le moyen d'assassiner des êtres magiques d'une façon inédite !

— Tu vas bien vite en besogne, tu n'as pas de preuve que c'étaient bien des créatures surnaturelles…

— Si ! Je les ai touchées, cela me suffit à reconnaître leur essence profonde. Je suis traversée de visions qui ne font aucun doute !

— Je ne savais pas que tu avais ce pouvoir…

— Moi non plus, mais c'est sûrement parce que cela se produit violemment, quand la personne est morte la plupart du temps. Je n'avais encore jamais eu l'occasion de l'éprouver jusqu'à présent. C'est ça le pire, on dirait que ces cadavres sont semés sur ma route à dessein pour que je les révèle !

— Il ne faut pas tout ramener à toi, Alnaïr, tempère Louis-Tomas en levant les mains, je sais que tu souffres d'un complexe d'infériorité, par rapport à tes sœurs et la taille de tes dons, mais…

— Cela n'a rien à voir avec ces histoires de famille ! Cela fait six mois que je me terre chez toi et il ne se passe rien. Tu ne trouves pas étrange que, depuis que j'ai mis le nez dehors, je découvre un cadavre chaque jour ?

— Eh bien, statistiquement, tu ne pouvais pas rencontrer grand monde, vivant ou mort, quand tu restais cloîtrée ici.

Louis-Tomas essaie de plaisanter, mais je suis trop angoissée pour riposter. Je serre les bras autour de la couverture et continue à ruminer.

— Je ne tombe pas sur n'importe quels macchabées, mais sur des filles décédées dans des conditions invraisemblables. Ces scènes me torturent les méninges !

Louis-Tomas s'éclipse dans sa chambre. Je me demande s'il n'est pas reparti se coucher pour couper court à mes élucubrations. Pourtant, il revient peu après, vêtu de son boubou traditionnel.

— Nous allons en avoir le cœur net, *ti'fille*, je vais procéder à un désenvoûtement, dit-il du ton grave qu'il emploie avec ses clients.

— Tu sais bien que c'est impossible, rectifié-je avec un triste rictus, tu es un charlatan, Louis-Tomas. Tu ne désenvoûtes personne, tu

rassures seulement les gens. Tu es un comédien qui arnaque les crédules.

— Peut-être bien, approuve-t-il avec un sourire, ces accusations nous ont d'ailleurs sauvé la vie, au xvii^e siècle : au lieu de nous brûler pour sorcellerie, on nous jugeait pour escroquerie. La prison vaut mieux que le bûcher.

Je lève les yeux au ciel. Avec sa manie d'être tout le temps sur Google, Louis-Tomas est capable de régurgiter n'importe quelle information, du moment qu'elle lui est utile.

— Peu m'importe ce que tu crois ou non, Alnaïr, laisse-moi essayer, ne serait-ce que pour me rassurer moi-même, insiste le marabout d'un air sérieux.

— J'ai surtout envie d'un bon verre de rhum.

— Si ça peut te détendre, sers-toi, dit-il en allumant toutes les bougies de l'appartement, mais, ensuite, tu t'allongeras sur le tapis, les mains jointes sur ton ventre et tu fermeras les yeux.

De guerre lasse, je lui obéis. Je suis tellement fatiguée que je me demande si je ne vais pas m'endormir, installée dans cette position, en écoutant sa voix monotone qui psalmodie des incantations que je ne comprends pas. Je clos donc les paupières en toute confiance.

Je l'entends remuer très près de moi. Des cliquetis m'indiquent qu'il balance des cauris sur le sol ou qu'il secoue ses amulettes en têtes d'animaux séchées autour de mon corps. Je trouve toutes ces simagrées ridicules, pourtant sa mélopée me berce et je me sens sombrer lentement dans une demi-conscience presque agréable. Mon cœur cesse de battre la chamade, mon esprit divague sur un petit nuage. Je me demande si ce n'est pas aussi l'effet d'un rhum arrangé avec quelques herbes illicites, mais je n'ai pas la force de bouger. Je suis engourdie dans un cocon de bien-être.

Tout à coup, Louis-Tomas pousse un cri et tombe à la renverse. Malgré ses recommandations, j'ouvre les yeux et je l'observe avec crainte. Tout son corps est tendu comme un arc et ses globes révulsés n'offrent plus qu'une fente blanche inquiétante dans son visage sombre. Ses dreadlocks sont répandues autour de lui tels des serpents morts, ses mains sont crispées sur ses amulettes.

Je suis saisie d'une immense frayeur et me dresse sur mon séant, toute sensation de torpeur évaporée ! Je me jette sur lui ! Je ne voudrais pas d'une troisième victime par ma faute, un marabout décédé à cause de ses propres imprécations ! Je commence par le secouer, puis je lui mets des claques sonores.

— Louis-Tomas ! Reviens à moi ! Tu ne vas pas me faire ça ! Tu ne vas pas me délaisser toi aussi !

Je n'aime pas l'expression plaintive de ma voix, mais je ne peux l'empêcher. Une terreur sans nom me prend à la gorge, une peur de

l'abandon vrille mes terminaisons nerveuses et me fait perdre tout contrôle. C'est alors que je sens le pouvoir me picoter les doigts et vrombir dans mes veines comme s'il avait une volonté propre. Je précipite sur le corps de Louis-Tomas une décharge électrique qui le fait sursauter et s'envoler sur plusieurs centimètres. Il retombe, les yeux éberlués, la bouche ouverte, les membres écartelés. Il est saisi d'une quinte de toux.

— Alnaïr ! Qu'est-ce que tu as fait ? se plaint-il d'une voix enrouée.

— Je ne sais pas ! Je ne voulais pas que tu crèves !

Il roule sur le côté pour reprendre son souffle, puis il se redresse avec difficulté. Il tâte ses organes et son crâne et nous constatons avec soulagement qu'il n'a rien de cassé. Il me jette ensuite un regard de reproche qui me fait baisser le nez.

— Je n'étais pas en train de mourir, j'étais en transe, m'informe-t-il en rajustant sa tenue, si tu t'intéressais réellement à mon métier, tu saurais que c'est ainsi que je communique avec les esprits.

— Je suis désolée.

— Je comprends que tu sois sceptique à ce sujet, mais je possède le don. Sinon, je ne travaillerais pas pour ta famille, grommelle-t-il encore.

— Je suis vraiment désolée !

— C'est bien. Continue, j'adore voir ta petite tête d'oisillon toute chiffonnée, se moque-t-il en rallumant les bougies qui se sont toutes éteintes instantanément pendant mon coup d'éclat, et puisque tu sembles pouvoir faire des étincelles à nouveau, je te demanderai de t'occuper de l'ascenseur.

Je soupire. J'espérais qu'il ne se rendrait pas compte de mes agissements pendant son évanouissement. J'ai oublié que ce marabout a une grande connaissance des forces occultes.

— Trêve de plaisanterie, reprend-il avec sérieux, comme tu l'as si bien prévu, je ne peux pas te désenvoûter… non pas parce que je suis un charlatan, mais parce que tu es une sorcière. Une engeance incontrôlable, de surcroît.

— C'est bien ma veine…

— Cependant, je peux t'aider à y voir plus clair, si j'ose le formuler ainsi, dit-il sur un ton étrange, j'ai eu l'impression de déceler une entité sombre qui planait autour de toi. Je ne saurais dire si elle émanait de toi ou si elle te menaçait.

La conviction avec laquelle il s'exprime effrite mes réticences à propos de ses qualités de magicien. La frayeur dans laquelle je suis plongée aussi. Je me trouve dans la position de ces humains crédules qui viennent consulter le marabout et j'ai envie de lui faire confiance. D'après moi, ses rituels servent moins à résoudre efficacement un problème qu'à affronter l'incertitude.

— Est-ce que tu crois que… un sorcier que j'ai combattu dernièrement a pu revenir à la vie pour se venger ?

J'hésite, à l'évocation de ce personnage dévoyé, mais je ne vois pas qui aurait assez de pouvoir pour commettre ce genre de crimes improbables.

— Aucune idée, avoue-t-il, on ne sait jamais, avec vous autres, les êtres surnaturels.

Louis-Tomas, même s'il a été un allié utile, n'a pas participé à mon combat, au printemps dernier. J'ai failli y laisser la raison et la vie. J'ai agi avec une fureur incontrôlable pour parvenir à mes fins. Cette puissance phénoménale a effrayé ma famille au point qu'elle me refuse maintenant tout contact avec elle et m'oblige à masquer la moindre source d'énergie ensorcelée. J'ai essayé d'occulter ce souvenir terrible. Depuis six longs mois, je l'enfouis sous une vie monotone, mais, ce soir, j'ai senti que c'était peine perdue. Le feu couve en moi, il est toujours présent et je ne sais pas s'il est bon ou mauvais.

— Tu doutes de toi sans arrêt, Alnaïr, remarque Louis-Tomas comme s'il avait suivi le cheminement de mes pensées, c'est ce qui te gâchera.

— Je lutte contre la part qui est humaine en moi, je n'y peux rien.

— Tu ne te dis pas que c'est ça qui t'a sauvée, à l'époque ? Au moment où la plupart des sorcières de sang pur crevaient à cause d'une déperdition d'énergie, ton métissage t'a placée en marge !

— Si jamais ton business de marabout périclite, tu pourras te recycler en tant que psychologue, plaisanté-je pour éviter le sujet.

— Tous les marabouts sont de fins psychologues, *ti'fille*, sinon, ils ne pourraient pas grand-chose pour secourir leurs clients.

— Pour les arnaquer, tu veux dire ?

— Je n'ai pas l'impression que c'est mon but quand je te parle de tes origines.

Je soupire et j'avale un deuxième verre de rhum. Je le reconnais, à sept heures du matin, ce n'est pas glorieux, mais Bloody Mary m'avait prévenue. Les oiseaux de nuit, le décalage horaire, tout ça.

— Arrête de penser que ta part d'humanité est ta faille, Alnaïr.

— Elle me rend pitoyable et je la maudis ! dis-je rageusement entre mes dents, elle me rend inquiète, bienveillante, futile. Elle a coûté la vie à ma mère.

Décidément, Louis-Tomas sait me mener où je n'ai pas envie. Je déteste me rappeler que mon père est un humain et que c'est pour être malencontreusement tombée amoureuse de lui que ma génitrice est devenue si faible. Elle est morte en couche à cause de sentiments qui rendent vulnérable et elle m'a légué cette empathie. Je leur en veux à tous les deux. Je les honnis et les rejette tout comme ma famille me maudit et me repousse.

— Le métissage est la pire des choses qui peut arriver à une sorcière.

— Bah, pour les humains, ce n'est pas une partie de plaisir non plus, grommelle-t-il en me montrant son visage, mais, petit astre, ta différence t'a permis de trouver une place.

— Une place de bannie, quel pied, raillé-je.

— Ou une place de protectrice, suggère Louis-Tomas d'un air inspiré qui ne me dit rien qui vaille, tu crois que tu es coincée contre ta volonté dans cette ville depuis tout ce temps. Peut-être y a-t-il une raison secrète à ta présence parmi nous au moment où un démon s'attaque aux créatures magiques. Ce n'est pas un hasard. Tout s'imbrique et ton destin est en marche.

— Je préfère quand tu joues les psys plutôt que les devins, Louis-Tomas !

Il passe la main avec lenteur au-dessus des cauris répandus sur le tapis, prend un air inspiré presque effrayant, puis fait disparaître les coquillages dans sa manche. Il se sert également une rasade de rhum, ce qui n'est pas commun pour cet adepte de la marijuana.

— Je pense que tu vas tenir une fonction majeure dans les événements qui se trament dans l'ombre, petite étoile.

— Le problème est que je ne sais pas quel rôle je dois jouer exactement ! Arrête d'écarquiller les yeux et d'emprunter cette voix d'outre-tombe, je ne suis pas une cliente.

Louis-Tomas s'esclaffe et range ses amulettes dans une boîte. Je l'aide à moucher ses bougies et à plier son boubou.

— Peut-être que je peux contribuer à résoudre l'enquête des humains sur ces crimes magiques, ils ont besoin d'un avis éclairé.

— Tiens-toi loin des poulets, je te l'ai déjà dit, me sermonne le marabout dealer et hacker à ses heures.

— Au commissariat, j'ai été interrogée par Marwan.

— Vraiment ! Qu'est-ce qu'il devient, celui-là ? Il a disparu de la circulation aux *Jardins*. Je croyais qu'il avait fini par être assassiné par un gang !

— Il a été muté à la Crim' et il est chargé de l'enquête sur la mort de Voda. Un humain ne trouvera jamais le coupable pour un crime démoniaque. Peut-être que je pourrais me rapprocher de lui pour l'aiguiller ?

— Pour l'aiguiller à nouveau vers ton lit ? s'esclaffe Louis-Tomas, ou vers mon sofa, pour être précis.

— Non, de ce côté-là, j'ai un autre gibier en vue.

— Depuis quand les sorcières s'embarrassent-elles de monogamie ?

Le marabout commence à rire, puis me jette un regard suspicieux.

— Ne me dis pas que tu as rencontré la perle rare ? demande-t-il d'un air inquiet.

Je réfléchis avant de lui répondre et mon hésitation accroît son trouble.

— Si on était dans une romance, je te déclarerais que oui ! dis-je alors, c'est un stéréotype du genre. Beau, élégant, riche. Malheureusement, nous sommes dans la réalité, il ne va pas me passer la bague au doigt…

Je relève mon majeur pour en suggérer une utilisation plus appropriée. Louis-Tomas éclate d'un rire égrillard et je suis satisfaite d'avoir détourné la conversation. Mon ami n'est pas le seul dupé par cette conversation. Je lutte de toutes mes forces pour ne pas me laisser séduire par un humain. Je place beaucoup d'énergie à vivre des relations sans lendemain, sans attaches. J'apprécie la compagnie des garçons parce qu'elle est éphémère et procure du plaisir.

Pourtant, lorsque je pense à Kval, ce n'est pas seulement mon corps qui palpite. Mon cœur fait des siennes et cela m'inquiète autant que cela m'excite. On en revient au principe énoncé par l'intéressé, les humains aiment décidément jouer à se faire peur.

Styx

— Je ne plaisantais pas quand je disais que je pourrais aider Marwan dans son enquête, dis-je en me servant un nouveau verre de rhum.

— Tu sais qu'il nous prend tous les deux pour des charlatans, n'est-ce pas ? Quand il nous a escortés dans les catacombes au printemps dernier, il croyait que tu participais à un *escape game*.

— Je sais, mais la police a évolué, les inspecteurs sont parfois accompagnés de médiums…

— Dans les séries américaines, *ti'fille* ! Moi, je te conseille de rester le plus possible éloignée de leurs menottes, suggère le dealer non sans logique.

— Bah, vu que j'ai appelé les secours pour la bacchante, ils ne vont pas tarder à me retrouver.

— Et tu me dis ça tranquillement, assise dans mon salon ! s'exclame-t-il, les yeux écarquillés.

— Eh oui, tu vois, mon côté empathique humain me fait faire des bêtises, ironisé-je, comme essayer de sauver une pauvre fille inconnue qui gît dans son vomi.

— À ce propos, je ne voudrais pas te vexer, mais tu empestes vraiment.

Je renifle machinalement le col de mon spencer et suis saisie d'un haut-le-cœur. Un parfum suret reconnaissable entre tous a imprégné le tissu. Encore un élément de ma garde-robe qui va partir à la poubelle avec les bottes. À ce train-là, je vais finir naturiste.

— Je vais filer d'ici au moins pour la journée, me prévient Louis-Tomas, il vaut mieux que les flics ne me trouvent pas s'ils décident de venir t'interroger. Je te conseille aussi de disparaître de la circulation, mais pour cela, il faut que tu passes par la case douche, sinon, ils vont te retrouver à l'odeur.

Je lui donne une bourrade dans l'épaule et il s'éclipse dans la cuisine en riant. Ce qui est agréable avec Louis-Tomas, c'est qu'il ne perd jamais le sens de l'humour, même dans les pires situations. Je vide mes poches avant de me diriger vers la salle de bains. La carte de visite de Kval m'attire l'œil parmi les tickets de métro et les papiers de bonbons. Mue par un désir soudain d'oublier les mauvaises expériences de ces derniers jours, je décide de l'appeler. Après tout, le lundi est mon soir de sabbat, pensé-je en souriant. Je vais occuper cette soirée en digne sorcière.

— Puisque tu m'abandonnes, je vais suivre tes conseils, lancé-je à

travers la cloison, je compte sortir et même découcher !

J'entends un rire étouffé tandis que je compose le numéro de Kval. Après seulement deux tonalités, on décroche et je suis surprise par un timbre féminin :

— Bureau de Kval Darlig, que puis-je pour vous ?

Aïe, je suis tombée sur le cerbère aux tailleurs stricts.

— Bonjour, je voudrais parler à votre patron, je suis Alnaïr, vous m'avez croisée hier matin au café…

— Je sais qui vous êtes, coupe la voix glaciale, monsieur Darlig n'est pas disponible.

— Pouvez-vous lui laisser un message pour moi ?

— Je ne suis pas sa secrétaire, rappelez plus tard.

Le bip qui clôt abruptement cette conversation ne m'accorde pas le temps de m'embarrasser d'une formule de politesse. Si je n'ai pas compris que la fameuse Slem Jente ne m'a pas à la bonne, c'est que je suis bien naïve. Je ne sais pas si elle a des vues sur son boss, mais elle ne doit pas considérer d'un bon œil l'arrivée d'une jeune fille paumée et sans diplômes dans son cercle prestigieux.

Bien décidée à ne pas me laisser évincer de la sorte, j'opte pour un ravalement complet. Je me récure des pieds à la tête. J'emprunte un rasoir jetable dans l'armoire à pharmacie, en me demandant à qui il peut bien servir, en tenant compte de la barbe hirsute de Louis-Tomas. Enfin, je dégote un bâton de rouge à lèvres carmin et un tube de mascara desséché dans lequel je crache un peu de salive pour lui rendre son onctuosité. Je ne suis pas une spécialiste, mais j'ai déjà vu mes sœurs procéder ainsi.

Je ne pense pas que ces accessoires prouvent que Louis-Tomas aime se travestir à la nuit tombée. Mon hôte avait peut-être une vie sexuelle, j'en prends soudain conscience, que je perturbe sûrement par ma présence permanente dans son salon. Les fréquentes disparitions du dealer sont peut-être dues à des échanges de substances plus corporelles que chimiques.

Après avoir traqué le moindre poil de mon épiderme, le pauvre Wilkinson est bon à jeter. Je ne trouve pas de lait de toilette pour apaiser ma peau en feu, je m'en passerai, comme ces six derniers mois. Je n'ai rien d'autre à me mettre que des joggings informes, car ma tenue de skaï était la seule sexy que je possédais et je l'ai gâchée dans la forêt. Peu importe, j'ai de quoi m'acheter une robe en chemin avec l'argent des pourboires. Je suis bien décidée à me rendre directement à la Défense et faire le pied de grue devant la porte des bureaux de la *Djevel Spill*.

Quand je déboule dans le salon, drapée dans une simple serviette, j'ai la surprise d'y trouver une demi-douzaine de femmes qui bavardent comme si elles étaient chez elles. L'une d'elles s'approche

de moi avec un grand sourire et me tapote la joue :

— Louis-Tomas nous a dit que tu avais un *date*, ce soir ! s'écrie-t-elle avec un accent à couper au couteau, et que tu n'avais rien à te mettre.

— On est contentes pour toi que tu sortes de ta dépression, Alnaïr ! s'exclame une autre que je ne connais ni d'Ève ni d'Adam.

Je cherche des yeux le coupable, mais il a sûrement dû s'éclipser, heureusement pour lui.

— Il est venu toquer chez moi pour que je te prête une jolie tenue, annonce encore une autre que je crois avoir déjà aperçue sur le palier mitoyen, mais, comme tu vois, je suis bien trop grosse, je n'ai rien qui pourrait t'aller !

C'est seulement alors que je remarque qu'elle est enceinte jusqu'au cou.

— Alors, elle a tapé à ma porte, parce que tout le monde connaît mon talent dans la mode, explique une plus jeune, habillée comme une star du porno.

— Et moi, j'ai apporté les chaussures parce que je fais du 36 comme toi, déclare la dernière en brandissant une paire de fausses Louboutin plus vraies que nature.

Cet assaut me laisse sans voix, à la fois parce que je n'ai jamais cherché à rencontrer ces voisines, tout au plus des ombres que je croisais dans les couloirs sans les saluer, mais aussi parce que je n'ai jamais expérimenté ce genre d'épisode de convivialité féminine, cette sororité de bout de dentelle.

Je ne sais pas comment réagir, mais mes compagnes ne s'en soucient guère. Elles papotent à ma place. Elles me dépouillent de ma serviette, se désolent de ma maigreur, me félicitent pour mon bronzage. Je comprends la disparition de Louis-Tomas qui a dû être évincé de force de son propre appartement devenu la succursale d'une loge de carnaval.

En moins de temps qu'il en faut pour le dire, je me retrouve saucissonnée dans une guêpière arachnéenne, des bas à plumetis et une robe rouge. Elle est si courte qu'on pourrait la prendre pour un t-shirt long. Pendant ce temps, deux d'entre elles se sont attaquées à mes boucles rebelles pour former un chignon tandis qu'une dernière accroche des anneaux démesurés à mes oreilles.

— Voilà qui est mieux ! Tu vas l'éblouir, ton amoureux ! s'exclame la plus vieille.

Ébloui, on le serait à moins. Il ne me manque plus qu'une guirlande pour ressembler à un sapin lumineux.

— Il ne faudrait pas qu'elle attrape une angine de poitrine par la météo qu'y fait ! s'écrie une autre qui entreprend de m'entourer le cou avec une écharpe à franges irisées.

C'est justement l'accessoire qui me manquait pour parfaire mon déguisement de Noël.

— En partant, on passera prendre le manteau d'Enya, au rez-de-chaussée. Elle a pas voulu monter, cette feignasse.

— C'est un long vêtement tout gris, cette bouffonne porte que du gris, il est pas du tout raccord avec le style ! se plaint la spécialiste de la mode classée X.

— Tu comprends, il faut cacher tout ce tralala pour pas gâcher la surprise quand tu arriveras à ton rendez-vous, explique la fille enceinte.

— Je n'ai pas de rendez-vous !

— Bah, c'est pas ce que Louis-Tomas nous a dit ! remarque une autre en décrochant un post-it du frigo.

— Rendez-vous-à-17h-sur-le-port-Conférence-dans-le-viii^e^, ânonne-t-elle.

— Ça m'a tout l'air d'une virée romantique en bateau-mouche au coucher du soleil, ça ! s'écrie la plus grosse en se tapotant le nez.

— Qu'est-ce que tu en sais si c'est romantique ? T'en as jamais fait !

— On peut toujours rêver ! Alnaïr nous racontera ça demain !

— Si tu continues à bavasser, elle va le rater, le coucher du soleil.

— Qu'est-ce que c'est que ce post-it ? demandé-je dès que je peux en placer une.

— C'est un certain Kwoual Darlingue qui a rappelé sur ton portable, lit l'une d'entre elles.

— C'est quoi ce nom ? s'écrie la *relookeuse* professionnelle, c'est un clandestin, ou quoi ?

Elles se tournent toutes vers moi d'un bloc et je suis obligée de me fendre d'une explication, ne serait-ce que pour les remercier pour cette séance de métamorphose. Comme quoi, pas besoin de pouvoirs magiques pour transformer une souris grise en oiseau de paradis multicolore.

— C'est un Norvégien. Il est super beau et super riche.

Apparemment, j'ai coché les bonnes réponses. Les filles applaudissent avec des cris d'excitation. Elles m'entraînent dans l'escalier en caquetant. C'est la première fois que les paliers ne me paraissent pas lugubres. Après récupération du manteau qui doit faire office de papier cadeau, si j'ai bien compris, la bande m'escorte jusqu'à l'arrêt de bus le plus proche. Je ne sais pas si je suis émue ou soulagée de voir mon carrosse de la RATP arriver.

Je prends un moment avant de me remettre de ce tourbillon d'œstrogènes. Je flotte dans mes pensées, en essayant d'imaginer ce qu'aurait pu être ma vie avec mes sœurs, si elles m'avaient acceptée ainsi dans leur cercle. Je suis troublée au point que je manque presque ma correspondance.

J'espère que tout ça n'est pas une blague de la part de Louis-Tomas. Ce serait une action du même genre que celle de me trouver un boulot, une façon de me pousser à mettre le nez dehors et à me changer les idées. Je vérifie l'historique de mon téléphone et constate qu'un appel entrant est bien enregistré avec le numéro de Kval. Je n'ai pas le temps de m'arrêter pour me rendre présentable si je veux être à l'heure. Tant pis, on me prendra au pire pour une *escort*, au mieux pour une guirlande lumineuse.

Lorsque j'arrive sur les quais, il fait presque nuit et je suis presque congelée. C'est avec réticence que j'imagine une croisière sur la Seine qui roule des eaux grises et froides contre les berges. Cet endroit me rappelle celui où nous avons abandonné Voda et un curieux sentiment de méfiance s'empare de moi alors que j'étais impatiente de retrouver mon bel inconnu.

Je ne sais pas vers quel bateau me diriger, quand j'aperçois sa haute silhouette sur la passerelle de l'un d'entre eux. J'essaie de presser le pas sans casser un talon entre les pavés et j'accepte volontiers son bras pour grimper à bord.

— Je suis ravi que vous soyez venue.

— Vous en doutiez ?

— Je n'ai pas eu de confirmation de votre part, et votre secrétaire n'avait pas l'air très… fiable.

— La vôtre non plus, nous sommes à égalité, dis-je du tac au tac.

Le petit sourire avec lequel il gratifie mon insolence me fait oublier toute forme de malaise ou de méfiance. Je sens que je vais coucher dès le premier soir. Je cherche des yeux le guichetier ou les autres touristes, mais l'endroit paraît désert. Kval me sert de guide à bord du vaste bateau illuminé de centaines de lampions. Il me conduit dans une salle à manger vitrée, où une seule table est dressée.

— Je me suis permis de privatiser le bateau-mouche pour notre premier rendez-vous, afin d'éviter une nouvelle bousculade.

Il faut que je pense à refermer la bouche si je ne veux pas avoir l'air d'une petite provinciale ébahie.

— Je suis bluffée. Moi qui trouvais le coup de la croisière plutôt bateau.

Je préfère jouer cartes sur table, tant pis si je passe pour une gourde avec mon humour à deux balles. Contre toute attente, Kval éclate d'un rire charmant.

— Votre franc-parler me séduit ! Vous êtes vraiment *différente*… ajoute-t-il alors qu'un voile sombre semble traverser ses prunelles vertes.

— Différente des dindes de mon genre ? demandé-je en me débarrassant négligemment du manteau sur les bras d'un serveur apparu comme par magie dans mon dos.

Je savoure pendant un court instant l'effet de la petite robe rouge sur les deux mâles en présence. Il faudra que je raconte ça aux filles. Si l'un et l'autre sont parfaitement opposés, leur expression figée est rigoureusement la même. Je vois dans leurs yeux des promesses de nuit tumultueuse, de corps à corps mélangés et d'orgasmes à couper le souffle. Je sais que ce n'est pas très féministe de jouir de cette cascade d'émotions, mais j'assume. Je suis venue pour m'amuser, pour oublier mes soucis et ma peur dans un déchaînement des sens salutaire et consenti.

Je prends mes aises alors que Kval tire galamment ma chaise. Le serveur nous apporte du Dom Pérignon dans des flûtes frappées, ainsi que des coupelles de fraises. Personne ne s'étonne de ce menu en plein après-midi de novembre. Le bateau démarre doucement et nous assistons, comme prévu, au coucher du soleil d'automne à l'heure du goûter. La tour Eiffel dresse ses enluminures à bâbord tandis que le ciel et les flots s'embrasent à la proue, comme si le spectacle avait été commandé pour nous. Le brouillard quasi constant, qui couvre Paris d'ordinaire, s'est dissipé pour laisser danser les ocres et les ors d'un astre mourant sur la pierre et les vagues.

— C'est magnifique ! dis-je d'un air un peu benêt.

— En effet, déclare Kval, les yeux plantés sur moi.

— Ce spectacle me réconcilie avec la capitale.

— Vous n'êtes pas une Parisienne, pourtant vous en avez le charme indéniable.

— Quel flatteur. Je viens de l'île de la Réunion.

— Il faut croire que cette perle de l'océan Indien recèle des créatures capables de damer le pion aux plus belles métropolitaines.

J'accepte le compliment même si je le trouve empreint de fatuité.

— Un bon point pour vous, qui avez su situer mon caillou volcanique sans vous tromper d'océan.

— Je ne suis jamais allé là-bas, mais c'est un endroit fabuleux, m'a-t-on dit, plein de légendes et de paysages paradisiaques.

— En effet. Tout est grandiose, des cimes du volcan aux rouleaux de l'océan. Nous n'avons rien de fade.

— Je vois ça.

J'ai l'impression que son regard de jaspe me transperce, je me sens presque nue sous son inspection. Rectification : je suis déjà presque nue avec cette robe. De légers picotements parcourent ma colonne vertébrale. La chaleur s'empare de ma poitrine et ce n'est pas dû au champagne. L'homme qui me fait face respire une virilité flamboyante. Son aura écarlate absorbe toutes mes pensées. Je deviens désir brut.

J'ignore les monuments qui défilent majestueusement sur les berges, ou les mets raffinés qui décorent nos assiettes. Je crois que je

ne vais pas attendre la fin de la croisière pour me jeter sur lui. Kval me propose d'aller nous rafraîchir sur le pont. Je ricane intérieurement à l'idée qu'il doit souffrir du même état de combustion que moi.

Je me glisse à regret à l'extérieur. Comme je frissonne, Kval m'entoure d'un bras protecteur, du coup, je regrette moins et je me permets d'admirer le paysage. Un courant furtif dans l'eau attire mon regard. Dans l'obscurité, j'ai l'impression d'apercevoir des visages sur les reflets mouvants des vaguelettes. Intriguée, je me penche un peu plus et découvre avec horreur des créatures qui flottent autour de nous. Elles ouvrent des yeux démesurés et leurs longs cheveux, que j'avais pris pour des algues, collent aux parois du bateau-mouche.

Je crois que nous sommes pris en chasse par une escouade d'ondines !

Gladiateur

Je surveille Kval du coin de l'œil. On dirait qu'il n'a rien remarqué, le regard absorbé par les monuments illuminés. Peut-être que, parce qu'il est humain, il ne peut distinguer aussi finement que moi l'apparition de créatures magiques. Elles sont pourtant là, avec leurs yeux liquides et leur chevelure ondoyante. Une angoisse indescriptible me noue le ventre. Elles frôlent la coque du bateau et murmurent des incantations qui rappellent le clapotis des vagues. Je n'arrive pas à les comprendre, mais je devine que leurs intentions ne sont pas plaisantes. Heureusement, pour l'instant, les parois semblent trop glissantes pour qu'elles s'y hissent à mains nues.

Il faut que je trouve un subterfuge pour échapper à leur attaque. Je vais éternuer, prétexter un coup de froid, nous barricader dans la salle. Ou je vais jouer les écervelées et demander au pilote de mettre les gaz, si tant est qu'un bateau-mouche ait assez de puissance pour semer des ondines. Il ne me vient pas à l'esprit que je pourrais les chasser avec mes pouvoirs psychiques. Même si leurs intentions paraissent belliqueuses, mon unique réaction est la fuite et non la parade. L'une d'entre elles est morte presque dans mes bras. Je ne veux pas provoquer plus de dégâts.

Tout à coup, un remous plus important se produit le long des flancs du navire, les créatures poussent des cris que je suis seule à entendre et crispent leurs doigts avec des gestes accusateurs avant de disparaître sous la surface. Au même moment, une vedette fend les eaux dans notre direction. Son moteur vrombit avec force, un phare puissant nous éblouit. Je sens Kval se raidir, à cette vue. J'ai l'impression qu'il émet un soupir agacé quand il distingue les occupants du petit bateau.

Je reconnais à mon tour Slem Jente, madame rabat-joie, qui se tient fermement au bastingage. Malgré le vent qui ébouriffe sa coiffure de garçonne, elle a toujours son aspect tiré à quatre épingles. Son tailleur-pantalon impeccable semble défier les embruns et ses chaussures à talons ne ripent même pas lorsqu'elle grimpe à bord. Elle profite de la confusion pour m'écarter vivement des bras de son patron. Je ne supporte pas cette bonne femme et c'est réciproque. Kval reste silencieux et je lui en veux de cette complicité avec son assistante. Il n'a pas besoin de l'interroger, il sait déjà qu'elle apporte

son lot de mauvaises nouvelles.

— Nous avons subi une cyberattaque plus violente que les autres. La dernière version du *Svart Fengsel* est en danger. Il faut que tu rentres sur-le-champ, crie-t-elle pour couvrir le bruit des moteurs.

Décidément, qui commande qui dans ce duo professionnel ? Je note le tutoiement avec une pointe de jalousie. Ces deux-là semblent plus proches que je ne le pensais. Je n'aime pas le regard navré de Kval quand il se tourne vers moi.

— Je suis vraiment désolé, Alnaïr, ma présence est requise à terre, c'est un cas de force majeure.

— Je suppose que c'est le revers de la médaille quand on possède son propre empire, raillé-je d'une voix aiguë que je déteste, on est responsable de tout…

Il me tend un bras galant avant d'enjamber le bastingage.

— Je vais demander au pilote de nous déposer sur le quai le plus proche et nous vous appellerons un taxi.

— Pas question qu'on perde du temps avec des arrêts personnalisés, proteste Slem Jente qui me barre le passage, mademoiselle descendra à la fin de la croisière, comme prévu. Un véhicule l'attend déjà.

— Pas de souci, je n'avais pas l'intention d'être un poids pour vous au cœur de votre tourmente virtuelle !

Je n'avais surtout pas le dessein de monter à bord en compagnie de cette harpie. Cette dernière me jette un regard de mépris avant de sauter dans la vedette. Je me sens vraiment comme une chose insignifiante qui ne mesure pas la gravité de la situation et ne mérite même pas une explication. Kval, quant à lui, se contente de hocher la tête. Avant de suivre son assistante, il dépose un baiser sur ma paume, d'un mouvement furtif et romantique qui me laisse une trace brûlante sur la peau.

Puis, la vedette, moteurs ronflants, disparaît dans l'obscurité, et je me retrouve comme deux ronds de flan, seule à bord d'un bateau-mouche privatisé. Je me sens ridicule avec ma microrobe rouge et mes escarpins vertigineux qui ont échoué à séduire mon partenaire au point de le voir filer avec l'adjudant en costume terne.

Après un moment de flottement où je peine à rassembler mes esprits, je me précipite à l'intérieur. C'est autant pour me réchauffer que pour échapper à une survenue de nouvelles ondines en colère. Je me demande pourquoi j'ai eu cette vision et pourquoi je ressens cette peur d'être attaquée. Ce n'est pas moi qui ai tué l'une des leurs, pourtant je suis impliquée dans le déplacement du cadavre de Voda et je n'ai pas su restituer ce corps à la Seine pour de dignes funérailles liquides. Les ondines ont dû être attirées par ces remords bien inutiles et elles se tournent vers moi pour demander justice. C'est complètement fou, je suis une sorcière, je n'ai que faire des autres

créatures, magiques ou humaines.

Le jeune serveur vient me rendre mon manteau gris et mon sac à paillettes. Dès qu'ils peuvent accoster, les marins m'abandonnent sur les quais comme une vieille chaussette. Contrairement à ce qu'avait prédit Slem Jente, aucune voiture ne m'attend. Je ronchonne à voix haute en produisant des bouffées de fumée qui ne me font plus rire :

— Allez trouver un taxi à cette heure avancée de la soirée qui accepte de me ramener en banlieue !

Je suis éreintée, je n'ai pas envie de prendre le métro. Je ne pourrai jamais courir entre les correspondances avec mes échasses de douze centimètres. Je suis une habituée des talons, mais ces fausses Louboutin sont presque parfaites, car elles imitent également l'inconfort légendaire de cette marque de chaussures. Mes orteils sont devenus triangulaires tandis que ma voûte plantaire a une courbe anormalement verticale.

Je ne suis pas loin du Marais. Je vais essayer de m'y réfugier au moins pour emprunter des affaires, si ce n'est moins voyantes, du moins plus douillettes, dans les vestiaires du *P'sycat*. Même si le club est fermé le lundi, je sais que madame d'Archambault habite sur place. Il est à peine vingt heures, avec un peu de chance, elle ne sera pas endormie dans son cercueil. Je vais tenter de m'introduire discrètement dans les lieux. Je pourrais en outre passer la nuit sur la banquette de la loge de Petra, histoire de ne pas montrer à Louis-Tomas que mon rencard est tombé à l'eau.

Après avoir erré quelques minutes dans les rues glaciales, j'avise un taxi dont la loupiotte est encore allumée. Le chauffeur doit me prendre pour une prostituée, si j'en juge par son sourire jusqu'aux oreilles, mais tant pis pour mon amour-propre. Je m'engouffre avec soulagement dans l'habitacle tiède. J'indique l'adresse du *P'sycat*, il m'annonce un prix que je pourrai payer, si j'effectue l'inventaire des pourboires entassés dans mon sac de starlette.

L'homme démarre en trombe, mais, lorsque nous nous engageons dans les ruelles pavées, nous sommes ralentis par une foule de fêtards qui a débordé des pubs environnants. Mon chauffeur essaie de les faire partir en klaxonnant. C'est alors que les femmes présentes sur le trottoir se tournent vers nous et le fixent d'un air extatique. On dirait qu'elles sont toutes sous l'empire de l'alcool ou de la drogue. Leurs yeux sont brillants, leurs rires haut perchés. Au lieu de s'éloigner, elles se collent à la voiture qui ne peut plus avancer sans risquer d'en écraser quelques-unes. Certaines s'assoient sur le capot.

J'ai l'impression que nous venons de débouler dans un enterrement de vie de jeune fille particulièrement arrosé. Les demoiselles, tout aussi légèrement vêtues que moi, sont en train de faire la fête et ne semblent pas incommodées par les températures glaciales. Il faut

croire que l'alcool les a réchauffées et désinhibées, si j'en juge par leur manière aguicheuse de fixer le conducteur. Lui n'a plus l'air ennuyé d'être bloqué si près du but. Son compteur tourne après tout. Au bout d'un moment, une femme ouvre carrément sa portière et lui offre de s'abreuver au goulot de sa propre bouteille, ce qu'il fait avec complaisance.

— Je n'en reviens pas. Vous êtes en service ! C'est un comble !

Le bougre est indifférent à mes protestations, comme hypnotisé. Au moment où je compte crier plus fort, je remarque soudain que toutes ces femmes trop légèrement vêtues pour la saison entourent l'homme d'attentions exagérées. Chacune lui fait goûter sa boisson, puis l'embrasse goulûment. Le pauvre gars hébété est aux anges. Je comprends avec horreur, et un peu tard, que nous sommes pris dans une bacchanale ! Les prêtresses vont emporter leur proie et l'enivrer jusqu'à ce que mort s'ensuive. Si la noce dégénère, elles vont même le démembrer et se repaître de ses chairs, sous le coup d'une transe qui les livre à leurs instincts les plus sauvages.

Je ne sais pas si ces créatures s'attaquent aux sorcières et je n'ai pas envie de le découvrir ! Pour l'instant, elles ont l'air de m'ignorer, mais je préfère me glisser discrètement dans la rue par la porte opposée. Je ne demande pas mon reste lorsque je vois les femmes emporter l'homme sans résistance dans leur sillage, je ne peux rien pour lui.

J'abandonne les Louboutin sur le tapis du taxi pour éviter le moindre claquement de talon intempestif. Je m'écarte d'abord à reculons, désolée d'observer le pauvre mortel embarqué dans cette folie, mais soulagée qu'il serve de leurre. Puis, dès que j'atteins le coin de la rue, je pivote et m'éloigne d'un bon pas ! Le quartier est animé habituellement, mais l'avenue que j'emprunte est étrangement déserte. Dans mon dos, les bacchantes poussent des cris stridents. Je ne sais pas si elles me poursuivent, mais je choisis de ne pas regarder en arrière.

Je me mets à courir, insensible à la morsure du froid, à la rudesse des pavés sous ma plante. Je fonce dans la nuit ! Je voudrais tant pouvoir me transformer en oiseau ! Je voudrais tant retrouver mes pouvoirs et me mettre à l'abri instantanément ! Malheureusement, je ne suis qu'une sorcière déchue qui s'abreuve à la nostalgie d'une puissance magique édulcorée. Je dois faire confiance seulement à celle de mes muscles !

J'ai l'impression d'entendre des pas dans mon dos, des souffles rauques dans mon cou, qui embaument le fenouil et le vin aigre. Je fuis à l'aveuglette. Je ne comprends pas ce déchaînement de créatures. Quelque chose de terrible se prépare et je suis comme un moineau qui cogne contre une vitre, incapable de prendre les bonnes décisions, de déduire qui tire les ficelles.

J'avise heureusement l'entrée du *P'sycat*. Cette poterne de ténèbres au milieu de la rue déserte m'appelle comme un havre de paix, alors qu'elle devrait plutôt provoquer la méfiance. C'est là que toutes les horreurs ont commencé, pourtant, je frappe le battant de toutes mes forces ! Je sais bien qu'il y a peu de chances que je tombe sur Petra, mais j'insiste.

Au moment où je vois les bacchantes déboucher au coin de la rue, le vantail s'entrouvre et Jarac m'attire à lui. Il abat le verrou de sécurité d'un geste vif, ce qui n'empêche pas les furies de se cogner contre la paroi en hurlant. J'ai à peine le temps de reprendre mon souffle, plaquée contre le torse de mon sauveur. Il m'attrape par la main et m'entraîne dans la cour intérieure jusqu'à une porte dérobée, cachée derrière les buissons déplumés.

— Ici, tu ne crains rien, ma biche, tu es sous ma protection… et celle de Madame, avoue-t-il avec un clin d'œil, mais il va falloir m'expliquer dans quel pétrin tu t'es encore fourrée !

Tandis qu'il trottine devant moi, je constate qu'il ne porte pas ses santiags, pourtant ses talons claquent étrangement sur les pavés. Intriguée, je descends mon attention sur ses pieds et j'étouffe un cri.

— Jarac ! Tu es… un faune !

Par réflexe, je tente de me dégager de sa poigne, mais il me retient fermement. Il se tourne vers moi et arbore un sourire sardonique.

— Quel talent de déduction, poupée ! Je préfère le terme satyre, précise-t-il en remuant les sourcils, désolé, si ma tenue te choque, mais c'est relâche le lundi, j'en profite pour me mettre à l'aise. Les chaussures des humains me blessent les sabots.

Je me demande si je ne viens pas d'échapper à un danger pour un autre, plus vicieux encore.

— Au fait, tu te rappelles que c'est lundi, n'est-ce pas ? insiste Jarac en m'observant des pieds à la tête d'un air goguenard, il n'y aura pas de pourboire, ce soir. Il était inutile de réaliser des frais de tenue, même si j'apprécie de plus en plus ta façon de suivre mes conseils vestimentaires !

— Je sais que le club est fermé, dis-je en essayant d'ironiser, je suis une sauvage venue des îles lointaines, mais je connais les jours de la semaine, surtout quand ils sont synonymes de quartier libre !

— Tu bambochais dans le coin, alors ? On dirait que tu as perdu un accessoire, il te reste encore quelques plumes dans le cou, remarque-t-il en frôlant mes clavicules à la recherche d'un boa que je n'ai pas.

Au contact de ses doigts, je ne peux m'empêcher de sursauter, le cœur battant à l'idée de ce que les satyres font aux filles, aux nymphes ou aux sorcières. Peu leur importe la nature de leur victime, du moment qu'elle peut être possédée.

— Qu'est-ce qu'il y a, petite étoile, tu as peur de te retrouver seule

avec moi ? demande-t-il en rapprochant son visage du mien, je sais que mes origines tziganes de Croatie effraient les Occidentaux, mais je te pensais au-dessus de ces considérations.

Peste, comme dirait Petra ! Je suis tombée sur un satyre immigré et susceptible. Si je creuse un peu la question, je vais découvrir qu'il a fait partie des forces spéciales pendant la guerre d'indépendance et qu'il est capable de m'égorger avant de me violer, ou l'inverse.

— Ce n'est pas toi, que je crains, affirmé-je d'une voix de fausset.

Jarac hume mon cou avec un plaisir certain, même si je dois empester la transpiration et la terreur après le sprint que je viens de réaliser. D'un souffle bref, il fait virevolter quelques plumes noires autour de mes épaules.

Quel est ce tour de passe-passe ?

— Tu sens le champagne. Dom Pérignon, si je ne m'abuse, affirme le spécialiste du comptoir en affermissant sa poigne sur mon biceps, la fiesta a dégénéré et tu es venue tout naturellement te réfugier dans les bras de tonton Jaja alors qu'il est tout débraillé !

Il tape ostensiblement des sabots sur le plancher et les vibrations me font trembler d'effroi.

— Pourquoi est-ce que tu m'as ouvert, si je te dérange ? dis-je avec une morgue qui, j'espère, masquera mes sentiments.

— Tu toquais comme une folle et ça allait alerter Madame. Il ne faut pas l'incommoder le lundi.

Selon tous ses fidèles, il ne faut *jamais* troubler Bloody Mary. Je suppose qu'elle est en train de consommer un casse-croûte particulier et je n'ai pas envie de m'étendre sur le sujet. Jarac continue son inspection tandis que je reprends mon souffle.

— Si tu me racontais ce que tu faisais dans le quartier, comme une biche aux abois poursuivie par des bacchantes en furie ?

— Je ne vois pas de quoi tu parles !

— Ne me mens pas, ma biche, je les ai senties, les coquines ! Mon flair ne peut pas me tromper, fait-il en remuant les sourcils, ce qui accentue son air machiavélique, elles ne peuvent pas pénétrer dans ce sanctuaire sans autorisation.

Je retiens un soupir de soulagement, mais Jarac n'est pas dupe.

— Si tu continues à nier, je te mets à la porte illico. On verra comment une jeune sorcière résiste à une bacchanale, ça devrait être intéressant.

Je grommelle, vaincue aussi bien par la menace que par l'incompréhension.

— Je ne sais pas ce qui se passe, Jarac. Ce matin, j'ai découvert une bacchante morte dans le parc à côté de chez moi. J'ai essayé de lui porter secours, je te jure. Ce soir, je me fais poursuivre par toute une bande !

— Décidément, tu n'as pas de chance ! Tu trouves des cadavres comme des cailloux sous un sabot, ces temps-ci. Si j'étais superstitieux, je penserais que tu portes la poisse !

C'est ce que pensent les humains des sorcières la plupart du temps. Après tout, il n'a pas tort. C'est peut-être à cause de moi que ces filles périssent. En tout cas, c'est sûrement un signe si elles se retrouvent toujours sur mon chemin. Je ne veux pas entrer dans les détails avec un satyre dont je ne sais s'il est vraiment mon allié et j'élude la question.

— Je cherche un endroit où me réfugier ce soir, qui ne soit pas à perpette en banlieue ou hors de prix à l'hôtel !

— Tu as choisi la bonne porte, ici tu seras à l'abri, mais je ne peux pas m'occuper de toi. Le lundi, nous avons une autre sorte d'activité au *P'sycat* et je suis consigné aux vestiaires.

— Justement, je voudrais emprunter des vêtements plus confortables et moins voyants, est-ce que tu peux me laisser un accès aux loges ?

Jarac frotte son bouc avec lenteur et fait mine de réfléchir. Si je n'étais pas si affolée, je trouverais ce geste charmeur.

— Tu veux te servir dans les affaires des drag-queens ? Tu as une drôle de notion de la discrétion.

Finalement, il m'escorte et me regarde me changer sans la moindre gêne. Je me débarrasse de mon collant déchiré, mais certainement pas de la robe. Je n'ai pas envie de provoquer ses instincts en lui dévoilant la guêpière des voisines de Louis-Tomas. De toute façon, cette pièce de tissu rouge fait office de t-shirt depuis le début. Je me contente d'enfiler un legging imitation croco, le plus simple que j'aie pu trouver dans les affaires des danseuses.

Jarac épie chacun de mes mouvements sans rien dire. Son demi-sourire en dit long sur les pensées qui trottent derrière sa tête de satyre. Heureusement, il sait se tenir, même s'il me permet de voir son apparence réelle. Je suppose que les activités du lundi sont réservées aux créatures puisqu'il ne prend pas la peine de cacher ses jambes de bouc. Comme je le dévisage à mon tour, il émet un petit rire et passe sa main dans son abondante chevelure. Je me demande si elle sert à masquer ses cornes.

— Tu veux les toucher ?

Devant mon air hébété, il se sent obligé de préciser :

— Cela n'a rien de sexuel, seulement, ça porte bonheur et je crois que tu en as besoin.

— Euh, merci, une autre fois peut-être, balbutié-je en cherchant une formule pour ne pas le vexer, je ne voudrais pas que tu penses que j'abuse de toi comme une bête de foire.

Le barman explose de rire et me lance un clin d'œil complice.

— Sais-tu comment je pourrais joindre Petra ? dis-je négligemment en endossant une large veste.

— Ah ! Là, il n'est pas très disponible, ce soir.

— Tu veux dire qu'il est ici, lui aussi ?

Décidément, le *P'sycat* est bien plus qu'un cabaret. On dirait un refuge pour les êtres magiques les plus improbables. Je commence à comprendre pourquoi Louis-Tomas m'a envoyée dans ce drôle d'endroit.

— J'ai absolument besoin de lui parler pour résoudre cette affaire. Elle était présente quand j'ai trouvé le corps de Voda et celui de la bacchante, elle en sait plus que moi sur les créatures…

Au moment où ces mots sortent de ma bouche, le doute s'immisce en moi.

Que faisait Petra sur chaque scène de crime, justement ?

— Je n'ai pas le droit de quitter les vestiaires, normalement. Même si on est complet, je dois pouvoir ouvrir aux retardataires, ou aux invités surprise, raille Jarac, mais je vais te conduire à lui.

Je suis tellement soulagée que je manque de me jeter à son cou.

— Ce n'est pas ton air de petit oiseau tombé du nid qui me fait peine, ajoute-t-il avec un sourire moqueur, c'est simplement que je m'ennuie comme un rat mort dans cette penderie qui ne mène même pas au *Monde de Narnia*.

Le barman féru de littérature me guide à travers un dédale de couloirs sombres que je ne connaissais pas et qui s'enfonce dans les sous-sols, bien plus profond que le bureau de madame d'Archambault. Je me demande si j'ai bien fait d'insister pour découvrir les dessous de l'établissement.

— On dirait que tu me conduis aux portes des enfers, dis-je en essayant de me donner une contenance.

Jarac se contente de me lancer un regard énigmatique. Ses sabots produisent un tapotement presque rassurant dans l'obscurité.

Bientôt, je ressens les vibrations de basse avant même d'entendre le son de la musique *metal* qui submerge les caves. Mon guide fait coulisser un vantail au moyen d'un code sur un boîtier dissimulé dans une niche. La technologie a envahi les comportements, même chez les magiques. Là où on aurait pu espérer un sortilège garant du passage, c'est un clavier numérique qui décide.

Je me trouve alors à l'entrée d'une salle bondée, illuminée de spots rouges. Jarac m'ouvre le chemin devant deux videurs aux mines patibulaires. Je me demande bien à quelle catégorie ils appartiennent. Malheureusement, ma formation de sorcellerie plus que sommaire a laissé des lacunes dans mes connaissances du monde surnaturel. J'ai l'impression que je ne suis capable de reconnaître mes semblables qu'en les touchant, au hasard de mes émotions. Ce que je me garde

bien de faire avec les mastodontes qui surveillent la porte.

L'immense salle voûtée est bondée et j'imagine qu'elle ne recèle que des individus comme moi, puisque Jarac y déambule sans cacher ses attributs magiques. Personne ne nous prête la moindre attention. Les gens hurlent et gesticulent, mais ils ne sont pas en train de danser contrairement à ce que je supposais. Ils sont tous tournés vers une cage située au centre de la pièce. Quand je m'approche, je distingue deux montagnes de muscles qui combattent à l'intérieur.

Les hourras et les encouragements pleuvent. Je suis en train d'assister à la plus grande séance de paris illégaux que j'aie jamais vue. Alertée, je joue des coudes pour atteindre la grille. C'est un duel sanglant, la tension est à son comble. J'avise aussitôt Petra, dont l'allure de lutteur est mise en valeur dans cette situation. Je ne m'étais pas trompée, la première fois que je l'ai rencontré, à la différence qu'il n'est pas question d'esbroufe comme dans les spectacles de catch. Les coups pleuvent et ils ne sont pas mis en scène.

Le géant semble à son aise dans un short en cuir façon gladiateur romain sans autres armes que ses poings redoutables. Son visage est tuméfié, il porte de nombreuses plaies suintantes sur le corps. Je suis étonnée de voir qu'il peut saigner. Son adversaire est aussi impressionnant que lui, si ce n'est qu'il arbore une chevelure abondante, retenue en queue de cheval.

Il se jette contre Petra avec un rugissement, les poings en avant. Le colosse de pierre fait un bond en arrière et une brusque volte-face qui déséquilibre l'attaquant. Il lui assène sur le côté de la tête un coup sans élan, mais d'une puissance incroyable. Le chevelu tombe à genoux, à moitié sonné. Sa tempe ruisselle et le sang est absorbé par le sable de l'arène.

Autour de moi, la foule pousse des rugissements qui galvanisent les lutteurs. Les spectateurs tournent leur pouce vers le bas, pour réclamer la mise à mort du plus faible, comme au temps du cirque romain. Cette image me fait penser aux discours de Kval sur la violence et je me sens bien loin de l'abri d'un jeu vidéo.

Comme je me détourne de la scène avec dégoût, mon regard tombe sur madame d'Archambault. On ne peut la manquer, elle est vêtue d'une robe flamboyante et préside dans un fauteuil de velours rouge un peu à l'écart de l'agitation. Elle ne daigne pas survoler le combat, mais fixe l'écran de son PC portable où des fichiers Excel comptabilisent en direct les taux des paris. J'imagine que l'odeur du sang ambiant l'excite, car elle ne retient pas ses canines dans sa bouche.

J'observe que la foule est uniquement constituée de créatures magiques, c'est pourquoi mes employeurs ne cachent pas leur véritable nature. C'est pour cette raison qu'ils parlent de « relâche » à

propos du lundi. Ce n'est pas un jour chômé pour eux, au contraire, c'est le soir qui doit rapporter le plus dans les activités du *P'sycat*. En revanche, chacun peut enfin se libérer du carcan dans lequel la proximité des humains nous enferme. Saisie par les vagues de puissance et de liberté qui parcourent la salle voûtée, je sentirais presque mes ailes pousser.

Je me ressaisis à temps. Dans la cage, Petra lutte pour sa survie. Les uppercuts pleuvent, les coups de pied fusent, le sang gicle ainsi que quelques dents. Je suis écœurée et pourtant subjuguée. Je ne peux m'empêcher de désirer que mon favori gagne, c'est-à-dire qu'il assène un dernier choc mortel à son rival, à genoux devant lui.

Avant de donner le coup de grâce, le favori jette un œil à Madame pour attendre son approbation. Son regard croise alors le mien, il est inondé de tristesse. Sur ordre de sa patronne et de la foule en délire, il lance son poing de pierre dans la face de son adversaire, lui enfonçant le nez dans la boîte crânienne. L'autre bascule au ralenti dans le sable tandis que l'arbitre pénètre dans la cage pour récompenser Petra. Le corps du perdant est évacué par deux sbires que je ne connais pas, mais, à leur allure gothique, leur timbre blafard, je soupçonne que ce sont des vampires qui ont bien l'intention de transformer l'issue du combat en festin.

J'ai envie de vomir. Petra salue le public en rugissant, les bras levés en signe de triomphe, les phalanges rougies du sang de sa victime. Son sourire est carnassier, son regard est pourtant le même que celui d'un petit garçon éperdu qui se demande ce qu'il fait dans cette galère. Moi aussi d'ailleurs. J'ai échappé à une foule en délire de boissons pour une autre, en délire d'hémoglobine.

Chandelle

Lorsque le gagnant quitte l'arène, je me faufile à sa suite. Personne ne fait cas d'une fille aussi menue que moi. Je le suis dans sa loge où Diva Galane lui procure les premiers soins. Quand il m'aperçoit, il écarquille les yeux.

— Doux Jésus, ma poulette, qu'est-ce que c'est que cette tenue dépareillée, encore ? Tu es pieds nus, ma parole !

— Petra, peu importe mon look ! Tu as vu dans quel état tu es, toi-même ! m'écrié-je sans préambule, tu es défiguré !

— Ce n'est pas grave ! répond Galane avec un petit gloussement, on a connu pire !

Je l'envisage tandis qu'elle tamponne les blessures avec du désinfectant. Je me demande si elle aussi est une chimère ou une gargouille. Je n'ose pas aborder ce sujet intime et me contente de l'observer pendant qu'elle recoud l'arcade sourcilière du gladiateur.

— Avec une bonne couche de fond de teint, il n'y paraîtra plus, demain, pour le spectacle, déclare-t-elle, satisfaite de son ouvrage.

— Vous n'avez donc aucune journée de repos, protesté-je, c'est de l'esclavage !

— Petra est le champion de Madame, s'exclame encore Galane avec admiration, notre boss récolte des sommes phénoménales grâce à ces combats.

— La cruauté des spectateurs paie plus que leur goût pour la comédie musicale, murmure la chimère.

— Malgré ton talent pour les envoûter avec la force de ta voix, insiste Galane, la force de tes poings nous fait des couilles en or !

Je les regarde avec consternation. Je ne devrais pas les inciter à s'émanciper, mais cette situation et leur passivité me révoltent. Une fois encore, je me demande si le refuge que représente le *P'sycat* n'est pas plutôt une prison pour les êtres comme nous.

— Et toi, ma caille, qu'est-ce que tu fais là pour ton jour de repos ? interroge Petra en se servant une tasse de tisane, je pensais qu'après ce que tu as vécu ces deux derniers jours, tu te délasserais à l'abri, chez ton ami humain.

Je jette un œil méfiant à l'infirmière de service qui range sa trousse d'urgence avec des gestes précieux. Elle semble comprendre que nous avons un désir d'intimité, car elle s'exclame soudain :

— Bon, les chouchous, j'y retourne ! Je suis sûre que d'autres ont encore besoin de mes services.

— C'est pratique d'avoir une soignante sur place, dis-je.

— Je suis une couturière, précise-t-elle avant de sortir, j'ai même travaillé comme costumière à l'Opéra national de Paris, mon petit !

Une fois que la Diva a refermé la porte derrière elle, je me tourne vers la chimère. Je ne sais pas si je fais bien de me confier à elle. Après tout, je ne la connais que depuis quarante-huit heures. Pourtant, j'ai besoin de ses lumières. Elle en sait plus que moi sur les créatures magiques. Je décide donc de lui confier mes questionnements.

— La mourante que j'ai trouvée ce matin dans les bois, juste avant que tu arrives, était une bacchante.

— Vraiment ? demande-t-elle en écarquillant les yeux, ou du moins celui qui n'est pas au beurre noir. Il est rare que ces créatures se promènent de façon isolée.

— Ce n'est pas le plus étrange, avoué-je avec réticence, quand les pompiers sont arrivés, ils ont constaté son décès après un coma éthylique.

Je m'attends à ce que Petra s'esclaffe, ou me contredise, mais je vois sa bouche former un rond parfait.

— Peste ! C'est donc un meurtre. Une prêtresse du vin ne peut s'infliger cela toute seule.

— Tu parviens à la même conclusion que moi ! Quelqu'un s'en prend aux êtres magiques et les assassine d'une façon que je crois impossible. Tu n'as pas l'air surprise, tu ne penses donc pas que je me trompe.

Après tout, que faisait-elle sur les lieux ? Le doute s'insinue une fois de plus entre nous. Chaque fois que j'ai découvert une morte, la chimère était présente, soi-disant pour m'aider.

— Disons que j'ai confiance en ton jugement, ma petite caille.

— Contrairement à moi. Je ne me fais pas confiance du tout, précisé-je pour éviter la confusion, c'est pourquoi je viens te déranger malgré ton emploi du temps chargé. Tu connais mieux la magie que moi avec ton grand âge…

— Je te rappelle que je n'ai que cent-soixante-dix ans ! proteste Petra, la mine outrée, la personne la plus âgée ici, c'est Madame, elle pourra peut-être nous aider, car elle a accumulé mille ans de savoir occulte.

Je me doutais bien que la décoration de son bureau datait du Moyen Âge.

— Je préfère ne pas mêler un vampire à nos affaires.

Je n'aime pas du tout la tournure que prend cette conversation. Pourtant, je suis bien obligée d'accepter que ces histoires de meurtres soient mes affaires.

— Madame est très puissante et elle a beaucoup de relations, insiste le gladiateur qui sirote sa décoction comme si nous étions au salon de thé.

— Si ce que nous pensons est vrai, la personne qui a assassiné ces filles a un pouvoir dont on n'a jamais entendu parler. Non seulement je me demande pourquoi elle fait ça, mais surtout comment elle réussit à le faire. Enfin, dernier point, et non des moindres : pourquoi suis-je toujours le premier témoin sur les lieux ?

— Est-ce que tu as fait quelque chose qui pourrait avoir réveillé un démon ces derniers temps ?

— Pourquoi est-ce que tu demandes ça ?

— Juste ciel, quelle agressivité ! Je ne t'accuse pas, mais ces événements s'enchaînent depuis que tu es arrivée ici, ma caille.

Je baisse le nez. Je me suis déjà posé la question. Suis-je moi-même le monstre ? L'ombre noire qui se répand autour de moi et que Louis-Tomas a perçue pendant sa séance de divination, émane-t-elle de mon aura ?

— Je crois que les créatures pensent comme toi. J'ai été poursuivie par des ondines et des bacchantes, ce soir.

Petra émet un sifflement presque admiratif.

— J'ai des difficultés à maîtriser mes pouvoirs, magiques. Je n'ai aucune formation occulte. Je n'ai aucune importance, je suis la dernière-née dans la lignée des Kalle, je ne porte même pas un prénom obscur. Je ne comprends pas pourquoi je serais impliquée dans une histoire si sordide.

À moins que le spectre d'un sorcier redoutable ne soit sorti des limbes où je l'ai envoyé pour venir se venger. Je n'ai aucunement l'intention de raconter à cette chimère que je faisais partie des magiciennes les plus puissantes de la planète, il y a six mois à peine. Ce serait l'occasion de soulever de nouvelles questions et de paraître encore plus diminuée à ses yeux. Ou aux miens.

— Alors, il faut prendre le problème à l'envers, propose Petra en savourant toujours son infusion, peut-être qu'au contraire, ces créatures ne te poursuivent pas pour t'attaquer, mais pour te demander de l'aide ? Peut-être que ces cadavres s'égrènent sur ton chemin parce que tu es la seule à pouvoir trouver le meurtrier.

La voilà qui résume le raisonnement de Louis-Tomas. Qu'ont-ils tous à m'inventer un destin trop vaste pour moi ?

— Moi ? Avec mes dons en dents de scie et mon mètre moins douze ?

— Par tous les démons de l'enfer ! arrête de te dénigrer de la sorte, essaie de te faire confiance, ma poulette. Tu as l'étoffe d'une grande magicienne.

— Merci pour ces belles paroles, mais cela ne m'avance pas à

grand-chose !

— Quoi que tu en penses, on dirait que tu es impliquée dans cette affaire.

— La seule idée qui me vient à l'esprit est que je pourrais peut-être aider la police pour les aiguiller, comme un conseiller médiumnique, tu vois…

— Doux Jésus ! La police ? Tu es radicale, toi ! C'est ce qu'il y a de pire à faire ! s'esclaffe Petra en se tenant le menton qui a l'air douloureux quand elle rit, heureusement que tu es venue me demander conseil ! Je vais t'éviter de commettre de tels impairs !

Décidément, Petra a de nombreux points communs avec Louis-Tomas.

— Que faire, alors ?

— Nous allons commencer par une bonne sieste. Tu vas venir chez moi, ce sera plus prudent.

— Ou chez moi, propose Jarac qui passe son nez par la porte, c'est plus douillet que ta cave en pierre tout humide !

— Ne vous battez pas, les amis. Je vais tranquillement rentrer aux *Jardins du temple* et réfléchir à tout ça.

Ces deux-là m'ont l'air trop hospitaliers avec une inconnue, sorcière de surcroît. Je n'ai aucune envie de me retrouver seule avec un satyre ou avec une chimère aux poings redoutables. Je commence à me méfier de tout le monde, même de moi-même.

— Ça y est, Jarac, les combats sont-ils terminés ? demande le colosse d'un air distrait.

— Oui, tu conserves ton titre haut la main, Dame Petra, s'exclame le barman en levant les pouces, le *P'sycat* va fermer, les spectateurs sont tous repartis. Madame s'est enfermée pour faire les comptes. Si ça ne vous incommode pas trop, et puisque vous êtes là, vous pourriez m'aider à ranger un peu.

Je soupire. Il est cinq heures du matin et nous nous retrouvons comme après une vraie nuit de boulot. Je remise les chaises et les tables, Petra passe la serpillière avec Galane et Jarac lave la vaisselle. Cette scène m'apaise et m'effraie à la fois. La simplicité des gestes répétitifs m'aide presque à oublier l'horreur de tout ce que j'ai vécu jusqu'à présent. Pourtant, le mystère reste entier. Quelqu'un s'attaque aux créatures et c'est quelqu'un de mon entourage. Je crains le pire.

Contre toute attente, lorsque nous remontons dans la salle principale du *P'sycat*, nous trouvons Madame, immobile devant la scène. Elle a l'air d'un fantôme avec son teint encore plus pâle qu'à l'accoutumée et sa longue robe écarlate. Il est rare de la croiser ailleurs que dans les sous-sols. Elle fixe un point précis et nous suivons son regard machinalement.

Nous découvrons avec effarement un corps allongé sur l'estrade.

Nous ne pouvons pas nous précipiter, car Marie nous en empêche d'un geste, mais je reconnais Princesse Zara étendue les bras en croix, avec une bougie rouge collée sur le front qui dégouline en brûlant sa peau.

— Par tous les saints ! C'est terrible ! crie Petra en portant sa main à sa bouche tuméfiée, que s'est-il passé ?

— Elle a été vidée de son sang, nous prévient Bloody Mary d'un air crispé.

— C'est un vampire qui a fait ça ! m'écrié-je.

— Certainement pas, assène Marie, je contrôle tous les vampires du Marais. Aucun ne me ferait cet affront.

— Je ne pensais pas qu'une statue pouvait saigner à mort. Enfin, avant ce soir, je ne savais pas qu'elle pouvait saigner tout court, dis-je en désignant les lésions du gladiateur.

— Zara était humaine, m'apprend Jarac.

— Je ne pratique pas le tri racial parmi mes employés, déclare madame d'Archambault avec hauteur, j'ai un quota de mortels tout à fait équitable dans mes rangs.

Petra réprime un hoquet et semble piquer un fard. Malgré les nombreuses couleurs, que je vois décliner sur ses blessures, je ne suis pas dupe. La chimère me cache quelque chose et sa patronne aussi si j'en juge par leurs échanges de regards.

— Vous êtes sûre que ce n'est pas un vampire qui l'a attaquée ? Comment savoir si vous n'avez aucun rebelle dans vos rangs ?

Madame désigne en soupirant la mare de sang dans laquelle Zara baigne, les bras en croix. J'ai l'impression que tout le parquet est imbibé.

— Vous croyez qu'un vampire se permettrait autant de gaspillage, dit-elle avec dédain.

— Comment est-elle morte ? Je ne vois pas de blessure capable de tels dégâts…

Marie indique l'entrejambe de la drag-queen et ses collants baissés sur ses chevilles.

— Par pudeur, j'ai rabattu sa jupe troussée. Elle a été émasculée et s'est vidée comme du gibier, déplore-t-elle.

Petra sanglote sans retenue dans les bras de Galane qui n'est pas en reste pour jouer les Madeleine.

— La dernière fois que je lui ai parlé, c'était pour me disputer avec elle ! Je m'en veux tellement ! gémit le gladiateur entre deux crises de larmes.

Dans un recoin, Jarac demeure immobile, les mains en coque sur ses précieux attributs. Madame devient de plus en plus livide, en proie à une lutte intérieure qui peut se mesurer à la longueur de ses crocs. Personne n'ose réagir avec logique ou efficacité.

Je ne peux m'empêcher d'approcher pour sentir le pouls de la

victime. Peut-être est-elle encore en vie ? Ses vêtements sont froissés, ses collants déchirés, sa jupette baissée sur sa blessure, mais on remarque bien qu'elle est exsangue. Il lui manque une chaussure. J'ai beau regarder autour de moi, je ne trouve pas la plateforme vernie du pied gauche. Ce détail me met mal à l'aise.

Mon raisonnement initial vient de s'écrouler. Je ne peux plus accuser un quelconque démon qui s'attaque uniquement aux créatures magiques puisque Zara était humaine. Pourtant, je sens que ces meurtres sont liés. Je ne sais si je joue un rôle prépondérant dans cette affaire, en revanche, le *P'ycat* semble dans la ligne de mire.

— Une serveuse, puis une chanteuse. J'ai l'impression que l'établissement est visé. Êtes-vous sûre que vous n'avez pas un secret ennemi en colère, madame d'Archambault ?

— Qu'est-ce que c'est que ces questions ? Tu te prends pour un inspecteur, mademoiselle je-sais-tout ?

— Par le Ciel, pas de dispute ! gémit Petra, essayons de nous entraider au lieu de nous diviser !

— C'est ce que je fais. Je cherche à comprendre.

— Moi aussi, je voudrais bien découvrir pourquoi tous ces cadavres apparaissent au moment de ton arrivée, sorcière ! persifle encore Bloody Mary.

— Mon Dieu ! Cette fois-ci, ne me demandez pas de déplacer le corps, Madame ! crie Petra d'une voix de fausset.

Jarac secoue la tête à son tour.

— Moi, je n'ai pas la capacité de nettoyer tout ça, même avec l'aide d'Alnaïr et de son balai, dit-il sur un ton terne.

— Quoi ? La sorcière n'a pas un enchantement dans son sac pour éliminer les dégâts d'un coup de baguette magique ? ironise la propriétaire des lieux.

— Vous me confondez avec une fée, dis-je entre mes dents.

— On aurait du mal, vu ta dégaine. J'ai beau vivre en recluse, je sais que les fées sont fraîches et jolies.

Prends-toi ça dans les dents, Alnaïr Zélindor.

Notre dispute est interrompue par une sirène de police et des crissements de freins dans la rue. Marie me foudroie du regard, mais je suis innocente.

— Je n'ai pas de téléphone portable sur moi, il reste toujours dans les loges ! protesté-je en levant les mains.

Jarac se précipite vers les vestiaires, je suppose qu'il veut récupérer son pantalon.

Les policiers pénètrent rapidement dans la cour et l'un d'eux interpelle aussitôt la propriétaire. Marie n'a d'autre choix que d'aller ouvrir.

— Un appel nous a prévenus qu'un meurtre a eu lieu dans votre

établissement.

Silencieuse, madame d'Archambault leur désigne la scène de crime d'un geste las. J'aperçois Marwan parmi les hommes qui investissent les lieux. Je ne sais si je suis soulagée ou si je ferais mieux de me méfier. Lorsque je me tourne pour rassurer Petra du regard, je vois qu'elle a encore disparu. Elle n'est pas allée bien loin ! Je découvre avec stupéfaction qu'il y a une statue de plus dans la décoration, le long des piliers de l'entrée. Je trouve incroyable qu'elle ne m'en ait jamais parlé ! Peut-être que les autres colosses sont aussi des artistes du club ! Moi qui m'inquiétais qu'on l'interroge ou la soupçonne à cause de son visage tuméfié ! La voilà bien cachée, figée, grimaçante à souhait, intégrée dans l'ornementation kitsch du *P'sycat*.

Comme aucun d'entre nous n'a cette capacité bien pratique, nous sommes donc tous contraints à un interrogatoire en bonne et due forme. Le légiste survient en un temps record. Aux premières constatations, on pourrait conclure un crime homophobe, même si dans le quartier du Marais le plus gay de Paris, ça demeure plutôt étonnant.

Je suis en panique totale, je n'arrive pas à avoir les idées claires, je préfère rester silencieuse. Comme Voda est également reliée au *P'sycat*, la police soupçonne d'abord un règlement de comptes entre les truands qui gravitent autour des clubs peu recommandables. On nous interroge tous les quatre. Je crois que, si Madame pouvait me tuer d'une seule pensée, elle le ferait sur place. Elle est pourtant vite disculpée, ainsi que Jarac et Galane, car ils ont tous des alibis solides, vidéo à la clé. Je suis stupéfaite de découvrir les films d'une soirée dansante endiablée dans les sous-sols du cabaret. Montages sur lesquels je n'apparais pas, évidemment.

Mon cas se révèle donc plus délicat. Étant donné que mes coordonnées apparaissent dans le dossier de la bacchante morte hier, je semble impliquée dans rien de moins que trois meurtres en trois jours. Mon compte est bon pour une garde à vue prolongée.

Me voilà conduite au poste en grande pompe, gyrophare et sirène hurlante. Je suis ensuite menottée à un banc en attendant l'interrogatoire, et il n'y a rien d'excitant à porter ce genre d'accessoire. Je suis dépouillée de mes effets personnels, mon sac, mes bijoux et même l'élastique qui retenait la masse de mes boucles. Autant dire que j'ai une tête de folle. Inutile de chercher à m'enlever mes lacets, je ne porte pas de chaussures depuis que j'ai abandonné mes fausses Louboutin dans le taxi. Le jeune policier qui s'occupe de moi semble avoir de la peine à la vue de mes pieds quasi bleus de froid, mais il ne peut rien pour moi.

Après avoir signé mon procès-verbal de fouille, je suis enfermée en cellule en attendant qu'un responsable veuille bien m'interroger.

Maléfice

On m'a signifié que j'avais droit à un appel, mais je n'ai personne à qui téléphoner. Je n'ai pas envie d'impliquer Louis-Tomas dans une affaire avec la Crim', de plus je ne connais pas son numéro par cœur et mon portable est resté dans les vestiaires du *P'sycat*. Je pourrais joindre Kval Darlig dont j'ai la carte de visite dans mon sac à main à paillettes, mais je ne veux pas l'effrayer avec ma propension à trouver des cadavres. Une petite voix honnête me rappelle surtout que j'aurais trop honte de me montrer à lui avec cette allure dépenaillée. Enfin, les seules espèces d'amis que j'aurais pu avoir à Paris sont les membres du *P'sycat*… qui sont tout à fait ravis de s'être débarrassés de moi.

Contrairement à ce que je croyais, d'après ma maigre expérience des séries télévisées, je n'ai même pas droit à une visite médicale. Je reste à me morfondre dans une geôle noire de crasse. Le lino colle sous mes pieds, je n'ose pas imaginer à cause de quelle substance. On m'a retiré mon blouson, je grelotte dans ma robe sans manches, ça m'apprendra à jouer les séductrices comme si j'étais dans mon île. Ce n'est pas le pire. Si je souhaite aller aux toilettes, c'est à la mode turque et porte ouverte.

Au cas où je voudrais attenter à mes jours en m'enfonçant la tête dans le trou ?

Au début, je me retiens. Je me sens humiliée, aussi bien dans ma féminité que dans mon humanité. Je regrette vivement d'avoir bu la tisane de Petra. J'essaie de surveiller le regard des plantons, d'estimer le moment où ils en auront assez de me scruter. Je n'ai pas le don de voyance, comme Kaala, ni celui d'influer sur les pensées, comme Karumai. Même si j'avais eu ces pouvoirs, je n'aurais pas su m'en servir, tant le flux en moi est erratique.

Enfin, n'y tenant plus, j'agis de la même manière que tous les humains, je m'adapte à la situation. Après tout, c'est grâce à cela qu'ils ont survécu au fil des siècles. Je me débarrasse avec difficulté de mon legging en croco et m'installe ostensiblement dans la cabine nauséabonde. J'écarte les cuisses avec une telle assurance que les gardiens détournent les yeux. Ce sont eux qui sont gênés, finalement. Je me soulage dans une semi-intimité sordide.

Vient ensuite l'incessant ballet entre la geôle et les salles d'interrogatoire. Je suis trimballée d'un bureau à une cellule, sans

explications. Je rencontre des officiers qui ne déclinent pas leur identité. L'un d'eux me surveille pendant qu'un autre, muni d'une mallette, relève mes empreintes et pratique un test salivaire. Voilà que ces informations vont être enregistrées pour quarante ans au moins dans le fichier central. Si ma famille apprend ça, je ne suis pas près de retourner à la Réunion. Tandis que j'ai encore le coton dans la bouche, l'homme resté debout se penche vers moi :

— Savez-vous pourquoi vous êtes en garde à vue ?

— Hon, hourquoi ? articulé-je au grand dam du préposé aux indices qui tente de récupérer ses instruments.

— Ici, c'est moi qui pose les questions ! s'écrie-t-il en frappant sur le bureau.

Selon la loi, on est innocent tant qu'on n'est pas reconnu coupable. Selon les policiers que j'ai en face de moi, il n'en va pas de même. Je ne suis pas soupçonnée, mais accusée. Je suis mal traitée comme une véritable criminelle. Je retiens des vagues de colère contre cette injustice. Il suffit de se trouver au mauvais endroit au mauvais moment pour être broyé par la machine judiciaire. J'essaie de contenir mes sentiments, de brider la fureur qui roule dans mes veines, mais cela me fait trembler. Il ne faudrait pas qu'en plus ils me prennent pour une junkie en manque. Je dois occuper mon esprit pour me calmer.

Respire, Alnaïr, effectue tes exercices de cohérence cardiaque, comme Kharab te l'a appris pour supporter les attaques de tes sœurs.

C'est bien une des seules choses que ma tante a daigné m'enseigner. Je dois avouer que c'était nécessaire pour préserver la famille de mes débordements. En général, cette technique physiologique de gestion du stress suffit à me remettre d'aplomb. Je reprends le contrôle avec à peine trente inspirations en une minute. Pourtant, aujourd'hui, j'ai plus de mal à retrouver la sérénité.

Je tourne en rond comme un pétrel en cage : cette image est appropriée, car ces oiseaux sauvages ne survivent pas en captivité. Je tente d'utiliser les longs moments en cellule pour dresser l'inventaire de ce que je sais. Je m'assois en tailleur sur la banquette inconfortable, cela me permet de chauffer mes pieds avec mes cuisses. Je ferme les yeux et fais dérouler une liste dans ma tête.

Tout d'abord, j'essaie de regrouper les points communs. Les agressions concernent deux êtres magiques et un humain. On les extermine en fonction de leur nature : noyée pour une ondine, saoulée pour une bacchante, émasculé pour un transsexuel. Étant donné qu'il est normalement impossible pour un mortel de tuer des créatures surnaturelles de cette manière, j'en déduis qu'il s'agit de l'œuvre d'un démon qui parvient à les priver de leur essence même. Est-ce que son but est de s'approprier leurs dons ou de s'amuser cruellement avec

elles ?

Ensuite, je m'évertue à trouver un sens aux différences. Qu'en est-il de la dernière victime ? C'est un humain qui a été massacré de façon sauvage. On n'a pas porté atteinte à d'improbables pouvoirs surnaturels, mais en insistant sur son orientation sexuelle. Est-ce que ces trois crimes sont vraiment liés ?

Enfin, étant donné que je suis présente à chaque découverte morbide, suis-je impliquée sans le savoir dans ces affaires ? Louis-Tomas a vu une entité noire autour de moi. Suis-je la cible ou la personne fétiche du démon ? Va-t-il m'attaquer ou m'apporter d'autres cadavres comme des trophées ? Est-ce que je connais des monstres dans mon entourage ? Si j'en juge par les troupes d'ondines et de bacchantes lancées à mes trousses, elles semblent m'identifier parfaitement.

J'ouvre les yeux tandis qu'on heurte brutalement la porte. J'ai envie de protester, mais, finalement, c'est une aubaine qu'un policier me tire de mes élucubrations. Ma liste de réflexions pour essayer d'y voir plus clair devenait un nuage opaque de questions sans réponse.

Pour l'interrogatoire, on me fait encore quitter cette cellule dégoûtante. Je suis sûre que quelqu'un est venu la salir exprès, car le reste du bâtiment est neuf et propre. On m'installe sans ménagement sur un tabouret, dans le bureau que je connais déjà, mais en l'occurrence, ce n'est plus en tant que témoin.

Marwan entre dans la pièce avec un dossier sous le bras. Il n'a pas l'air à l'aise, même si je le trouve toujours aussi séduisant. Il essaie d'éviter mon regard. Il allume une caméra et commence l'interrogatoire de routine. Je dois décliner mon identité pour la centième occasion au moins.

— La dernière fois que vous avez été convoquée, vous ne m'avez pas informé que vous connaissiez Voda Koval.

Le passage au vouvoiement ne me dit rien qui vaille, mais je suppose que c'est parce qu'il est lui-même surveillé par le système d'enregistrement.

— Je ne la connaissais pas. Je ne l'ai jamais rencontrée puisque, justement, je la remplace comme barmaid. Elle a quitté la place sans laisser d'adresse avant que j'arrive au *P'sycat*.

— Elle a été enlevée et assassinée, elle n'était pas seulement partie.

— Personne ne s'en doutait ! Tu imagines bien que dans ce genre d'établissement les serveuses, ça va, ça vient ! Le poste était vacant, on me l'a donné, c'est tout.

Marwan se frotte les sinus et fait mine de relire ses notes.

— Pouvez-vous me dire ce qui vous lie à Alvina Bordeaux ?

— Qui ça ?

Marwan soupire devant mon air étonné. Il doit croire que je joue la

comédie et cela m'agace.

— La femme qu'on a retrouvée morte hier matin à la Fosse-Maussoin, que vous avez retrouvée, devrais-je dire, de façon fort surprenante.

— C'est toi qui as la charge de ce secteur aussi ? grommelé-je.

Moi qui comptais sur les dysfonctionnements habituels des administrations, je suis frustrée de découvrir l'efficacité de la police française dans certains cas.

— La DRPJ est compétente dans Paris et sa petite couronne, répond-il avec une certaine fierté.

— Eh bien, au risque de te décevoir, je ne la connais pas. Je ne savais pas son nom. Je n'ai pas pensé à fouiller dans son sac pour regarder ses papiers, à vrai dire. J'avais plus urgent à faire.

— Tu étais encore une fois en présence d'un cadavre, lundi 28 novembre, à 7 heures du matin, qu'avais-tu de si urgent à faire ?

— Quand je l'ai trouvée, elle respirait encore ! C'est même moi qui l'ai positionnée en PLS !

— Ah oui, j'oubliais que mademoiselle possède son brevet de secourisme. Vous avez donc entrepris de sauver beaucoup de monde ces trois derniers jours.

— Je reconnais que ça paraît complètement dingue ! Il faut me croire, Marwan ! Je ne leur ai rien fait, à part essayer de les ranimer.

— Que faisiez-vous dans cette forêt à une heure si matinale ?

— Je rentrais du travail ! Je te rappelle que je suis serveuse dans un cabaret, mes horaires sont décalés. Tu sais chez qui je loge, dis-je en évitant de nommer mon hôte, j'habite à deux pas de ce parc. Je te jure que je suis tombée sur elle par hasard. Je suis un simple témoin ! En plus, je ne vois pas de quoi on m'accuse, elle est morte à la suite d'un coma éthylique. C'est donc un malheureux accident.

— Non, contrairement aux apparences, sûrement mises en scène par le coupable, il s'agit bien d'un meurtre, déclare mon lieutenant d'un air lugubre, Alvina Bordeaux a des traces sur le corps qui montrent qu'on l'a maintenue de force et contrainte à avaler une dose létale d'alcool.

J'espère que ma mine doublement ébahie plaide en ma faveur. Tout cela reste *impossible* à mon esprit, mais je ne peux avouer que, si j'avais envie de tuer une bacchante, la faire boire aurait été le plus stupide des modes opératoires.

— Si tu permets, je souhaiterais me tenir debout devant la caméra. Je voudrais que tu enregistres bien que je mesure un mètre soixante pour quarante-huit kilos. Il me paraît évident que la femme que tu appelles Alvina aurait pu se débarrasser de moi d'une pichenette ! Elle me dépassait de deux têtes !

— Vous pourriez avoir un complice, comme pour la victime de ce

matin au *P'sycat*.

Un frisson glacé me parcourt l'échine. Je refuse qu'on soupçonne Louis-Tomas, pourtant, c'est ce qui va arriver si je ne trouve pas de solution rapide. C'est un marginal, un dealer, un sorcier vaudou, il cumule les étiquettes.

— C'est complètement dément ! Je suis dans un cauchemar ! Tu me crois capable de participer à une telle boucherie ? Tu penses que je m'en suis prise aussi à Princesse Zara ?

— Plus précisément Jean-François Gobert, d'après ses papiers d'identité. Ses organes reproducteurs ont été retrouvés à quelques mètres de son corps et on l'a laissé se vider de son sang. Là encore, mademoiselle, allez-vous me suggérer que ce n'est pas un meurtre ?

— C'est à n'y rien comprendre ! Pourquoi aurais-je accompli de telles horreurs ? Marwan ! Regarde-moi ! Tu me connais !

Il secoue la tête avec regret.

— Non, je ne vous connais pas, mademoiselle Zélindor.

Je le scrute avec attention. Je ne sais pas s'il signifie que la fille avec laquelle il a couché et qui l'a ignoré depuis six mois ne compte pas pour lui, ou s'il veut garder notre intimité secrète pour ne pas être dessaisi de l'affaire.

— C'est une façon de parler, dis-je pour noyer le poisson, vous m'avez fouillée, vous avez effectué tout un tas de tests, vous avez nettoyé mes ongles et gratté ma langue ! Vous voyez bien que je n'ai pas assez de traces de sang sur moi pour avoir commis cet acte ignoble.

— Votre ADN a été prélevé sur les trois scènes de crime.

— C'est normal ! J'ai touché toutes les victimes !

— Ce qui n'est pas très intelligent, dit-il ton sec.

— C'était dans le but de leur venir en aide, protesté-je, à bout d'arguments, la prochaine fois, j'agirai autrement, ou plutôt je n'agirai pas ! Comme tous ces quidams immobiles que chacun critique, ces témoins frileux qui ne lèvent pas le petit doigt en cas d'agression.

— Parce que vous savez qu'il y aura une prochaine fois ?

Bien sûr que le meurtrier ne va pas s'arrêter là ! C'est une évidence !

Je ferme les yeux. Je désire éteindre cette satanée caméra… mais mes sortilèges ne semblent pas assez technologiques pour enrayer le mécanisme. Il est pourtant urgent que je dévoile mes déductions sans mettre mon identité en danger. Pour cela, il faut que je trouve un moyen détourné de lui parler de mes talents.

— Bon, Marwan, j'ai des choses importantes à te révéler.

— Je n'attendais que ça, dit-il en se penchant sur le bureau qui nous sépare.

— Tu te rappelles que j'ai des talents de… euh, médium, n'est-ce pas ? dis-je entre mes dents.

— Oui, bien sûr, et Louis-Tomas est un vaudou, et moi un lutin du père Noël.

Moi qui croyais que la pilule serait plus facile à avaler en invoquant le spiritisme plutôt que la sorcellerie.

— Quand tu parles comme ça, tu me fais plutôt penser à un sbire du croquemitaine. Je te garantis que j'ai des dons surnaturels.

— Vous pouvez inventer ce que vous voulez, mademoiselle, pour moi, vous n'êtes qu'une suspecte à la recherche de prétextes fumeux.

— Je te jure que je suis sensible à des phénomènes non perceptibles par le commun des mortels. Je suis capable de servir d'intermédiaire entre les esprits et les hommes… et je peux t'assurer que ces assassinats ont été commis par un démon.

— De mon point de vue, tous les meurtriers sont des démons, je vous l'accorde.

— Cesse de plaisanter. J'en suis arrivée à cette conclusion à cause de la nature des victimes et du mode opératoire, impossible à réaliser pour un humain. En tout cas, pour les deux premières, marmonné-je encore.

— Voyez-vous ça, mademoiselle émet des conclusions. Voulez-vous mener l'enquête à ma place, peut-être ?

— Eh bien, je ne prétends pas usurper ton grade de lieutenant, mais je sais que tu n'y parviendras pas sans mon aide.

Marwan ne peut s'empêcher d'éclater de rire et moi, je ne peux m'empêcher d'apprécier le pétillement de ses prunelles, l'alignement de ses dents bien blanches.

Je suis irrécupérable.

— Voda était une ondine, Alvina une bacchante et Zara passait pour une gargouille, dis-je d'une traite, la façon dont on les a tuées laisse à penser que c'est un démon qui a fait ça, car un humain ne peut noyer une créature de l'eau, ni enivrer une prêtresse du vin…

— Bon, tu m'as l'air complètement barrée, ma pauvre ! Encore pire que la fois où tu as voulu sauver le monde dans les catacombes ! Je vais demander des analyses d'urine et de sang pour détecter des traces de drogue. Je ne sais pas ce que tu as sniffé, mais ça semble plutôt chargé !

Finalement, j'aimais mieux quand il me vouvoyait !

L'ancien flic de la brigade des stups reprend le dessus, mais je ne vais pas le laisser se moquer plus longtemps. Je ne veux pas faire de la magie en étant filmée, même pour me disculper. C'est un trop grand risque pour la communauté. Il faut que je trouve des arguments percutants.

— Je t'en prie, écoute-moi ! Je suis la seule à pouvoir t'aider ! On présumait que tous ces crimes étaient liés au *P'sycat*, mais c'est une fausse piste. Ils nous ramènent tous à moi.

— Tu rejoins mon point de vue, enfin !

— Donc, tu peux essayer d'envisager mon hypothèse, dis-je en posant mes mains menottées sur la table, imagine que, contrairement à toi, le meurtrier croie vraiment que je suis une medium. Il s'attaque à des créatures surnaturelles pour une raison que je ne comprends pas encore, mais il semble m'adresser un message en plaçant les corps de façon que je les retrouve toujours. Ce sont des signaux. Il sème des petits cailloux sur le chemin. Il a besoin de reconnaissance. Il sait très bien que je vais identifier l'essence magique de ses proies et, par la même occasion, la sienne.

— Formidable, maintenant tu es devenue *profiler,* spécialiste des sciences occultes, se moque Marwan, et comment est-ce que ça s'enferme un démon ?

— C'est là que j'interviens ! Je peux aider la police avec mes pouvoirs.

— Tu es surtout suspecte, car tu es le seul point commun entre toutes les victimes et tu tentes de nous embobiner avec des histoires à dormir debout.

Il faut que je sorte de cette prison, ça commence à sentir le roussi pour moi.

— Bien sûr, tu vas me dire que les bougies utilisées ont servi à une cérémonie ou un sabbat de sorcière.

— Les bougies ? Quelles bougies ? Je me rappelle que Zara en avait une collée sur le front, mais je ne suis pas au courant pour les autres.

Marwan pousse un soupir de lassitude et étale devant moi des photos. Je déglutis à la vue de ces pauvres créatures massacrées. Une chandelle blanche était dissimulée dans la poche de la robe de Voda Koval. Une rouge, semblable à celle de Zara, était glissée sous la ceinture d'Alvina. Les désigner par leur prénom me réconforte.

— Ce ne sont pas des bougies enchantées, en général les nôtres sont noires, dis-je avec le plus grand sérieux, mais ça pourrait rappeler un rituel. La flamme d'un cierge qui se consume exprime l'idée du sacrifice. C'est pourquoi on y a recours, c'est un symbole d'offrande. Les chandelles servent de support pour créer une relation avec le monde invisible.

Cet indice apporte un début de réponse à mes questions ! Il semble bien que le meurtrier octroie ces cadavres en sacrifice… mais à qui et pourquoi ?

— Je vois que tu as été à bonne école avec Louis-Tomas, marmonne Marwan entre ses dents, tu répètes ces salamalecs ésotériques comme si tu y croyais.

— Je ne fais qu'évoquer ce que n'importe quel fidèle apprend dès le plus jeune âge au catéchisme…

— Je suis musulman, pour ta gouverne.

— Le symbole de la bougie est commun à toutes les religions, comme de nombreux autres rituels, n'en déplaise à vos œillères de pratiquants.

— Nous ne sommes pas là pour parler de théologie.

— En effet, même si la sorcellerie n'est jamais qu'une forme bien supérieure de relation avec le divin qui compose l'univers qui nous entoure.

Marwan hausse les épaules et entreprend de ranger les photos.

— Je ne peux pas expliquer autrement la présence des cierges que par la volonté de signer un sacrifice. Est-ce que les premières victimes avaient un numéro marqué sur la peau ?

— Tiens, tiens ! Voici un détail que nous n'avons communiqué à personne. Te rends-tu compte que cette remarque te rend encore plus suspecte ?

— J'ai vu le numéro 3 fraîchement tatoué sur l'abdomen de Zara, euh, Jean-François, et il était entouré d'une grossière étoile. Si les autres avaient ce genre de mutilation, on pourrait avoir un début de piste.

— Je peux te le dire à ce stade de l'instruction, soupire Marwan, plus intrigué qu'il ne veut l'admettre par mes connaissances, Alvina Bordeaux avait le numéro 2 gravé sur l'épaule. Voda Koval, le 1 sur la hanche. Tous entourés du même pentacle. C'est le signe des sorcières, non ? Donc, quand tu te targues de faire partie de la clique, cela ne fait que t'accabler.

— C'est un raccourci que ton intelligence doit te permettre d'éviter, Marwan. Je pense que c'est un avertissement, au contraire ! dis-je d'un air de plus en plus alarmé, il s'agit bien d'une liste qui ne fait que commencer ! Quelqu'un, qui considère les êtres magiques comme une menace, ou comme une erreur, a décidé de les éliminer cruellement ! En cela, ce monstre fait preuve d'un comportement terriblement humain.

— Qu'est-ce que tu racontes ?

— Cette façon de procéder est répandue chez les humains essentiellement. Ils choisissent de faire disparaître celui qui ne leur ressemble pas, la plupart du temps sans motif valable. Poussés par leur peur de l'autre, ils décident d'un génocide sur des idées préconçues. Cette histoire d'étoile comme signe distinctif m'en rappelle d'autres.

— Garde tes leçons de morale, Alnaïr, et arrête de délirer. Personne ne prend pour cible les créatures magiques, parce que ça n'existe pas !

— Tu sais au fond de toi que j'ai raison !

Un petit homme replet entre soudain dans la pièce sans frapper.

— Bonjour, dit-il avec un hochement de tête bref, je suis maître Jonas Delphin du cabinet *Delphin & Associés*. Je représente mademoiselle Zélindor.

J’ouvre de grands yeux étonnés. Je n’ai pas demandé d’avocat. À moins qu’une bonne âme ait décidé de m’en envoyer un, ce qui est plus intelligent que d’essayer de venir me rencontrer pendant ma garde à vue.

— Merci de vous asseoir, maître, répond froidement Marwan, à ce stade de l’audition, vous n’avez pas accès aux pièces du dossier, donc je vous enjoindrai de patienter pour poser vos questions à décharge.

— Vous ne m’avez pas bien compris, lieutenant. Je n’ai pas besoin d’étudier votre dossier cousu de fil blanc. Mademoiselle Zélindor n’a rien à faire ici en tant que suspecte. Les témoignages concordent pour dire que, pour chaque meurtre, elle était absente au moment des faits. Elle s’est retrouvée sur les lieux une fois que le mal avait été commis. Aucune charge ne peut être retenue contre ce simple témoin. Vous ne pouvez pas non plus la garder en tant que témoin, puisque le délai maximum est de quatre heures selon la loi, et qu’il est largement dépassé.

Le petit homme me prend par le bras et m’aide à me lever avant que Marwan n'ait le temps d'ouvrir la bouche.

— N’essayez même pas de protester, lieutenant, j’ai de quoi vous envoyer sur la sellette. Entre le malencontreux oubli d’une visite médicale obligatoire et l’enregistrement illégal que je vois là, dit-il en pointant son doigt replet sur la caméra, mademoiselle Zélindor n’est pas mineure, que je sache, donc cette caméra n'a pas lieu d'être. Bien entendu, aucun fichier numérique ne sera conservé, puisque non recevable.

J’ai l’impression que, sous sa barbe de deux jours, Marwan est en train de piquer un fard. Je me laisse pousser dehors par mon sauveur. Je me sens vraiment ridicule avec ma minuscule robe tire-bouchonnée, mon legging en croco et mes pieds nus, mais je jubile ! Nous signons tous les documents nécessaires en un tour de main et je suis libre ! Maître Delphin, qui semble connaître les lieux comme sa poche, m’entraîne dans son sillage avec fermeté.

Je me demande si c’est Marie d’Archambault qui a fait jouer ses relations, mais quand je débarque dans la rue à la suite du petit homme pressé, j’obtiens ma réponse. J’ai la désagréable surprise de découvrir Slem Jente adossée à une berline noire garée sur un emplacement réservé à la police. Je ne sais comment Kval Darlig a eu vent de mes déboires, mais il m’a envoyé sa chienne de garde à la rescousse. Même si cette dernière se serait bien passée de cette mission.

À travers ses fines lunettes, ses yeux me lancent ses habituels éclairs jaspés, mais son visage reste impassible. Slem Jente garde les bras croisés en position fermée. Pas un cheveu ne dépasse de sa coiffure au carré. Son corps mince est serré dans un tailleur à la coupe parfaite,

mais androgyne. Comme d'habitude, la seule concession qu'elle accorde à la féminité est une paire de Padovan vernies avec talons doublés de fuchsia.

Je reconnais cette marque à coup sûr, car elle est la favorite de ma sœur Karumai… et des nombreuses magiciennes qui la suivent dans tous ses conseils de mode. En cela, elles se laissent influencer par les *posts* Instagram au même titre que les humaines.

Je me demande si Slem Jente ne serait pas un peu sorcière, pour agir de la sorte. Cependant, je n'éprouve aucun lien de sororité avec elle, au contraire ! Son aura est rouge, comme pour toutes les personnes puissantes et volontaires. Il faudrait que je puisse la toucher longtemps pour ressentir sa nature véritable, et encore, si elle n'était pas retranchée dans une carapace de protection. Je doute fort que madame-porte-de-prison me laisse, ne serait-ce que la frôler sans m'arracher les yeux !

Le regard qu'elle me jette à travers ses lunettes griffées est celui d'une panthère dégoûtée à la vue d'un pigeon miteux. Néanmoins, elle m'ouvre la porte arrière et m'invite à monter. J'ai un peu honte de poser mes fesses sur le cuir de luxe, mais après tout c'est encore mieux qu'un taxi ! Sans un mot, Slem Jente s'installe à l'avant avec le chauffeur tandis que maître Delphin prend congé avec un ton rassurant. Il s'échappe avec la même célérité qu'il a mise pour entrer dans ma vie.

Avant de démarrer, madame-boute-en-train claque violemment la vitre de communication et une petite musique d'ascenseur se diffuse par les microphones des portières. Je ne sais si elle a décidé de me torturer avec du Richard Clayderman ou si elle essaie d'étouffer la conversation houleuse qu'elle entreprend avec son iPhone. Peu m'importe, je me dis qu'elle m'a été envoyée par mon chevalier servant qui jongle avec les millions et avec les battements de mon cœur d'artichaut. J'apprécie la situation.

Je m'endormirais volontiers dans la tiédeur de l'habitacle vu le nombre d'heures de sommeil en retard que j'ai accumulées. Cela m'apprendra à roupiller sur le canapé de Louis-Tomas pendant six mois. C'est comme si le destin se vengeait pour autant de temps perdu.

Je devrais me méfier, ne pas faire confiance à cette femme. Peut-être est-elle en train de m'enlever pour m'égorger dans un coin afin d'éliminer une rivale ? Je suis partie du principe qu'elle travaille pour Kval, mais, après tout, elle ne m'a rien dit. Est-ce qu'on peut s'amuser à payer un avocat hors de prix uniquement pour faire sortir une suspecte de prison où elle était en fait à l'abri ?

Malgré mes doutes et mes craintes, le moelleux de la banquette et la douceur du chauffage ont raison de moi. À moins que quelqu'un ait vaporisé un gaz somnifère à l'arrière du véhicule ? Je plonge dans un

sommeil si profond que je suis incapable de dire où je suis lorsque je soulève les paupières, après sûrement des heures de route.

Princesse

Lorsque la voiture ralentit et subit de légers soubresauts, je finis par ouvrir les yeux. Je ne sais pas vraiment où nous débouchons, d'après le décor, nous sommes toujours dans Paris. La virée fut de courte durée, contrairement à mon ressenti. Nous pénétrons sous une immense porte cochère dans une cour pavée au fond de laquelle se dresse une ancienne demeure de style haussmannien. C'est apparemment devenu un hôtel de luxe contemporain, si j'en juge par la ribambelle d'employés en uniforme bleu marine qui s'empresse sur le parvis.

Après m'avoir ouvert la portière et aidée à quitter son véhicule, le chauffeur m'abandonne devant l'entrée. Slem Jente ne daigne pas m'accorder la moindre explication et repart aussitôt. J'ai l'impression qu'elle vient de se débarrasser d'un chien errant dans un élevage de pure race et qu'elle ne veut pas être prise sur le fait.

Le voiturier et le bagagiste en sont pour leurs frais : point de valise, point de berline. Je me sens d'autant plus sotte avec ma tenue dépenaillée et mes bras ballants, telle Cendrillon surprise après minuit. Point de prince charmant pour m'accueillir, non plus. Je me demande si Slem Jente ne m'a pas joué simplement un sale tour pour me ridiculiser un peu plus.

— Soyez la bienvenue dans l'hôtel Alfred Sommier, m'annonce un individu en costume bleu.

Il semble être un majordome bien élevé et formé à toutes sortes de situations, car il ne fait aucun cas de mon apparence.

— Merci, mais je pense qu'il s'agit d'une erreur…

— Monsieur Darlig ne commet jamais d'erreur, me reprend-il d'un air d'évidence, vous êtes Alnaïr Zélindor et nous escomptions votre venue.

Je pousse un léger soupir de soulagement et détaille les lieux avec plus d'attention. Je ne m'attendais pas à ce que mon homme d'affaires norvégien loge dans un ancien hôtel particulier de la bourgeoisie parisienne. Je le voyais dans un endroit moderne et policé, qui correspondrait à son métier, à la pointe de la technologie.

Le majordome m'invite à entrer sans autre forme de procès, il ne me demande même pas de prouver mon identité. Mon séjour au Bastion m'a donné des réflexes pavloviens, je ressens le besoin de

sortir mes papiers toutes les cinq minutes.

J'écarquille les yeux devant le décor que je trouve somptueux. Nous traversons une succession de pièces de réception spacieuses, emplies d'une profusion de dorures, de mobilier délicat, de bibelots raffinés. Un escalier monumental de marbre gris nous fait face, éclairé d'une cascade de lanternes et soutenu par deux caryatides aux seins dénudés. J'ai l'impression d'avoir fait un saut dans le temps.

Un liftier souriant me conduit directement au cinquième étage, dans une suite dont le parquet blond accueille mes pieds glacés avec bienveillance. La vue est exceptionnelle sur la tour Eiffel et la butte de Montmartre, malgré le ciel chargé de brume. La hauteur de plafond culmine à plus de quatre mètres, je n'ose pas imaginer la note de chauffage. Machinalement, je me rapproche de la cheminée de marbre qui n'est pas condamnée et offre la caresse d'un délicieux feu de bois.

— Monsieur Darlig vous propose de patienter et de vous reposer dans sa suite en attendant son retour. Il vous donne rendez-vous à dix-neuf heures au jardin d'hiver pour le dîner, m'explique le jeune homme en livrée bleu et or.

Pour un peu, je me prendrais pour *Pretty Woman*, mais le scénario est moins romantique que prévu. Mon futur amant et moi allons éviter le pique-nique-moquette pour un repas plus formel dans une salle commune. Voilà qui est galant de la part de Kval, il songe sûrement à préserver ma réputation, mais mes instincts primaires s'en trouvent quelque peu déçus. Je le voyais bien me rejoindre directement sous la couette de l'immense lit aux dorures ciselées et aux coussins tentateurs. Au lieu de cela, nous mangerons face aux jardins ornés de magnolias que j'ai aperçus à mon arrivée, en compagnie de toute une population huppée qui aura les yeux rivés sur ma microrobe chiffonnée.

Je remercie le jeune employé et fouille dans ma pochette à paillettes à la recherche d'un pourboire qu'il refuse expressément. On n'est donc pas dans un film américain.

— Telle que vous me voyez, je sors de garde à vue, avoué-je avant qu'il ne tourne les talons, et je n'oserai pas descendre au restaurant dans cette tenue.

Bien tenté, Alnaïr ! Bonne excuse pour rester sous la couette.

— Même s'il jouit d'un emplacement prestigieux dans un quartier calme, l'hôtel Sommier se situe à mi-chemin entre les boutiques de la rue du Faubourg-Saint-Honoré et les grands magasins du Printemps et des Galeries Lafayette. On peut s'y rendre à pied, m'indique le liftier en rougissant à la vue de mes orteils.

Je ne connais pas ces enseignes, mais, à l'évocation de leurs noms, je sais que mon maigre pécule ne me suffirait pas à m'y payer une seule chaussure.

— Je vais voir ce que je peux faire pour vous dépanner, mademoiselle, chuchote le garçon confus, n'hésitez pas à vous mettre à l'aise en attendant. La salle de bains est par ici.

Je devine que son air poli lui interdit de faire mention de mon odeur corporelle, mais je suis consciente qu'après toutes mes péripéties nocturnes, je dois sentir le chacal. Dès qu'il a refermé la monumentale porte à double battant, je me précipite dans la luxueuse baignoire ! Je ne me fais pas prier pour utiliser l'ensemble des produits de beauté Guerlain qui sont joliment présentés sur un plateau de marbre.

Tandis que je souffle des bulles dans le bain aux douces fragrances, je me demande ce que je suis en train de faire là. Je ferais mieux de filer pour avertir Louis-Tomas de la découverte d'un troisième cadavre et de mon implication dans l'affaire, ce qui, par un effet boule de neige qu'il ne risque pas d'apprécier, a rappelé son nom au bon souvenir de la police. J'ai aussi besoin de son avis éclairé à propos des indices tels que les bougies et les scarifications. Après tout, c'est lui le spécialiste des rituels en tout genre, des poupées transpercées et des amulettes magiques.

Pourtant, je suis incapable de quitter ce cocon douillet, même si, quand on se réfère aux volumes des pièces, cette comparaison n'a aucun sens. L'endroit demeure plutôt intimidant et majestueux, avec ses innombrables dorures, ses portraits venus de siècles dévolus. Il est imprégné d'histoire et de noblesse. J'y fais figure d'oisillon déplumé, tombé du nid, justement.

Je finis par appeler Louis-Tomas avec le poste fixe de la suite, soulagée qu'il réponde à un numéro inconnu. Je lui explique que j'agis ainsi pour éviter d'être repérée. Cette précaution le fait hurler de rire.

— Tu sais que, même avec ton téléphone éteint, la police peut te géolocaliser grâce à la puce ?

— Pour ta gouverne, sache que j'ai fait exprès de l'oublier au *P'sycat* !

Le petit sifflement émis par le combiné me remplit de fierté : j'ai coupé la chique à mon dealer préféré.

— Bien sûr, ils peuvent aussi avoir mis ton poste sur écoute, mais ça m'étonnerait qu'ils aient obtenu une commission rogatoire si rapidement, ajouté-je d'un ton pompeux.

— Bon, mademoiselle qui se prend pour James Bond, tu vas me faire le plaisir de rentrer sur-le-champ, je vais te dénicher une planque discrète en attendant que la lumière soit faite sur cette brochette de meurtres.

— Oh, Louis-Tomas ! Je ne peux pas avoir trouvé une meilleure cachette, personne ne cherchera une souillon telle que moi à l'hôtel Sommier !

— La police va immédiatement faire le rapport entre ton Norvégien et ses avocats ! Tu ferais mieux de filer. Je viens même te chercher, si tu veux !

— Tu n'imagines même pas dans quel luxe je baigne ! Laisse-moi profiter d'au moins une nuit dans ce palace ! Une seule nuit de débauche et de confort !

Un heurt discret à l'immense porte double me fait raccrocher, sauter dans un peignoir avec de délicieux frissons. Je suis ravie de retrouver Kval dans cet accoutrement affriolant, mais, à ma grande déception, c'est une frimousse constellée de taches de rousseur qui apparaît dans l'ouverture.

— Bonjour, mademoiselle, je suis envoyée par mon collègue, m'explique la jeune fille qui me tend un paquet, il a pensé que ceci pourrait vous dépanner.

Je découvre avec effarement une robe bleu marine des plus sobres et une paire de Converse blanches.

— C'est une tenue de rechange que j'ai empruntée à la lingerie, précise-t-elle avec un clin d'œil, elle est assez passe-partout. Si vous ne portez pas la ceinture dorée, on ne vous identifiera pas comme une employée. Pour les baskets, ce sont les miennes, car personne d'autre ne chausse du 36.

— C'est très aimable, mais je ne peux pas accepter !

— Ne vous inquiétez pas, je les emporte uniquement pour faire les trajets en métro. Je n'en ai pas vraiment besoin pour ce soir, précise-t-elle en me montrant ses ballerines bleues.

J'accepte le paquet avec un demi-sourire. Certes, on est largement en dessous de la scène de relooking du film que j'ai évoqué tout à l'heure. Le majordome ne va pas me prêter une rivière de diamants ni une robe de créateur. L'avantage, c'est que si je me dégote un tablier blanc, je pourrais peut-être éveiller les fantasmes de Kval ainsi déguisée en soubrette.

Contrairement à mon habitude de malapprise, comme dirait Marie d'Archambault, je me répands en remerciements enthousiastes et promets de rendre le tout en excellent état. Lorsque je mets la robe, je constate que j'ai plutôt l'air d'une bonne sœur. La jeune fille a une morphologie différente de la mienne. Son uniforme est d'une parfaite élégance sur son corps plantureux, mais, sur mon dos, il ressemble à une chasuble qui tombe à mi-mollet, avec un effet vieillot des plus tristes.

Je ne parle même pas de l'allure que j'ai quand je complète le tout avec les sneakers sans chaussettes.

Parfois, j'aimerais avoir la méchanceté de ma grand-mère pour jeter un anathème contre le sort lui-même. Toutefois, je n'ai pas le temps pour ces jérémiades, car la pendule aux dorures surannées me rappelle

que je dois prendre le chemin du restaurant. Mon estomac est tout à fait sur la même longueur d'onde, et je dévale les cinq étages par l'escalier. Encore une fois, un vieux réflexe adopté aux *Jardins du temple* me fait oublier l'ascenseur.

J'arrive dans la vaste salle à manger qui donne sur la closerie à travers une immense verrière de style industriel dont le modernisme se fond parfaitement avec le rétro des chaises à médaillon et de la vaisselle ciselée. Il n'y a pas un coin où porte le regard qui ne soit décoré à la perfection. J'ai beau jouer les dédaigneuses, je dois avouer que je me sens bien loin de ma case au sol de terre battue et de mon toit en tôle ondulée au fond de la *Ravine Grand-Bois*.

Le maître d'hôtel m'intercepte, alors que je scrute la salle. Je m'apprête à lui résister, persuadée qu'il me prend pour une femme de ménage qui s'est trompée d'étage, ou une provinciale ébahie, ce que je suis. Je fais volte-face et bouscule un client qui patientait derrière moi. Pour éviter d'être déséquilibrée, je me raccroche à sa veste.

— Tout doux, mademoiselle ! Je vous reconnais bien là ! raille une voix que j'identifierais entre mille, que serait une rencontre avec Alnaïr Zélindor sans quelques chocs bien sentis !

Kval m'empêche de tomber en me saisissant par la taille. Je me colle spontanément contre son torse. Bon, d'accord, je n'avais peut-être pas besoin de ces quelques secondes de répit, mais je suis attirée de façon irrésistible par ce mortel. Il exhale une odeur d'épices et de cannelle qui me met encore plus en appétit que je ne l'étais déjà.

— Allez-vous dire qu'une demi-portion comme moi peut vous ébranler, monsieur Darlig ? dis-je en levant les yeux vers lui.

Même si son regard vert m'envoûte, je devine le maître d'hôtel qui s'éclipse sur le côté. Il est soulagé de voir que je suis tombée sur la personne avec laquelle j'avais rendez-vous. Il n'était pas là pour m'expulser, mais pour me guider, et je passe doublement pour une sotte.

Je m'écarte vivement des bras de Kval qui découvre alors avec plus de précision mes choix vestimentaires. Son regard étincelle d'un soupçon d'amusement, mais il ne se permet aucun commentaire. Heureusement pour lui. Je devrais déployer mes talents de sorcière pour qu'il oublie mon apparence de bénédictine en baskets. Je pourrais commencer par lui faire comprendre que je ne porte aucune lingerie. Je n'ai pas eu le courage de remettre la guêpière, d'autant qu'il faudrait une notice d'utilisation de plusieurs pages pour reproduire le savant laçage d'origine.

Kval tire ma chaise afin que je m'installe et je décide que les humains ont vraiment de bons côtés, même si une petite voix me crie que je ne suis pas empotée au point de ne pas réussir à m'asseoir toute seule. Je la fais taire et goûte sans vergogne à la galanterie de mon

hôte.

— Je vous remercie pour cette invitation, dis-je en prenant place avec toute l'élégance que je peux imprimer à ma fluette silhouette.

— C'est toujours un plaisir et une source d'inspiration de passer du temps avec vous, dit-il, légèrement moqueur.

— Vous devez me dire combien je dois vous rembourser pour l'intervention de maître Delphin.

— Une broutille, n'en parlons plus.

— Comment saviez-vous que j'étais en garde à vue ?

Il me fixe en plissant les yeux. J'ai l'impression qu'il peut me mettre à nu d'un simple regard. Cela me convient tout à fait.

— J'ai mes sources, mademoiselle.

— Que vous ne dévoilerez pas à la délinquante que je suis ?

— J'aime conserver une part de mystère.

— Vous vous croyez dans un jeu, n'est-ce pas ?

— Avouez que cela excite… votre intérêt.

Ce n'est pas en ces termes que j'ai l'habitude d'appeler ça, mais une partie de mon anatomie est effectivement en train de se consumer. Il faut que j'avale très vite cette tartelette de homard et ces blettes multicolores sauce diable pour me débarrasser de la corvée de ces agapes comme préliminaires polis.

— Je vois que vous appréciez les mets, remarque Kval alors que j'avale d'énormes bouchées, je me doutais bien que vos « hôtes » de la journée ne se soucieraient pas de votre appétit ou de votre confort.

— Contrairement à eux, vous redoublez d'attentions. Je constate que vous avez encore une fois privatisé les lieux, dis-je avec une moue de dédain qui cache mal ma satisfaction, vous aimez étaler votre puissance, n'est-ce pas ?

— C'est un peu différent à l'hôtel Sommier. La salle à manger des Caryatides n'est ouverte que du jeudi au samedi en soirée. Comme je suis un fidèle client, le chef a décidé de lui-même de nous préparer un encas à partager ici pour, euh… pour que vous…

C'est la première fois que j'entends cet homme hésiter. C'est délectable.

— Pour que je me sente libre de mes mouvements et non prisonnière de votre petite suite sous les toits de Paris ?

Je dis ça en me léchant les doigts. Après tout, cela ne risque pas de choquer les divers clients puisqu'ils sont absents. Je vois mon bonhomme de neige norvégien qui commence à fondre de l'autre côté de la nappe blanche.

— N'appréciez-vous pas le charme des vieux hôtels particuliers ?

J'aime les efforts qu'il fournit pour rester stoïque, j'adore les tons altérés de sa voix qui trahissent ses pensées.

— Je vous imaginais dans une tour de verre et d'acier moderne,

monsieur le développeur à la pointe de la technologie.

— Un homme ne se résume pas à sa position sociale et professionnelle, soupire-t-il en se mordillant la lèvre, vous avez encore fort à apprendre sur moi, mademoiselle.

— Consentirez-vous à me révéler votre part de mystère ?

— Ne précipitons pas les choses, vous risquez de ne pas en revenir.

Je ricane discrètement. Je pourrais lui rétorquer la même chose. Rares sont les mortels revenus indemnes d'ébats dans les bras d'une sorcière. Pourtant, je suis bien décidée à ne pas laisser mes pouvoirs prendre le dessus. Je veux qu'il m'apprécie en tant que femme.

— Si nous dégustions le dessert à l'étage ? suggéré-je, impatiente.

— Volontiers, mais à une condition. Vous me promettez de vous débarrasser de cette robe dès que nous pénétrerons dans la suite. Je n'en peux plus de vous regarder, affublée de la sorte.

Nous éclatons de rire ensemble.

— Je vous permettrai de l'enlever vous-même, si ça peut soulager votre vue.

Kval se lève d'un bond et saisit ma main. Je ne l'ai jamais vu agir de façon incontrôlée avant ce soir. J'ai le sentiment qu'un flux brûlant traverse ma paume et atteint directement mon bas-ventre et mes terminaisons nerveuses. Je me laisse entraîner dans les escaliers sans même me soucier des cinq étages à gravir. Comme si cet exercice physique ne constituait qu'une mise en bouche, nous parvenons à la suite sans effort. Si notre souffle est court, c'est dû à une autre sorte d'agitation.

À peine la porte à double vantail est-elle refermée que Kval tient sa promesse : il arrache mon costume de servante d'un coup sec. Je n'ai qu'une fraction de seconde pour m'en vouloir de rendre une loque à la fille aux taches de rousseur. J'ai autre chose de plus urgent à penser. Je me délecte de l'expression de mon futur amant quand il découvre mon corps dévoilé sans pudeur. J'ai l'impression que ses yeux sont de la lave en fusion, si tant est qu'on ait déjà vu de la lave verte.

J'écarte les bras et ondule vers lui avec lenteur. Mes seins se dressent comme deux petites poires à croquer et je sais que je peux compter sur une épilation du maillot impeccable, car elle date d'hier seulement. Je profite du moment de flottement que le spectacle provoque pour m'attaquer à mon tour aux vêtements de Kval. Je suis aussi brutale que lui, mais avec moins de résultats. Même si je fais sauter quelques boutons de sa chemise Armani, il me faut plus de temps pour me débattre avec son costume et sa ceinture. Impatiente, je souhaite que ses habits se volatilisent et ils tombent miraculeusement sur le parquet. Heureusement, l'homme semble plutôt intéressé par ma bouche et, dans le feu de l'action, il en oublie toute logique.

Au moment où nos corps nus se joignent, je ressens une violente secousse. Je ne sais si c'est l'effet de la passion ou du Château Pavie grand cru que nous avons pris la peine de terminer avant de monter. Je dévore avec avidité les lèvres de mon partenaire, nos langues se découvrent avec suavité. Il glisse ses mains dans mon dos et retient ma nuque d'un geste ferme. Nos souffles se mêlent, nos peaux se collent avec une sensation de brasillement diabolique. Je ne sais pas si c'est de mon fait, mais j'essaie de contenir ma magie tant bien que mal. Il faut que je reste humaine pour profiter pleinement de ce terrien.

Il m'enlève dans ses bras et me plaque contre la cloison, mais une oscillation plus forte nous fait basculer sur le sol. Je me retrouve à cheval sur lui et m'apprête à rire, quand je vois les lustres danser dangereusement. Un craquement sinistre annonce que je ne suis pas seulement éméchée : un véritable tremblement de terre secoue le vieil hôtel particulier. De profondes fissures apparaissent dans des pans de mur dont les moulures éclatent comme du petit bois.

— Merde ! C'est un séisme ! m'écrié-je en rassemblant nos vêtements épars.

Kval reste un moment immobile sur le sol qui trépide. Il me regarde avec une intensité qui me trouble. J'ai l'impression qu'il ignore le chambardement extérieur, qu'il ne désire que moi, qu'il est prêt à poursuivre nos ébats avec une frénésie inhumaine. Je n'ai pourtant pas lancé de sort de séduction sur lui, ou je ne l'ai pas fait exprès. Je lui tends son pantalon en toute hâte et le force à se relever. Il s'ébroue et finit par me rejoindre dans le couloir.

— Par ici ! Il faut emprunter les escaliers, surtout pas l'ascenseur !

J'essaie de donner des ordres logiques, alors que tout m'échappe ! Les bibelots de prix explosent sur le parquet qui craquelle telle une gaufrette ! Suis-je à l'origine de ce désordre ? Le pouvoir que je ne sais pas contrôler s'est-il libéré pendant que je baissais ma garde ?

Lycanthrope

Nous dévalons les escaliers en même temps que les clients de l'hôtel, au milieu des hurlements et des chutes de tableaux. Les gens se bousculent sans ménagement, je joue des coudes avec autant d'égoïsme que mes semblables pour tenter de rester près de mon amant. Lorsque nous arrivons enfin dans le hall d'entrée, les secousses paraissent se calmer. Je m'arrête une seconde pour reprendre mon souffle et pester intérieurement contre moi-même. Je suis encore pieds nus et je viens de m'écorcher contre un carreau déchaussé.

Kval se tourne vers moi et me tend la main, une fraction de seconde. C'est alors qu'un grand fracas couvre tous les autres sons. Une caryatide qui surplombait les escaliers s'effondre sur mon compagnon ! Je vois avec horreur son corps disparaître sous les décombres. J'entends un cri de bête qui me perce les oreilles pendant un temps qui me semble infini, jusqu'à ce que je comprenne que mes cordes vocales brûlent ! C'est moi qui hurle en essayant d'arracher les gravats à mains nues. Je me prends à invoquer tous les sortilèges que je connais, mais ils se télescopent dans ma bouche. Mes suppliques forment une prière informe et vaine.

Non ! Pas une quatrième victime ! Pas par ma faute !

S'il ne s'était pas retourné pour m'attendre ! Si je n'avais pas provoqué ce séisme ! S'il ne m'avait pas fait entrer dans sa vie ! Si je n'utilisais pas mes dons à tort et à travers ! Rien de tout ça ne serait arrivé. Ma famille a raison. Je dois me terrer dans un coin et disparaître ! Je dois éviter les autres, surtout ceux que j'apprécie ! Je dois me cacher en attendant que ce maudit pouvoir s'éteigne !

Je ne sais combien de temps je passe à m'écorcher les doigts, jusqu'à ce qu'un pompier me saisisse par les épaules et m'entraîne de force dans la cour. Les secousses sont apaisées, mais les clients attendent à l'extérieur. Il y a peu de blessés, mais le décor est chaotique. Pantelante, je découvre l'ampleur des dégâts. Les panneaux ornementaux sont déchirés, les pavés disjoints. Le directeur se lamente. Il répète à qui veut l'entendre que les travaux de rénovation tout récents s'élevaient déjà à des millions.

Je m'en fiche totalement, même si je dois avouer que l'hôtel est méconnaissable. Les murs sont fendus, les corniches ont atterri dans les jardins, cette image me fait penser à Petra et aux statues qui

prennent vie. Je me demande dans quelle mesure la caryatide ne s'est pas jetée *volontairement* sur Kval. Ou bien sur moi ? Elle a manqué son coup à cause du temps d'arrêt que j'ai marqué sur la dernière marche, mais peut-être me visait-elle au nom de je ne sais quelle malédiction, comme les ondines ou les bacchantes ?

Alnaïr, reprends-toi, tu es sûrement en train de délirer.

Dans un brouillard glacé, un brancard emporte Kval vers l'ambulance. Sa peau nue est déchirée sur les bras et le flanc, ses yeux sont tuméfiés et il saigne abondamment du nez. Je constate avec soulagement qu'il respire encore. Les pompiers ne s'agiteraient pas tant s'il était mort.

— À quel hôpital l'emmenez-vous ? Puis-je monter avec lui ? quémandé-je d'une voix misérable.

Tout à coup, une main glacée me saisit par l'épaule. Je fais volte-face et me retrouve nez à nez avec Slem Jente. Ses yeux ne lancent plus seulement des éclairs : ils sont la foudre. Leur éclat me transperce avec une violence inconcevable tandis que ses doigts imprègnent leur marque sur ma clavicule. Encore quelques secondes, et je crois que mes os ne résisteront pas à la pression.

La jeune femme n'a pas besoin de parler. Je reçois sa haine et ses reproches muets en pleine face tandis qu'elle m'écarte de son chemin et se jette à l'arrière de l'ambulance. Avant que la portière ne se referme, j'ai le temps de la voir se pencher avec adoration vers le corps meurtri de son patron. Leur proximité me blesse et, pourtant, elle me sert d'électrochoc. Slem Jente a raison, je ne suis qu'une inconnue, une petite chose redoutable qu'il faut éloigner à tout prix.

— Ses jours ne sont pas en danger, déclare une voix à mon oreille, viens, maintenant, on doit s'éclipser, *ti'fille*.

Louis-Tomas me tend un casque et m'entraîne au coin de la rue. Hébétée, je le suis sans résister jusqu'à l'endroit où il a garé un scooter entre deux voitures de luxe.

— Qu'est-ce que tu fais là ?

— Je me doutais que tu ne ferais pas long feu dans un tel endroit, raille-t-il, enfin, je pensais qu'ils allaient te mettre à la porte, pas que l'hôtel n'aurait plus de porte après ton passage !

Lui aussi suppose que je suis à l'origine de ce désastre. Je savais bien qu'il ne fallait pas me lâcher en liberté dans la ville, je provoque désolation et malheur dans mon sillage. Je regarde Louis-Tomas enfoncer ses dreads dans un demi-casque en cuir orné d'une tête de mort et de deux ailes blanches avant d'enfourcher le vieux scooter. La scène est tellement surréaliste que j'éclate d'un rire nerveux.

— D'où sort cet engin ?

— Je l'ai emprunté, il y avait urgence. Je ne pouvais pas abandonner la princesse aux pieds nus dans un château trop grand

pour elle.

Je constate une nouvelle fois que je suis complètement gelée. Je déteste ce pays, je déteste cette saison. J'abhorre l'univers tout entier ! Je regarde l'ambulance s'éloigner et je prends place à l'arrière du deux-roues d'un air dépité. Sur tout le trajet du retour, j'enserre la taille maigre de Louis-Tomas et laisse couler mes larmes contre son blouson. Je sais que je pourrai compter sur sa discrétion.

Une fois à l'appartement, je me précipite sur la commode pour y retrouver mon jogging-doudou et de grosses chaussettes. Puis, je m'enveloppe dans la couverture et me jette sur le sofa en soupirant.

— On ne va pas rester au logis, *ti'fille*. Ton flic chéri est passé dans l'après-midi ! Heureusement que tu n'étais pas là, mais il va revenir à la charge.

— Bon sang ! dans quelle langue faut-il le répéter ! Je n'ai rien fait !

— Je crois que la police n'en a pas fini avec toi. En tout cas, pas Marwan. Tu n'aurais pas dû lui laisser un souvenir impérissable.

Je n'apprécie pas le trouble que ses paroles à double sens provoquent en moi.

— Arrête avec tes stupides insinuations.

— Ce sont des affirmations, je sais très bien ce que je vois. Ce mec t'a dans la peau, s'esclaffe Louis-Tomas en s'affairant dans la petite pièce.

Je me méfie quand je l'observe préparer un sac avec un duvet, son pull le plus confortable, un thermos de café bouillant, une lampe torche et autres accessoires dignes d'une randonnée sur l'Everest.

— Je vais te conduire dans une planque pour cette nuit. Le temps que ça se tasse.

— Où se situe ta cachette ?

— La Fosse-Maussouin est une ancienne mine qui a été dépilée et la plupart des carrières de gypse ont été comblées par la ville. Depuis l'an dernier, les travaux de réhabilitation sont terminés et le parc a été inauguré en grande pompe comme un endroit totalement sécurisé. Pourtant, il existe des galeries profondes qui sont encore accessibles, pour qui connaît le passage, dit-il en me tendant des rangers.

Je ne préfère pas savoir où il s'est procuré tout cet attirail. Je le suis docilement dans la nuit à travers le quartier désert, nous dépassons l'entrée principale du parc, nous longeons la lisière du bois jusqu'à une vaste esplanade où on remarque que la colline a été tailladée par des engins puissants. Les flancs sont abrupts, blancs et gris. Nous contournons un ancien bunker allemand enfoui sous un rideau de feuillages.

Louis-Tomas m'indique un vestibule dérobé sur le côté. Comme je refuse d'avancer, il passe le premier dans cette bouche noire qui s'ouvre sur les profondeurs. Nous progressons dans ce qui peut

ressembler à une grotte, mais s'avère être un tunnel creusé par l'homme. On distingue des vestiges de boisages en ciel de carrière et des piliers de gypse monumentaux. Même si les bulldozers ont défiguré les lieux, un long souterrain à moitié comblé paraît encore accessible, pour peu qu'on rampe pendant quelques mètres sur des monticules de gravats. Mon survêtement est sale comme si j'avais randonné pendant des semaines. Nous débouchons bientôt sur une cavité plus vaste, épargnée par les hommes, où gît un lac envasé.

— Ne t'approche pas, ce sont des sables mouvants de glaise, prévient Louis-Tomas qui contourne la berge avec précaution.

— C'est sûr que les flics ne me trouveront jamais par ici, les croque-morts non plus, si besoin.

Louis-Tomas se contente de soupirer et me montre le chemin avec sa lampe. Le faisceau balaie les parois et dévoile par intermittence un décor lugubre et grandiose. La roche tranchée par les humains suinte et scintille par endroits. Comme je suis le nez en l'air, je trébuche sur un obstacle que je n'ai pas distingué. Le sol semble couvert d'une myriade d'yeux énormes qui me regardent fixement. Je fais un bond en arrière et m'agrippe à Louis-Tomas.

— Qu'est-ce que c'est que ces trucs qui grouillent ?

Il allume les parois avec sa torche et éclate de rire.

— Désolée, rien de monstrueux ! Ce sont des masques à gaz allemands qui ont été oubliés après la Seconde Guerre mondiale.

Je me retiens de lui dire que la notion même de guerre mondiale est monstrueuse. Je n'ai pas envie d'ergoter à ce stade de la balade.

— Oh merde ! La prochaine surprise, c'est une ancienne mine antipersonnel ?

— Personne n'a encore jamais sauté, mais qui sait ? se moque Louis-Tomas avec une désinvolture qui m'agace.

Enfin, il m'indique une porte complètement rouillée dans un renfoncement. Lorsqu'il l'ouvre, les gonds produisent une plainte lugubre. Louis-Tomas s'empresse d'allumer une lampe-tempête pendue au chambranle et la lueur jaunâtre dévoile une cavité aménagée en pièce. Ou en geôle. Un lit de camp est déplié dans un coin et un poêle à mazout empeste tandis que mon guide tente de l'enflammer.

— Te voilà chez toi, à l'abri, au moins pour l'instant.

— Tu dois être au fait que je viens de subir une journée en garde à vue dans une cellule étriquée, n'est-ce pas ?

— Oui, eh bien, comme ça tu es habituée.

— Quand je pense que je devais passer la nuit dans un cinq étoiles luxueux et bien chauffé !

— Ce n'est pas moi qui l'ai fait exploser, *ti'fille* !

— Ce n'est pas moi non plus ! protesté-je faiblement en me laissant tomber sur le lit grinçant.

— Ce tremblement de terre n'avait rien de naturel, pour qui sait déchiffrer les signes, dit-il d'un air inspiré.

— Ne fais pas ton vaudou avec moi. Je me doute bien qu'il n'y a pas de tels séismes sur le vieux continent. Je n'en suis pas responsable, mais je devine qui est à l'origine de cette catastrophe qui s'apparente plus à une attaque.

— Pourquoi dis-tu ça ?

— Je crois que ce sont les caryatides de l'entrée qui se sont énervées contre moi. À l'instar des ondines et des bacchantes, elles se dressent toutes sur mon chemin !

— Il faut un événement d'importance pour faire bouger une statue, en général, les aléas de cet univers les laissent de marbre, s'esclaffe Louis-Tomas.

— Tout le monde pense que c'est ma faute, même toi, protesté-je sans rire de sa blague, mais c'est faux !

— Je ne comprends pas pourquoi elles auraient fait ça, car tu m'as dit au téléphone que la dernière victime n'était pas une des leurs, mais un simple humain.

— C'est à n'y rien comprendre, je sais. Peut-être Zara a-t-elle été tuée par erreur. Ce dont je suis sûre, c'est que les victimes subissent une sorte de rite satanique, comme le prouve l'utilisation des bougies et des pentacles.

— Tu as appris l'existence de nouveaux indices ? demande Louis-Tomas d'un air intéressé, c'est pas mal, d'être dans les petits papiers de la police, tu vois !

— Oui, mais cela ne fait qu'obscurcir l'affaire. Les victimes portaient toutes des étoiles gravées sur la peau avec des numéros de 1 à 3…

— Cette suite chronologique semble indiquer que le meurtrier ne va pas en rester là.

— Tu ne crois pas si bien dire. On a également trouvé un cierge, sur chacune d'elles, de forme et de couleur différentes. Je n'ai pas déterminé leur importance, mais je peux certifier que ce n'étaient pas des bougies de sorcières.

Louis-Tomas entortille ses tresses au bout de ses doigts, signe d'une réflexion intense. Il prend place à côté de moi sur le matelas qui grince de la même manière que son sofa.

— Est-ce qu'avec l'ondine, qui est morte en premier, on a découvert une grande bougie blanche ? Pour les autres, elle était plus petite et rouge ?

Je lui jette un regard méfiant. Ses yeux luisent bizarrement dans la pénombre.

— Comment sais-tu cela ?

— Mes pouvoirs de marabout, évidemment, s'esclaffe-t-il.

Comme il sent que je m'énerve, il reprend son sérieux aussitôt.

— Je pense que les meurtres ne vont pas s'arrêter là, dit-il d'un air sombre, d'après moi, le criminel s'est lancé dans un calendrier de l'avent fatal.

— Qu'est-ce que tu racontes ? On n'est même pas le 1er décembre.

— Je ne parle pas de ce calendrier-là, celui des chocolats, c'est du commercial à deux balles, déclare-t-il dédaigneusement, dans la liturgie, le temps de l'avent commence quatre dimanches avant Noël, c'est-à-dire le 27 novembre pour cette année.

— Plus exactement, le matin où j'ai trouvé Voda.

— Selon l'ancienne tradition inventée par un Allemand du xixe siècle dont j'ai oublié le nom…

— Dont je me fiche, abrège !

— On allumait de grands cierges blancs chaque dimanche, et des rouges plus petits, les autres jours. Ce mec faisait ça pour apprendre la patience aux enfants. Maintenant, on n'en a conservé que quatre sur les couronnes de l'avent, qu'on enflamme progressivement chaque dimanche. C'est une version édulcorée de la coutume.

Je critique souvent Louis-Tomas qui passe son temps à étaler sa science. Je lui reproche de vouloir faire concurrence à Wikipédia. En l'occurrence, toutes ces notions en apparence inutiles vont peut-être nous permettre d'avancer.

— J'ai l'impression que personne ne connaît plus cette tradition…

— Personne, sauf un fervent pratiquant.

L'image de Petra émerge involontairement devant mes yeux. C'est la seule grenouille de bénitier que je côtoie. J'essaie d'évacuer le sentiment de malaise qui rampe dans ma poitrine.

— Si j'en juge par les blessures en forme de pentacles, le meurtrier s'adresse sans aucun doute à une sorcière, continue le marabout, et comme c'est toi qui les découvres, je pense qu'il a décidé de t'offrir des présents bien macabres.

— Pourquoi moi ? C'est incompréhensible, mais au moins ça m'élimine des suspects.

— Ou alors… c'est la preuve de ta culpabilité. Cette *étoile* de magicienne est ta signature, *Alnaïr*, insiste Louis-Tomas en s'écartant légèrement de moi.

— Ton humour grinçant commence à m'agacer, mon vieux.

— Je ne plaisantais pas, Alnaïr. J'ai réellement vu une ombre noire qui planait autour de toi, comme les ailes d'un corbeau géant. Peut-être agis-tu sous le coup d'une amnésie, ou d'un dédoublement de personnalité.

— Je ne tue personne. Je n'ai jamais tué personne ! protesté-je en frappant du poing sur le matelas.

— Pas même un minuscule enfant ou deux, au moment de la pleine

lune de printemps ?

— Le jour de mon intronisation dans le cercle des sorcières adultes, j'ai enlevé un petit d'homme, comme on me l'avait ordonné, avoué-je d'une voix altérée, mais au moment du sacrifice, le piton de la Fournaise est entré en éruption et je… j'ai perdu la tête. J'ai profité de la cohue pour sauver le gamin…

— C'est pour cela que ta famille t'a reniée ! s'exclame Louis-Tomas en claquant ses cuisses, je me demandais pourquoi toutes ces sorcières avaient l'air de craindre tes pouvoirs, alors qu'ils sont dérisoires ! Ne fronce pas le nez, tu ne sais même pas réparer l'ascenseur ! Les Kalle ne te veulent pas dans leurs rangs, car tu es…

— Humaine.

Louis-Tomas bat des mains.

— Mais oui ! C'est tout à fait ça !

— Je ne vois pas pourquoi le fait que je sois bannie, ridicule et charitable te met en joie.

— Eh bien, cela t'élimine des suspects et, comme je suis assis à côté de toi dans une cachette perdue sous la terre, ça me rassure plutôt !

Je lui assène une bourrade dans l'épaule et il fait mine d'avoir reçu un choc énorme.

— Donc, nous avons avancé dans nos suppositions, mais cela ne nous donne pas l'ombre d'une réponse à nos questions sur le coupable.

Je baisse les yeux vivement.

— Quoi ? Qu'est-ce que tu me dissimules encore ?

Décidément, ce bougre a des antennes. Je comprends son succès auprès de ses clients.

— Petra en sait un rayon sur la religion, avoué-je d'une petite voix, tu vas me dire, c'est normal, car c'est une décoration de Notre-Dame, elle a dû en voir des offices et des processions… et des chasses aux sorcières, peut-être.

— Je saisis que ça te coûte de la placer dans le rang des criminels, mais je trouve que sa gentillesse à ton égard depuis le début est suspecte.

— Je lui fais une confiance absolue alors que je ne la connais même pas.

— Elle a pu t'envoûter. Je ne sais pas grand-chose sur les pouvoirs des gargouilles.

— Précisément, c'est une chimère. C'est la véritable stryge de Notre-Dame de Paris.

— Oh, alors c'est pire. On a carrément affaire à un être maléfique, un buveur de sang sans pitié, capable de te trucider d'un seul cri.

— Les meurtres ont commencé le jour où je l'ai rencontrée. Elle était présente sur les lieux au moment de chaque crime. Elle a assez de puissance pour venir à bout des créatures surnaturelles, je l'ai vue à

l'œuvre dans la cage des paris clandestins. Elle a achevé un troll d'un seul coup de poing.

— D'accord, mais pourquoi aurait-elle tué un humain, aussi ?

— Elle se disputait tout le temps avec princesse Zara. Peut-être qu'on s'est focalisé sur les êtres magiques par erreur. Petra agit simplement avec les personnes qui lui tombent sous la main. Voda travaillait au *P'sycat*, Alvina la bacchante se trouvait sur son chemin alors qu'elle me suivait dans les bois.

— Quelles seraient ses motivations, non pas pour tuer, mais pour t'impliquer ainsi ?

— Je n'en sais rien ! Peut-être déteste-t-elle les sorcières ? Elle en veut au monde entier qu'on ne l'ait pas replacée sur sa corniche ? Peut-être, sa chute sur la tête l'a-t-elle rendue folle ?

— Peut-être agit-elle en douce pour le compte de ta famille ?

C'est une supposition qui me met un coup, mais je n'ai pas l'outrecuidance de l'écarter. Sous ses airs de rasta qui plane à vingt mille, Louis-Tomas cache un curieux sens de la logique.

— Je l'admets, même si ça me blesse…

Le marabout semble regretter ses paroles, il se lève et s'agite autour de la petite table.

— Bon, ce n'est pas tout, mais j'ai une séance de spiritisme à minuit. Je vais te laisser, *ti'fille*. Si tu n'arrives pas à trouver le sommeil, je t'ai roulé un pétard que j'ai mis dans la poche latérale du sac à dos, avec un briquet. Un mélange de ma composition dont tu me diras des nouvelles.

Dans l'obscurité, il ne peut pas voir ma grimace, mais je n'ai pas l'intention d'utiliser la moindre drogue susceptible de me désinhiber. Déjà que je maîtrise mal mes pouvoirs, je n'ose imaginer la catastrophe si je n'avais plus de barrières.

Poison

Je n'en reviens pas que Louis-Thomas me laisse toute seule dans cet endroit horrible. Une fois qu'il a refermé la porte derrière lui, je me sens vraiment mal à l'aise. Comme recluse dans une cellule de prison. Je suis parcourue de frissons, malgré la douce chaleur répandue par le poêle à mazout. Si je fais abstraction de l'odeur, je suis presque confortablement installée. Cela ne me console pas pour autant.

Je ne sais pas à quelle distance je suis sous la terre, mais j'ai l'impression que personne ne peut m'atteindre dans cet endroit, pas même la police. Je pense que je ne pourrai pas retrouver toute seule le chemin de la surface. Je me rassure comme je peux en me disant que si un être maléfique veut s'en prendre à moi, il aura également du mal à trouver la voie.

À bout de forces, épuisée par toutes les courses-poursuites et les mauvaises surprises sanglantes de ces derniers jours, je finis par m'effondrer sur le matelas à moitié moisi. Je suis emmitouflée dans le duvet qui sent l'odeur de la transpiration de Louis-Tomas. Même ce détail m'importe peu, au contraire, il conserve un lien ténu avec la réalité, le tangible. C'est comme un point d'ancrage qui m'empêche de devenir folle.

Lorsque je me réveille en sursaut, je ne sais pas quelle heure il est. Aucune lumière naturelle ne filtre dans cet endroit opaque pour me donner la moindre indication. Mon premier réflexe est de vérifier sur mon téléphone, mais mon cerveau brumeux me rappelle que je m'en suis débarrassée pour éviter la géolocalisation. Je laisse alors mes sens s'accoutumer à mon nouvel environnement.

Je me crois presque dans un mauvais film de science-fiction apocalyptique, ou dans une scène de ces jeux de survie, pour échapper à des morts-vivants après une catastrophe nucléaire ou une pandémie. Cette comparaison me fait penser au métier de Kval et mon cœur se serre d'inquiétude. J'espère que ses jours ne sont pas en danger. J'imagine qu'il a été bien soigné et qu'il a quitté l'hôpital. Mon esprit divague encore un moment, s'attarde sur le fait que le blessé est parti sans ses vêtements. Je finis par inventer la scène où mon Norvégien, torse nu, signe une dérogation de sortie et suit son assistante androgyne jusqu'à son propre hôtel, puisque l'Alfred Sommier n'est plus habitable. Mon imagination est débridée, mais elle reste logique.

Je m'ébroue pour évacuer ces pensées déplacées.

J'en reviens à la réalité et je ne suis pas dans un décor pour échapper à des pixels, mais bien dans un bunker désaffecté pour échapper à un démon tout ce qu'il y a de tangible. Il possède des pouvoirs insoupçonnés et des motivations que je n'arrive pas à cerner. Quand je disais que j'étais dans une situation opaque, c'était au sens propre et au figuré.

Je finis par allumer une chandelle et grignoter quelques biscuits trouvés dans le sac à dos. Le café dans le thermos est encore tiède et, je n'aurais jamais cru cela possible, j'apprécie ses arômes puissants et la sensation de réconfort. J'attends ensuite, en faisant les cent pas dans ce réduit de pierre et de glaise, que Louis-Tomas vienne me chercher. Si telle est bien son intention ! Peut-être a-t-il décidé de me séquestrer là pour l'éternité, afin de retrouver l'usage personnel de son appartement dans les *Jardins du temple* ?

Au bout d'un temps qui me paraît infini, je me résous à quitter cet endroit étouffant. Certes, c'est une cachette bienvenue, mais une prison quand même. Je ne vais pas rester confinée ici comme une pauvre chose qui tente d'esquiver un être qui m'a tout l'air d'être immortel : l'attente serait un tantinet trop longue. Difficile d'imaginer que le monstre va tout simplement se désintéresser de moi s'il ne me trouve pas.

Je ne supporte pas l'inaction, il faut que je me mette en route pour me confronter à la réalité. En premier lieu, je dois essayer de rejoindre Petra. Peu importe si c'est pour la confondre ou l'innocenter, même si c'est au risque de ma vie. En second lieu, je vais récupérer Kval, et dégommer son assistante… mais c'est un détail. Mon cœur de midinette l'aurait bien placé en premier sur ma liste, mais mon côté humain a un sens plus objectif des priorités.

Heureusement, la porte blindée n'est pas verrouillée. Je ne suis pas sûre de retrouver mon chemin dans ce dédale souterrain, mais je vais tenter l'expérience. J'attache les lacets des rangers avec soin, j'endosse le sac de randonnée et emporte la lampe-tempête. Je suis d'abord à tâtons le renfoncement où la pièce était dissimulée. La pierre est froide et suintante. Je ravale mon dégoût et j'essaie de positiver. Cet endroit me rappelle les tunnels qui mènent au bassin Bleu, au-dessus de Saint-Gilles. Ce sont des canaux creusés à flanc de falaise par mes ancêtres esclaves, qui permettaient d'apporter l'eau au village. Le fait de penser à la luxuriance de mon île, au chant strident des tisserins, me rassérène un peu.

Lorsque je débouche sur la galerie principale, je me laisse glisser le long de la paroi humide qui surplombe l'espace, et j'atterris sur une bande de glaise. Mes rangers s'enfoncent dans le sol avec de légers bruits de succion. Comme l'a recommandé Louis-Tomas, je contourne

le petit lac de vase beige. J'espère qu'aucune créature aquatique ne va en profiter pour se lancer à mes trousses. Je n'ose imaginer le genre de bestioles qui pourraient survivre dans cet endroit glauque.

Autour de moi, la grotte forme une cathédrale de roches à angles aigus, dans un camaïeu de gris et de jaune pâle. Les plafonds sont encore soutenus par des poutrelles rouillées, mais un chaos de débris énormes, plantés dans le sol, me rappelle que ce site est instable.

Je m'enfonce alors dans une galerie plus étroite, persuadée qu'elle me mènera à la sortie. Je patauge dans la glaise et m'appuie parfois contre la pierre dure et froide. Au bout d'un moment, je ne rencontre qu'une paroi obstruée par un effondrement, ou par le travail de protection des bulldozers.

Je n'ai plus qu'à rebrousser chemin. L'obscurité poisseuse me met mal à l'aise. Je m'attends à chaque instant à voir surgir une entité maléfique au détour d'un pilier. Ces derniers, qui s'égrènent sur mon trajet, sont censés consolider les plafonds, mais ils ont l'air aussi mal en point que le reste de la mine. J'essaie de réprimer l'angoisse qui me parcourt les veines, j'ai beau me raisonner ou me traiter de pauvre humaine crédule, je n'en ai pas moins la chair de poule.

Parfois, un scintillement dans l'ombre me donne l'impression d'être observée. D'autres fois, le léger écho de mes propres pas, celle d'être suivie. Je finis par dénicher un escalier branlant qui semble conduire à un deuxième niveau de galerie. Ce n'est pas tout à fait la liberté, mais, au moins, je me rapproche de la surface. J'y grimpe avec circonspection. Un souffle d'air frais vient me confirmer ma supposition. Il est aussi accompagné d'un gémissement qui me glace le sang, mais c'est peut-être mon imagination qui exagère les sifflements du vent.

J'avance encore dans une anfractuosité de plus en plus escarpée et aboutis dans une nouvelle salle où, manifestement, les détritus qui jonchent le sol ne datent pas de la guerre de quarante. Papiers de burgers huileux, bouteilles de bière bon marché et mégots les plus divers me prouvent que je me rapproche de la civilisation et que l'endroit n'est pas si secret que Louis-Tomas le pensait.

Enfin, j'aperçois une lueur blafarde, mais persistante, qui m'a tout l'air d'être celle du ciel de Paris pénétrant dans un puits de lumière. Je m'avance d'une foulée impatiente, lorsque mon œil est attiré par une silhouette, à quelques pas de moi. J'étouffe un cri à la vue d'un corps nu, appuyé contre la roche humide. C'est un homme, si j'en juge par sa pilosité impressionnante et par une certaine partie de son anatomie qui, Dieu merci, ne lui a pas été arrachée.

En revanche, ses quatre membres sont quasi sectionnés par les dents en acier de puissants pièges à loups. Il gît, la tête tournée vers le plafond de la grotte, un cierge rouge enfoncé dans sa bouche maculée

de traînées pourpres. Je réprime un haut-le-cœur, car j'entends bien conserver dans mon estomac les quelques biscuits de ma dernière collation. Un mouvement dans mon dos me glace d'effroi. Persuadée que j'ai interrompu le bourreau, je pivote vivement sur une jambe et lance un coup de pied à hauteur de la poitrine de celui qui déboule vers moi. Je perçois un bruit mat au moment où le choc propulse mon adversaire contre le mur. Contrairement aux ninjas qui restent quelques secondes avec le pied en l'air, je m'écroule sans élégance, ébranlée moi-même par la violence du coup.

— Putain ! Quel punch ! s'écrie une voix déformée par la douleur, finalement, tu n'as pas vraiment besoin qu'on te prête main-forte, Alnaïr !

Louis-Tomas se redresse en toussant et crachant.

— D'où sort cette technique, *ti'fille* ? Ne me dis pas que c'est en zonant devant Netflix que tu as appris à faire des *flying kicks* ?

Non, c'est plutôt quand je jouais avec mes sœurs dans la cour de grand-mère.

— Eh ! Réponds-moi ! Tout va bien ! C'est moi, Louis-Tomas !

Je recule encore et refuse la main qu'il me tend.

— Qu'est-ce que tu fais là ? dis-je froidement.

— Je venais te chercher ! Je n'étais pas sûr que tu aies bien enregistré tous les détours que nous avons faits hier soir dans l'obscurité.

Je suis la descendante de la Grand-mère Kalle, l'obscurité est mon élément.

— Ne t'approche pas !

— Qu'est-ce qui te prend ?

— Tu es là comme par hasard alors que je découvre un nouveau cadavre !

Le marabout suit des yeux le mouvement de mon bras vers l'homme étendu au sol.

— Mais… merde ! C'est Volk ! s'écrie-t-il, comme s'il était sincèrement surpris.

— Alors, comme ça, tu le connais, quelle coïncidence.

— C'est un caïd de la cité voisine, il n'arrête pas de se battre avec ceux des *Jardins du temple*. La routine, les Russes contre les Blacks. Tu vois, ça doit être un règlement de comptes…

— Tu connais ce mec, Louis-Tomas. Pour moi, c'est suspect. C'est également toi qui m'as envoyée au *P'sycat*, donc tu pouvais avoir rencontré Voda et Zara. Comme tu habites ici, tu fréquentais aussi Alvina ! J'ai vu le rouge à lèvres violet qui traîne dans ta salle de bains, c'est tout à fait son genre !

— Tu me soupçonnes ? T'as trop fumé ou quoi ? Je savais que je n'aurais pas dû te laisser un pétard entier. Sans rire, je suis ton

meilleur ami dans cette ville !

— C'est toi le point commun entre tous ces morts ! insisté-je d'une voix furieuse.

— Ah oui, vraiment ? Comment aurais-je assassiné des créatures, moi, un simple humain sans pouvoirs ? Un charlatan qui vend du rêve et de la poudre de perlimpinpin, comme tu le dis si bien.

— Tu fais croire à tout le monde que tu es un marabout de pacotille, mais c'est pour mieux nous embrouiller. C'est toi, le grand sorcier démon qui se cache dans l'ombre !

Louis-Tomas arbore un immense sourire qui fait briller ses dents blanches dans l'obscurité. Il rejette son bonnet tricolore en arrière et tente de bomber ses maigres épaules. Avec un t-shirt orné de feuilles de marijuana et des biscotos de poulet, l'effet est plus ridicule que menaçant.

— J'aime quand tu parles comme ça, petit astre ! Dis-moi encore que je suis un grand vaudou, ça me tire des frissons.

— Je ne plaisante pas, lancé-je en reculant jusqu'à toucher la paroi de la grotte.

Les pierres m'égratignent les épaules, je voudrais pouvoir me fondre et disparaître dans les veines de gypse d'un claquement de doigts. S'il s'approche davantage, je fais éclater le pilier de soutènement et l'ensevelis sous les décombres.

— Pourquoi aurais-je tué tous ces gens, *ti'fille* ?

— Je ne sais pas, je ne suis pas dans ton cerveau malveillant ! Pour te venger de ma famille qui t'exploite depuis des années ? Pour te débarrasser de moi en me faisant porter le chapeau…

— Tu ne crois pas que j'aurais trouvé plus simple pour récupérer mon canapé ?

— Je ne sais pas. Je ne maîtrise plus rien ! Tout devient fou !

Louis-Tomas se détourne de moi, ce qui me permet de relâcher la pression sur les rochers.

— Écoute, on a assez perdu de temps. Arrête de te tourmenter pour rien. Je suis ton ami et je suis venu t'aider.

Je le dévisage sans bouger, j'essaie de calmer la tempête sous mon crâne.

— Il faut qu'on file d'ici, cette planque est trop, et surtout, mal fréquentée, insiste-t-il, Volk était un dealer et un souteneur de la pire espèce.

— C'était aussi un loup-garou, ajouté-je entre mes dents.

— Quoi ? Comment peux-tu affirmer cela sans l'avoir touché ?

— C'est lui qui m'a touchée. Le jour où je suis venue chez toi pour la première fois et que je me suis fait agresser dans le hall d'entrée.

Louis-Tomas déglutit et tire sur ses cadenettes.

— Tu m'as caché ça tout ce temps, *ti'fille*…

— Tu trembles parce que tu percutes que tu dealais avec un monstre au sens propre, et pas qu'au sens figuré, craché-je avec mépris.

— Euh, ouais. Si j'avais su, j'aurais été moins mordant en affaires, je n'aurais pas supporté un coup de croc en retour !

— Tu avoues que tu avais une dent contre Volk !

— Arrête avec tes insinuations, tu vas finir par me vexer ! Cela fait vingt ans que je suis au service des Zélindor, je suis comme un oncle pour toi. Si j'avais vécu à la Réunion, j'aurais pu te voir naître, te faire sauter sur mes genoux et changer ta couche.

Je grimace à cette image, lui aussi.

— Tu ne crois quand même pas que je pourrais toucher à un seul de tes cheveux. En plus, ils sont toujours sales.

— Tu m'aimes un peu, alors ? dis-je d'une petite voix.

— Non, pas du tout, tu es insupportable. Je crains seulement les représailles de Grand-mère Kalle !

Je ne peux m'empêcher de lui donner une bourrade dans l'épaule et Louis-Tomas fait mine de souffrir. Puis, avec une rapidité inattendue, il se saisit de mon poignet et me bloque contre sa poitrine. Je résiste en haletant, mais il me serre à m'étouffer.

— Tu es comme ma fille, dit-il d'une voix rauque.

Il est si proche que je sens son haleine au café, ce qui curieusement provoque des gargouillis dans mon estomac.

— Tirons-nous d'ici avant que d'autres gangs dangereux ne viennent investir les lieux pour de nouveaux règlements de comptes !

— Volk n'est pas la victime d'un de ses pairs. Il a été assassiné selon le rituel de notre meurtrier mystère, dis-je avec autorité, tout d'abord, on retrouve la mise en scène macabre, le cierge rouge. Planté dans la bouche cette fois-ci. Ensuite, il y a le pentagramme et le chiffre 4 sur son aine, qui ne sont pas encore coagulés. Enfin, il a été maintenu dans ces pièges à loups d'un autre âge, jusqu'à ce que mort s'ensuive.

— Vu comme il est baraqué, je suppose que son adversaire était surpuissant.

— En effet, tu as raison d'utiliser le singulier, il n'y a pas de traces de lutte et peu d'empreintes. Il n'a pas été attaqué par une bande, nous avons bien affaire au tueur de l'avent.

Louis-Tomas s'accroupit près du cadavre et ramasse quelques touffes de poils un peu trop épais pour être honnêtes.

— Je présume qu'avant de mourir, ton loup-garou avait transmuté. Malgré ça, il n'a pas pu se défendre…

— Ce n'est pas la pleine lune, pourtant.

— Je n'arrive pas à croire que tu sois si peu instruite sur les réalités des êtres magiques ! raille Louis-Tomas mi-figue, mi-raisin, l'influence de l'astre sur les lycanthropes est une légende, *ti'fille*. Sous le coup

d'une émotion, positive ou négative, d'ailleurs, ils peuvent se transformer à volonté.

— Je comprends mieux tes réticences à travailler illégalement avec un tel collègue.

— Ce n'est pas un collègue ! se récrie Louis-Tomas avec une voix aiguë, c'est le caïd de la cité et on lui doit, sinon le respect, du moins une certaine crainte.

— Eh bien, tu n'as plus à redouter ce chef de meute, apparemment, dis-je, songeuse, mais si j'étais toi, je ne me pencherais pas comme ça au-dessus de sa bouche. On ne sait jamais !

Bien entendu, Louis-Tomas ne m'écoute pas et s'approche encore, comme s'il voulait capter le moindre souffle vital qui pourrait s'échapper de cet orifice. Je sens tous mes muscles se contracter dans l'expectative d'un mauvais coup. Si le loup se réveillait, dans un sursaut d'énergie, il n'aurait qu'à refermer sa mâchoire pour croquer le visage du marabout.

— Ce n'est pas de la bougie, marmonne Louis-Tomas, oh, ça m'a tout l'air d'être du sang.

— Et tu sembles étonné ? Ce mec est décédé ! De mort violente, qui plus est ! Le sang a pissé partout sur ce rocher !

Louis-Tomas se penche jusqu'à frôler le nez du pauvre bonhomme.

— Oui, mais là, ce n'est pas son sang. Bien sûr, il faudrait une analyse pour le prouver, mais je crois que Volk était armé de ses crocs de loup avant de succomber et qu'il a mordu son adversaire !

Louis-Tomas se frotte les mains.

— Nous devons appeler les forces de l'ordre, alors, elles seules ont les moyens de pratiquer une…

— Tu es incorrigible, hein ? Ton père devait être boy-scout ou enfant de chœur, non ? Tu as la loi chevillée au corps, ma parole ! lance-t-il, les poings sur les hanches.

Ses mots me blessent plus sévèrement que s'il m'avait giflée.

Comment pourrais-je savoir qui est mon géniteur, ce lâche qui s'est enfui avant ma naissance ?

— Quand tu disais que tu étais de ma famille, je ne pensais pas que cela comprenait les sarcasmes dont j'ai été abreuvée toute mon enfance par mes proches, dis-je avec tristesse.

Louis-Tomas lève des yeux éberlués vers moi, ce qui le fait ressembler à un vrai masque rituel africain. Je constate avec soulagement qu'il n'a pas souhaité me vexer. Il se rend seulement compte de sa bévue et s'excuse en bafouillant.

— Pardon, *ti'fille*, mais…

— Me remémorer que mon père était un humain n'est pas la meilleure idée, surtout si c'est pour appuyer sur ses défauts : gentillesse, honnêteté, empathie. Beurk.

— Ce n'est pas ce que je voulais dire, mais j'en ai marre que tu cherches tout le temps à appeler la police. Oublie un peu Marwan, on est dans les ennuis jusqu'au cou !

— Je me fiche totalement de ce blanc-bec ! m'écrié-je un peu trop fort, mais si ce que tu as déduit est vrai, nous avons une opportunité de découvrir l'ADN du meurtrier !

— Encore faut-il qu'il soit répertorié dans le FNAEG.

— Le quoi ?

— Le fichier national automatisé des empreintes génétiques. Seules les personnes coupables ou mises en cause dans des infractions y sont enregistrées, ainsi que les disparues. Cela laisse une grande marge de manœuvre à notre assassin.

— Tu as une meilleure idée, peut-être ?

— Peut-être, reprend-il en se frottant le menton, ce qui est le signe qu'il redoute mes prochaines réactions.

J'écarte les mains pour l'inciter à poursuivre.

— Pour déterminer la nature et peut-être l'identité du tueur, dit-il avec lenteur, nous avons un moyen très simple. Il faut que… qu'une certaine sorcière analyse les traces de sang.

— Quoi ? Tu penses vraiment que, moi, je peux faire ça ?

— Tu es la seule sorcière dans les parages, si je ne m'abuse.

— Je veux bien, mais comme tu l'as souligné tout à l'heure, je ne suis pas instruite. Sais-tu comment je devrais m'y prendre ?

— Euh, eh bien, il faudrait que tu… le goûtes.

— Quoi ? C'est dégueu !

Mon cri se répercute sur les parois de la grotte.

— On n'a pas de temps à perdre, dit-il en récupérant un couteau suisse dans une poche du sac à dos.

Je le regarde sans réagir tandis qu'il se met à racler les lèvres et le menton de Volk !

— Tu es en train de souiller la scène de crime, protesté-je d'une voix aiguë que je n'aime pas du tout, en plus, tu vas laisser des traces.

— Ne t'inquiète pas, je porte des gants et j'agis avec minutie, précise-t-il en revenant vers moi.

Il avance à pas comptés, car je ne risque pas de lui faciliter la tâche en m'approchant. Il tient la lame à l'horizontale et je peux deviner un petit tas de croûtes ou de peau morte qu'il a raclées avec soin. J'ai le cœur au bord des lèvres.

— Pour rien au monde, tu ne me feras avaler ça ! C'est carrément impossible ! Je vais gerber !

— OK, pas de problème ! dit-il en extirpant un minuscule miroir de sa poche, j'ai toujours une solution !

Il s'installe sur un gros caillou et entreprend de tracer des lignes avec l'hémoglobine sèche.

— Tu y arrives comme ça, ou tu veux une petite paille ? me demande-t-il d'un air parfaitement dégagé, elle sert surtout à protéger les fosses nasales des résidus agressifs de poudre, mais là, ce n'est qu'un peu de sang, ce n'est sûrement pas aussi abrasif que de la coke.

— Tu veux que je… tu veux que je sniffe du sang de démon ? m'écrié-je en me bouchant le nez, il n'en est pas question !

— C'est le plus efficace, pourtant ! Tu es une sorcière, tu devrais savoir cela !

— Tu viens d'inventer ce stratagème ! Tu es en train de te moquer de moi ! C'est une caméra cachée ?

— Arrête ton cinéma, Alnaïr ! Nous n'avons pas de temps ! Des squatteurs, ou des fondus d'urbex, peuvent débarquer d'une minute à l'autre dans ce trou à rats, et eux, ils vont vraiment appeler la police. Tu souhaites te retrouver encore une fois impliquée dans un homicide et finir au gnouf pour de bon ?

J'avais oublié ce détail : le meurtrier a encore réussi à placer un corps sur mon chemin, alors que j'étais dans une cachette parfaitement inaccessible. Soit il nous a suivis hier soir, soit mon tonton marabout n'est pas aussi blanc que neige dans cette histoire.

— Si tu veux que ton enquête avance, il faut te prêter au jeu, *ti'fille* ! Un peu de courage ! Tu fais exactement comme quand tu sniffes un rail de coke !

— Mais… je n'ai jamais pris la moindre drogue de ma vie !

Louis-Tomas me regarde d'un air incrédule.

— Je sais que j'ai toujours une tête défoncée, mais c'est naturel chez moi, dis-je pour lui couper l'herbe sous le pied avant qu'il ne songe à m'envoyer une de ses vannes.

Sans mot dire, il approche le miroir de mon visage. Ce n'est pas pour que j'admire mon reflet.

Camecruse

Il faut que je reprenne mon souffle ! J'ai l'impression que mes poumons sont telles ces vieilles éponges qu'on a oubliées sur le coin de la baignoire et qui se recroquevillent comme des cailloux. Un filet d'air insuffisant se glisse dans ma bouche avide. Je vais mourir !

Je crois entendre un tam-tam assourdissant qui rythme mes pas, mais c'est seulement le vacarme de mon propre cœur qui pompe comme un malade. La terreur et la douleur se disputent le premier rôle dans mon corps en détresse. Mes pieds n'ont plus de peau, elle est restée collée sur les cailloux. La souffrance lance des crochets sur chacun de mes muscles tétanisés.

Il va me rattraper.

J'avance, pourtant, accablée de tourments. Chaque enjambée est une torture, chaque gémissement, un supplice. Je dois continuer, je dois m'évader à tout prix. La terre m'aspire, la roche me transperce. Il faut que je m'envole. Je dois prendre la voie des airs. La créature se rapproche dans mon dos, j'entends ses pas lourds, son souffle rauque. Je dois m'échapper !

Je suis parcourue de mille frissons tandis que les premières rémiges percent la peau de mon échine. Le sang jaillit et souille le duvet sombre qui ronge mon épiderme. Puis, les plumes couvrent mon corps à une telle vitesse que je ne ressens même plus leurs piqûres ! Un craquement sinistre brouille mes sens, mes os se disloquent, mon squelette se tord et se tend. Ma bouche voudrait protester, mais elle est prise dans un carcan de kératine et ne peut que claquer mon angoisse. Mes bras se déploient, écartelés par l'horreur, et mon ossature se fait creuse.

Je m'élève d'un seul coup d'aile au-dessus des sapins. La poigne qui tente de me saisir au vol m'arrache une penne. Je pousse un cri strident, mais je file. Je file pourtant, en zigzaguant, mais je touche l'azur. Je n'ose me retourner. En bas, la créature m'observe en silence. Je sais que son œil unique est rivé sur moi. Il me transperce même si je suis hors d'atteinte. Il me vrille l'âme et plombe le battement de mes ailes. Son flux me retient plus fortement qu'un collet ! Je vais tomber !

Il va me voir !

Un coup plus violent que les autres me ramène à la réalité. Je me

redresse en hoquetant et dévisage Louis-Tomas, penché sur moi.

— Aïe ! Qu'est-ce qui te prend ? protesté-je en portant la paume à ma joue en feu.

— Tu es partie dans un sacré *bad trip*, Alnaïr ! Je n'ai jamais vu ça, pourtant j'ai une longue expérience des camés ! Il fallait employer la manière forte ! dit-il en secouant la main.

Apparemment, il s'est aussi fait mal et ça me tire un sourire.

— Je t'avais bien dit que je n'ai jamais sniffé de ma vie. Ni substance illégale ni poudre de sang de démon.

— Oui, j'ai bien remarqué, c'est pour ça que tu as surréagi ! J'ai cru que tu allais crever, là, à côté de notre ami Volk !

Je jette un regard vague sur le cadavre qui gît toujours au fond de la grotte, les yeux tournés vers le plafond. Je me mets à trembler au souvenir de mon rêve.

— Est-ce que tu as eu une vision du meurtrier ? demande Louis-Tomas, est-ce que tu as pu deviner sa nature grâce à son sang ?

Pendant qu'il parle, il endosse le sac, éteint la lampe et m'entraîne par la main. Je m'abandonne comme un pantin. Je suis à bout de forces. Je veux seulement qu'on me laisse tranquille. Je ne suis pas de la police criminelle.

— Je n'ai pas eu de vision, Louis-Tomas, mais la trouille de ma vie, dis-je, le souffle encore court, j'étais submergée par la peur. Je n'avais qu'une envie, celle de fuir. L'angoisse me dévorait de l'intérieur.

— Ce n'est pas bon signe quand notre ennemi ne prend pas de forme définie, maronne le marabout dans sa barbe, c'est même la pire des hantises.

Je n'ose pas lui parler de cet œil unique qui me fixait par-dessus mon épaule. Je suis sûre qu'il va se moquer de moi en évoquant l'œil de Sauron dans le *Seigneur des anneaux*. La dernière chose dont j'ai envie, c'est de plaisanter sur l'expérience que je viens de vivre. Je sens encore la chair de poule qui me hérisse à la simple réminiscence de ce globe sanguinolent incrusté dans un amas en putréfaction.

Je traverse le terrain vague, le parc, les rues grises sans leur prêter la moindre attention. Je me laisse téléguider par Louis-Tomas. Je refuse de penser, de peur que mes souvenirs ne prennent forme malgré mes yeux écarquillés. Je veux seulement trouver un refuge, me blottir et me reposer.

Louis-Tomas me conduit aux *Jardins du temple*, mais je ne sais pas si nous y serons en sécurité. D'ailleurs, dès que nous pénétrons dans le hall, la porte du premier appartement s'ouvre subitement et une vieille dame nous fait signe d'entrer en silence. Le marabout se précipite chez elle et je le suis sans réfléchir.

— Les flics sont là ? demande Louis-Tomas à voix basse.

La femme secoue la tête, ce qui fait cascader ses cheveux blancs sur

ses épaules. Je constate seulement alors qu'elle est très âgée. Un de ses yeux est complètement recouvert de cataracte et son dentier a du mal à tenir en place dans sa bouche. Je crois me souvenir qu'elle s'appelle Enya, et qu'on lui a emprunté un manteau gris, avec les voisines. Je me demande où j'ai bien pu abandonner ce vêtement. J'espère que la vieille a oublié ce détail.

Elle nous attire tout au fond de l'appartement en prenant garde à ne faire aucun bruit. Une fois qu'elle a refermé la porte d'une petite cuisine sur nous, elle prend enfin la parole.

— Pire que les flics, chuchote-t-elle d'une voix chuintante, c'est la bande de Volk qui vous cherche. Je peux te dire qu'ils ont salement saccagé ton logement, mon vieux.

— Merci de nous avoir prévenus, Enya !

— Tu sais bien que je suis la sentinelle de ce bloc, dit-elle en désignant son œil valide d'un doigt tordu de rhumatismes.

Je pensais que c'était plutôt une commère, vu tous les potins qu'elle a échangés en quelques minutes avec mes relookeuses, mais je ne vais pas lui en vouloir d'avoir espionné les allées et venues dans le hall. Apparemment, elle cherche à nous aider.

— Qu'est-ce que vous avez fait pour provoquer cette bande de voyous ?

Je soupire. Je ne peux lui avouer que nous avons trouvé le corps de leur chef, que c'est un lycanthrope et que chaque fois que je découvre le cadavre d'un être magique, sa famille se lance à mes trousses. La pauvre femme va me prendre pour une folle.

— Vous ne pouvez pas rester ici longtemps, ils vont vous sentir. Les loups-garous ont des manières de brutes, mais un flair très fin, dit-elle en tapotant son nez crochu.

D'un geste discret, Louis-Tomas referme ma mâchoire, ma bouche béait de surprise, et il reprend, toujours à voix basse :

— Je m'en doute, ma belle. Est-ce que vous pouvez convoquer votre sœur, Dina, pour nous tirer de là ?

Je me demande bien en quoi le fait d'appeler à l'aide une autre vieillarde va nous extraire d'un tel guêpier, mais je me retiens de tout commentaire. Enya me jette un regard perçant qui me met mal à l'aise. J'ai l'impression que mon cerveau vient d'être épluché d'un battement de cil !

— C'est déjà fait, annonce-t-elle en se détournant de moi, elle stationne au coin de la rue du Temple.

— Vraiment ? s'étonne Louis-Tomas avec un rire qui ne me dit rien qui vaille, êtes-vous sûre qu'elle peut conduire dans son état ?

Enya lève les yeux au plafond et soupire.

— Tu es incorrigible, toi ! Même au bord de la tombe, tu songeras à faire des blagues !

— C'est un reproche ou une prédiction ? questionne le marabout avec une désinvolture que je juge inappropriée.

— Tu sais bien que je ne verse plus dans la divination, Loulou, je suis à la retraite, dit la vieille femme.

Qui en douterait, vu son état de délabrement avancé. Elle attrape un verre dans un placard et se penche au-dessus de l'évier en tremblant. Une bonne rasade ne sera pas de refus, j'ai la gorge rêche et les lèvres craquelées après cette nuit dans une grotte. Alors que j'imagine qu'elle va nous servir à boire, je découvre avec horreur que ce n'est pas le cas ! La vieille se saisit d'une cuillère sur le séchoir et l'enfonce dans son orbite d'un geste lent !

— Je crois que la petite va tourner de l'œil, raille-t-elle tandis que Louis-Tomas me rattrape au vol.

Au moment où je pense avoir vu le pire, l'aïeule nous présente son globe oculaire dans le verre. La prunelle bleue semble me fixer et réveille en moi le souvenir malaisant de mon cauchemar.

Peut-être suis-je simplement en train de rêver ?

— Dépêche-toi de l'apporter à Dina, tu sais qu'il craint la poussière, dit-elle avec un rictus qui fait glisser son dentier, maintenant, je vais aller dormir un peu.

— Merci pour tout ce que vous faites pour nous, déclare Louis-Tomas, je vous revaudrai ça !

— Bah, pourvu que ta protégée me rende mon beau manteau en pure laine vierge, on sera quittes, chuinte la vieille avec un clin d'œil qui me hérisse le poil.

Je n'ai pas le temps de répondre ou de protester qu'elle nous pousse par la fenêtre de la cuisine. Nous atterrissons sur la bande de pelouse desséchée qui borde les bâtiments, nous sautillons entre les crottes de chien et les détritus pour rejoindre le muret décrépi où stationne la fameuse Dina.

J'ai l'impression que cette dernière est en train de ronfler à son aise, assise à l'avant d'une Lada Niva d'un autre âge. La créature n'a rien à envier à sa sœur en ce qui concerne les rides ou les cheveux filasse. Louis-Tomas lui secoue doucement l'épaule et elle cligne des paupières avec difficulté. Bien sûr, une de ses orbites n'est qu'un trou noir effrayant. Au moment où je la vois récupérer l'œil dans le verre et l'enfoncer d'un geste expert, je vomis sur le trottoir. Je n'ai pas le temps de m'attarder, ni même de m'essuyer la bouche, qu'un grondement sauvage se fait entendre dans la cage d'escalier de notre allée.

Louis-Tomas me pousse violemment sur la banquette arrière et notre conductrice, parfaitement réveillée, met les gaz avec une célérité inattendue. Je me retrouve plaquée contre le dossier tandis que la Lada pétarade dans l'allée et tourne au coin de la première rue. Nos

poursuivants ne s'avouent pas vaincus pour autant. Dans le rétroviseur, on peut apercevoir une bande de mecs plutôt baraqués vociférer et lever le poing. Certains d'entre eux enfourchent des motos qui semblent garées là pour l'occasion, et démarrent en trombe. Je pense que nous n'allons pas leur échapper, les embouteillages vont avoir raison de notre débâcle, si notre chauffeur borgne ne nous met pas dans le décor avant !

Dina conduit comme une folle, pied au plancher, une patte sur le volant, l'autre sur la boîte de vitesses qu'elle malmène sans cesse. Pour éviter les automobilistes, la voiture fait des embardées qui me donnent des haut-le-cœur. Malheureusement, je n'ai plus rien sur l'estomac pour me soulager. Louis-Tomas se contente de tenir ma main et nous valsons à l'arrière, au rythme des cahots insensés.

— Vous vous rappelez où nous emmener, n'est-ce pas, Dina ? demande le marabout, entre deux hoquets.

— Oui, Loulou ! D'abord, je vais semer cette bande d'amateurs, s'écrie la vieille avec un rire dément.

Néanmoins, les motards ont tôt fait de nous rattraper. Ils sont cinq, et arborent, en plus de leurs blousons noirs, des mines patibulaires, ce que je peux discerner, car ils sont très proches de nous et ne portent pas de casque ! On a l'impression qu'ils roulent cheveux au vent, mais je vois bien qu'ils ont entrepris de muter au grand jour et qu'il s'agit d'une crinière ! Malgré la circulation, ils n'hésitent pas à laisser deviner leurs crocs. L'un d'entre eux assène un coup de botte sur ma portière et la carrosserie se met à trembler.

Qui a eu l'idée d'une course-poursuite dans un tacot aussi vieux que sa propriétaire ?

Dina donne une vive impulsion sur la gauche et tente de percuter le premier motard qui s'écarte avec adresse. Elle redresse la trajectoire de justesse, avant de croiser un bus en sens inverse. Mes ongles sont définitivement plantés dans le skaï déjà craquelé. Quelques mètres plus loin, la vieille folle du volant réitère ses manœuvres imprévisibles et un *biker* ainsi percuté termine sa course dans la vitrine d'un boucher. Ironie du sort, il pourra se consoler avec un gigot. Les quatre loups restants n'en ont pas fini avec nous, leur moteur bourdonne avec insistance, j'entends leurs rugissements couvrir les autres sons. Soudain, l'antique Lada saute sur le trottoir, évite habilement les piétons, fait une embardée et se jette dans une avenue passante, mais plus large.

— Vous êtes prêts, les jeunes ? À mon signal, vous écartez les ailes, crie la conductrice avec son éternel rire de démente.

Stupéfaite, j'imite Louis-Tomas qui met les mains sur la poignée. Mamie Fangio fonce droit devant tandis que les hommes de Volk se ruent à nos trousses, puis elle pile sans crier gare alors que nous

ouvrons les portières qui percutent deux motards. La violence du choc arrache les portes et les envoie dans le décor, entraînant un troisième d'entre eux qui leur roule dessus avant de les rejoindre au sol.

Dina a déjà démarré au quart de tour. Il ne reste plus qu'un poursuivant, mais il a l'air plus doué que les autres et évite de justesse chacune des ruses de notre vieille renarde.

— Dis donc, la sorcière ! Tu vas te décider quand à nous venir en aide ? crie-t-elle en me lançant un regard bigleux dans le rétroviseur.

Son œil unique et perçant me glace le sang, même par miroir interposé.

— Quoi ?

— Tu ne peux pas lui jeter un sort à ce loup qui se prend pour une sangsue ? On va se faire remarquer à force de causer des dégâts !

Je dévisage Louis-Tomas d'un air suppliant. Pourquoi est-ce que tout le monde attend de moi des choses qu'il m'est impossible de faire ? Non seulement je ne peux pas invoquer mes pouvoirs sans savoir quelle catastrophe je vais provoquer, mais, en plus, au fond de moi, je ne souhaite pas attaquer la famille de Volk. Je ne suis pas coupable dans cette affaire, je ne mérite pas qu'ils s'en prennent à moi, mais je ne leur veux pas de mal. Ma seule solution, comme avec les ondines, ou les bacchantes, est de fuir ! Tenter de leur échapper et gagner du temps pour prouver mon innocence !

Une patte griffue s'accroche au cadre laissé nu par la portière arrachée. Juste au-dessus de mon épaule. Je pousse un hurlement tandis qu'une autre main m'attrape par les cheveux. Le motard n'essaie pas de grimper dans l'habitacle, mais bien de m'extraire de la voiture. Je me retiens de toutes mes forces à la ceinture de sécurité que je n'ai pas attachée, mais entortillée autour de mon poignet. Dina donne de furieux coups de volant, à tel point que je suis éjectée, mais toujours pendue. Le loup-garou me tient à bras-le-corps. Sa bécane dérape et file s'encastrer dans la glissière de protection. Nous sommes traînés sur le bitume à une vitesse folle, la sangle me scie la peau. Je sens le souffle de la bête qui tente de se hisser en prenant appui sur mes hanches. Mes vêtements partent en lambeaux, mais Dina ne ralentit toujours pas.

J'en ai vraiment marre de finir tout le temps à poil dans cette histoire !

La colère se met à bouillonner dans mes veines. Je ne peux plus supporter de servir d'appât ou de victime ! Tout le monde me traite comme une petite chose. Tout le monde me méprise et me prend pour une ratée, moi la première ! Il faut que cela cesse, maintenant ! La terreur se mue en fureur et je sens ma chair de poule se hérisser d'une autre manière ! Les plumes font éclater ma peau instantanément et me recouvrent pourtant d'une protection inattendue.

Tout à coup, le loup pousse un hurlement et lâche prise. Je ne remarque pas tout de suite que c'est moi qui viens de lui donner un

coup de bec puissant sur le crâne. Je l'observe, avec ma nouvelle vision à trois cent soixante degrés, tandis qu'il roule sur le bas-côté. Les voitures qui nous suivent l'évitent heureusement et les chauffeurs s'arrêtent au milieu de la route, affolés. Je réintègre ma place d'un mouvement d'aile, me semble-t-il, ou de reins. Je ne suis pas sûre, car lorsque je m'assois sur la banquette auprès de Louis-Tomas, j'ai déjà repris une forme humaine. Je pourrais croire que j'ai rêvé cet instant, si je ne voyais pas l'hébétude sur le visage du marabout.

— Il suffisait de demander, petite oiselle ! grince la conductrice borgne en applaudissant.

Vu le train d'enfer auquel elle nous mène, j'aimerais mieux qu'elle garde les deux mains sur le volant.

Vouivre

Tandis que la guimbarde sans portes s'insère dans la circulation, je suis prise de frissons. J'en ai assez de l'hiver, des courants d'air, des courses-poursuites. Louis-Tomas glisse un bras par-dessus mes épaules. Je ne sais si c'est pour me réchauffer ou pour me retenir à l'intérieur de l'habitacle.

— Peux-tu m'expliquer ce qui vient de se passer ? me demande-t-il à mi-voix.

— Et toi ? Peux-tu me dire pourquoi tes copines n'ont qu'un œil pour deux ?

— En fait, nous sommes trois, ma jolie ! s'esclaffe Dina, qui n'a pas les oreilles dans sa poche, les trois sœurs Grées.

— Tu ne vas pas me dire que tu n'as jamais entendu parler d'elles ? s'étonne le marabout.

— Désolée, mais tu devrais avoir l'habitude, maintenant, dis-je avec mauvaise humeur, je suis la petite sauvage complètement inculte.

— Les Grées sont célèbres depuis la nuit des temps ! On les évoque dans la légende de Persée, dans la mythologie, dans les *Métamorphoses* d'Ovide. On apprend ça à l'école.

Ces deux-là renforcent le sentiment qu'en plus d'être une sorcière malhabile, je suis un cancre. Bien sûr que je connais ce mythe, mais je pensais que c'en était vraiment un.

— Elles sont même représentées dans *Hercule*, un dessin animé de Walt Disney, déclare Louis-Tomas, à bout d'arguments, ce qui me donne encore plus l'impression d'avoir quatre ans.

— Ah non, on nous y confond avec les Moires, proteste Dina en assénant des coups de volant secs, nous ne sommes pas des voyantes comme ces trois paresseuses qui passent leur temps à tricoter ! Nous sommes des gardiennes !

Les deux énergumènes me considèrent avec une telle consternation que j'ai le sentiment de devenir la définition exacte de la provinciale qui a rampé jusqu'à la capitale. Pour détendre l'atmosphère, j'ai envie de lancer une plaisanterie. Louis-Tomas, qui me connaît si bien, me fait ravaler mes paroles d'une simple tape sur le genou.

— Elles n'ont qu'un œil et qu'une dent pour trois, c'est assez pénible, mais elles n'ont pas leurs pareilles pour surveiller la cité.

— Pour ce qui est du chicot, on l'a balancé depuis belle lurette, et

on a toutes opté pour le râtelier, cette époque a des avantages, marmotte Dina sans actionner le clignotant avant de tourner dans une rue en sens interdit, et on a aussi été opérées de la cataracte, ça va beaucoup mieux depuis ! Il ne se passe pas un coup fourré sans qu'on le repère, pas vrai, Loulou ?

— Nous vous remercions, d'ailleurs, pour toute votre aide, dit-il en fixant le reflet de Dina dans le rétroviseur tandis que je retiens un fou rire.

— Tu ne vas pas t'en tirer à si bon compte ! Il va falloir que tu mettes les bouchées doubles question « marketing de l'ombre » pour rembourser mes portières, Loulou !

— Je ne pensais pas que les créatures légendaires de la mythologie étaient si prosaïques, murmuré-je, les dents serrées.

— Je n'ai pas pour habitude de critiquer les sorcières, mais je trouve que cette petite n'a pas été bien éduquée, proteste Dina.

— Dans la case de Grand-mère Kalle, le sol l'est en terre battue et le toit en tôle ondulée, argué-je en exagérant mon accent réunionnais, il n'y a ni télé, ni bibliothèque.

— La tradition orale, c'est pour les cochons, peut-être ?

J'ai bien envie de répondre par l'affirmative, à l'idée que la révélation des secrets et des mythes est réservée à mes sœurs aînées. Malgré mon énervement, cela me tire un sourire.

— C'est vrai, Alnaïr a de nombreuses lacunes en ce qui concerne les sciences occultes…

— Mais j'ai fait des progrès accélérés depuis quelques jours ! ironisé-je en me blottissant encore dans le Bombers de Louis-Tomas.

Je m'attends à une répartie moqueuse. Au contraire, mon compagnon me tapote le genou. Ce geste, empreint d'une espèce de tendresse, me déroute complètement. J'ai l'impression qu'il dévoile combien je suis précieuse et pourtant si fragile aux yeux de cet humain. Il devrait me craindre, malgré tout, il me prend en pitié. Au lieu d'être réconfortée, je me sens mortifiée.

Bientôt, une autre sorte de souci vient perturber mes pensées.

— Louis-Tomas, on dirait que mademoiselle Grée nous emmène dans le Marais, tout droit au *P'sycat*…

— Elle a l'œil, la petite ! s'esclaffe Dina en brûlant un feu rouge, tu n'as pas d'éducation, mais le sens de l'orientation, c'est déjà ça !

— Je ne crois pas que ce soit une bonne idée de retourner là-bas…

— C'est l'endroit le plus sûr que je connaisse pour des fuyards comme vous ! s'écrie la conductrice en folie.

— On y a quand même assassiné deux créatures magiques depuis dimanche, protesté-je, agacée que Louis-Tomas ne prenne pas mon parti.

— Ce n'est qu'une étape, chuchote-t-il, mais nous ne pouvons faire

autrement. Madame d'Archambault peut nous être d'une grande aide.

— Qu'est-ce qu'il y a ? On dirait que tu te soumets aux vampires ! Je te signale que tu as fait allégeance aux sorcières depuis ton initiation, Louis-Tomas !

— Je ne risque pas de l'oublier, marmonne-t-il en frottant sa barbe.

Ça, c'est une allusion directe à mon squattage de canapé.

Cependant, l'attitude du marabout me perturbe. Je ne comprends pas pourquoi il tient tant à me ramener au cabaret après tout ce qui s'y est passé. Dina, fidèle à sa conduite effrénée, nous entraîne à bon port en quelques coups d'accélération et quelques crissements de freins inopinés.

En réalité, je redoute de me trouver face à Petra. Je sais bien qu'une confrontation est nécessaire, mais, au fond de moi, je n'ai pas envie de découvrir que c'est elle qui commet toutes ces abominations. Vu l'heure matinale de notre arrivée, je suppose qu'elle va nous ouvrir, comme la première fois que je l'ai rencontrée. Je me rappelle qu'elle préfère s'entraîner quand la salle est calme. Je n'aime pas imaginer cette superbe drag-queen, à la voix enchanteresse et au regard de gentil garçon, en train de répéter ses spectacles en shorty fluo, après avoir perpétré des meurtres aux petites heures.

Sans même couper le moteur, Dina nous éjecte sur le trottoir, prétextant que sa troisième sœur a un besoin urgent de l'œil collectif. Je suppose qu'elle a surtout envie de retourner faire la sieste.

Contre toute attente, c'est Jarac qui nous ouvre et nous laisse pénétrer en toute hâte dans la cour intérieure. Nous n'entrons pas dans le cabaret, mais nous passons directement par la petite porte dérobée qui mène aux salles de combat dans les caves. Madame d'Archambault nous y attend. Malgré l'urgence de la situation, elle se pavane dans une longue robe rouge qui traîne jusqu'au sol et couvre ses stilettos vernis. Elle garde son porte-cigarette entre les dents et s'écrie d'une voix sifflante :

— Cette histoire commence à devenir très gênante, mademoiselle Zélindor.

— À qui le dites-vous !

J'essaie de prendre un air dégagé, mais je ne me sens jamais à l'aise en présence de cette femme vampire. Je suppose que Louis-Tomas a dû la prévenir, c'est pourquoi elle se tient sur ses gardes. Jarac n'en mène pas large, il se dandine d'un sabot sur l'autre et frotte son bouc nerveusement.

— Comme je vous l'ai dit, nous avons besoin d'un endroit protégé pour cacher Alnaïr, déclare Louis-Tomas de but en blanc.

— En quel honneur devrais-je subir la présence d'une sorcière qui attire les cadavres comme un aimant ? s'agace Marie en tapotant la cendre dans un demi-crâne.

— Nous pensons que le criminel est justement lié à elle. Il semble que tous ces meurtres soient des cadeaux qu'il lui octroie quotidiennement, comme pour un calendrier de l'avent mortel.

— Mazette, quel honneur ! Pourquoi est-ce qu'un démon ferait ce genre d'offrande à une petite enchanteresse sans histoires ?

— Je me pose exactement la même question, dis-je en essayant de garder mon calme.

Louis-Tomas me lance un curieux regard, mais je n'ai pas envie de raconter à n'importe qui que j'ai participé au déclin d'un des plus grands sorciers de la planète. Je ne sais même pas si tout cela est lié.

— Si nous arrivons à cacher Alnaïr dans un lieu où aucun monstre ne peut l'atteindre, peut-être les meurtres cesseront-ils ?

— Il n'y a qu'un endroit dans cette ville qui serait capable de soustraire une sorcière aux attaques des démons… ou des humains, c'est la cathédrale, suggère Madame en retroussant les babines.

— J'y ai pensé aussi, remarque le marabout, mais le problème, c'est que quelqu'un y a déjà élu domicile, et c'est notre premier suspect.

— De quoi parlez-vous ? demande soudain Jarac, c'est Petra qui habite dans la crypte secrète.

— Oui, mais, d'après Alnaïr, c'est également la seule créature magique qui était sur les lieux de chaque crime, poursuit Louis-Tomas en se dégageant de toute responsabilité, elle a peut-être un rapport avec toutes ces morts.

— Alnaïr aussi s'y trouvait, riposte le satyre, vous n'allez pas penser de la même manière que ces abrutis de flics qui l'ont suspectée pour cette unique raison !

— J'accorde toute ma confiance à Petra, insiste Marie, et vous connaissez mes talents de psy…

— En effet, mais la chimère est à l'épreuve des intrusions télépathiques, c'est elle-même qui me l'a révélé, dis-je du bout des lèvres.

— C'est une stryge, elle est justement destinée à écarter les démons de la ville ! souligne Jarac sur un ton furieux.

Je suis froissée de voir que je le déçois, mais soulagée de constater à quel point il peut être fidèle en amitié.

— Petra est une créature tourmentée, affirme Louis-Tomas avec calme, elle a été blessée physiquement et moralement depuis l'incendie de la cathédrale. Elle nourrit un certain ressentiment qui a pu lui tourner la tête. Elle a suffisamment de force pour venir à bout de ses victimes et elle connaissait au moins deux d'entre elles.

— Je n'aime pas du tout ces insinuations, déclare Marie, néanmoins, ce que vous avancez est logique.

— Madame, non, pas vous ! proteste le faune d'un air outré.

— La meilleure solution pour sortir de cette impasse est de

provoquer une confrontation, continue-t-elle sur sa lancée avec un sourire perfide.

Ce que je redoutais est arrivé, je n'ai pas du tout envie de me présenter devant une chimère pour l'accuser. Toutefois, ça s'avère nécessaire. Soit pour l'éliminer des suspects, soit pour l'éliminer tout court. La mort dans l'âme, nous suivons Marie. Contrairement à ce que je pensais, nous ne remontons pas dans la rue pour emprunter la petite Porsche qui nous aurait conduits jusqu'à la cathédrale en quelques minutes. Madame nous fait traverser la cave voûtée où ont lieu les combats clandestins, puis nous nous engageons dans un couloir mal éclairé dont la déclivité me fait comprendre qu'il s'enfonce encore plus dans les entrailles de la terre.

Petit à petit, les contreforts bétonnés laissent place à la roche brute, et le dallage du sol s'efface pour n'être plus que de la terre battue, légèrement boueuse. Au bout de quelques minutes, nous débouchons dans un cul-de-sac obscur. Je vois ma dernière heure arriver, coincée dans ce piège, entre une maîtresse vampire, un satyre qui ronge son frein et un marabout qui ne semble pas dédier l'exclusivité de ses services aux sorcières.

Sur un signe de Madame, Jarac s'accroupit et actionne le mécanisme d'une grille scellée dans le sol. J'émets un petit soupir quand, à la faible lueur de l'unique ampoule qui grésille, je découvre une échelle en fer qui s'enfonce dans la pénombre. Je frissonne à l'idée de m'y lancer, mais Louis-Tomas s'y faufile le premier. Je m'engage à mon tour dans l'étroit boyau qui descend vers l'inconnu. J'ai beau être une sorcière, je n'en redoute pas moins les ténèbres, car, contrairement aux humains qui imaginent ce qui peut s'y cacher, moi, je le sais exactement.

Le léger frottement des chaussures de Louis-Tomas contre les barreaux me rassure à peine. Un frôlement sur mon crâne me fait sursauter, mais je détecte l'ourlet de la longue robe de Marie. Si tout le monde emprunte ce passage sans souci, je ne vois pas pourquoi je devrais m'inquiéter. Pourtant, une angoisse larvée étreint mon estomac, ou alors est-ce la faim ? Je ne sais plus depuis combien de temps je n'ai rien avalé.

Bientôt, un léger clapotis me permet d'imaginer que nous avons atteint les égouts de Paris. J'entends un bruit sourd sous mes pieds et je devine que Louis-Tomas vient de se réceptionner sur la berge. Les derniers barreaux de l'échelle sont suspendus à deux mètres au-dessus du sol. Même si je me pends à bout de bras, je dois effectuer un plongeon sur les pavés luisants et je ne manque pas de glisser et de finir sur les fesses. C'est dans cette position que je vois Madame atterrir en toute élégance, avec sa robe en forme de corolle pourpre. Jarac bondit lestement et me domine de toute sa hauteur. Je détourne

le regard et surveille le canal où s'écoule paresseusement une eau nauséabonde et opaque.

— J'espère que nous n'allons pas croiser le crocodile des égouts de Paris, marmonné-je pour détendre l'atmosphère.

— Cette histoire est une légende urbaine, se moque le satyre, en revanche, ce conduit est habité par une vouivre qu'il vaut mieux ne pas déranger.

Mes ricanements me restent en travers de la gorge. Je préfère rencontrer un simple alligator plutôt qu'un serpent géant orné d'ailes de chauve-souris. Louis-Tomas, qui a décelé mes émotions, tente de me réconforter à voix basse.

— Tant qu'elle ne croit pas que nous sommes venus lui dérober son précieux diadème, nous ne craignons rien.

Je ne sais pas pourquoi je ne suis pas rassurée du tout. Est-ce parce qu'il chuchote, ou parce que nous avons l'air de voleurs qui avancent à tâtons dans le repaire d'un monstre avare ?

Cette fois-ci, Jarac prend les devants et allume une torche qui semblait n'attendre que nous dans un anneau métallique. L'étoupe dégage une odeur de résineux et de poix qui me pique les narines. Comment puis-je reconnaître ces composants, si ce n'est par un malheureux héritage enchanté ? La trace des bûchers imprègne les gènes des magiciennes. Les flammes dansent sur les parois, cela donne à notre expédition un petit côté médiéval qui n'est pas de bon augure. Je ne peux m'empêcher de vérifier la surface liquide d'où peut surgir à tout instant une créature dérangée par notre tapage.

— Nous n'en avons pas pour longtemps, à peine vingt minutes à pied, déclare Louis-Tomas qui a ressenti mon appréhension.

Les premiers pas se font au sec, sans encombre, mais bientôt, nous débouchons sur un tunnel à demi inondé. À l'idée de patauger dans l'eau noire et boueuse, j'ai des sueurs froides.

— Il est hors de question que je plonge, ne serait-ce qu'un orteil, dans les excréments des Parisiens, grommelé-je tandis que mon compagnon se déchausse.

— Moi non plus, se moque Jarac en sautillant sur la berge.

Ses sabots, justement dénués d'orteils, m'éclaboussent et me tirent de nouvelles protestations.

— Cessez vos enfantillages, sermonne Marie en soulevant ses jupons, je ne patauge pas, moi non plus.

Je m'apprête à la remercier pour son appui, quand son sourire énigmatique m'alerte. Je l'observe en silence tandis qu'elle met de l'ordre dans les plis de sa robe. Petit à petit, je la vois s'élever au-dessus du sol. Elle se stabilise en douceur à quelques centimètres de la surface et nous toise d'un œil narquois. Elle se déplace avec élégance, on dirait qu'elle danse dans les airs. J'avais oublié que les vampires

ont la capacité de léviter.

— Nous n'avons pas de temps à perdre, déclare-t-elle avec son autorité naturelle, suivez-moi, les boulets.

Ma vanité est piquée au vif par cette réflexion. Je suis saisie d'un tremblement. C'est dû à l'accumulation de toutes les remarques sur mon incompétence, mon manque de connaissances occultes. J'en ai assez d'être traitée en gamine, d'être rejetée comme une moins que rien. La révolte gronde dans mes veines.

Je me tourne rageusement vers les garçons et reprends le ton de notre guide.

— Moi, j'en ai marre de tout ça. On se retrouve à la sortiiie.

Le dernier mot glisse sur ma langue sous forme de pépiement au moment même où je me transforme en oiseau. L'instantané de la métamorphose me surprend autant que mes comparses ! J'ai à peine le temps de profiter de leur expression ébahie. Je suis plume, légèreté, vigueur et m'envole à tire-d'aile. Je n'ai pas besoin de torche ni d'instructions. Un instinct très sûr me projette dans le tunnel de ténèbres.

Stryge

Je ne sais pas quelle intuition me conduit dans l'obscurité, mais j'ai la certitude de connaître le chemin. Je fonce en un vol silencieux dans les boyaux étroits, mes ailes effleurent parfois la surface de l'eau boueuse qui se pare de rides éphémères. Je sens des vagues de puissance qui parcourent ma chair et l'électrisent. Je me demande pourquoi je me suis privée de ces sensations pendant si longtemps. Mon corps profilé fend les ténèbres avec un plaisir intraduisible. Il n'est plus question de vouivre, de berges sales ou d'effluves nauséabonds. Mes sens sont magnifiés, la liberté m'enivre, le pouvoir m'enveloppe plus sûrement qu'un bouclier.

Bientôt, je visualise la grille qui communique avec la crypte secrète de Notre-Dame. J'ignore comment je me suis repérée, mais j'ai la certitude au fond de moi que j'ai atteint mon but. Je replie mes ailes dans un dernier mouvement fluide et glisse entre les croisillons d'acier avec une détermination incontrôlable.

À peine ai-je franchi la barrière que mon vol est coupé dans son élan. Je me heurte contre un dôme argenté et j'entends avec horreur un clapet se refermer automatiquement sur mon passage : je suis prisonnière d'une vulgaire cage ! Je m'agite et cogne contre la ferraille ! Ma vision déformée enregistre une figure énorme qui se penche vers moi. Les gros yeux de Petra me dévisagent intensément et un sourire se forme sur sa bouche maquillée. Mon cœur bat à tout rompre. J'ai été piégée ! Mes amis m'ont envoyée dans un traquenard ! Je pousse quelques cris aigus destinés à percer les tympans, mais ma geôlière ne semble pas incommodée. Elle toque délicatement contre le grillage.

— Te voilà enfin, j'escomptais ta venue, mais, doux Jésus, je ne m'attendais pas à te voir sous ce splendide plumage, ma caille !

J'ai envie de lui rétorquer que je ne suis pas un animal de basse-cour, mais un pétrel de Bourbon, un oiseau de proie, un oiseau de malheur. Les sifflements qui sortent de ma gorge sont bien sûr inarticulés.

Je cesse de m'agiter et ma vision périphérique englobe le décor d'un seul coup. Petra a posé la cage sur une table en bois massif qui trône au milieu d'une pièce voûtée aux pierres apparentes. J'imagine que c'est la crypte secrète dont madame d'Archambault m'a parlé.

Dans un renfoncement, j'ai la surprise de voir un lit à baldaquin, et un nécessaire de toilette en porcelaine qui orne un joli guéridon. Un côté de mon esprit s'attarde sur cette décoration complètement décalée, tandis que la part animale qui m'anime cherche désespérément comment s'échapper.

— Madame m'a prévenue de ton arrivée, mais je suis fort étonnée de te découvrir sous ce nouvel aspect. Je me demande à quoi ça te sert de te transformer, si c'est pour te rendre vulnérable.

Petra parle calmement, elle s'est assise sur un tabouret et a posé ses grosses mains sur ses genoux. J'ai l'impression qu'elle patiente en attendant la venue de mes compagnons. Elle ne se départ pas de son sourire et cela m'agace. Je pépie furieusement et j'agite mes ailes en vain.

— J'ai découvert que tu n'étais pas aussi gentille que je le croyais, soupire l'armoire à glace d'une voix de fausset, Madame m'a dit que tu pensais que j'étais à l'origine de ces affreux meurtres ! Peste ! Je suis terriblement déçue !

Et moi donc ! C'est raté pour l'effet de surprise.

Si je sors vivante de cette affaire, Marie la pipelette va apprendre de quel bois je me chauffe.

— J'ai tâché de te prendre sous mon aile dès que nous nous sommes rencontrées, Dieu m'en est témoin, poursuit Petra d'un air affligé, je sais qu'il ne faut pas agir en espérant des remerciements. La bonté se donne, elle ne se loue pas. Malgré tout, ton manque de confiance me fait une peine incommensurable.

Ses larges paumes glissent sur la table et se posent sur la cage. Elles masquent presque intégralement la lumière. J'essaie de les piquer à travers les barreaux, sans grand résultat. Je crois que les menus cris que je pousse transmettent plus la frayeur que la colère.

— Je suis tout de même satisfaite de ce petit moment en tête à tête, dit-elle sur un ton doucereux qui ne présage rien de bon, cela va nous permettre de mettre les choses au point. Tu vas être obligée de m'écouter et de me faire confiance. Je ne suis pas un meurtrier, mon rôle est de protéger.

Ce n'est pas l'impression que donnent ses paluches plaquées sur la grille. Je suis persuadée qu'il lui suffirait d'une simple pression pour m'écraser et m'étouffer comme un poussin sans défense. Petra fronce ses sourcils soigneusement effilés, ce qui prodigue un air effrayant à sa grosse tête chauve.

— Ne me regarde pas avec cet air pétrifié, ma poulette ! Je ne te veux pas de mal. Je t'ai attrapée au vol pour me préserver, j'avais peur que tu me crèves les yeux ou que tu me jettes un sort sans prendre la peine de m'écouter. Je te prie de pardonner ce subterfuge, il fallait que j'arrive à te convaincre de mon innocence.

Drôle de façon de faire. Je toque mon bec contre les barreaux de toutes mes forces.

— Est-ce que tu te rends compte que tu n'es prisonnière que de toi-même ?

Je pivote et sautille rageusement sur le perchoir.

— Cette cage n'est pas enchantée. Tu es une grande sorcière, si tu veux bien te faire confiance. Je ne te souhaite aucun mal, au contraire, je désire t'aider dans ta quête. On ne pourra pas avancer si tu restes coincée dans tes propres peurs.

Lorsque je cesse de m'agiter, j'assimile enfin le sens de ses paroles. Sur une seule impulsion de ma volonté, je reprends ma forme humaine, ce qui fait éclater la minuscule cage. Je me retrouve assise sur la table en chêne, en face d'une Petra hilare. Je suis complètement nue, avec en guise de chapeau, le dôme de ma prison d'argent. Cela ne semble pas déranger le gladiateur en jupette.

— Bravo, petite sorcière, tu progresses vite, même si c'est à mes dépens.

— Excuse-moi, Petra, je suis effrayée. Je ne comprends pas ce qui m'arrive, je me mets à douter de tout le monde ! J'ai soupçonné Louis-Tomas, ce matin même. Je suis prise dans un tourbillon d'incertitudes !

— Je partage ton état d'esprit. Par tous les démons de l'enfer, nous vivons un cauchemar. C'est pour ça que nous devons nous serrer les coudes, nous sommes une famille.

Elle récupère un grand t-shirt rose dans un tiroir de sa jolie commode. Je l'enfile aussitôt parce qu'il ne fait pas très chaud dans sa cave de calcaire lutétien. Le triple XL me donne l'impression de nager dans un sac à patates. Fidèle à son caractère, la *queen* ne peut s'empêcher d'agrémenter ma tenue d'une large ceinture à boucle dorée. Ainsi, j'ai toujours l'air d'un épouvantail, mais avec la taille cintrée.

— Pourquoi penses-tu que je suis l'assassin, Alnaïr ? demande-t-elle de but en blanc.

— Cela expliquerait le meurtre de Zara : un humain parmi des victimes magiques, c'était une incohérence dans la logique qui implique un démon inconnu. En revanche, toi, tu avais un mobile pour ce crime.

— Par tous les diables de la géhenne, tes raisonnements sont torturés. Je dois t'avouer une chose, maintenant que Zara est trépassée, il est inutile de conserver le secret, soupire-t-elle en exagérant ses mines de drag-queen, notre Princesse Zara *était* une gargouille.

— Quoi ? Pourquoi m'avoir caché cette information ? Comment peut-on vider une statue de son sang ?

— Elle est devenue mortelle pour l'amour d'un homme. Ce manant l'a lâchement laissé tomber, malheureusement le choix est irréversible.

Ces mots résonnent en moi. Je connais bien ce comportement, puisque j'en ai fait les frais avant même ma naissance. Je cligne des yeux pour faire refluer des larmes piquantes.

— Il s'est disputé avec elle parce qu'il voulait la forcer à subir une opération, poursuit Petra d'une voix lugubre, j'ai d'abord pensé qu'il pouvait être le meurtrier vu la façon dont Zara a été assassinée, mais il est parti en voyage. Heureusement pour lui, sinon je lui aurais écrasé sa face de rat contre un mur.

La violence qui émane de ses paroles me fait frissonner. Je serre les bras autour de mes jambes, comme si je cherchais à me réchauffer, mais les doutes m'assaillent toujours.

— Je ne vais pas dire que je suis soulagée par tes révélations si à-propos, mais cela apporte un éclairage plus logique sur l'enchaînement de ces meurtres. Le démon qui agit dans l'ombre n'est pas incohérent. Il poursuit un schéma que lui seul peut comprendre pour l'instant. Il a eu le malheur de m'impliquer et je ne vais pas en rester là.

— Je suis bien d'accord avec toi, ma poulette. Si je peux t'aider, tu n'as qu'à demander.

Je lui souris d'un air innocent, mais je n'en ai pas fini avec cette créature mystérieuse. Je n'ai pas l'intention de me laisser charmer par ses belles paroles ou son regard de petit garçon. Je veux dépasser ce stade.

— En effet, tu peux me soutenir, Petra, mais il faut accepter de se mettre à nu sincèrement.

— Doux Jésus, tu m'en demandes trop, une nana à poil sur ma table, ça suffit pour la journée ! s'esclaffe-t-elle en me tendant le bras pour me faire descendre.

Au moment où ma main se referme sur la peau de son poignet, je souffle une incantation terrible et la géante se met à trembler.

Personne ne m'a jamais appris l'utilisation de ces mots enchantés, mais j'ai des oreilles. Pendant mon enfance, j'ai entendu mes sœurs les répéter en ronchonnant d'avoir à mémoriser la langue ancienne. Contrairement à elles, je n'ai pas besoin de psalmodier pour être efficace. Ma magie dévale le long de mes doigts tandis que je souffle :

— Stryge, montre-toi.

Le colosse est projeté contre le sol et me lance des regards effarés. Je suis moi-même déconcertée par la puissance de mon flux surnaturel. Je me dresse sur la table et domine la créature qui se contorsionne sur le tapis. Son visage se distord d'abord dans une grimace abominable. Ses traits se déforment comme sous l'action d'un sculpteur dément, son nez proéminent devient museau, sa bouche se

pare de dents acérées tandis que ses cornes font éclater la peau glabre de son crâne. Je regarde mon œuvre avec consternation, mais j'ai besoin de me confronter à la réalité de cette créature.

— Stryge, tu es un démon qui dévore les cadavres et empoisonne les nourrissons. As-tu commis les crimes de ces quatre derniers jours ?

Petra, ou ce qu'il en reste, se redresse d'abord sur son séant. J'ai l'impression que son corps pourtant athlétique a doublé de volume. Elle plante ses griffes au sol pour retrouver l'équilibre et des ailes immenses se déploient dans son dos. D'un simple battement, elles emplissent la pièce voûtée et la stryge se campe devant moi de toute sa hauteur sous son aspect le plus terrible.

Je ne sais pas si j'ai bien fait d'évoquer ce sort de révélation.

Ses yeux pourpres me fixent tandis qu'elle pousse un cri si perçant que les ampoules du lustre éclatent. Mes tympans sont en bouillie, pourtant, j'entends clairement des mots articulés dans mon crâne.

« C'est toi le démon ! La mort s'abat depuis que tu es en éveil parmi nous. »

J'ai l'impression que mon cerveau devient de la marmelade. Je croyais que les chimères ne communiquaient pas par la pensée.

« Je sais verrouiller, mais aussi libérer le flux. Je t'ai prévenue de te protéger de la télépathie, sorcière, mais tu n'écoutes jamais ! »

Le monstre secoue la tête et son visage se fend de ce qui pourrait passer pour un sourire, mais s'apparente à un déploiement de canines démesurées.

« Tu n'aurais pas dû réveiller la gardienne. Tu vas le regretter, démone ! »

Elle avance d'un pas lourd et je bondis de la table, esquivant de justesse ses griffes qui viennent se ficher dans le plateau de chêne. D'un geste rageur, elle se dégage en laissant de profondes entailles dans le bois centenaire. Je suis ravie que mes entrailles aient évité le contact.

— Je vois que tu n'hésites pas à t'attaquer à une innocente, stryge. Ta violence te confond ! Avoue tes péchés !

Pour toute réponse, le monstre saute par-dessus la table sans même prendre de l'élan. Je sens son souffle rauque sur ma nuque au moment où je plonge sous le lit à baldaquin. La bête pousse un de ses cris perçants tandis qu'elle fait voler la courtepointe d'un revers de main. Le tissu se déchire et les plumes d'oie s'éparpillent dans la crypte, donnant à la scène un insolite aspect enchanteur.

« Cesse de fuir ! Affronte la réalité, sorcière ! »

Elle a raison. Aujourd'hui, j'ai décidé de réagir. J'ai utilisé la magie, sans discernement, mais peu importe. J'accepte qui je suis : une cadette imparfaite, une source indomptable, une créature de sangs mêlés. Je rampe à une allure folle sous le cadre de lit pour éviter de

me retrouver coincée dans la ruelle, et je me dresse dans le dos de Petra. Elle n'a pas le temps d'esquisser un demi-tour, je frôle son aile du bout des doigts et cela suffit à la projeter contre le mur. Elle s'ébroue tandis que le plâtre des jointures s'effrite autour d'elle.

« Tu veux jouer à ça, sorcière ? »

Sa voix intérieure me brouille les sens et j'ai à peine le temps de la voir fondre sur moi. Ses griffes frôlent mes côtes et produisent des étincelles contre la boucle de la ceinture. Merci, la coquetterie. Je fais un plongeon en arrière. Physiquement, je ne suis pas de taille à affronter un tel monstre. Je dois contenir son énergie destructrice et la retourner contre elle. Petra franchit l'espace qui nous sépare d'un seul bond. Mes mains tentent un signe de protection à la vitesse de l'éclair et l'énorme mâchoire claque dans le vide, à quelques centimètres de mon visage.

Quel est ce prodige ?

Cette fois-ci, ce n'est pas la voix de la stryge qui a résonné. Je la vois se tenir le crâne et tituber. Ce sont mes paroles qui ont envahi l'espace. Je suis aussi étonnée que mon adversaire qui écarquille ses yeux injectés de sang. Pourtant, ma détermination demeure intacte : je veux la vérité, quitte à y perdre quelques plumes.

— Stryge, montre-toi ! lancé-je dans un souffle rauque.

Cette fois-ci, mon charme se déploie sans contrainte. Il dépasse le canal physique pour imprégner toutes les particules de la chimère qui me fait face. Elle ouvre ses bras démesurés dans un geste d'abandon et j'avance d'un pas, hypnotisée par mon propre pouvoir. Petra abat ses mains griffues sur mes épaules et m'attire contre sa poitrine plus solide que la pierre. Mon heure est peut-être venue, mais c'est aussi le temps de la vérité. Les immenses ailes noires se referment sur nous comme un manteau infranchissable. Mon cœur cogne à tout rompre, ou est-ce celui de la stryge ? Je cesse de résister, desserre les poings pour les poser à plat sur la peau froide et dure. Je cède mon cou à la morsure de la bête.

Alors, je ressens.

La peur. L'abandon. La cruauté. La différence. J'observe le démon femelle lutter de toutes ses forces contre les puissances maléfiques. Je vois le cœur de pierre se briser en mille étincelles. Je sens la mission première. La pureté. La gardienne. La vérité.

Mission accomplie. Je m'écroule sur les dalles de calcaire. Ma vision se brouille. Des flots de sang dévalent le long de ma clavicule, mais je ne ressens plus la douleur. Je crois entendre des exclamations.

« Doux Jésus ! Juste ciel ! »

Les mots précieux picorent mes tympans comme dans de la ouate. J'aurais mieux aimé tomber sur le tapis. J'ai froid aux fesses. Je préfère glisser vers un inconscient réconfortant. Je n'ai plus rien à

craindre de la stryge.

Crypte

Quand j'ouvre les yeux, je sursaute à la vue du visage penché au-dessus de moi. Si Petra a recouvré son enveloppe humaine, elle n'en reste pas moins effrayante avec son maquillage défait. Son rimmel forme des coulées anarchiques sur ses pommettes et son rouge à lèvres a tellement débordé qu'il lui imprime une grimace de clown d'Halloween.

À moins que ce soient des traces de mon sang ?

Je baisse instinctivement les yeux vers ma clavicule. Là où je pense voir une plaie béante, il ne subsiste plus qu'une douzaine de taches brunes cicatrisées à la perfection. Cela donne presque l'illusion que j'arbore une élégante ligne de tatouages rituels. Si un pan de mon t-shirt n'était pas encore poisseux, je pourrais croire avoir rêvé cet épisode. Je relève les yeux vers la chimère qui m'observe d'un air ébahi. Son regard navigue entre mon cou et une boule de gaze qui a dû être stérile, mais également souillée d'un beau rouge foncé.

— Par saint Christophe et saint Sébastien réunis ! Une régénérescence instantanée ! Je n'ai jamais vu ça de toute ma longue vie ! chuchote-t-elle comme si elle craignait d'éveiller d'autres démons en moi, tu n'as même pas invoqué de formule de soin !

Je hausse les épaules sans même éprouver un vestige de douleur. J'ai toujours eu cette capacité et je n'y ai jamais vraiment prêté attention. Je pensais qu'elle était évidente, voire nécessaire, vu le traitement particulièrement dangereux que me faisaient subir mes grandes sœurs.

— Je ne connais pas ce genre d'incantation, avoué-je en me redressant.

Je remarque soudain que Petra m'a déposée sur le lit, ou du moins, sur ce qu'il en reste. Elle a allumé des dizaines de bougies pour remplacer les ampoules éparpillées. La lumière tremblante donne une apparence presque chaleureuse au capharnaüm que nous avons provoqué. La chimère me dévisage longuement et finit par pousser un soupir à pierre fendre.

— Quel gaspillage ! Tant de pouvoirs concentrés dans une petite sorcière si…

— Inculte ? Incapable ? craché-je en la défiant du regard.

— …si innocente, termine-t-elle d'un air désolé.

Un remue-ménage dans notre dos nous alerte sur l'arrivée du reste de la troupe. Il semble que Jarac toque contre la grille avec ses cornes et le colosse se précipite pour la soulever, comme si elle ne pesait pas plus qu'une plume. Il tend les mains à mes compagnons et les hisse un à un sur le sol dallé avec précaution.

— Je vois que l'oiselle a retrouvé forme humaine, se moque Bloody Mary en lissant sa belle robe rouge.

Elle a l'air aussi fraîche que si elle sortait d'un défilé de mode et non des égouts.

— Tu as expérimenté l'inconvénient naturiste qui accompagne les métamorphoses. Ce t-shirt te va à ravir, ajoute-t-elle, les narines frémissantes et les yeux étrécis, fixés sur la tache de sang.

— J'espère que vous n'allez pas me sauter dessus, Madame, une morsure par jour me suffit amplement, dis-je d'un ton que je veux dédaigneux.

— Je constate avec soulagement que vous ne vous êtes pas entretuées, ironise Jarac en jetant un regard circulaire sur la crypte sens dessus dessous.

— En effet, nous avons éprouvé les bienfaits du dialogue et de l'attachement mutuel, déclare la stryge humaine avec un aplomb inattendu.

— J'ai pu lire en elle à cœur ouvert, et je suis parvenue à la conclusion qu'elle n'est pas l'auteur de ces crimes odieux, avoué-je avec un demi-sourire.

— Si tu nous faisais plus confiance, tu n'aurais pas eu besoin de tout ça ! Je t'ai déjà dit que nous étions une famille, au *P'sycat*.

— Comme dans toutes les fratries, le petit dernier éprouve la nécessité de ruer dans les brancards, soupire Marie en levant les yeux au plafond.

— Nous devons absolument essayer de comprendre ce qui se passe, insiste Petra, c'est pourquoi il est utile de mettre nos âmes à nu, quoi qu'il en coûte.

— Je crois qu'Alnaïr n'a pas saisi toutes les subtilités de l'expression, s'exclame le satyre qui en profite pour me palper les cuisses.

Je riposte machinalement avec une tape sur sa main, mais mon geste l'envoie valser sur le tapis. Tout le monde me dévisage avec une surprise teintée d'effroi. Si je le pouvais, je me scruterais de la même manière, car je n'ai mis aucune intention magique dans ce réflexe protecteur. Le pouvoir est parti tout seul.

— Désolée, c'est la nouvelle Alnaïr, pas subtile du tout.

— C'est bien le problème, marmonne Louis-Tomas, resté silencieux jusqu'alors, et c'est la raison pour laquelle tu es exilée chez nous, je te le rappelle.

— Est-ce que vous allez nous expliquer ce qui se passe, à la fin ? s'exaspère madame d'Archambault.

— C'est évident, non ? Je suis traversée d'un pouvoir trop grand pour moi, que je ne maîtrise pas, faute de formation. Comme je suis métisse, mi-sorcière, mi-humaine, ma famille m'a toujours tenue à l'écart, persuadée que je ne pourrais jamais développer aucun don.

— Contre toute attente, le mélange des sangs a produit l'inverse, apparemment, poursuit Louis-Tomas, au lieu de se diluer, la puissance s'est décuplée en elle.

— Comment se fait-il qu'on ne s'en soit pas rendu compte jusqu'à aujourd'hui ? demande encore Madame, vexée que ses facultés de télépathe aient été déjouées par mon aspect insignifiant.

— Il y a quelques mois, à son arrivée en métropole, Alnaïr a appris, à ses dépens, l'ampleur et la dangerosité de ses capacités anarchiques. Pour éviter de causer plus de dégâts, elle a dû brider ses pouvoirs.

« Sur ordre express de ma chère famille », ai-je envie d'ajouter, mais je tiens ma langue.

— Tout se passait parfaitement, jusqu'à samedi dernier. Je ne sais pas quel a été le facteur déclencheur, mais on dirait qu'elle ne maîtrise plus sa magie et qu'un démon l'a bien remarqué.

Je souris bêtement à l'idée que Louis-Tomas trouvait notre vie « parfaite » alors que je zonais comme une larve sur son sofa.

— Je ne vois pas ce qui la fait rire, proteste Jarac, on est dans les emmerdes jusqu'au cou à cause d'elle !

— Au contraire, Alnaïr est la clé, affirme Petra, je sais qu'elle va résoudre cette affaire, mais elle manque d'expérience et a besoin de notre soutien.

— Est-ce que vous pourriez arrêter de parler de moi à la troisième personne ? Je suis là, je vous entends ! ronchonné-je.

Pendant qu'ils poursuivent leurs suggestions sans m'écouter, j'essaie de me concentrer. Un détail m'échappe et m'agace. Qu'est-ce qui a pu m'impliquer dans ce déferlement de meurtres ? Que s'est-il passé, samedi dernier, en dehors du fait qu'un fou furieux décide d'honorer l'avent liturgique avec des cadeaux funestes ?

— Je sais bien qu'Alnaïr est essentielle dans cette histoire, continue Louis-Tomas, mais son incidence reste complètement aléatoire ! Par exemple, quand j'ai voulu lui faire inhaler le sang du tueur pour qu'elle devine sa nature, cela n'a pas donné les résultats escomptés.

À ces mots, les autres s'exclament de stupeur. Nous devons relater l'épisode de la Fosse-Maussouin, la découverte du cadavre de Volk et nos soupçons quant à l'origine du sang sur sa bouche.

— Raconte-nous exactement ce que tu as ressenti ou ce que tu as vu, demande Petra très concentrée.

— Je ne sais pas vraiment l'exprimer, avoué-je tout en me creusant

la tête, y penser me remplit d'angoisse. Tout ce que j'arrive à visualiser, c'est que j'avais besoin de fuir, c'était vital. Quelque chose me poursuivait, que je ne peux pas identifier. C'était terrible, incontrôlable…

— Je suis désolée de provoquer ces mauvais souvenirs et les faire remonter à la surface, mais c'est extrêmement important ! Essaie de visionner la scène.

— Non ! Je ne peux pas ! Je ne veux pas revivre ça !

— Fais un effort, petite oie blanche, s'exaspère la dame rouge.

Je secoue la tête et suis prise d'un haut-le-cœur, je ne souhaite plus jamais éprouver ce sentiment d'horreur brute. C'est alors que Marie, qui était assise sur le lit, se matérialise à mes côtés. Avant que je puisse réagir, elle saisit mes poignets et colle son front contre le mien. Je ressens aussitôt des vagues de terreur glaciale envahir mes veines. C'est comme si la femme vampire ouvrait une brèche dans mon crâne et puisait à vif toutes mes ressources. Je suis prise dans un tourbillon et l'entraîne à ma suite.

Elle ne s'attendait pas à une telle réaction et tombe à genoux en hurlant. Ses canines se déploient par réflexe et j'ai à peine le temps de bondir en arrière pour les éviter. Un claquement de mâchoire lugubre résonne dans la crypte et toutes les bougies s'éteignent d'un coup, au moment où je me dégage de sa poigne. Dans les ténèbres, je peux voir étinceler les yeux rouge sang de Bloody Mary en furie. Dans d'autres circonstances, j'aurais apprécié de clouer enfin le bec à cette grande bêcheuse, mais, en l'occurrence, nous demeurons toutes deux sous le choc, en parfaite symbiose.

Pour Louis-Tomas, qui n'a pas la même vision nocturne que nous, Petra rallume quelques chandelles et vient se placer sur le tapis, où nous restons prostrées de terreur.

— Par le Ciel, allez-vous consentir à nous livrer vos visions ?

— L'esprit de cette petite est un cauchemar, marmotte Marie d'une voix d'outre-tombe.

— C'était un délire, il ne faut pas y prêter attention, bafouillé-je, si je dois mettre des mots sur mon ressenti, cela devient illogique. J'ai eu l'impression qu'un œil me poursuivait, alors qu'il était incrusté dans une jambe sanguinolente, c'est vraiment n'importe quoi !

Je vois alors les quatre compères s'entreregarder d'un air navré.

— Doux Jésus, au contraire, ma poulette, tu as l'étoffe d'une grande magicienne et ta vision a été très claire, déclare Petra qui est la première à reprendre ses esprits, tu as identifié le meurtrier, ou plutôt la meurtrière.

— Je ne comprends pas, dis-je en secouant la tête, ce délire est un fatras sorti de mon imagination. Une représentation à laquelle me raccrocher, destinée à écarter un sentiment de terreur bien plus diffus.

— L'image que tu as eue incarne explicitement une des manifestations de la Camecruse, révèle Louis-Tomas d'une voix blanche.

— Ou, plus précisément, une sorte de croquemitaine féminin dont personne ne connaît vraiment l'identité, indique la chimère en joignant les mains.

Cette comparaison me prend à la gorge. Pour ma part, je fréquente depuis toujours une personne qui agit comme le croquemitaine, qui terrifie les enfants, qui les enlève et qui les sacrifie ! Une femme dont c'est le rôle et la responsabilité. C'est ma propre grand-mère !

Enfin, tout s'éclaire et pourtant tout est si sombre. Je saisis pourquoi je me situe au milieu de cette tourmente : ma famille a décidé de me punir d'une façon bien cruelle. Mes compagnons ont conclu la même chose que moi et ils me regardent tous d'un air désolé.

— Grand-mère Kalle ne peut pas me faire ça. Elle ne peut pas me torturer comme une vulgaire étrangère.

— Elle en a pourtant le pouvoir, soupire le marabout qui parle en connaissance de cause.

— Je ne comprends pas comment cela est possible. Dans ma famille, personne ne veut quitter l'île de la Réunion. De plus, malgré des siècles d'héritage, il n'y a pas de sorcière assez puissante pour agir de la sorte chez les Zélindor.

— Peut-être ont-elles employé une démone chargée de te surveiller. Réfléchis à ce qui a pu provoquer leur colère samedi dernier ?

Tout à coup, le détail, qui s'agrippait à ma mémoire comme une araignée au fond de sa toile, remonte à la surface. Les meurtres ont commencé le matin où j'ai utilisé un minisortilège sur l'époux stérile qui est venu consulter le marabout. Le jour où je me suis manifestée parmi les humains en tant que sorcière, ce que ma famille m'avait interdit.

— Il faut aussi envisager l'idée que tu sois envoûtée toi-même et que tu sois à l'origine de ces meurtres, souligne Louis-Tomas qui est au fait de mon ancien rôle de rabatteuse pour chair à sacrifice.

— Je ne vois pas pour quelles raisons je me mettrais à assassiner des créatures magiques que je ne connais même pas !

— Premièrement, pour leur piquer leurs pouvoirs. Deuxièmement, ils étaient tous en travers de ton chemin : tu as pu prendre la place de Voda au *P'sycat*. Alvina a pu te découvrir sous ton véritable aspect dans les bois. Tu as éliminé Zara pour venger Petra, et Volk parce qu'il t'a attaquée le jour de ton arrivée en métropole, suggère Louis-Tomas comme s'il dressait la liste des courses au supermarché.

— C'est complètement insensé, ce que tu dis ! On n'assassine pas les gens pour des raisons si futiles !

— Sauf si on est une sorcière assoiffée de vindicte, incontrôlable et désireuse de s'approprier leur pouvoir, révèle la géante d'un air lugubre, depuis que les assassinats ont commencé, tes dons n'arrêtent pas de se manifester, ta puissance est décuplée.

J'ai l'impression que je perds la tête. Je recule contre le mur, prête à formuler une incantation de protection s'ils font mine de s'approcher de moi.

— Chaque fois qu'un meurtre a été commis, j'étais en compagnie de l'un d'entre vous ! crié-je, à bout d'arguments.

— C'est vrai, mais il faut envisager toutes les possibilités, soupire Louis-Tomas.

— Nous ne faisions qu'émettre des hypothèses, ma poulette. Une sorte de remue-méninges collectif. Tu as vu comme c'est désagréable d'être accusée à tort.

Je fulmine, puis je me laisse tomber sur une chaise. Je suis épuisée.

— Nous avons quand même avancé, puisque nous sommes presque sûrs que c'est l'œuvre d'une démone.

— Il faut que tu sondes ta famille, ou que tu réfléchisses à un individu de ton entourage susceptible d'avoir assez de pouvoir et de violence pour s'attaquer à des créatures magiques.

Je regarde tour à tour chacun des occupants de la pièce. Ce sont les seules personnes que je côtoie à Paris, en dehors de Kval, mais lui n'est qu'un humain. Il n'a rien à voir dans cette histoire, sauf à se retrouver écrasé par une statue enchantée.

— Grand-mère Kalle avait décidé de me punir par l'exil, et c'était déjà très cruel. Je sais qu'elle est tordue, mais cette accumulation de meurtres, pour me faire accuser puis emprisonner, n'est pas son genre. Elle est bien plus radicale.

— Tu dois biaiser et trouver une astuce pour entrer en contact avec tes sœurs, déclare Marie qui a recouvré un semblant de bonne mine, tu dois essayer de comprendre le cheminement de leurs pensées sans qu'elles devinent tes intentions.

Facile, pour une médium, mais je n'ai pas ce genre de prédispositions.

— En tout cas, dans cette crypte, personne ne pourra t'atteindre, c'est un endroit parfaitement protégé, c'est une bulle magique, affirme Petra.

— Il faut que je me confronte directement à Grand-mère Kalle. Je ne peux pas rester dans l'expectative.

— Tu ne peux pas communiquer avec l'extérieur, les portables ne passent pas ici, la télépathie non plus.

— Je vais donc devoir remonter à la surface.

— Tu vas une fois encore t'exposer, ainsi que les êtres qui te sont chers.

À ce moment-là, l'image de Kval apparaît dans mon esprit. Je

ressens l'urgence de retrouver cet homme que j'ai mis en danger.

— Il y a peut-être une autre solution, suggère Petra, Alnaïr pourra transmettre des messages du clocher, sans quitter l'enceinte de la cathédrale.

— C'est un moindre mal, admet Madame en croisant les bras.

On sent, à son attitude, qu'elle répugne à fréquenter ce genre de terre consacrée.

— Nous allons passer la journée à l'abri ici, l'endroit est trop visité par les touristes et les croyants. Cette nuit, tu pourras t'adonner à une transe de communication lointaine… si tu sais faire ça ? demande la chimère d'un air inquiet.

Je soupire. Je n'ai pas du tout envie de rester enfermée dans ce sous-sol, mais tant que je serai coincée avec ces énergumènes qui veillent comme des parents sur une ado, je ne pourrai pas agir à ma guise. Après quelques réflexions, je finis par opiner du chef.

— J'ai besoin de plusieurs ingrédients pour préparer la stase mystique qui me mettra en contact avec ma grand-mère.

— Fais-moi une liste, je me charge de faire tes courses chez Joëlle, propose Louis-Tomas.

Je me souviens que cette femme tient une boutique ésotérique dans le XIVe. Je sais qu'elle nous sera d'une grande aide.

— D'abord, tu dois rapporter un brûle-parfum en céramique non teintée, et un pilon en pierre de lave, car je ne fais pas confiance aux humains en ce qui concerne la qualité des poudres, je veux fabriquer ma propre texture à partir de feuilles séchées.

Chacun semble suspendu à mes lèvres, j'ai l'impression d'être une vedette dans une émission culinaire et j'adore cette sensation.

— Il me faudra du miel d'acacia, du rhum brun, des citrons verts, un sachet d'ailes de chauve-souris tannées, dis-je en fixant Madame d'un air innocent, et une exuvie de serpent sauvage. Attention, je saurai reconnaître la mue d'une bestiole de terrarium !

Mes auditeurs ne peuvent s'empêcher d'arborer des moues dégoûtées.

— Qu'est-ce que c'est que cette recette fantaisiste ? objecte le roi des mixologues qui ne s'en laisse pas conter.

— Je ne parle pas encore de la formule, dis-je sur un ton autoritaire qui masque bien mon amusement, la boisson, c'est pour me prodiguer du courage, et le reste, c'est pour me porter chance ! Ne me dites pas que vous ignorez les propriétés protectrices de ces talismans. Cessez de m'interrompre ou je vais me tromper dans les ingrédients.

Petra donne une bourrade dans les côtes du satyre tandis que le marabout opine savamment du chef.

— Il me faudra donc une dizaine de grammes de poudre de *Nerium oleander*, mais uniquement obtenue à partir de la racine, pas des

feuilles. Bien entendu, autant de *Salvia divinorum*, cueillie de l'année.

Je me félicite d'avoir retenu les sentences de ma tante quand elle essayait d'expliquer ses formules secrètes à mes sœurs. Cela me donne un semblant de crédibilité. Le sorcier vaudou retranscrit mes mots consciencieusement sur le *notebook* de son portable. Cela m'amuse de lui proposer ces noms à coucher dehors, au lieu de lui demander simplement du laurier rose et de la sauge.

— Louis-Tomas, ne te laisse pas entourlouper par une offre promotionnelle afin d'écouler d'anciens stocks !

— Joëlle n'est pas de ce genre, on peut lui faire confiance ! proteste le marabout, c'est tout ce qu'il te faut ?

— Non, bien sûr, je gardais le meilleur pour la fin. C'est hors de prix, mais j'aurai besoin d'une pincée de *Datura stramonium*.

— Tu as décidé de te suicider, ou quoi ? demande Jarac qui roule de grands yeux sous la chevelure ébouriffée.

— Doux Jésus ! C'est *l'herbe du diable*, s'écrie Petra, est-ce que tu sais vraiment ce que tu fais, ma caille ? Après tout, tu nous as avoué toi-même que ta formation en sciences occultes n'était pas approfondie…

— C'est gentil de vous inquiéter, mais je ne suis pas nulle à ce point, dis-je en arborant un air vexé, j'expérimente les effets secondaires de chacune de ces plantes psychotropes depuis l'âge de cinq ans.

Ceci n'est qu'un demi-mensonge. En effet, si je n'ai pas reçu de leçon formelle de la part de ma tante Kharab, mes sœurs ne se sont pas gênées pour se servir de moi comme cobaye depuis ma plus tendre enfance. J'ai développé depuis une connaissance instinctive de tous les poisons et même une résistance à certains d'entre eux.

— J'espère que Joëlle possède de tels ingrédients dans ses réserves, soupire Louis-Tomas, sinon, je vais devoir courir aux quatre coins de Paris pour me les procurer.

C'est le but de cette liste à réveiller un mort.

Comme le marabout range son portable dans sa poche, Jarac s'ébroue et tend une main galante à Marie. Cette dernière se lève avec lenteur et lisse les pans de sa belle robe rouge avant de s'adresser à moi.

— Maintenant que nous avons vérifié que les jours de Petra ne sont pas en danger en ta compagnie, nous allons vous laisser ensemble, les enfants, ironise-t-elle, j'ai une boutique à faire tourner, je ne peux pas perdre plus de temps.

Elle accepte le bras de Jarac, et pivote vers la chimère qui hoche la tête d'un air entendu.

— Je te fais confiance pour garder les démons à l'écart pendant la cérémonie, tu comprends que je ne pourrai pas y assister. Ce soir, je

t’autorise une absence exceptionnelle, ma grande.

— N’oublions pas que, de toute façon, toute activité est interrompue tant que la police a laissé les scellés sur la scène, se moque gentiment la drag-queen au chômage technique.

Madame hausse les épaules et se détourne avec majesté. Les garçons lui emboîtent le pas. Contrairement à ce que je croyais, ils n’empruntent plus les égouts pour aller chacun vers sa destination. Le colosse soulève une tenture qui masquait une petite porte en bois. Un escalier rejoint la sacristie de Notre-Dame et ils se retrouveront dans la rue en quelques minutes.

Satyre

Je ronge mon frein avec impatience. Je n'ai pas envie de passer la journée enfermée dans une crypte à jouer aux cartes avec un gladiateur au maquillage outrancier. Il faut absolument que je réussisse à lui fausser compagnie pour trouver dans quel hôpital a été emporté Kval. J'ai besoin d'avoir de ses nouvelles. J'ai besoin de lui, le seul être normal et lumineux de toute cette histoire.

D'abord, je fais bonne figure et dévore à belles dents le repas que Petra partage avec moi. Cette gourmande a concocté une délicieuse blanquette de veau sur un minuscule réchaud et ce n'est qu'à la première bouchée que je me rends compte du vide dans mon estomac qui criait famine. J'engouffre plusieurs assiettes, que j'arrose d'un petit vin blanc fameux, et nous concluons ce repas par une énorme part de gâteau à l'ananas qui me rappelle celui de ma grand-mère. Ce détail ne vient pourtant pas perturber mon appétit.

Je suis soulagée à l'idée d'avoir une échéance pour prendre contact avec ma famille et tirer toute cette affaire au clair. Je ne vais pas attendre ce soir pour les placer devant leurs incohérences. Les masques vont tomber. Les meurtres vont cesser.

Pour passer le temps, ma compagne me propose une partie de tarot que je décline, prétextant une grande fatigue. Elle me suggère de prendre du repos dans son immense lit à baldaquin, sur lequel elle s'allonge également après avoir remis un peu d'ordre dans son antre. Le sommier grince, mais résiste sous son poids, tandis que je glisse dans le creux qu'il imprime au matelas.

Nous restons un moment étendues, je ne bouge pas jusqu'à ce que j'entende sa respiration devenir régulière et profonde. Comme je ne veux pas compter sur un simple endormissement, j'effleure l'intérieur de son poignet avec ma main gauche et je formule une des rares incantations que j'ai apprises dans mon enfance. Accompagnée d'une légère impulsion de ce pouvoir qui me traverse à nouveau avec délice, je plonge ma compagne dans un sommeil dont elle ne pourra sortir que dans un bon moment.

Ensuite, je vais fouiller dans les tiroirs de la commode, à la recherche d'un peu d'argent. Je tombe sur la réserve de pourboires qu'elle cachait dans ses culottes géantes, et je l'empoche sans remords. Je me dirige à pas de loup vers le vantail en bois, même si je sais que

je peux faire confiance à mon sortilège, j'agis avec prudence. Je grimpe en silence un escalier creusé à même la roche, j'emprunte d'instinct un dédale de couloirs sombres et je finis par déboucher par une porte dérobée dans la crypte officielle du parvis de Notre-Dame. L'endroit est bondé de touristes en quête de racines archéologiques. Je passe inaperçue dans la foule, malgré ma tenue atypique.

Une fois dans la rue, je suis saisie d'un froid innommable. Je lève le nez vers les tours de la cathédrale et cherche instinctivement à distinguer la stryge neuve qui remplace Petra sur la galerie des chimères. L'immense édifice de l'île de la Cité dresse ses rectangles aux proportions parfaites qui ont mis deux siècles à sortir de terre et quinze heures pour partir en fumée. Les grues en témoignent encore, hérissées dans un ciel bleu glacé. La ville est resplendissante sous le soleil de novembre. Cela ne suffit pas à réchauffer mes membres.

J'en ai plus qu'assez de courir pieds nus en plein hiver, de subir les accoutrements des autres, les tenues dépareillées. Je caresse le renflement que font les billets sous ma ceinture et, même si je suis pressée de rejoindre la Défense pour extorquer des renseignements sur la santé de Kval, je décide de m'accorder un crochet dans une boutique de vêtements.

J'accoste plusieurs passants qui m'ignorent royalement, ou qui s'enfuient à l'idée que je les rançonne. Il faut dire que mon t-shirt maculé de sang n'est pas très engageant. Enfin, une femme plus affable que les autres, ou moins apte à juger sur l'apparence, m'indique que je trouverai des magasins aux Halles, situées à vingt minutes à pied si je traverse le pont d'Arcole.

Bien sûr, je me perds au niveau de la rue Saint-Denis. Sans mon sacro-saint GPS, je suis une vraie touriste. Bientôt, la vitrine d'une petite boutique attire mon regard et me fait oublier les enseignes nationales. Au milieu d'un enchevêtrement de lingerie aguichante, est exposée une paire de cuissardes vernies ahurissantes. C'est exactement ce qu'il me faut.

J'ai décidé de ne plus me cacher, je sens le pouvoir rouler en moi, je n'ai plus honte de ce que je suis. Je vais partir en chasse et utiliser des armes qui me sont propres. Ce n'est qu'une fois que j'ai pénétré dans le magasin que je me rends compte de mon erreur ; il s'agit d'un sex-shop. Peu importe, je me fraie un chemin au milieu des objets les plus insolites et des jouets pour adulte. Je veux absolument ces bottes.

— Alors, ma jolie ! On est perdue ? s'exclame une voix aigre qui me fait sursauter, c'est interdit aux moins de dix-huit ans, ici !

Une femme, tellement livide que je l'avais prise pour un mannequin, se met en mouvement entre les étagères. Elle tire sur un mégot fripé et me détaille de la tête aux pieds avec une moue réprobatrice. Je soupire, car j'ai vécu cette scène un nombre

incalculable de fois à cause de mon allure juvénile. Je ne perds pas de temps à essayer de me justifier, je décroche ma ceinture et déballe toutes les économies de drag-queen sur la banque. Cela fera office de papiers d'identité.

— Je suis exactement au bon endroit, dis-je d'un air d'autorité, je veux changer de style.

— Elle n'a pas tort, la pouilleuse ! s'esclaffe la vendeuse dont les faux cils papillotent à la vue des billets verts.

Je me penche et j'analyse seulement à ce moment que cette somme rondelette doit correspondre aux paris de gladiateurs plutôt qu'aux pourboires de drag-queen. Je peux tout à fait m'offrir les bottes, mais aussi des collants, ainsi qu'un legging moulant, doublé de mohair. On peut être affriolante et confortable. Pour le top, je prends le risque de la pneumonie, mais je craque pour un corset en cuir véritable qui me donne l'air d'une fille pirate évadée d'un vieux film.

La vendeuse, cigarette au bec, me dégote un blouson court, orné d'un crâne entouré d'ailes en strass dans le dos. J'ai déjà aperçu ce motif quelque part, cela doit représenter une marque que je ne connais pas. La bonne femme bat des mains, elle est bon public. On le serait à moins, vu la somme que je lâche dans sa boutique. Enfin, elle me permet de puiser dans sa réserve personnelle de fards. Je me dessine un regard charbonneux et des lèvres outrageusement carmin. Je laisse ma chevelure flotter librement sur mes épaules.

— Alors, ai-je toujours l'air d'une mineure ? lancé-je avec satisfaction à mon reflet dans le miroir de la cabine d'essayage exiguë.

— Tu as plutôt l'apparence d'un ange noir ! s'écrie la vendeuse en soufflant de la fumée par les narines, personne ne pourra te résister.

— J'y compte bien, dis-je en remontant la fermeture du blouson jusqu'au sillon de ma poitrine comprimée par les balconnets du corset.

— Attends, ne pars pas tout de suite, demande la femme en fouillant dans un tiroir, je vais t'offrir un petit cadeau.

Je crains qu'elle sorte un godemiché acidulé ou une paire de menottes en velours rouge pour me remercier d'avoir dépensé une somme astronomique, mais elle me tend simplement une chaînette ornée d'un pendentif en argent.

— C'est un œil d'Horus, déclare-t-elle en prenant bien garde de ne pas toucher le médaillon, tandis qu'elle me l'accroche autour du cou.

— Merci, c'est sympa.

— Ce n'est pas *sympa*, jeune fille, grogne-t-elle, la cigarette au bec, c'est une amulette de protection. C'est un œil gauche, il est donc soumis aux pouvoirs de Thoth et représente la lune. Il est destiné à te préserver du mauvais sort, entre autres choses.

Je déglutis et fixe tour à tour le bijou de pacotille et la vieille femme au teint cireux. C'est une humaine, j'en ai la certitude, mais

son intuition me laisse pantoise.

— Qu'est-ce qui vous fait croire que j'ai besoin de protection ?

— Tout le monde en a besoin, ma petite, dit-elle en soufflant doucement la fumée par le nez, mais surtout les jeunes filles qui se déguisent en guerrières pour se donner l'illusion d'impressionner leur ennemi.

— Je ne comprends pas de quoi vous voulez parler.

— Je ne sais pas ce que tu mijotes et ce ne sont pas mes affaires, mais je te conseille de garder ce colifichet sur toi. Si tu ne crois pas en son pouvoir de protection, au moins il embellit ta gorge de prépubère, ajoute-t-elle avec un clin d'œil tellement appuyé que je crains de voir ses faux cils rester collés.

Je bredouille de rapides remerciements et quitte la petite boutique sans même récupérer ma monnaie. Je finis par trouver le train interurbain au Châtelet-les-Halles, qui me conduira directement à la Défense. J'ai bien l'intention de faire le siège de *Djevel Spill*, jusqu'à ce qu'on me révèle dans quel hôpital Kval Darlig a été emmené.

Mon allure ne laisse personne indifférent, et même si je reçois quelques réflexions moqueuses qui me rappellent que la période d'Halloween a cédé la place à celle de Noël, je ne m'en formalise pas. J'éprouve un certain plaisir à sentir le regard des gens sur moi, à la fois empreint d'effroi et de désir. J'ai décidé de ranger la petite fille effacée et obéissante. Apparemment, le meurtrier mystère veut s'adresser à la sorcière en moi. C'est peut-être un piège, et je m'y jette tête baissée, mais c'est bien la magicienne qui va riposter et le réduire à néant. Dans le reflet des vitres du train, j'aperçois mon sourire carnassier.

Non, mais c'est quoi ce canon ! Alnaïr Zélindor est dans la place ! Gare à la sorcière noire.

Il faut que je me procure un téléphone, aussi bien pour narguer mes aînées que pour régler le problème de leur rôle dans toute cette affaire. Je ricane à l'idée que Louis-Tomas est en quête d'une liste incroyable de plantes hallucinogènes dont je n'ai pas besoin. J'espère qu'il va perdre du temps à les réunir toutes.

Je reconnais ma dépendance aux moyens de communication modernes. Depuis que j'habite en métropole, j'ai pris l'habitude de consulter Google pour tout et n'importe quoi : décrypter le plan du métro, prévoir la météo, commander des plats à domicile. Actions qui m'étaient complètement inutiles dans mon île. Si j'avais un portable, je pourrais aussi tout simplement téléphoner à Kval, car je connais son numéro par cœur. Le reflet dans la vitre se rembrunit : encore faudrait-il qu'il soit en état de répondre ou que Slem Jente ne filtre pas les appels.

Je fixe la jeune fille qui me fait face, comme tout un chacun, elle a

le nez scotché sur son écran. Je doute que, même avec une demande polie, elle me cède son smartphone. Je suis en train de songer à lui lancer un minuscule charme quand, tout à coup, un homme qui vient de monter dans la rame se jette sur le siège vacant à côté d'elle. Machinalement, elle s'écarte et s'appuie contre la vitre. L'inconnu, un trentenaire propre sur lui, laisse son regard naviguer entre elle et moi. Le style Xena-la-guerrière lui plaît moins que le style-étudiante-inoffensive, car il pose la main sur la cuisse de sa voisine et s'écrie :

— Eh, mademoiselle, vous êtes bandante, vous savez !

La jeune femme, apparemment habituée à ce genre de comportement, se contente de dégager sa jambe et de lui tourner le dos. Il n'en reste pas là, bien entendu. Il tire un portable de sa poche et agrippe l'épaule de sa victime du moment.

— Allez, fais pas ta bêcheuse ! Viens faire un selfie contre moi, avec ta belle bouche à pipe !

La fille enfonce ses écouteurs dans ses oreilles et se rencogne à l'extrémité de la banquette. Elle ne peut pas s'écarter plus, à part si elle ouvre la vitre et saute du train.

— Je te fais un compliment et tu m'ignores, salope ? insiste le gredin auquel on aurait donné le Bon Dieu sans confession avant qu'il ne parle.

Trois hipsters, assis non loin, se contentent de ricaner sans lever le nez de leur PC portable. La fille me jette un regard affolé, certaine qu'elle ne pourra pas non plus recevoir d'aide de la part d'une autre femme. Elle a sûrement raison, mais, en l'occurrence, elle est en présence d'une sorcière.

Sans même bouger de mon siège, j'allonge vivement la jambe et appuie mon talon aiguille sur les parties intimes du harceleur. Il pousse un hoquet de surprise et tente de se dégager, ce à quoi je réponds par une pression plus ferme de la pointe sur la fermeture éclair qui doit le blesser doublement.

— Je présume que la demoiselle attend des excuses, dis-je entre mes dents.

— Va te faire f…

Son insulte se termine en couinement, car j'enfonce carrément, et avec un plaisir jubilatoire, le talon ferré dans son jean. Je me suis dressée sur l'autre jambe et le domine de toute ma hauteur. On pourrait croire que je prends un risque inutile dans cette position en équilibre. Pourtant, une force inhumaine émane de mes membres. C'est comme si j'absorbais la lourdeur du train à travers le plancher. Je suis le métal, je suis l'énergie, mon souffle est électrique. L'appui devient dangereux pour les pauvres testicules.

— Si tu espères avoir des descendants un jour, tu devrais suivre mes conseils.

J'ai murmuré, mais les trois cadres daignent lever le nez de leurs tableaux Excel. Ils observent la scène sans bouger. J'en vois un qui se retient de poser ses mains sur son entrejambe, dans un mimétisme bien peu solidaire. Le silence devient palpable malgré le vrombissement du wagon. Il ne faut pas se fier à ma carrure de poids plume : je suis aussi inébranlable qu'une statue d'acier.

— Je… m'excuse… obtempère l'homme en me fixant, les dents serrées.

— Grammaticalement, la forme est correcte, mais c'est un peu impoli de s'excuser soi-même. Tu peux mieux faire, insisté-je sans bouger d'un millimètre.

À ce stade, tous les occupants de la rame nous dévisagent d'un air ébahi, même la jeune fille. Je sais que je fais durer le plaisir pour ma satisfaction personnelle, mais j'assume. Je sens les muscles du garçon se ramollir, sa haine cède la place à la terreur. Il cesse de me regarder dans les yeux, car ce qu'il y a lu est un mauvais présage, tant pour son anatomie que pour son âme.

— Je vous prie d'accepter mes excuses, mademoiselle, dit-il toujours entre ses dents.

Satisfaite, je relâche la pression. Je ne lui ai pas lancé de sort, je voulais qu'il agisse en toute connaissance de cause. En revanche, je crois qu'il a compris qu'il n'avait pas affaire à une femme normale. Son cerveau a dû m'analyser comme une psychopathe plutôt qu'une sorcière, même si la plupart du temps tous les humains font la confusion. J'espère que ça lui servira de leçon.

Je sais bien que non, j'ai seulement un côté optimiste indécrottable.

Dès que je dégage mon talon, le garçon s'échappe vers une autre rame sans demander son reste. Les spectateurs plongent aussitôt leur nez dans leurs affaires, sûrement de peur de recevoir les foudres d'une folle qu'ils n'ont même pas défendue. La jeune fille, elle-même, se contente d'un faible sourire de remerciement. Je crois que j'ai dû trop forcer sur le style gothique et j'impressionne plus que je séduis.

Peu importe, je ne suis pas en quête de reconnaissance. Tout ce qui m'intéresse, c'est l'iPhone dernier cri qui est tombé, comme par inadvertance, de la poche du harceleur et qui attend gentiment sur le lino gris du train. Je me baisse d'un mouvement souple. Je fais semblant de vérifier que je n'ai pas abîmé mon talon tandis que je ramasse subrepticement l'objet de ma convoitise. Comme si de rien n'était, je fais mine de le sortir de ma cuissarde et me rassois pour l'allumer.

Tout ce cinéma est bien inutile, car personne ne me prête plus la moindre attention. Une mini-impulsion électrique venue de mes doigts, et le code secret de ma victime est désactivé. Je vais pouvoir surfer en toute impunité, le temps que le bonhomme se remette de ses

émotions et découvre le vol.

Pour commencer, je décide de prendre un autoportrait destiné à provoquer une réaction chez les Zélindor. J'écarte les pans de mon blouson pour présenter mon balconnet au premier plan, je fais bouffer ma chevelure à la lionne, je tente plusieurs moues en cul-de-poule qui sont censées rendre irrésistibles. Je me ravise, j'opte pour le sourire fielleux. Je clique.

Le résultat est atroce ! On dirait que mon menton a triplé de volume et que mes narines sont plus vastes que le gouffre du Trou de Fer. Je tends le bras pour changer d'angle de vue, cette fois, c'est mon front qui est démesuré et ma poitrine, trop éloignée de l'objectif. Je me demande comment font mes sœurs pour avoir toujours l'air splendides.

Au bout de quelques tentatives infructueuses, je capte le regard amusé de ma voisine.

— Les selfies, c'est galère. Vous voulez que je vous prenne en mode portrait ? propose-t-elle timidement.

— Ce n'est pas de refus, dis-je en lui passant aussitôt l'iPhone coupable.

— Oh ! il est tout récent, dit-elle en le soupesant, vous devriez vous méfier quand vous le prêtez aux inconnus, vous risquez de vous le faire voler.

J'éclate de rire et la fille en profite pour me photographier. Le résultat est magnifique ! Mon expression est un mélange de sincérité et d'ironie. Ma tête et mon buste ont retrouvé les proportions adéquates, ils sont mis en valeur par une profondeur de champ légèrement floutée. Les lumières crues de la rame s'accrochent aux méplats de mon visage et accentuent l'étincelle dans mes yeux noirs.

— C'est extraordinaire ! m'écrié-je en scrutant l'écran, vous êtes sacrément douée ! Tout ça en une seule prise ! Vous êtes photographe, n'est-ce pas ?

La fille rougit jusqu'aux oreilles.

— Je suis instagrameuse, avoue-t-elle avec modestie.

Comment n'y ai-je pas pensé ? C'est précisément ce qu'il me faut pour provoquer mes sœurs.

— Vous êtes une pro ! On ne dirait pas que c'est moi, mais une vraie star !

Une star limite porno-gothico-horrifique, mais une star quand même.

— Détrompez-vous : au contraire d'une photo posée, celle-ci reflète exactement ce que vous êtes, assure-t-elle avec un sourire en coin.

Syllogomane

Je suis le mouvement de la foule qui débarque à l'arrêt du RER Grande-Arche. Je suis enveloppée et comprimée par les corps des usagers qui se précipitent vers la sortie. Comme prise dans un magma humain, je n'ai pas d'autre choix que de glisser bêtement dans les escalators. Par-dessus le moutonnement des bonnets et des crânes, j'aperçois un bout de ciel bleu glacier qui s'élargit au fil de l'inclinaison électrique.

Lorsque j'aboutis enfin sur le trottoir, le panorama se pare de cette arche spectaculaire si renommée qui donne son nom à la station. C'est une chose d'analyser une photo sur un écran de smartphone et une autre de se retrouver dans la réalité de l'architecture, telle une fourmi devant ces bâtiments géants au design grandiose, mais épuré.

Les angles droits étincellent sous le soleil d'automne, sans pour autant gâcher la vue. La vastitude même de l'esplanade me coupe le souffle. J'ai l'habitude des grands espaces. Mon île offre des précipices à couper le souffle et des sommets renversants. Pourtant, j'hésite, je vacille dans cette galaxie de marbre et de béton. Je ne suis pas à ma place. Finalement, c'est l'histoire de ma vie, je ne me sens à ma place nulle part. Cette pensée me ramène à mon projet le plus urgent : prendre contact avec ma famille.

Pour me calmer, et pour établir un nouveau plan d'attaque, je m'engouffre dans un café, dont les dimensions plus humaines me rassurent. Après avoir passé commande auprès d'un charmant serveur, je me cale contre une vitre et décide de passer à l'offensive virtuellement.

La meilleure façon de faire réagir mes sœurs est de les battre à leur propre jeu. Inutile de composer des philtres maléfiques ou d'entrer en transe avec des plantes hallucinogènes, pour les visualiser. Dommage pour Louis-Tomas et ses emplettes. Je vais employer la bonne vieille méthode des potins sur les réseaux, c'est tellement plus fulgurant et moins dangereux pour mon estomac.

Toujours grâce au téléphone de monsieur malpoli, qui apparemment a été si perturbé qu'il ne s'est pas rendu compte de sa perte, je me connecte sur Instagram dans le darknet, celui réservé aux criminels et aux créatures interdites. Je possède un ancien profil que je n'utilise jamais, à part pour suivre les frasques de mes aînées. La

photo que j'ai postée avant de quitter le train, avec l'aide de ma voisine étudiante, fait déjà le *buzz*. Entre les commentaires incendiaires, les insultes et les remarques suspectes, je trie plusieurs messages privés dans lesquels Kaala me demande ce qui me passe par la tête.

J'en profite pour l'appeler en visio et elle répond aussitôt. C'est la première fois depuis six mois que je vais pouvoir atteindre un membre de ma famille. J'avais bien raison de préférer le smartphone aux sortilèges de réunification. Kaala apparaît sur le petit écran, égale à elle-même, elle est parfaitement maquillée et attifée. Elle ne se montrera jamais sous un aspect négligé, même si c'est pour me fustiger en privé.

Lorsqu'elle m'aperçoit, elle pousse un cri aigu qui fait sursauter mes voisins de table. Je baisse machinalement le son du micro et me penche vers le téléphone dans l'intention de chuchoter, mais Kaala me prend de vitesse :

— Qu'est-ce que c'est que ces photos, Alnaïr, et ces publications signées de notre nom ? On t'avait ordonné de faire profil bas. Tu vas effacer tout ça, sur-le-champ !

Je laisse mon regard errer quelques secondes sur l'arrière-plan. Par-dessus son épaule, quelques palmes s'agitent dans les alizés, je sens presque l'odeur des embruns et des sapotes trop mûres. Mon cœur se gonfle d'une nostalgie inappropriée.

— Bonjour grande sœur ! Ravie de découvrir que tu es en vie ! Après tout ce temps sans nouvelles, je craignais qu'il te soit arrivé malheur.

— Arrête avec ton humour à deux balles ! Pourquoi est-ce que tu as réactivé ce compte ? Tout le monde est en furie, à la case !

Mon unique but était de vous provoquer puisque vous ne répondiez pas à mes appels, je vois que j'avais raison.

— Pourquoi est-ce que ça vous énerve à ce point ? Je ne fais aucun mal. Je m'ennuie à mourir en métropole, je cherche seulement à tuer le temps avec des occupations de jeune fille de mon âge…

— Personne ne doit soupçonner ta présence, ou même ton existence. Tu fais honte à notre clan ! Nous ne voulons pas être associés à toi, sale métisse !

Ses paroles me transpercent le cœur même si je m'y attendais. Pourquoi est-ce que j'espère toujours bêtement attirer la sympathie de mes aînées, susciter une réaction positive, la belle sororité dont on parle dans les contes pour sorcières.

— Dois-je vous rappeler ce que j'ai fait pour vous, il y a six mois ?

— Tu n'as fait qu'obéir à ton destin ! Se sacrifier pour ses origines, c'est le rôle de tout membre de la famille ! Petite prétentieuse, tu voudrais qu'on te porte aux nues pour un dévouement somme toute

ordinaire ?

J'ouvre la bouche, mais je ne sais pas quoi répondre à cet argument. J'ai failli perdre la vie et une grande partie de mes pouvoirs dans cette affaire, mais, apparemment, cela ne leur suffit pas.

— Nous avions trouvé un moyen de te faire disparaître de la circulation et c'était parfait ! Efface ce compte ou on t'effacera définitivement de la famille ! gronde encore Kaala.

— Je vois, c'est pour ça que vous avez envoyé la Camecruse à mes trousses.

J'ai décidé d'être directe. Je n'ai pas de temps à perdre, j'ai autre chose à faire cet après-midi, comme situer une entreprise de jeux vidéo parmi les milliers de holdings qui se cachent dans cette forêt de béton.

— Qu'est-ce que tu racontes, encore, petite idiote ?

Le visage de ma sœur est figé de surprise, je sais que c'est une grande actrice, mais j'ai l'impression qu'elle est sincère.

— Depuis samedi dernier, quelqu'un sème des cadavres sur mon chemin de façon intentionnelle. Pour me faire inculper, ou pour me menacer, je n'ai pas découvert le fin mot de l'histoire.

— Qu'est-ce que tu as encore inventé ? Est-ce que Louis-Tomas te fait prendre des substances en cachette ?

En effet, le marabout m'a utilisée, mais comme cobaye légiste plutôt que simple camée.

— Un démon s'attaque aux créatures magiques qui m'entourent. Par inhalation, j'ai en effet pu analyser son sang prélevé sur l'une d'entre elles.

— Quoi ? Mais t'es complètement malade !

Je n'ai pas le temps d'entrer dans les détails, mais je discerne bien que Kaala ne ruse pas. Elle me prend, elle aussi, pour une folle.

— Chaque matin, on dépose sur mon passage une nouvelle victime. J'ai fini par être accusée des meurtres et me retrouver en garde à vue.

— C'est bien fait pour toi ! Tu te mets toujours dans un sacré pétrin.

— Cette fois-ci, je n'y suis pour rien, mais, visiblement, on me veut du mal. J'ai aussitôt pensé à vous, dis-je avec un regard innocent, de plus, la Camecruse est un croquemitaine femelle, comme notre aïeule si célèbre. C'est le deuxième argument qui me pousse à vous soupçonner.

Mes accusations sont risquées, mais je les ai déjà mises dans un tel état d'énervement qu'il est inutile de prendre des gants.

— Tu imagines que Grand-mère Kalle perdrait du temps à s'occuper de ta petite personne ?

— La métisse se croit sortie de la cuisse de Jupiter ! coupe la voix de mon autre sœur dont la tête apparaît dans un coin de l'écran.

— On ne sait pas ce que tu as fait, Alnaïr, pour provoquer une démone, mais cela ne vient pas de nous ! affirme Kaala.

— Au contraire, nous tâchons d'oublier ton existence, ajoute Karumai, Grand-mère Kalle ne veut même pas entendre parler de toi, à l'heure qu'il est !

— Passez-la-moi, j'ai besoin d'en avoir le cœur net !

— Impossible ! Tu n'ignores pas que notre grand-mère refuse tout ce qui a un rapport avec les nouvelles technologies, s'esclaffe mon aînée, triomphante.

— D'ailleurs, c'est un sacré problème pour essayer de faire sa promotion sur les réseaux sans son accord, marmonne la cadette.

Je fronce les sourcils. J'en ai assez de me sentir méprisée de la sorte. J'agrippe le petit téléphone à deux mains. Je ne me soucie plus de savoir si les autres clients m'observent. Je me doute que je présente une mine hallucinée, mais je plonge mon regard dans celui de ma sœur aînée. Avec les pouces, je trace le signe de fixité dont j'ai usé sur Petra. Je ne suis pas certaine du résultat à cette distance, mais je répète dans un souffle ténu :

— Obéis, sorcière. Passe-moi grand-mère, immédiatement.

Kaala se pétrifie devant l'écran, ses grands yeux noircis de khôl deviennent vitreux, sa bouche s'affaisse malgré les soins au collagène repulpant. Karumai part en courant vers la case au fond du jardin. Elles étaient installées sous le petit kiosque de l'entrée qui s'appelle un guetali.

Une pointe de nostalgie traverse mon âme au souvenir de ces endroits agréables, de cette température humide et chaude, de ces décors luxuriants. Mon aînée reste figée pendant un long moment, je me demande si je n'ai pas abusé de l'utilisation de ma magie à distance. Je suis complètement novice, et je n'ai toujours pas eu le temps de peaufiner mes sortilèges. J'attends quelques minutes avant de voir en arrière-plan, ma tante, ma sœur et mes cousines escorter Grand-mère Kalle jusqu'au petit banc où Kaala est aussi raide qu'un morceau de bois.

La vieille dame, affublée de son fichu, de ses jupons démodés et de ces savates, avance avec lenteur. On dirait une pauvre chose ratatinée, pourtant il émane d'elle une puissance phénoménale. Même si je me trouve à l'abri de l'autre côté de l'Afrique, j'ai beaucoup de mal à retenir les tremblements de mes mains.

— Vous m'avez dérangée pour causer à c'te boîte mécanique, grogne mon aïeule d'une voix d'outre-tombe, on m'a rapporté que ma descendante Alnaïr veut me parler, mais je ne la vois pas à c't'heure !

Je sais qu'elle joue les simplettes, elle comprend parfaitement l'utilisation du téléphone même si elle la réprouve.

— C'est pourtant moi, mémé.

Je sais que je joue avec le feu en utilisant ce terme faussement affectueux, mais je ne peux m'empêcher de la provoquer. Un réflexe de dernière-née, comme dirait Bloody Mary.

— Je suis à des milliers de kilomètres et pourtant je suis là, c'est la magie de la technologie.

À l'attention étonnée de mes voisins, je constate que j'ai haussé le ton comme si je m'adressais à une centenaire sénile alors que la sorcière Kalle possède des sens plus développés que ceux d'une fringante demoiselle.

— Qu'est-ce que tu veux, *ti'fille* ?

Je tique à l'emploi de ce surnom qui n'est pas aussi affectueux dans sa bouche édentée que dans celle de Louis-Tomas, mais c'est de bonne guerre.

— Je souhaite savoir si tu as mis un contrat démoniaque sur ma tête, mémé.

Il me semble que l'œillade opaque de la vieille dame transperce l'écran et je recule vivement. Apparemment, je ne suis pas la seule à pouvoir utiliser les ondes pour canaliser ma magie. Je lâche aussitôt le téléphone qui tombe à plat sur la petite table et je renverse quelques gouttes de café. Cependant, je ne détourne pas le regard, je soutiens celui de la sorcière noire avec une morgue toute nouvelle. Pendant quelques secondes, j'ai l'impression qu'elle est surprise, puis elle fronce les sourcils.

— Tes soupçons me déchirent le cœur, *ti'fille*. Si je voulais me débarrasser de toi, je n'enverrais pas quelqu'un le faire à ma place.

Sa voix et sa logique me glacent, mais je ne cède pas pour autant.

— Samedi dernier, j'ai utilisé ma magie, contre ton ordre express. C'était un petit sortilège de rien du tout, pas de quoi altérer les forces cosmiques. Depuis, une entité me poursuit et sème des morts sur mon chemin. Elle agit comme un requin qui gravite autour de sa proie. Ce comportement est assez vicieux pour me faire penser à tes méthodes. N'est-ce pas toi qui veux me punir de façon retorse ?

J'ai décidé d'être honnête, ce n'est pas la peine de tourner autour du pot avec ma grand-mère. De plus, je vois à la lueur dans ses yeux noirs qu'elle apprécie la flatterie. Plus je vais la traiter de cruelle et de perverse, plus elle va se laisser attendrir.

— Je crois que tu te punis toute seule, petit astre. Ton idiote de sœur m'a parlé de tes accusations sur la Camecruse. Tu sais qu'elle n'existe pas, à part dans ton esprit.

J'ai l'impression que ma grand-mère rejoint Louis-Tomas dans ses élucubrations quant à ma culpabilité. Je suis certaine qu'ils se trompent. Je ne suis pas une criminelle amnésique.

— Je t'ai demandé de mettre ton pouvoir en sourdine pour te protéger, *ti'fille*, pas pour te punir.

— N'est-ce pas plutôt pour vous protéger ? suggéré-je en désignant ma sœur qui est toujours sous l'emprise d'un sortilège que j'ai lancé presque par hasard.

Grand-mère Kalle hausse les épaules et éveille mon aînée d'une chiquenaude. Kaala s'ébroue et bat en retraite vers la case où les autres attendent, comme si l'abri de la varangue pouvait les préserver.

— Je reconnais mon erreur, soupire la vieille magicienne, je suis trop protectrice avec toi.

J'ai envie d'éclater de rire, mais je m'en garde.

— Je vais te laisser voler de tes propres ailes. C'est un passage obligé si tu veux devenir une vraie sorcière adulte, il faut que tu apprivoises tes démons intérieurs.

Je ne sais pas trop à quoi elle fait allusion, mais je continue sur ma lancée.

— Peux-tu me certifier que tu n'as aucun rôle dans cette histoire ? insisté-je, incrédule.

— Le seul rôle que je joue est celui d'être ta mère-grand. Mon sang coule en toi, *ti'fille*, et c'est un lourd héritage. Je prédis qu'un jour tu en seras digne. Toutefois, il te faut surmonter les épreuves en solitaire pour mériter le nom des Zélindor.

Je vois les femmes dans son dos écarquiller les yeux de surprise. Je suis moi-même tétanisée lorsque j'entends ces paroles. Je m'attendais à des réprimandes, voire une bordée d'injures, mais certainement pas à cette passation de pouvoirs.

— La vie t'apporte des périls magiques nécessaires, ils sont multipliés à cause de ta lignée, à toi de te montrer digne du sang qui coule dans tes veines.

Soit ma grand-mère a bu un peu de trop de rhum arrangé, soit elle essaie de me transmettre un message qui reste pourtant abscons. C'est bien son genre, quand elle délivre des prophéties, elle demeure vague. Cela lui permet d'avoir toujours raison selon la façon dont tournent les événements.

Sur ces paroles mystérieuses, la vieille dame coupe la communication d'un geste bref, ce qui prouve qu'elle sait très bien où se situent les commandes de l'appareil.

Je me retrouve un peu hébétée au fond de la pièce et un peu déçue. J'ai l'impression de n'avoir pas avancé dans mon enquête. Pourtant, je peux faire confiance à ce que j'ai vu et entendu : ma grand-mère n'est pas responsable de ce calendrier de l'avent mortel, même s'il semble que ma lignée soit bien en cause. Je suis la petite fille du croquemitaine femelle. Je suis certaine que ces meurtres ont un rapport avec mon clan.

Avec une grimace, je termine mon café qui a refroidi. Il faudrait que je téléphone à Louis-Tomas pour le prévenir que j'ai résolu

l'affaire en ce qui concerne la culpabilité de ma famille. Quand il va comprendre que je n'ai pas besoin d'entrer en transe pour communiquer avec ma grand-mère, il va sans aucun doute me sonner les cloches. Je devrais lui dire d'aller aussi libérer Petra de son hypnose. Je n'ai pas envie de recevoir ses reproches en direct. Je me contente de lui envoyer un SMS en espérant qu'il l'ouvrira même s'il vient de la part d'un numéro inconnu.

Je prends une grande inspiration, au moment de sortir du troquet. Maintenant, je peux me lancer à l'assaut de la Défense. Je n'ai plus la carte de visite de Kval sur moi, mais je me souviens de l'adresse de sa société. Je m'y rends au plus vite, car, contrairement à certains, je n'hésite pas à demander mon chemin autour de moi. Les bureaux français de la *Djevel Spill* se situent au douzième étage d'une tour qui en compte trente-trois et qui ressemble à une forteresse. C'est déjà un problème d'accéder à la cage d'ascenseur dès le rez-de-chaussée. Une escouade de secrétaires et de vigiles veille à la tranquillité des maîtres de ces lieux.

Je n'ai aucune preuve de mon intimité avec Kval, je n'ai pas de rendez-vous ni de carte de visite sur moi. On me fait patienter dans le hall d'entrée qui est aménagé comme un salon confortable et je crois qu'on m'y oublie. J'assiste à un étrange chassé-croisé entre les employés de bureau et les équipes de ménage qui investissent les bâtiments en début de soirée. Je décide de tenter ma chance, même si ma tenue vestimentaire excentrique ne joue pas en ma faveur. Je profite de la cohue pour m'introduire dans un des énormes ascenseurs à la suite d'une troupe de femmes armées de balais. Lorsque je rejoins le douzième étage, je me heurte à une nouvelle secrétaire. Si elle est surprise de ne pas trouver trace de rendez-vous me concernant, elle m'autorise à patienter dans un autre espace tout aussi confortable qu'informel.

Au bout d'un moment, la jeune fille blonde perchée sur des stilettos élégants vient me proposer une boisson chaude ou fraîche. Je suis étonnée, mais je constate que les personnes qui attendent autour de moi sont traitées de la même façon.

— Je vous remercie, je vais prendre un breuvage énergisant, je vais avoir besoin de forces pour affronter Slem Jente, dis-je avec un clin d'œil.

La secrétaire me lance un regard entendu.

— Ah, je devine que vous avez aussi eu affaire à son côté dragon, commenté-je avec le plus charmant faciès.

Elle hoche discrètement la tête et s'échappe vers la cuisine, mais, quand elle revient avec la boisson en question, je vois qu'elle arbore un demi-sourire.

— Je crois que vous aurez besoin de ceci, dit-elle en me tendant un

Red Bull, parce que, depuis hier soir, mademoiselle Slem Jente n'est pas à prendre avec des pincettes.

— Seulement depuis hier ? plaisanté-je, j'avais l'impression que c'était son état naturel.

La jeune fille blonde ne peut s'empêcher de glousser. Comme elle constate que les autres personnes qui patientent ne nous prêtent pas attention, elle se penche vers moi.

— Vous la connaissez donc bien.

— En effet, mais on excuse son mauvais caractère quand on voit le goût extrême qu'elle a en matière de chaussures.

— Oh ! c'est vrai ! Aujourd'hui, elle porte une paire de Manolo à tomber par terre, révèle la secrétaire sans goûter le comique de son expression.

Je réprime un sourire et enregistre les moindre détails. Première information intéressante : Slem Jente est présente dans les bureaux. Si j'attends assez longtemps, je peux peut-être la croiser quand elle descendra. Deuxièmement : l'état de Kval ne doit pas être inquiétant, sinon, elle serait à son chevet.

— Monsieur Darlig n'est pas en reste pour ce qui est de l'élégance, ajouté-je d'un air connaisseur, j'espère qu'il va se remettre rapidement de ses blessures.

— Vous êtes au courant de ça aussi ? s'étonne la jeune femme.

— C'est la raison de ma présence sans rendez-vous ! J'étais là lors de la catastrophe, je suis très préoccupée.

— Rassurez-vous ! Monsieur Darlig n'a eu que quelques égratignures, s'empresse-t-elle de révéler, il était au travail dès le lendemain !

— Vraiment ! Quel soulagement ! dis-je avec sincérité, je vais donc pouvoir le retrouver après les heures de bureau !

— En ce moment, il n'est pas ici, mais ce n'est pas pour des raisons de santé, ne vous inquiétez pas. Il prépare un grand colloque dans sa propriété privée.

— Vous m'en voyez satisfaite. J'avais oublié que c'était déjà la date de cet événement si important !

— En effet, il va présenter la dernière version de son dernier jeu, juste avant Noël !

— Eh oui, il n'arrête pas de m'en parler ! Entre nous, mademoiselle, pensez-vous que ce sera un succès ? J'ai entendu Kval dire qu'avec ce septième opus, *Svart Fengsel* offre une perspective inédite de sa saga d'horreur culte en passant à la première personne. En découle ainsi une immersion jamais vue dans la franchise, et une exploitation très ingénieuse de celle-ci pour distiller l'effroi. Le résultat se montre d'ailleurs particulièrement convaincant en réalité virtuelle.

La secrétaire m'écoute religieusement répéter des phrases toutes

faites, glanées sur le Net. J'avoue, j'ai googlisé Kval dès notre premier rendez-vous au café.

— Moi, je ne suis pas du tout connaisseuse, mais mon fils est complètement fan, relève-t-elle d'un air contrit, il n'a que douze ans, mais je suis incapable de l'empêcher de se connecter. Même quand le jeu n'est pas recommandé aux moins de dix-huit ans. Il me fait passer pour une mère indigne quand j'essaie de suivre les consignes écrites sur la boîte.

— Ces jeunes rebelles, tous les mêmes ! Vous devriez demander à monsieur Darlig de lui en toucher un mot, cela le calmerait.

— Je n'oserais jamais adresser la parole au président-directeur général ! s'effraie la blonde.

— Si vous voulez, la prochaine fois que je dînerai avec lui, je lui en parlerai. Il faut qu'il fasse en sorte que la censure soit davantage appliquée.

La jeune femme me regarde avec attention.

— Bien sûr, si vous retrouvez monsieur Darlig ce soir dans son château de Courvieille, à Fontainebleau, ce serait vraiment gentil à vous.

Ses joues rosissent à l'idée qu'elle m'a livré un secret, mais je pense que si je consulte mieux la fiche Wikipédia de son boss, je vais bien trouver le nom de ses résidences, que ce soit en France ou à l'étranger. En général, les personnes richissimes aiment faire étalage de leurs possessions.

— Je n'y manquerai pas, comptez sur moi, ce sujet me tient à cœur, dis-je en dégainant mon portable.

Je n'ai pas l'intention d'aller là-bas en transport en commun. Comme Louis-Tomas ne répond pas, je finis par rappeler le *P'sycat* et j'insiste pour que Jarac vienne me chercher. Même s'il râle au bout du fil, je devine que j'ai aiguisé sa curiosité en lui expliquant que j'ai avancé à grands pas dans mon enquête. Je suis pourtant loin du compte.

Ninja

Au bout d'une demi-heure, je n'ai toujours pas vu Slem Jente quitter les bureaux. La secrétaire s'occupe des différentes personnes qui marinent avec moi dans le petit salon, ou plutôt qui s'impatientent. Un gros homme, furieux de notre complicité et de nos échanges à mi-voix, accapare toute son attention, crie au scandale, car son rendez-vous n'est pas honoré. Les autres clients abondent bruyamment dans son sens.

Je prétexte un besoin physiologique urgent en désignant ma canette et elle m'indique le chemin des toilettes d'un geste distrait. Je me dirige d'un pas nonchalant dans le couloir, puis, après avoir vérifié que tout le monde m'a oubliée, je bifurque vers les bureaux. Je traverse un plateau curieusement désert. Je m'attendais à trouver des *gamers* confirmés derrière les écrans géants et les claviers lumineux qui ornent chacune des zones de travail. Je n'ai pas besoin de louvoyer discrètement pour rejoindre l'espace dédié aux responsables. Je me demande si le personnel a obtenu un jour de congé spécial ou si tous les employés ont été rapatriés au château pour la petite fête. Le silence est presque angoissant, même le claquement de mes talons me paraît incongru.

Je passe sur la pointe des pieds devant quelques portes et trouve enfin celle qui m'intéresse, j'entre sans frapper, espérant surprendre Slem Jente pour une rencontre frontale, mais, là encore, je suis déçue. L'espace ultramoderne et policé s'avère parfaitement vide. Qu'à cela ne tienne, j'en profite pour fouiner à la recherche de l'adresse exacte du château. Je sais bien que je peux la retrouver sur Google Maps, mais cela m'amuse de déranger les affaires du cerbère femelle. La température est glaciale, on dirait qu'elle a enclenché la climatisation à la place du chauffage.

Cet endroit est à son image, lisse et froid, dans les teintes noires et chromées. Sur le pan de mur qui fait face au bureau, une immense reproduction du *Cri* de Munch accentue une sensation de malaise. Je m'approche pour vérifier la signature, même si je suis à peu près certaine que l'original est dans un musée à Oslo. Juste au-dessous, le canapé destiné aux clients est tout en angles droits. Ils doivent se presser de conclure des contrats pour quitter cet endroit dérangeant.

Tout est si bien classé que c'en est presque inhumain. Pas un grain

de poussière, pas même un papier froissé dans la corbeille. Bien entendu, je n'imagine pas consulter l'ordinateur triple écran dont le mot de passe doit être inviolable, mais j'ouvre tous les tiroirs par curiosité. Les stylos sont évidemment alignés par couleur. Je m'empresse de les mélanger, dans un geste tout à fait puéril, j'en conviens.

Dos au bureau, derrière un mur coulissant japonais, madame la chienne de garde possède son propre cabinet de toilette et un dressing à son image : une rangée de tailleurs-pantalons noirs ou gris dévoilent l'emploi du temps de Slem Jente plus sûrement que son agenda. Elle doit passer le plus clair de son temps dans cet endroit, voire y habiter, afin de rester au plus proche de son héros de patron. Une pointe de jalousie me pince les côtes tandis que je dérange les tenues de belle facture. La coquetterie n'est pas son fort, en revanche, la qualité est là. Machinalement, je jette un œil au fond du placard, à la recherche de chaussures de rechange. Je me rappelle que c'est bien la seule fantaisie que l'assistante s'accorde et je suis curieuse de connaître sa taille. Après tout, je pourrai me faire plaisir en lui empruntant une de ses paires hors de prix. Sans surprise, je repère quelques boîtes estampillées de grands noms de la cordonnerie. L'une d'elles, pourtant, attire mon attention, elle ne porte aucune marque. Pour moi, c'est le comble du luxe. J'aimerais arborer une vraie création de chausseur qui ne signe pas ostensiblement et ne vous range pas dans la case des m'as-tu-vu.

Je soulève délicatement le couvercle en carton et mon bras se pétrifie plus rapidement qu'avec un sortilège de fixité. Dans la boîte, j'aperçois une ballerine bleue et un escarpin au talon en strass. Je laisse tomber le rabat d'un geste vif. Je n'ai pas besoin de bien regarder pour deviner que je vais trouver une plateforme vernie de travesti et une basket de dealer loup-garou.

Tous mes sens aux aguets, je reste accroupie dans le placard, à l'affût du moindre bruit. Je ne suis plus une petite délinquante en train de mettre le bazar dans les affaires d'une rivale de cœur ou d'une méchante assistante. Je suis la potentielle victime d'une démone enragée, prise au piège dans son dressing. Mon sang se glace et ce n'est pas dû à la climatisation. Au moment où je trouve le courage de me redresser, j'entends une porte coulisser dans l'autre pièce. Je jette des regards affolés autour de moi : une coiffeuse rectangulaire, un lavabo fonctionnel, pas de fenêtre. Le cabinet de toilette n'offre aucune cachette ni échappatoire. Par réflexe, je me glisse dans le placard, en retrait de l'enfilade de tailleurs, je me tiens immobile. Je suis assez petite pour me dissimuler derrière les cintres. Mes jambes apparaissent, mais une personne pressée croira que mes cuissardes sont remisées là avec les autres chaussures.

J'entends des talons claquer discrètement sur le parquet. Puis, plus rien. Mon cœur bat si fort que j'ai du mal à me concentrer pour imaginer les mouvements de l'individu qui s'est introduit dans le bureau. Alors que j'étais entrée fièrement dans l'idée de déranger Slem Jente, toute intention belliqueuse m'a désertée. Je n'ai pas envie de me retrouver nez à nez avec un succube capable d'assassiner des créatures magiques d'une façon aussi tordue. Je ne me sens pas de taille à affronter un tel ennemi de front, surtout pas avec mes pouvoirs erratiques. J'ai besoin de réfléchir, de ruser, de démasquer la coupable avec de l'aide. Je ne peux pas faire ça toute seule, elle risque de me griller sur place. Étant donné qu'elle tue en fonction de l'origine de ses victimes, la première idée qui me vient, en ce qui concerne ma mort, est évidemment une combustion de sorcière.

Les mouvements dans la pièce voisine reprennent. Ils sont furtifs, hésitants. Je me demande si Slem Jente est en train de ranger les effets que j'ai bêtement décalés. Si elle est logique, elle va poursuivre mon propre cheminement et se diriger vers le cabinet de toilette. Je m'en veux d'avoir cédé à ces réflexes de gamine jalouse. J'ai semé des indices comme autant de miettes d'un petit Poucet sans cervelle. Je vais la conduire droit à ma cachette. Je prépare mes mains pour former le signe de fixité, au cas où je pourrais bénéficier d'un effet de surprise. Je sais bien que je ne suis pas de taille à lutter contre une Camecruse incarnée. Même si tout le monde me soutient que c'est une invention de mon esprit. J'entends les pas se rapprocher, ou les palpitations de mon cœur, je ne parviens plus à faire la différence.

— Mademoiselle Zélindor ? Vous êtes ici ?

Je pense d'abord que ma dernière heure est venue. Il me faut une fraction de seconde pour que mes tympans analysent le timbre de la voix qui m'interpelle. La porte du placard s'ouvre doucement et, à travers le rempart de tweed et de laine vierge, j'aperçois le minois apeuré de la secrétaire blonde.

— Vous n'avez pas honte, mademoiselle, qu'est-ce que vous faites là ?

— Je suis démasquée, dis-je en laissant tomber la boîte, je suis une vraie fétichiste. J'ai cru que je pouvais discuter avec Slem Jente, mais, comme elle est sortie, j'en ai profité pour admirer ses dernières chaussures…

— Vous avez abusé de ma confiance, mademoiselle, j'ai appelé la sécurité, vous savez.

Je soupire. Je n'aime pas la petite note de déception que je perçois dans sa voix.

— J'agissais en toute innocence, je vous assure que Slem Jente est une amie, j'escomptais son retour pour…

— Je doute que vous soyez intimes. Si c'était le cas, vous seriez au

courant que, ce soir, elle est partie plus tôt pour préparer le gala au château.

— Mais oui, bien sûr, c'est pour ça que vous me faites perdre mon après-midi en salle d'attente ! dis-je d'un air outré.

— Pas du tout, je, euh…

— Vous avez pour consigne de laisser croupir les gens sans rendez-vous afin qu'ils se lassent ! C'est vraiment une méthode mesquine ! Je n'en reviens pas !

— C'est la directive de…

Je la vois hésiter et suis sur le point de la retourner comme une crêpe quand le vigile débarque dans le bureau et rompt le charme. Je n'oppose aucune résistance, je ne veux pas perdre plus de temps. Je suis conduite manu militari à l'ascenseur où un autre cerbère, tout aussi désagréable, surveille mon expulsion jusqu'à la porte d'entrée de l'immeuble.

Sur le parvis, je tombe nez à nez avec Marwan. Je me demande pourquoi les gardiens ont prévenu la police si rapidement, mais le lieutenant n'a pas l'air de désirer me passer les menottes. Il me contemple avec des yeux ébahis et ne peut s'empêcher d'émettre un sifflement.

— Eh ben dis donc ! C'est un drôle d'accoutrement pour une fille qui tient des discours féministes.

Ce mec est charmant, physiquement, mais son caractère m'énerve.

— Être féminine et féministe n'est pas incompatible, dis-je froidement, être féministe, ce n'est pas vouloir ressembler aux hommes, ou effacer nos différences. Être féministe, c'est seulement réclamer l'égalité des droits.

Il prend encore le temps de me détailler de la tête aux pieds, avec une moue plus dubitative qu'admirative.

— Si tu le dis. Après, ne venez pas crier au scandale si vous vous faites agresser…

— Tu as été viré de la Crim' ? Tu fais partie de la brigade des mœurs ? Tu es mandaté pour m'appréhender pour port illégal de porte-jarretelle ?

— Je ne suis pas là pour t'arrêter, mais j'ai besoin de te parler.

— Comment m'as-tu trouvée ?

— Je savais que tu viendrais prendre des nouvelles de ton *crush* du moment, dit-il avec un clin d'œil grivois qui ne correspond pas à l'amertume de sa voix.

Il agite mon téléphone portable sous mon nez.

— Il n'a pas cessé de sonner, depuis que je l'ai récupéré après la perquisition au *P'sycat*.

— Je l'ai justement laissé pour que tu me lâches les baskets…

— Impossible, surtout avec ce nouveau modèle de baskets, fait-il en

hochant le menton vers mes cuissardes vernies.

Je lève les yeux au ciel, partagée entre le rire et l'agacement.

— Franchement, Marwan, comment m'as-tu retrouvée ?

— Cela n'a pas été simple de retracer ton emploi du temps, et il me manque quelques pièces du puzzle, mais nous avons mis le téléphone du *P'sycat* sur écoute.

Pour une fois que la police est efficace, ce n'est pas à mon avantage.

— On a intercepté ton dernier appel. Je me suis dépêché de venir avant Jarac. J'ai besoin de te parler.

— Je ne suis pas coupable des meurtres, affirmé-je encore, les poings sur les hanches, même si on dirait que je suis en partie responsable.

Marwan me lance un regard plus affûté et moins grivois. Je me demande si j'ai raison de m'exprimer ainsi devant un représentant de la loi.

— Je m'en doute bien, c'est pourquoi je suis disposé à entendre tes explications, même de façon officieuse.

— C'est un peu tard. Je n'ai pas de temps à perdre. J'ai plus urgent à faire que de papoter avec toi. Mon *crush* du moment, comme tu dis, court un grave danger par ma faute. Je dois me rendre immédiatement à Fontainebleau, au château de Courvieille.

— Eh bien, tu vas éclaircir ça sur le chemin.

— Je ne vais pas te suivre au commissariat, même si tu me signales une nouvelle garde à vue !

— Je n'ai pas de raison de t'arrêter, dit-il en levant les bras en signe d'apaisement, je te propose de t'accompagner.

Donc, il n'a pas encore découvert le corps de Volk, ou fait le rapport avec moi. Il ne sait rien de mon intrusion dans les bureaux de la *Djevel Spill*. Sa présence est réellement due à sa seule curiosité.

— Pourquoi monterais-je en voiture avec toi ? Tu ne veux pas croire mes explications ensorcelées, de toute façon.

— Qui t'a parlé de voiture ?

Il me désigne une Kawasaki noir et vert, garée au bas des escaliers.

— Je vais me cailler les miches là-dessus !

— Je ne te le fais pas dire ! souligne-t-il en lorgnant mon pantalon moulant.

— Écoute, je veux bien te suivre, mais il faut me promettre de ne plus te moquer de mes convictions.

Marwan pose sa main sur son cœur d'une manière exagérément solennelle.

— Juré, croix de bois, croix de fer, si je mens, je vais en enfer.

Il ne croit pas si bien dire, le drôle. Je soupire, prête à me livrer, une fois encore.

— Je connais l'identité de la criminelle, dis-je en enfilant le casque

qu'il me tend, il s'agit de Slem Jente, l'assistante de Kval Darlig.

— Ah, vraiment ? C'est pratique d'accuser une potentielle rivale en amour.

— C'est également un de ses motifs, je pense. Elle veut se débarrasser de moi, certifié-je en me débattant avec ma chevelure qui déborde de tous les côtés, j'ai la preuve de sa culpabilité.

Marwan se penche vers moi et retire des mèches qui barrent mon visage. Il saisit la courroie de mes mains et l'attache soigneusement sous mon menton.

— J'aimerais bien savoir quelle est cette preuve, mademoiselle la détective.

— J'ai fouillé dans son bureau et j'ai trouvé les chaussures qui manquaient à chaque victime. Dans une boîte au fond de son placard, avec ses Manolo et ses Louboutin.

Je le vois se figer et me lancer un regard acéré.

— Alnaïr, est-ce que tu entends vraiment ce que tu dis ?

— Oui, ce sont les trophées d'une meurtrière en série psychopathe, pour vous, d'une démone, pour moi.

— As-tu touché ces soi-disant preuves ?

Je rougis jusqu'aux oreilles, cela me sert de réponse.

— Non seulement tu as compromis les progrès de l'enquête. Même si je demande une autorisation de perquisition fondée sur ton témoignage, les indices ne pourront être recevables. En plus, cela n'avance à rien pour t'innocenter, car rien ne démontre que ce n'est pas toi qui viens de déposer cette boîte par effraction.

Je grimpe sur la moto d'un air déterminé.

— Conduis-moi au château, je dois empêcher le prochain meurtre qui surviendra après minuit, si je suis la logique de la criminelle qui m'offre des cadeaux d'un avent bien cruel.

Au moment où ces mots sortent de ma bouche, je me rends compte de l'impair que je viens de commettre en révélant la ponctualité de la coupable. Le lieutenant risque de comprendre qu'un cadavre manque à l'appel dans la liste de la police. Toutefois, Marwan ne relève pas et démarre en soupirant.

— Ou alors, j'emmène une tueuse sur les lieux de son délit à venir.

Je pose ma main sur sa joue avant qu'il n'enfile son casque.

— Marwan, regarde-moi, tu me connais…

Je me retiens de justesse de rajouter « intimement », mais je vois au trouble de ses prunelles que nous partageons le même souvenir fulgurant.

— Je te connais bien, en effet, tu me prends pour ton chauffeur pour tes *escape games* fantaisistes qui finissent toujours mal. La dernière fois, c'était dans les catacombes, maintenant dans un château de la Renaissance. J'espère seulement te retrouver entière cette fois-

ci…

Ses ultimes paroles sont absorbées par le rugissement de la Ninja qui part en trombe.

Je n'ai pas le temps de m'arrêter sur l'expression attendrissante de Marwan. Si je tiens fermement sa poitrine, ce n'est pas dans le but de me frotter de manière suggestive. Je ne fais qu'appliquer les consignes reçues par les motards que j'ai pu fréquenter jusqu'ici : je dois empêcher l'air de circuler entre nous pour minimiser les turbulences de vitesse qui pourraient perturber sa conduite. Peu importe si le pilote a les pectoraux bien dessinés et les épaules confortables.

Mon but premier est d'arrêter une démone dans son délire sanglant. Je crois savoir où elle se cache, je suis certaine que les forces de l'ordre ne pourront rien contre elle, mais j'utilise quand même les services de Marwan, car ce mortel est plein de ressources. De plus, je n'ai pas besoin de recourir à mes pouvoirs de séduction, avec lui. Il m'a proposé son aide de son plein gré, et ce n'est pas négligeable, surtout quand on pense qu'il me conduit vers celui dont je suis en train de tomber amoureuse. Même si nous avons été amants d'un jour, je vois que le beau lieutenant ne se laisse pas emporter par une jalousie inutile. Son instinct est de sauver des vies, même celle d'un concurrent comme Kval.

Je ne sais pas si ce dernier est réellement en danger vu que ce n'est qu'un humain. En revanche, sa proximité avec la chienne de garde ne me dit rien qui vaille pour son intégrité. Je me demande dans quelle mesure ce grand patron au grand cœur n'est pas sous la coupe de sa prétendue assistante, comme j'en ai l'impression depuis le début. Cependant, je ne comprends pas bien les tenants et les aboutissants de cette relation. Kval est-il un appât ou un simple trophée ?

Depuis que nos chemins se sont croisés, je ne sais pas si le but de la démone est d'éliminer une rivale, ou de provoquer la sorcière en moi. Une fois qu'elle a focalisé son attention sur ma petite personne, elle a fait surgir ma magie contre mon gré, elle m'a fait douter et hésiter. Elle a entrepris de me terroriser par tous les moyens. Tel est le rôle du croquemitaine. Pourtant, j'ai bien l'intention de lui montrer que je suis sortie de l'enfance et qu'elle ne m'effraie plus. Au contraire, je suis prête à la combattre, à l'empêcher de nuire, à l'extraire de l'ombre où elle se croit à l'abri.

Même si Marwan conduit rapidement, nous arrivons au domaine bien après la nuit tombée. Devant les grilles, j'hésite un instant. Je ne sais pas si je dois me présenter ou essayer de m'introduire en cachette. Mon chauffeur me déconseille la deuxième solution. C'est normal, s'il veut pouvoir m'accompagner, il est obligé d'agir selon la loi. Il montre donc sa carte au gardien qui nous ouvre sans poser de questions. Nous roulons au pas sur une longue allée qui chemine au milieu d'une forêt

de charmes et de chênes. Entre les troncs, on distingue le miroitement d'un étang. Le ronflement de la moto fait fuir une famille de daims qui broutaient aux abords du château.

Nous nous garons non loin de l'édifice. C'est une gentilhommière imposante bâtie selon un plan rectangulaire, la façade est percée d'une dizaine de hautes fenêtres à petits carreaux qui répandent une chaude lumière. Le corps principal est flanqué de deux tours et coiffé de toits en ardoise bleue. C'est étrange de découvrir cet endroit en pleine nature aux portes de Paris. Sur le côté droit, nous longeons un grand bassin de pierre dont les eaux noires reflètent les éclairages abondants des croisées.

Si je n'étais pas si angoissée, je serais sûrement en admiration devant ce petit château du XVIIe siècle, illuminé pour l'occasion et tout à fait charmant. Sur le perron, nous nous heurtons à un employé zélé qui tient le registre. Marwan exhibe à nouveau sa carte de police qui vaut bien tous les cartons d'invitation. Je me félicite encore de l'avoir laissé venir avec moi, même si j'aurais aimé ne pas l'impliquer dans une histoire de sorcellerie.

Dans une des ailes du château, l'activité bat son plein en prévision du gala. Des traiteurs forment un ballet incessant entre le parking et les cuisines, des serveurs dressent des tables somptueuses pendant que des employés testent les jeux de lumière et la sono. Au milieu de ce bourdonnement continuel, le maître de cérémonie, un jeune homme survolté en costume bleu, nous abandonne à une assistante en tailleur, tout aussi agitée.

Elle nous conduit en faisant claquer ses petits talons sur le marbre, à travers un dédale de pièces à l'ornementation médiévale. Les tapisseries aux motifs chevaleresques, le mobilier outrageusement ouvragé et les armures décoratives nous plongent dans une ambiance à la fois solennelle et kitsch. Nous arrivons enfin au bureau de Kval où l'auxiliaire s'efface après avoir toqué et poussé la porte à double battant.

Lorsque je pénètre dans cette grande pièce lambrissée et chaleureuse, l'angoisse qui m'étreignait s'évapore à la vue de Kval. Il est sain et sauf, installé derrière un immense bureau au plateau d'acajou. Il est toujours aussi séduisant dans un costume noir. Il a dénoué sa cravate et entrouvert sa chemise immaculée. Mon regard est aimanté par le triangle de peau nue qui apparaît. Pour me donner une contenance, et consciente de la présence de Marwan dans mon dos, j'avance d'un pas vif.

Kval redresse la tête de ses paperasses et, lorsqu'il m'aperçoit, la surprise qui traverse ses prunelles vertes est rapidement remplacée par de l'admiration. Je me rappelle soudain que je porte toujours les vêtements du sex-shop et je suis obligée de fournir un effort de

concentration pour ne pas laisser mon esprit dériver vers des pensées frivoles.

Kval se lève avec lenteur, ses doigts tâtonnent et échouent à rajuster son nœud. Il n'a d'yeux que pour moi et j'ai l'impression d'être une déesse. Marwan semble disparaître dans un brouillard, tout comme l'assistante, les moulures, les candélabres et les tapis d'Orient. Kval franchit la distance qui nous sépare en quelques secondes. Sa manière de faire, silencieuse et féline, a toujours le don de me surprendre. Il saisit mes mains glacées à cause de la moto et une onde de chaleur bienvenue m'envahit.

— Alnaïr ! Te voilà enfin ! s'exclame-t-il d'une voix rauque, je t'ai laissé un nombre incalculable de messages ! J'ai cru que je t'avais perdue !

Flattée, mais intimidée, je ne peux m'empêcher de glousser. Son expression à la fois soulagée et inquiète me fait fondre. Je me délecte de ces retrouvailles et de l'importance qu'elles me donnent.

— J'ai l'impression d'être un adolescent insistant et malhabile ! poursuit-il en me baisant le bout des doigts.

C'est plutôt moi qui réagis comme une gamine avec mon sourire niais et mon cœur battant. Ressaisis-toi, *ti'fille*, me dirait Louis-Tomas. Je me racle la gorge pour recouvrer l'usage de la parole.

— De mon côté, j'ai fait des pieds et des mains pour te localiser ! Je te croyais à l'hôpital, j'étais folle d'inquiétude.

— Je n'y ai passé qu'un séjour express, je n'avais que quelques contusions.

— Je sais, j'ai fini par extorquer des informations à ta pauvre secrétaire à la *Djevel Spill*, dis-je avec un rire, mais ne la gronde pas, c'était pour la bonne cause !

— Je t'expliquais tout cela dans mes messages, s'étonne Kval sans lâcher mes mains.

On dirait qu'il craint que je m'échappe. J'adore l'avidité avec laquelle il me considère.

— Je ne pouvais pas te joindre, car mon téléphone est resté au commissariat de police !

Kval semble enfin distinguer la présence de Marwan. Son regard vert navigue rapidement entre nous. Je sens une tension chargée de testostérone crépiter dans l'air, puis il hoche imperceptiblement le menton.

— C'est vraiment aimable à vous, inspecteur, d'avoir pris la peine de conduire en personne mademoiselle jusqu'ici.

— Tout le plaisir était pour moi. Vous pouvez m'appeler lieutenant, le grade d'inspecteur n'existe plus dans ce pays depuis longtemps, souligne Marwan avec un sourire de façade.

— Au temps pour moi, je ne suis pas encore au fait de toutes les

subtilités de cette merveilleuse terre d'accueil qu'est la France, riposte Kval avec élégance.

— Il n'y a pas de mal, on apprend à tout âge.

— En tout cas, je vous sais gré de votre dévouement professionnel, je vois que la police française traite bien les innocents arrêtés par erreur, insiste le Norvégien.

Si le ton employé est empreint de sincérité, l'éclat qui traverse ses prunelles trahit son amusement.

— C'est la moindre des choses, déclare le policier qui sait très bien que c'est contraire au règlement de ramener un suspect à domicile.

— Si vous voulez passer aux cuisines pour prendre une collation avant votre retour à Paris, lieutenant, n'hésitez pas.

Voilà une mise à la porte rondement menée. Pendant tout l'échange, Kval n'a pas lâché mes mains et Marwan n'a pas desserré les poings. Pour ma part, j'ai l'impression d'être devenue un trophée dans un combat de coqs.

— Vous excuserez le désordre, nous sommes en pleins préparatifs pour mon grand gala de fin d'année. Je vais annoncer en bonne et due forme la diffusion de mon tout dernier jeu, le *Svart Fengsel* est un succès mondial. Le château est comble, avec des hôtes de tous horizons, mais je vais bien trouver une petite place particulière pour notre chère Alnaïr, ajoute Kval en me dévorant des yeux.

Marwan décline froidement l'invitation, mais, avant de prendre congé, il fait mine de me serrer la main et murmure :

— Pas de bêtises. Je ne serai pas loin.

Je hoche la tête et me retiens de lui faire la bise.

Succube

Heureuse de mes retrouvailles avec un Kval en bonne santé, j'ai failli oublier la raison de ma précipitation dans ce château. Je ne suis pas là pour conter fleurette, mais pour combattre une démone. Je suis d'ailleurs étonnée de ne pas encore avoir croisé Slem Jente, prête à me barrer le passage pour récupérer son patron chéri.

— Je suis véritablement honteux d'avoir douté de toi, me dit Kval une fois que Marwan a disparu, j'agis comme un gamin perdu en ta présence !

J'ai l'impression qu'il déverse en moi des ondes de chaleur. Ses yeux verts m'hypnotisent. Je n'ai plus envie de discuter ou de m'expliquer. Je me jette dans ses bras et nous échangeons un long baiser passionné. Plus rien n'a de gravité, seul compte cet humain qui me fait tourner la tête, ses lèvres brûlantes, ses mains puissantes qui me retiennent prisonnière de mon plein gré. Pourtant, mon amant s'écarte le premier.

— Je souhaiterais tant pouvoir te consacrer plus de temps, mais c'est vraiment la dernière ligne droite pour un événement d'importance dans mon année professionnelle, s'excuse-t-il en retournant à son bureau.

— Je comprends, dis-je en fournissant un effort incroyable pour ne pas pleurnicher, c'est moi qui tombe comme un cheveu sur la soupe, je ne veux pas te déranger…

— Tu ne me déranges pas, et si j'étais plus libre de mes mouvements, je t'accorderais toute l'attention que tu mérites, dit-il avec un air gourmand, mais je ne suis pas seul.

Il désigne du pouce les écrans qui ornent son bureau et je découvre en rougissant une ribambelle d'interlocuteurs en pleine réunion virtuelle interrompue. Leurs regards fixes en disent long sur ce qu'ils pensent de mon corset et mes cuissardes.

— Tu ne perds rien pour attendre, chuchote encore Kval, je vais prendre des dispositions pour qu'on t'installe le plus confortablement possible dans ma propre chambre pendant que j'expédie ces messieurs et leurs statistiques.

J'aimerais bien que cet homme ne soit pas un gentleman, j'aurais volontiers fêté nos retrouvailles sur le large plateau de son bureau en acajou. Déjà, sur un simple signe, l'hôtesse en tailleur bleu fait claquer

ses talons dans mon dos.

— J'adore la tenue que tu portes, Alnaïr, mais je vais demander à Slem Jente qu'elle te prête une de ses robes de soirée. Cela correspondra mieux à l'état d'esprit de la cérémonie.

Sa franchise à la limite de la goujaterie ne réussit pas à ternir le violent désir qui me pousse vers lui.

— Quand on connaît les goûts de ton cerbère pour la sobriété, je redoute le pire, protesté-je néanmoins avec une grimace.

— Cela empêchera mes convives d'avoir autant envie que moi de te sauter dessus, s'esclaffe Kval sur un ton qui me fait croire qu'il a deviné mes pensées à propos du bureau.

C'est à regret que je suis la jeune femme et me donne quelques claques mentales pour me remettre les idées en place. Je ne suis pas venue ici pour la gaudriole, du moins, pas pour cette raison première. Je vais enfin retrouver Slem Jente, qui est bien en ces lieux comme je l'avais supposé. Je vais devoir agir rapidement, mais en toute discrétion. Je ne peux pas demander l'aide de Kval qui est complètement envoûté par cette démone. Il va falloir que je me débrouille toute seule. La confrontation doit se dérouler très vite, avant qu'il lui prenne la folie de tuer une nouvelle créature. J'espère que cette créature, ce n'est pas moi, car je n'ai pas senti d'autres ondes magiques dans les parages, ni chez les invités, ni chez les domestiques.

En parcourant les différentes pièces du château, je comprends pourquoi Kval avait choisi l'hôtel Sommier pour pied-à-terre parisien. Nous traversons plusieurs salles de réception aux cheminées en marbre et aux plafonds ornés de poutres apparentes, les sols sont recouverts d'anciens tapis, et les boiseries donnent un aspect chaleureux à cet endroit qui aurait pu être intimidant.

J'ai beau chercher de toutes parts, je n'aperçois nulle trace du cerbère. Contrairement à son habitude, Slem Jente ne se met pas en travers de mon chemin. Je trouve cela étonnant et, en même temps, je ne vois pas pourquoi elle se méfierait de moi. Elle ne sait pas que j'ai déterré sa boîte secrète et ses macabres trophées. Elle doit penser que je suis encore venue à la poursuite de son boss, dans l'espoir d'un séjour romantique. Elle ne se doute pas du véritable but de ma présence.

Apparemment, les domestiques ne savent pas non plus où elle se cache. La jeune femme qui m'accompagne ne cesse de palabrer avec des inconnus dans son oreillette. Elle finit par décider de m'abandonner dans une chambre pour partir à la recherche d'une tenue de soirée afin d'obéir à son patron sans attendre l'accord de Slem Jente. Je suis ravie d'être débarrassée de la présence de cette pipelette et j'inspecte les lieux avec prudence. La salle, comme le reste du château, est magnifique. Des tentures noires fleurdelisées parent les

murs, un lustre énorme diffuse une chaude lumière du plafond aux caissons finement sculptés. J'évacue les images scabreuses qui s'emparent de mon imagination à la vue du lit à baldaquin qui trône au milieu de la pièce chichement meublée d'un bahut et d'un fauteuil Voltaire.

Alors que je vérifie par la fenêtre les allées et venues des différents employés, j'entends un léger cliquetis dans la porte. Je soupire d'aise, je pense que Kval s'est ravisé. Il doit être en train de me rejoindre en toute discrétion. Je m'installe dans une pose suggestive sur le rebord du matelas, mais personne ne pousse le battant. Au contraire, un grincement sec me prouve que quelqu'un vient de m'enfermer ! Je me jette sur la poignée qui résiste, bien sûr. Furieuse de m'être laissé berner de la sorte, j'agrippe mes deux mains sur la clenche et envoie une pulsion ensorcelée dans l'espoir de la faire voler en éclats.

Je suis bien surprise de voir qu'elle ne bouge pas d'un millimètre. Cette porte n'a pas été fermée à clé par un mortel, mais elle obéit à un charme de clôture terriblement bien exploité. Je cours aussitôt vers la fenêtre qui a subi le même sort. J'essaie alors de lancer un vase contre les petits carreaux, mais apparemment tout a été calculé pour résister aux actions humaines ou magiques. Je sens l'angoisse envahir mon esprit.

Je pense que je vais avoir besoin de renfort, mais je ne dois pas compter sur Kval. Quand il va se demander où je suis passée, je n'ai pas du tout envie qu'il provoque la colère de ma geôlière. Je suis certaine que c'est Slem Jente qui me retient prisonnière, même si je n'ai pas reconnu le discret claquement de ses stilettos sur le parquet.

Je me précipite pour récupérer le portable dans mon blouson, mais je constate avec consternation que le forfait est bloqué. Le harceleur du train a dû entrer en action et je n'ai plus accès à son abonnement. Je jette le petit objet qui explose contre le marbre de la cheminée. Je m'assois sur le lit, non sans remarquer qu'il est extraordinairement confortable. Je ferais mieux de ne pas laisser mes fesses longtemps sur un matelas, car je suis dans un tel état d'épuisement que je risque de m'endormir instantanément.

Je me lève et fais les cent pas sur le tapis aux motifs médiévaux. Je rumine pendant un moment avant d'entrevoir une sorte de solution. Je dois cesser de m'agiter, apaiser le rythme de mon cœur et trouver assez de calme pour entrer en transe sans l'aide d'aucune plante hallucinogène. Je ne sais pas si je réussirai. Il faut être une sorcière confirmée. La seule personne que je pense capable d'agir ainsi est ma grand-mère.

Justement, ne suis-je pas de sa lignée ?

Je m'installe dans le fauteuil Voltaire, non loin de la cheminée, et je pose mes bottes contre les chenets. J'étale mes mains à plat sur mes

genoux, je ferme les yeux et me lance dans un exercice de cohérence cardiaque. Je visualise une bulle qui monte à la surface de l'eau, et cela m'aide à prendre les inspirations adéquates et à les accompagner des expirations lentes et régulières qui vont permettre à mon système nerveux de retrouver son équilibre. Petit à petit, tous les sons qui m'environnent me parviennent comme à travers la ouate. Le craquement du bois dans le feu, les essais musicaux du DJ, les tintements de vaisselle et le crissement du gravier dans la cour. Je me débarrasse de toutes ces sources de distraction.

Je fais de même avec mes autres sens. Je ne suis plus sensible à la bonne odeur de résine qui émane de la cheminée ou, au contraire, je m'en imprègne tellement que je ne suis plus dissociée de ce qui m'entoure. Je deviens le feu, le bois, le parfum de fumée, je suis volute. J'abandonne mon enveloppe sur le fauteuil. Mon aura s'épanouit dans la pièce qu'elle baigne d'une couleur orangée, puis elle se dissout à la recherche d'un autre esprit puissant.

Celui de madame d'Archambault m'attend comme un point lumineux dans les limbes. Quand je l'effleure, je ressens sa surprise. La femme vampire a l'habitude de sonder l'âme de ses victimes ou de ses employés, mais je crois que c'est la première fois qu'une personne qu'elle juge inférieure réussit à prendre contact avec elle sans qu'elle l'y ait conviée. Une fois l'étonnement passé, je comprends qu'elle me laisse entrer en elle. J'ai l'impression d'être prise dans un tourbillon de noirceur et pourtant c'est là que je viens appeler à l'aide.

À l'aide !

J'ai la sensation que Marie me comprend sans que j'aie besoin de formuler des mots ou des sons. Il me semble la voir se mettre en branle et adopter des décisions, mais je ne sais pas si c'est un effet de mon imagination. Je suis comme un poids mort dans le sillage pourpre du cadavre vivant qui s'agite. Tout devient mou et mouvant. Les contours du monde se diluent et m'échappent. Lorsque je sors de ma transe, je ne me souviens pas depuis combien de temps je suis restée enfermée dans cette pièce.

Je n'ose pas me transformer en oiseau pour me faufiler par la cheminée, car je pense que ma geôlière n'est pas stupide, elle a dû barricader ce passage également. Surtout, je n'ai pas envie de me retrouver à poil une fois dehors si j'ai besoin de reprendre forme humaine. Mon intention n'est pas de m'échapper, mais bien d'attaquer Slem Jente avant qu'elle n'entre en action.

Le château est bondé et même si je n'ai pas senti d'invité surnaturel, je suppose qu'elle va faire son choix parmi les mortels pour s'en tenir à son macabre décompte. J'attends un long moment, assise dans le fauteuil, vidée de mon fluide magique. J'ai envie de me défouler contre le mobilier, mais, en fait, je suis épuisée par la

dépense énergétique de cette transe télépathique.

Je crois sombrer dans un demi-sommeil, même si je me l'étais interdit, mais un léger cri me réveille en sursaut. Je vois fuser un objet noir dans la bouche de la cheminée, que je prends pour un morceau de charbon projeté par les éclats du feu. Tout à coup, Madame se matérialise devant moi, complètement nue, seulement parée de sa chevelure rouge ! Elle essuie quelques traces de suie sur ses épaules et ses cuisses, en pestant contre les inconvénients de la métamorphose. J'ouvre des yeux ébahis quand elle tourne son regard enflammé vers moi.

— Ne me dis pas que tu m'as appelée à l'aide de toute urgence et que je te découvre en train de faire la sieste ?

— Qu'est-ce que… vous faites là ? bégayé-je, étonnée de voir que mon stratagème a réussi.

— Eh bien, tu m'as convoquée, sorcière ! J'ai trouvé ta façon d'entrer en contact avec moi intrusive, mais efficace.

— Vous m'avez… *entendue* ?

— Oh, pour ça ! Ce n'est pas la discrétion qui étouffe tes dons désordonnés ! Je crois que tous les vampires de Paris se sont retournés dans leur tombe à ton appel.

— Et vous êtes venue m'aider ?

— Ce n'est pas fini, ces interrogations idiotes ? s'énerve la grande dame, après tout, il semble que tu aies identifié la meurtrière qui s'est attaquée à mes employés ! Il n'était pas question que je te laisse résoudre cette affaire toute seule.

— Vous avez réussi à pénétrer par la cheminée sous votre forme de chauve-souris.

Madame d'Archambault écarte les bras et me permet d'admirer son corps terriblement pâle et juvénile. Je ne me gêne pas pour détailler ses cuisses fuselées, son ventre rebondi et ses seins en pomme, petits et ronds. Elle me fait songer aux peintures surannées des maîtres flamands du Moyen Âge.

— J'ai de beaux restes pour une jouvencelle de mille ans, n'est-ce pas ? raille-t-elle en devinant mes pensées, mais cette expérience ne me sert pas toujours. Je n'ai pas encore trouvé la solution pour emporter des vêtements de rechange quand je me métamorphose.

Je ne comprends pas comment elle peut être de si bonne humeur alors qu'elle vient de s'enfermer avec moi dans une chambre soumise à un sortilège.

— Ne t'inquiète pas. Nous ne sommes pas isolées, dit-elle avec un clin d'œil.

Je n'arriverai jamais à m'habituer à ses talents de télépathe.

— Petra et Jarac ont emprunté le hall principal. Je n'ai pas eu de difficultés à les faire passer pour des acteurs qui faisaient partie du

spectacle de ce soir. Louis-Tomas attend devant l'entrée, en compagnie du petit flic.

Finalement, je me dis que ce n'est pas plus mal d'avoir une femme vampire parmi ses amis, ses dons pour l'hypnose sont quand même bien pratiques. Quelques minutes après, des coups portés dans le couloir retentissent. Nous nous écartons de la porte, mais c'est sur le côté que la cloison vole en éclats. Petra apparaît dans la brèche sous sa forme de stryge. Elle est colossale et hideuse, pourtant mon cœur bondit de joie à sa vue.

— Le sortilège lancé sur le mécanisme ne concernait que les charnières, dit-elle d'une voix effrayante, c'était beaucoup plus simple de s'attaquer au mur.

Jarac dans son sillage essaie de repousser les employés qui courent en tous sens, complètement affolés. Apparemment, l'hypnose de Madame ne fonctionne pas si bien et tout le monde peut découvrir Petra sous son aspect véritable. Moi qui voulais prendre Slem Jente par surprise, c'est raté. J'aperçois le maître de cérémonie et son assistante qui filent dans le couloir en semant des housses de vêtements. Je récupère à la hâte une tenue qui m'était destinée et la lance à Madame. C'est un fourreau en satin noir simplissime, mais, sur elle, il dégage un chic fou.

— Merci d'être venus à la rescousse, dis-je d'une petite voix, même si ce combat n'est pas le vôtre. Grâce à vous, j'ai le courage d'affronter la Camecruse.

— Cette salope a sous-estimé tes capacités, ma caille.

C'est vraiment étrange d'entendre ce diminutif dans sa gueule bardée de crocs.

— Elle te prend pour une sorcière inexpérimentée, insiste Jarac, mais elle a omis le plus important de tes pouvoirs…

Je ne peux masquer ma curiosité.

— Celui de te faire des amis, concède Marie en ajustant sa poitrine dans son bustier d'un geste altier.

Je les regarde avec admiration, pour un peu, je les enlacerais. Pourtant, il y a plus urgent que les effusions larmoyantes. Je me ressaisis à temps avant de me ridiculiser et jette d'une voix ferme :

— Nous devons sortir d'ici. Notre cible est dans les jardins.

Je ne comprends pas tout de suite que le grondement qui accompagne mes ordres émane de la gueule de Petra. Elle a replié ses ailes membraneuses dans son dos et balance son énorme tête chauve d'un air menaçant. Son poids fait gémir le parquet. Jarac n'est pas en reste, en ce qui concerne la férocité, son visage triangulaire et ses sourcils pointus révèlent toute la haine qui l'anime tandis que ses sabots résonnent dans mon sillage.

Je dévale les escaliers, en espérant que Kval demeure enfermé à

l'abri de son cabinet de travail et ignore tout de mon expédition sauvage. Une fois encore, Marie devance mes désirs, elle incline la tête d'un air entendu et opère un gracieux demi-tour dans le hall d'entrée. Elle prend la direction des bureaux et j'imagine qu'elle va protéger l'homme qui occupe mes pensées. Les livreurs ont quant à eux pris la poudre d'escampette, les lueurs des phares disparaissent dans l'allée, ce qui me tire un soupir de soulagement. Au moment où nous traversons la salle d'armes, je vois Jarac s'emparer d'une épée sur une cuirasse décorative et j'ai presque envie de faire comme lui, mais je renonce, car je suis bien consciente que je n'ai aucune notion d'escrime et que cette lame pèse une tonne.

Un instinct puissant me pousse dans les jardins. Non loin du bassin, je devine enfin la silhouette de Slem Jente qui apparaît entre les arbres. Je ne sais pas si elle veut m'attirer dans un piège, ou s'écarter de la cohue du château pour agir à sa guise, mais je me précipite à sa suite sans réfléchir. Petra et Jarac sur mes talons. La course-poursuite s'engage dans le sous-bois. La fausse assistante se déplace par à-coups à une vitesse inhumaine. J'avais raison de penser depuis le début que c'était une créature maléfique.

Une fois assez éloignée du manoir, la démone disparaît dans l'ombre des hêtres qui entourent la propriété. Je marque un temps d'arrêt bien nécessaire pour reprendre mon souffle. Je peste intérieurement contre mon côté humain si fragile, quand j'observe mes amis qui ne paraissent même pas incommodés par cet échauffement nocturne. J'ai beau chercher des yeux, je ne vois nulle trace de Slem Jente dans les parages. Je fais signe à mes acolytes de nous séparer afin de l'encercler. Nous continuons à petites foulées. J'avance dans l'obscurité en essayant de sentir les résidus de la présence de la diablesse.

Tout à coup, un sifflement curieux me fait m'accroupir dans les fougères. Une flèche vient se ficher dans un tronc tout près de ma tête. Il semble que la démone ait eu la même idée que nous et se soit servie dans la même salle d'armes. La seule différence, c'est qu'elle a l'air de maîtriser son choix. Les piques pleuvent autour de nous. Non loin de moi, j'entends Jarac qui fait demi-tour et Petra qui rabat ses ailes pour se nicher dans les buissons.

De chasseurs, nous devenons gibiers. Même si notre vision nocturne demeure excellente, nous n'arrivons pas à distinguer d'où partent les traits meurtriers. Nous nous replions en rampant, évitons les clairières où la lune traîtresse nous dévoile cruellement. Je dois trouver un moyen de contourner le bosquet où Slem Jente s'est tapie et de l'attirer hors de sa cachette. Je me redresse avec lenteur et j'avance d'un pas ferme, à découvert. Une flèche vient se planter entre mes jambes. C'est la preuve que mon adversaire me nargue, elle pourrait

me transpercer, mais elle cherche seulement à m'effrayer. C'est réussi, si j'en juge par le tonnerre qui pulse dans mes oreilles : le son de mon propre cœur est en train de me rendre folle. Je devine, dans ma vision périphérique, que mes amis se sont rapprochés de moi. Avec des gestes discrets, ils tâchent de m'inciter à me remettre à couvert, mais j'avance obstinément vers mon adversaire invisible.

Jarac surgit alors devant moi, les yeux écarquillés, il tend les mains vers ma figure comme s'il voulait m'attraper pour m'étrangler. Il tente de m'écraser au sol et il s'affaisse sur moi de tout son poids. Je sais qu'il s'efforce de me protéger, mais je le repousse vigoureusement. Il roule sur le côté en émettant un grognement caverneux. C'est à ce moment que je devine la hampe d'une flèche entre ses omoplates. La pointe a traversé son torse de part en part. Je retiens un hurlement de désespoir, ce serait contenter la tueuse. Je prends Jarac dans mes bras, j'essaie de lui insuffler ma force et mon pouvoir, mais c'est trop tard. Ses yeux roulent dans ses orbites pendant quelques secondes, puis se voilent définitivement, toujours dardés sur moi.

Moi qui voulais contrecarrer Slem Jente dans ses projets morbides, je viens de lui proposer une victime sur un plateau. Quoi de plus horrible pour un faune que de mourir comme du gibier. Heureusement, ma présence empêche cette saleté de succube de s'avancer pour absorber la magie de Jarac, même si je me demande ce qu'elle peut bien envier à un simple satyre. Il faudra qu'elle me passe sur le corps si elle cherche à lui voler une de ses santiags. Je l'attends de pied ferme.

— Alors, sorcière, on est si courageuse qu'on appelle sa bande de mendigots à l'aide ?

La voix est toute proche, alors qu'aucun indice ne désigne la silhouette du monstre. Pas une brindille, pas un souffle, pas un éclat de lune ne me donne d'indications sur sa position. Ma main se referme machinalement sur la poignée de l'épée de Jarac. Le cuir froid me procure des frissons, le poids de l'arme ne me paraît plus si encombrant. Je me relève avec lenteur pour faire face à la démone qui s'est matérialisée à quelques pas à peine.

— C'est entre toi et moi, dis-je en affermissant mon geste.

Je fais un signe d'apaisement à Petra dont j'entends le souffle rauque dans l'obscurité, et j'avance d'un pas léger vers mon adversaire. Elle dresse sa silhouette filiforme avec fierté sur un espace herbu. Elle a abandonné le tailleur sévère et les lunettes pour une tenue plus adéquate au combat. Elle arbore une combinaison moulante et une étrange cape de cuir. Malgré ma haine et ma colère, je réussis à m'esclaffer :

— Tu te crois au carnaval, avec ton déguisement ringard ?

Pour toute réponse, Slem Jente brandit son bras gauche au-dessus

de sa tête. Son geste fait scintiller une épée dans la lueur de la lune. On dirait que tout le monde a eu l'idée originale de se servir dans la salle des gardes. Sans crier gare, la démone bondit et fait claquer sa cape dans l'air, à quelques centimètres de mon visage. Cette diversion me déstabilise alors que sa lame glisse contre la mienne. Je riposte machinalement dans une parade oblique, je n'y connais rien en escrime, mais je me sers de mon arme par réflexe.

Nous croisons le fer en un bref moulinet, je comprends qu'elle tente de me désarmer, mais je tiens fermement le manche. Je sens la résille du cuir s'imprégner dans mes paumes tandis que j'esquive les coups qui s'enchaînent en un rythme soutenu. Slem Jente n'a pas l'air essoufflée alors que je halète comme une vieille pie asthmatique. Ça m'apprendra à rester couchée pendant six mois sur un sofa sans faire d'exercice. Je ne cesse de reculer, de glisser dans l'herbe humide, de chercher mon équilibre entre les racines saillantes.

Je porte des coups au hasard, qui n'atteignent jamais ma cible et peuvent à peine choquer sa lame dans des parades improvisées. Mon inexpérience ne fait pas que me desservir, je sens que Slem Jente est déstabilisée par mes moulinets exagérés et mes esquives non maîtrisées. Je devine son agacement dans l'accélération de ses propres gestes, ses impulsions sont plus vives et moins soignées.

Je profite d'une volte pour essayer de lui donner un coup de taille. Elle repousse ma lame et, les genoux fléchis, riposte doublement : sa pointe frôle mon visage par la gauche, et son bras droit fait encore claquer le tissu de sa cape qui s'enroule autour de mon cou. Elle tente de m'attirer à elle, mais une nouvelle pirouette me permet de l'esquiver. Malheureusement, je ne suis pas assez vive et un coup d'estoc m'écorche l'épaule. Je tombe à quatre pattes dans l'herbe gorgée d'humidité. Je devine la silhouette de Jarac, étendue tout près, et je retiens un sanglot.

Slem Jente ne me laisse pas le temps de me ressaisir, elle se jette sur moi. Je m'élance et me faufile entre les buissons tandis qu'elle multiplie les bottes sophistiquées. Elle virevolte sur ses talons aiguilles, même si je suis à bout de forces, j'admire la prouesse ! Je me tourne dans l'autre sens, chasse la lame qui vole vers mon visage, exécute une fin rapide et passe à l'attaque. Slem Jente fait un bond en arrière, s'apprête à me frapper en tenant la garde haute.

Ses techniques m'ont servi de leçon, je fléchis les genoux et, d'un geste bref, entaille sa cuisse profondément. Elle pousse un cri et vacille. Elle plaque une main sur sa blessure et, pour la première fois, se penche en avant et quitte sa position idéale. J'en profite pour entortiller ma lame en garde basse et la désarmer.

Maintenant qu'elle est tout près de moi, je n'ai pas besoin de fer ni de truchement. Je jette mon épée dans l'herbe et j'attrape Slem Jente

par les poignets. Je l'empêche d'esquisser le moindre signe démoniaque. Je fiche mon regard noir dans ses yeux verts et j'espère sonder son âme. Je prends un risque, car je ne connais pas sa puissance. Son aura flamboie dans les ténèbres, elle danse autour de nous, violet et pourpre.

La vengeance me commande d'étriper ce succube sur place, mais un reste de logique traverse mon cerveau en fusion. Je dois la questionner pour comprendre pourquoi elle a fait tout ça, je dois livrer son enveloppe corporelle à la justice des humains afin que les meurtres ne soient pas classés sans suite. Je pense à Marwan qui attend sur sa moto sur la petite route. Je pense à Kval qui ne me pardonnera jamais si je tue son assistante, car il ne croira pas qu'elle était une démone. Cette dernière me regarde avec un sourire narquois, j'ai presque l'impression qu'elle peut suivre le cours de mes hésitations. Je sens en elle une puissance tellurique bouillonner, qui contre la magie avec laquelle je l'immobilise.

Cette femme est terrible, elle essaie de provoquer en moi cette peur maladive qui m'a prise quand j'ai découvert son aspect de Camecruse. Je vacille légèrement, mais je n'ai pas l'intention de me laisser entourlouper. Son sourire féroce étire ses lèvres fines. Il n'est pas possible qu'elle pense avoir le dessus sur moi, je suis une sorcière très efficace. Je le sais et ne m'en cache plus. Les images du corps de Jarac jaillissent devant mes yeux, comme pour exciter ma colère. Les autres meurtres défilent dans mon esprit : le petit visage effrayé de Voda, les crocs ensanglantés de Volk, tous ces corps mutilés pour rien, ces âmes dévastées par cruauté. Des vagues de fureur pulsent dans mes veines. Je lutte pour ne pas céder à une envie brute de tuer à mon tour, de détruire cette créature infernale.

Tout à coup, un choc violent nous fait vaciller toutes les deux. Nous roulons dans l'herbe et je manque de lâcher ma prise. Je ne dois pas rompre le contact. Je m'agrippe à ses épaules pour l'empêcher de fuir. C'est inutile, car au moment où je me redresse au-dessus d'elle pour surveiller son regard hypnotique, je comprends qu'un détail fait défaut. Ou, plus précisément, que je n'ai plus sa tête dans mon champ de vision. Je ne vois plus que son cou qui déverse du sang à gros bouillon entre mes mains ! J'ai l'impression de rêver, mais la chaleur visqueuse qui se répand sur mes doigts m'indique le contraire.

Derrière moi, je sens un souffle qui hérisse tous les poils de mon corps. Du moins, ceux qui ont résisté au rasoir de Louis-Tomas. Je jette un œil par-dessus mon épaule et découvre avec horreur la chimère hideuse qui tient dans ses griffes énormes la tête de Slem Jente.

Ténèbres

— Petra, qu'est-ce que tu as fait ? Tu es folle ! J'avais besoin de l'interroger.

Les petits yeux écarlates de la chimère quittent le crâne qu'elle serre entre ses mains pour se darder sur moi d'un air mauvais. J'espère que, lorsqu'elle est sous sa forme démoniaque, mon amie se souvient de moi.

— Petra, tout va bien. Petra, ma grande, on se calme maintenant.

Je répète son prénom comme un mantra, dans l'espoir de l'amadouer. Son souffle rauque fait voleter mes cheveux épars. Elle est si proche qu'elle pourrait me soumettre au même sort d'une simple pichenette. J'ai l'impression qu'elle essaie de rassembler ses esprits. Elle pousse plusieurs grognements informes.

« Ma mission… est de traquer les… démons… », croasse une voix d'outre-tombe que je reconnais.

On dirait que les mots peinent à se frayer un passage dans sa gorge de pierre.

« Ma mission est d'éliminer les… démons. »

— Je sais, Petra, je ne te demandais pas de lui pardonner, mais j'avais besoin d'un peu de temps pour lui faire cracher le morceau.

La chimère dévisage la tête figée qu'elle tient dans sa main, les yeux écarquillés, la bouche ouverte sur un cri muet pour l'éternité.

« Ce démon a tué de sang-froid. Pas de pitié. Justice est rendue. »

Je secoue le front et mes cheveux cascadent dans mon cou ensanglanté. Je crois qu'il est inutile de chercher à discuter avec Petra quand elle est sous forme de stryge. Je préfère lui laisser un peu de temps pour descendre en pression.

— D'accord, ma belle, tu as raison. On se calme.

Je vais rincer mes mains dans le bassin de pierre. Mes vêtements sont poisseux. Je retiens difficilement les tremblements de dégoût qui m'assaillent.

— Petra, est-ce que tu peux retrouver ton apparence humaine, s'il te plaît ? Je ne voudrais pas que Marwan et Louis-Tomas te voient dans cet état. Tu ne souhaites pas effrayer les mortels, n'est-ce pas ?

« Tu as raison, sorcière. »

Je détourne mon regard tandis que j'entends ses os craquer. Je plonge entièrement mes bras, puis mon torse dans l'eau glacée. Je préfère risquer une sinusite plutôt que de rester souillée de la sorte. Je lave le sang et la sueur, mais pas l'horreur. Petit à petit, ce demi-bain me rend tout de même un peu d'énergie. Je me console en me

répétant que ce cauchemar est enfin terminé, que la meurtrière est mise hors d'état de nuire, même si c'est d'une façon moins officielle que ce que j'avais prévu.

Je jette un œil vers Petra qui semble figée au milieu des troncs, à genoux près de Jarac, comme si elle découvrait seulement son cadavre. À la lisière du bosquet, les frêles silhouettes des daims se profilent. Leur robe mouchetée et leurs fins sabots frissonnent pour un hommage discret au faune de ces bois.

Je puise dans un sursaut de volonté la force de me rapprocher des corps étendus dans l'herbe. Je récupère l'arc et le carquois que je dépose près de la démone sans tête, et je ferme la main de Jarac sur le pommeau de l'épée dans un simulacre de duel sanglant. Cette mise en scène est tout à fait surréaliste. Toutefois, je continue à essayer de trouver des explications logiques pour la police. Il ne faut pas que les humains soupçonnent notre existence.

J'ai l'impression que mon cerveau est complètement indépendant de mon âme. Celle-ci est affolée, prête à s'évaporer par tous les pores de ma peau transpirante. Pourtant, j'agis avec un calme olympien. Je prends la géante par la main et nous nous dirigeons à petits pas vers le manoir. Je suis épuisée et je n'arrive pas à me réjouir de cette issue fatale. J'essaie de retourner dans ma tête mille versions de cette histoire afin de ne pas trop choquer Kval.

— Petra, pendant que je vais prévenir les humains qui sont dans le château, va retrouver Marwan qui patiente à la grille de la propriété et ne se doute de rien. Il a sa carte de police sur lui, nous aurons besoin d'un représentant de la loi pour calmer les esprits.

Tandis que le colosse s'éloigne à petites foulées, je cherche du regard Madame, mais elle a disparu. Telle que je la connais, elle a dû trouver refuge près du bar en attendant que nous ayons terminé le sale boulot.

Je suis étonnée de ne trouver personne au rez-de-chaussée. J'ai bien vu que les camions du traiteur sont tous partis, mais les employés et les résidents du château semblent s'être volatilisés également. Un banquet est bien installé dans la grande galerie, mais sans convives. La scène dégage un côté lugubre qui me fait penser aux mauvais films d'horreur qu'affectionne Louis-Tomas. Il faut que je bride mon imagination galopante, le château a dû être évacué après l'apparition de phénomènes paranormaux. J'espère que Kval est en sécurité.

Mon instinct me pousse à la recherche de Marie qui n'a pas pu m'abandonner ainsi. J'avance à travers les pièces et les corridors désertés. Enfin, je débouche dans une salle de bal totalement vide de ses meubles. Les murs sont habillés de bois précieux et seuls quelques candélabres dispensent une chiche lumière. Au centre, sous la coupole superbement décorée, j'aperçois une tache sombre. Je m'approche en

frémissant, même si tous mes instincts de protection me crient de partir en courant.

Madame d'Archambault est allongée dans la robe de soirée qui m'était destinée. Ses mains sont jointes sur son torse et ses cheveux sont répandus autour d'elle comme une flaque pourpre. Un individu est agenouillé près d'elle, penché tout près de son visage. J'ai l'impression qu'il lui porte secours, ou qu'il va lui faire du bouche-à-bouche. Le malheureux risque d'être surpris quand il va comprendre que cette morte est vivante. Je me précipite vers eux, mais l'homme se redresse vivement vers moi.

Avant même de capter l'étincelle de jaspe de son regard acéré, je découvre avec horreur ses lèvres barbouillées de sang. Il ne prend pas la peine de rétracter ses canines qu'il dévoile dans un sourire malsain. Je pousse un hoquet de surprise.

— Kval ! Ce n'est pas vrai ! Tu es un vampire, toi aussi !

Au moment où j'articule ces paroles, leur incongruité m'éclate en pleine face. Mon futur ex-petit-ami n'est pas un vampire : c'est un démon en train *d'assassiner un vampire* avec des méthodes de suceur de sang ! Il absorbe la substance vitale de sa victime et lui retire toute possibilité de résistance. Son pouvoir maléfique dépasse l'entendement et pourtant, je ne l'ai pas repéré ! Mes dons sont si peu fiables que je n'ai pas ressenti sa nature véritable, même quand j'étais lovée au creux de ses bras ! Ce souvenir m'arrache un gémissement. J'ai l'impression que mon cœur s'effrite dans ma poitrine devant cette découverte.

Kval est le criminel tapi dans l'ombre !

Il est si puissant qu'il peut noyer une ondine, saouler une bacchante, venir à bout d'une gargouille ou d'un loup-garou. C'est le pire des démons qui existent, et il est face à moi, dans toute sa splendeur séductrice.

Mon cerveau mouline indépendamment de mon cœur en charpie et assemble les pièces du puzzle comme une évidence. Slem Jente n'était qu'un leurre, le meurtre de Jarac n'était pas prévu au programme du calendrier de l'avent. La diablesse n'a servi qu'à nous distraire, nous éloigner de Madame qui était la vraie proie, l'authentique cadeau magique de cette nuit mortelle.

— Kval Darlig, qui es-tu ?

Je n'aime pas le ton malheureux qui perce dans ma voix. Je devrais être fureur et haine. Je devrais exsuder la vengeance, et je ne ressens que la béance de mon âme déchiquetée.

— N'as-tu pas encore compris, sorcière ?

Son timbre est un doux murmure, mais il me paralyse. Je répète néanmoins :

— Kval, qui es-tu vraiment ?

Il s'écarte légèrement du cadavre de madame d'Archambault. Tandis qu'il se redresse avec lenteur, il disparaît presque dans l'obscurité de la pièce. On dirait qu'il commande les ténèbres. Tout ce que je peux apercevoir, c'est l'éclat vert de ses prunelles qui me transperce comme une dague. Je suis abasourdie et pourtant ce n'est pas la colère qui coule dans mes veines, c'est une sorte de désarroi de plus en plus aigu qui brûle le bout de mes doigts de sortilèges embrouillés.

— Kval, si tu es envoûté je peux te sauver, affirmé-je d'une petite voix, j'en ai le pouvoir.

— C'est justement ton pouvoir qui m'intéresse, répond-il d'une voix suave, et je suis fasciné par ta candeur, petite étoile ! C'est presque avec regret que j'accomplirai l'ultime sacrifice en te faisant griller à la broche, le dernier dimanche avant Noël.

Cette menace me sert d'électrochoc et je me mets en garde. Malgré mon attirance malsaine pour cette créature, malgré le fol espoir de lui pardonner, je suis contrainte de l'affronter.

— Tu crois que tu pourras me garder prisonnière tout ce temps, maintenant que je t'ai démasqué ?

Je dois achever la mission que je me suis attribuée toute seule, celle de sauver des vies, au mépris de la mienne. Je vais encore dégainer ma magie et désobéir à ma famille.

Je ne pourrai jamais retourner sur mon île tropicale, à ce train-là.

— C'en est fini de ton calendrier morbide, démon ! Les meurtres vont cesser grâce à moi.

— Tu es bien prétentieuse pour une petite ensorceleuse, mais je dois admettre que tu m'as agréablement surpris. Je comptais poursuivre ma tâche dans l'ombre et m'amuser plus longuement dans ce délicieux jeu du chat et de la souris… ou de l'oiseau, devrais-je dire.

Tout d'un coup, sans que je l'aie vu esquisser le moindre geste, Kval se trouve à quelques centimètres de moi. Je peux sentir son odeur musquée et même le goût métallique du sang sur ses lèvres. Mon corps tout entier tremble de désir au contact de ce mâle alpha dont l'aura flambe d'une manière étouffante, sans éclat.

Comment ai-je pu ne pas ressentir toute cette puissance et le prendre pour un humain ?

Comme s'il avait suivi le cours de ma pensée, Kval me saisit le menton et me force à le regarder droit dans les yeux.

— Tout ceci est envisageable parce que je suis un être supérieur. Personne ne peut me démasquer tant que je ne l'ai pas décidé.

Sa voix veloutée résonne à peine dans l'immense pièce déserte, pourtant, elle me vrille les tympans. J'essaie de me ressaisir, de retrouver une logique, car j'ai l'impression de sombrer dans un tourbillon de folie avec lui.

— Tu as cru que tu pouvais me séduire, fillette, mais depuis le début, c'est toi qui es sous mon charme. Dès que j'ai pu te repérer dans ta cité minable, je t'ai lancé un sort d'aimantation. Tu es à ma merci depuis que nous nous sommes percutés dans le métro ! Tu pouvais te cacher dans une cave, dans une crypte, ou dans un placard, tu étais sous ma coupe. Je savais que tu ferais des pieds et des mains pour venir te jeter toi-même dans mes griffes !

Le rictus cruel qui tord son visage n'arrive même pas à le rendre laid. Il a raison, je suis totalement envoûtée. Une partie de mon cerveau s'agite inutilement pour résister telle une araignée engluée dans sa propre toile. L'autre partie est subjuguée d'horreur.

— Je n'ai pas de temps à perdre pour l'instant, je n'en ai pas terminé avec notre belle invitée d'honneur, poursuit le démon en désignant Marie d'un air désinvolte. Je vais demander à Slem Jente de te raccompagner gentiment dans ta chambre. Je viendrai m'occuper de toi plus tard. L'absence est source de délices, ma douce oiselle.

Je recule d'un pas et m'extrais de sa poigne. Lorsque je ne sens plus le contact de ses mains, j'ai l'impression de retrouver mon souffle en même temps qu'un grand vide. Je sais que la distance que j'ai créée entre nous n'est pas suffisante pour garantir ma sécurité, mais je ne peux m'empêcher d'éclater de rire.

— Je crois que l'assistante de monsieur Darlig n'est pas disponible et ne le sera plus pour une durée indéterminée.

Le regard vert qui me fixe devient presque noir. Je poursuis avec une insolence qui va me coûter cher, mais qui me ravit :

— Enfin, peut-être que sa tête, avec le reste de cervelle qui subsiste dans son crâne, pourra entendre tes injonctions télépathiques, mais elle va devoir prendre plus de temps que prévu pour essayer de retrouver les vestiges de son corps avant de t'obéir.

— Qu'as-tu fait, sorcière ? crache-t-il d'une voix glaciale.

— Je me suis délestée de ton assistante…

— Qu'as-tu fait de ma sœur ? Vas-tu avouer, à la fin !

Une légère pointe de satisfaction traverse mon cœur d'artichaut. Ces deux-là n'étaient donc pas des amants, mais une fratrie. J'aurais dû le deviner à la complicité qui les soudait en permanence et aussi à l'éclat vert de leur regard en colère.

— Elle a eu ce que méritent les chiennes enragées, une euthanasie propre et rapide.

Le visage de Kval se transforme instantanément. La douleur et le courroux lui donnent enfin un air abominable. Je recule d'un pas, même si je sais que, face à tant de puissance, je suis incapable de me cacher.

— Tu as tué ma sœur, répète-t-il d'une voix blanche, toi, petite ensorceleuse sans importance, tu as éliminé cet être incomparable ?

Kval pousse un grondement qui n'a rien d'humain et qui me donne envie de prendre mes jambes à mon cou. Pourtant, je le défie en parole, comme malgré moi.

— Je voulais la traîner en justice, mais finalement elle a perdu la tête, ajouté-je sans faire mention de la stryge pour bien concentrer toute l'animosité ambiante sur moi.

Tout à coup, les portes claquent, me coupant toute retraite ou toute aide extérieure. La pièce s'emplit d'une obscurité opaque et moite. J'ai l'impression que les ombres jetées par les bougies deviennent habitées. C'est la représentation physique d'une haine incommensurable. Elle rampe vers moi, grimpe contre les moulures jusqu'aux poutres du plafond. Elle prend une consistance de magma impénétrable. Elle va bientôt m'étouffer. Je reste incapable de réactions logiques, le pouls frénétique et le souffle coupé.

Je perçois d'abord un son strident, qui se transforme en un hurlement de désespoir. Kval a ouvert la bouche dans un rictus malheureux et déverse des flots d'obscurité comme pour vomir sa malveillance. Je trace un discret signe de protection surgi de mes souvenirs d'enfance. Il fonctionnait contre mes sœurs, mais à présent, je ne suis pas sûre de moi. Même si je me suis mis en tête de résister, je tremble face à cette puissance maudite qui se déchaîne dans la salle de bal devenue une prison.

Dans la tourmente, je perçois des coups contre la porte, je devine que mes amis sont dans le couloir, prêts à se jeter dans la gueule du loup. Il ne faudra pas longtemps avant que Petra vienne à bout des battants de chêne, mais je ne veux pas les exposer au démon. Il faut que je trouve une solution rapide pour mettre un terme à tout cela. Kval me prend de vitesse et lance un sort qui fait exploser le couloir, mes amis disparaissent sous les gravats ! Je pousse un hurlement sauvage et me précipite avec des gestes désordonnés dans le magma de ténèbres qui m'étouffe et m'écrase au sol.

Réaction idiote que le monstre espérait. Je ne dois pas me laisser gagner par la fureur.

Je rampe sur le parquet, laminée par la puissance noire de mon adversaire. Sans le vouloir, j'effleure le pendentif qui était coincé dans le sillon de ma poitrine. Au contact de mes doigts chargés de magie, le bijou de pacotille qui représentait un œil d'Horus se met à scintiller d'une lumière bleue. J'essaie de me rappeler ce que la vendeuse m'a raconté à propos de cette amulette protectrice, mais ma mémoire me fait défaut dans la précipitation. J'agis donc par instinct et je caresse le colifichet en lui associant le signe de protection.

Bientôt, un halo bleu pâle m'entoure complètement et résiste à la bouillie de ténèbres que Kval déverse par la bouche. Je reprends confiance, me campe sur mes cuissardes et tente de ne pas vaciller.

J'ai besoin de comprendre, j'ai le droit de savoir contre qui je vais livrer un combat qui sera peut-être le dernier de ma courte vie.

— Qui es-tu, Kval Darlig ?

Il interrompt sa transe et me considère d'un œil malveillant.

— Je suis l'ensemble de toutes tes peurs.

Finalement, je n'aurais peut-être pas dû insister.

La réponse ne me dit rien qui vaille, mais au moins, cette conversation a l'avantage de l'empêcher de vomir ce goudron maléfique. Il ne bouge pas d'un iota, il ne se transforme pas en créature monstrueuse, il ne double pas de volume. Kval est devant moi, tel que je l'ai rencontré dans le métro. Sa carrure est exceptionnelle pour un humain, mais c'est seulement le gage d'une grande séduction. Ses cheveux sont toujours bien coiffés, avec cette mèche rebelle sur le front. Ses yeux essaient encore de m'envoûter avec leur couleur d'ambre jaspée.

— Es-tu le Croquemitaine ?

Je lance des questions comme des bouteilles à la mer. Kval se fend d'un éclat de rire hautain.

— Mon grand-père serait flatté de la confusion.

Nous y voilà, j'ai affaire au descendant du pire ennemi de ma grand-mère. Je suis prise dans un règlement de comptes qui date de Mathusalem, ça me fait une belle jambe. Sans allusion idiote à la Camecruse qui balade son œil sur son genou. Je déteste les prophéties et les malédictions qui s'étendent sur une famille pendant des générations. Tout le monde oublie la raison de la dispute initiale et on se déchire sans comprendre comme des chiens enragés.

— Parce que ma mémé s'appelle Kalle, ton pépé t'a envoyé pour m'assassiner, c'est ça ?

J'essaye d'insister sur le ridicule de la situation, mais Kval ne semble pas troublé par le choix de mon vocabulaire.

— Entre autres choses, rétorque-t-il en passant sa langue sur ses lèvres.

— Si tu insistes pour te lancer dans cette guéguerre d'égo, soit ! Je t'attends de pied ferme. Je ne vais pas me laisser faire.

— En effet, c'est ce qui rend la mission plus alléchante.

— Je vais te combattre, mais avant, j'exige que tu répondes à mes questions.

— Prétentieuse et inconsciente ! J'adore ! Je vais te massacrer.

— Bah, si je dois périr sous tes coups, tu me dois bien une explication !

— Je comprends pourquoi ta famille t'a exilée, soupire-t-il en levant les yeux au ciel, tu es insupportablement *humaine*.

— Je ne vois pas de quoi tu parles, protesté-je, piquée au vif.

— Allons, petite fille de sang-mêlé, c'est bien une remarque de

mortelle que de faire passer la curiosité avant tout le reste, même au moment de se faire trucider !

— C'est la curiosité qui a tiré les bipèdes de leur condition animale.

Je suis moi-même surprise de découvrir que je défends les humains. Le mélange qui coule dans mes veines ne me paraît plus abâtardi. Au contraire, toute cette histoire m'a permis de comprendre que mon métissage est un enrichissement.

— Si je suis ta cible, pourquoi est-ce que tu t'en es pris à toutes ces créatures innocentes ?

— Innocentes ? Crois-tu que la mort s'encombre de justice ? Nous ne sommes que son bras armé, toi et moi…

— Je ne suis pas comme toi !

— N'es-tu pas une sorcière noire destinée à charmer les enfants inoffensifs avant de les noyer dans un bassin d'eau en colère ?

Je soupire. Je suis agacée que tout le monde me jette cet épisode à la figure, sans savoir qu'en réalité je n'ai jamais assassiné aucun gamin. Cependant, je continue de profiter de l'accalmie que provoque cet interrogatoire pour rassembler mes forces.

— Inutile de noyer le poisson en changeant de sujet ! Quel était le but véritable de ce calendrier de l'avent morbide, Kval ?

— Le même que celui de ta grand-mère, fillette : accroître les pouvoirs de ma famille… au détriment de la tienne, cela va de soi.

— Mais… quelle était la raison de ces mises en scène macabres ?

— Le décorum, ma chère. Je n'ai pas pu m'empêcher de te les offrir personnellement, comme un avant-goût du tableau final dont tu serais le trophée !

— Pourquoi m'impliquer dans cette affaire ? Tu as manqué le coche, si c'était pour attirer les miens à ma rescousse ! Je ne vaux rien pour eux.

— Tu n'as donc rien compris, soupire Kval en secouant la tête.

Je ne peux m'empêcher d'admirer le mouvement de sa chevelure souple, l'éclat de ses prunelles hypnotiques.

Reprends-toi, tu es face à un démon !

— Tu es la clé, Alnaïr Zélindor. Tu es la pièce ébréchée, tu es la faille. Tu es le cadeau le plus précieux que je pouvais proposer à mon grand-père.

Sa voix devient aussi douce que du miel. J'écarquille des yeux ébahis. Je ne comprends absolument rien. Je continue à serrer mon petit colifichet comme si c'était une bouée de sauvetage tandis que ses paroles me submergent.

— Chaque hiver, ma sœur et moi avons pour mission de faire de telles offrandes pour le calendrier de l'avent, poursuit-il devant mon ignorance, et la dernière est toujours une apothéose. Nous écumons avec allégresse les basfonds des grandes villes qui regorgent de chair à

sacrifice.

Je réprime un frisson à l'idée que mes sœurs font de même chaque printemps pour la lune noire. Tout cela est insensé ! Quelqu'un doit briser la tradition, rompre le charme macabre !

Pas de chance, il semble que ce quelqu'un, c'est moi !

— Cette année, ta propre famille t'a jetée en pâture à ses pires adversaires, poursuit Kval avec un ricanement, en t'exilant de ton île protectrice, elle a mis à notre disposition une descendante de nos ennemis jurés. Nous n'avions qu'à te cueillir pour porter un coup fatal dans la lignée des Kalle !

— Qu'est-ce que tu racontes, espèce de fou ? explosé-je, la rivalité entre Croquemitaine et Grand-mère Kalle est une légende. Vous n'avez plus aucune emprise sur les gosses, ni l'un ni l'autre !

— Détrompe-toi, petite étoile ! Contrairement à ton ancêtre aux méthodes dépassées, j'étends l'empire de la terreur grâce à la *Djevel Spill*. Je touche tous les enfants et tous les adolescents de la planète. Je leur insuffle le mal à travers les écrans et j'en fais des suppôts de Satan.

Je pose les mains sur les hanches, indignée.

— Eh bien ! tu aurais dû te contenter de rester virtuel et, surtout, de rester loin de moi, Kval Darlig ! Je vais interrompre la tradition, ainsi que ta série de meurtres sordides, et venger ces pauvres créatures.

Je ne sais pas d'où je sors ce ton déterminé, car je n'ai aucune idée de la façon de me débarrasser d'un démon de cette puissance.

— Les abattre de cette manière n'était pour moi qu'un divertissement, un défi pimenté, poursuit-il en levant les mains comme un innocent. Tu devrais me comprendre, toi qui es si différente. Qu'il est ennuyeux de prendre simplement la vie des créatures magiques ! Les tuer en fonction de leur don, voilà qui relève de l'exploit. Personne n'a jamais fait cela avant moi. Ne trouves-tu pas que *le jeu en vaut la chandelle* ?

— J'apprécie de moins en moins ton humour stupide ni ton orgueil démesuré. Si je me rappelle bien tes leçons de morale, le jeu est un garde-fou, justement, il nous empêche de passer à l'acte.

— Ah, tu es une élève attentive, je dois l'admettre, mais il y a des exceptions. Certaines personnes ne sont pas concernées. Connais-tu les cinq blessures de l'âme, fillette ?

Le voilà qui verse encore dans les explications fumeuses, mais cela me permet de gagner du temps. Mon cerveau révise en vitesse les informations glanées pendant les séances de maraboutage.

Le rejet, l'abandon, l'humiliation, la trahison et l'injustice.

D'après Louis-Tomas, qui cite souvent cet exemple classique du développement personnel, ces blessures de l'enfance sont à l'origine

des différents maux d'un individu. Elles déterminent, la plupart du temps, son comportement et peuvent empêcher son épanouissement. Je regarde Kval en biais, j'espère qu'il ne va pas excuser ses agissements récents par un discours larmoyant sur son enfance difficile. Moi aussi, j'ai vécu chacun de ces traumatismes et je ne suis pas devenue une psychopathe pour autant.

Enfin, je viens de combattre au sabre avec une furie.

— N'oublie pas qui est mon grand-père, petite étoile. Lorsque j'étais gamin, je n'ai jamais pu jouer à me faire peur en sa présence. *J'avais peur*. Je n'ai développé aucune des capacités cognitives que permet le jeu : je n'ai jamais joué.

Au moment où ma gorge se serre malgré moi de compassion, il ajoute malheureusement :

— Une fois parvenu à l'âge adulte, je n'ai pas eu d'autre solution que l'horreur réelle. Je sème la mort comme une compensation. La terreur que j'insuffle me sert de thérapie. Si tu avais vu les yeux de Voda quand elle a compris qu'elle se noyait, c'était jouissif.

Je déglutis en silence et j'essaie de calmer mon pouls qui fait un pogo dans ma cage thoracique.

— Je pense que je n'atteindrai l'ultime degré du plaisir que lorsque je mettrai fin à la lignée des Zélindor. Ce que je vais faire à présent, ici même, sans attendre le dernier dimanche de l'avent.

— Tu es tombé bien bas pour convoiter mes inutiles facultés de demi-sorcière, m'esclaffé-je, même Grand-mère Kalle les juge indignes dans sa propre case.

— Ne joue pas ce jeu-là avec moi, petite, rien ne m'apitoie. Tes pouvoirs dépassent l'entendement, et c'est la principale raison de ton exil. Toi seule est assez naïve pour l'ignorer. Cela gâche un peu le plaisir de la conquête, je te l'accorde.

Kval n'ébauche pas un mouvement, mais je ressens le besoin urgent de me rapprocher de la porte. Ses paroles menaçantes ne sont pas le pire. Ce qui est difficile à supporter, ce sont les ondes qu'il déploie dans la pièce dont les arches répercutent les effets néfastes à l'infini. Une angoisse terrible imprègne l'atmosphère, des peurs de petite fille remontent à la surface et flottent comme des fantômes.

Heureusement que je sais de quelle lignée il descend lui-même, cela me permet de prendre du recul, d'empoigner chacune de ces mauvaises expériences, de ces peurs irraisonnées qu'il a exhumées si facilement, et de les rejeter.

— Je ne vais pas me laisser déstabiliser par tes manigances de croquemitaine de bas étage, déclaré-je en serrant les dents.

Comme il ne parvient pas à m'atteindre par l'esprit, Kval se jette sur moi, mais je l'esquive d'un mouvement de côté rapide. Je fais volte-face avant qu'il ait eu le temps de pivoter et je lui adresse un coup de

pied bien senti dans les reins. J'ai l'impression que je viens de donner une simple tape dans une colonne de marbre. Je ne sais pas si l'option « combat à mains nues » était à envisager avec cet athlète. Sans avoir besoin de se retourner, il saisit ma cheville et m'envoie voler à l'autre bout de la pièce.

Instinctivement, des rémiges apparaissent sur mes épaules, mais je réprime ce violent désir de mutation. Je m'écroule donc de façon bien peu élégante et bien humaine. Je suis repérable grâce au halo bleu qui m'entoure, mais il me protège également, car je n'ai pas ressenti de douleur vive lorsque je me suis cognée contre le parquet. D'un bond, me voilà debout, prête à braver mon adversaire dans un second round.

Il franchit la distance entre nous en une fraction de seconde et me porte une gifle qui me fait à nouveau valser sur le sol. Je m'ébroue, ahurie que cet homme utilise ce genre de geste infantilisant. Il ne m'a pas donné de coup de poing, il n'a pas sorti ses griffes de croquemitaine pour me lacérer, il m'a asséné une claque, comme ma tante ou ma grand-mère ! Un geste chargé de mépris qui fait rouler la révolte sous ma peau rougie.

Il s'avance encore et je crains de prendre un coup de pied dans le ventre, donc je me propulse sur le parquet à la seule vivacité de mon mental. Je me redresse plus loin, toujours étourdie, et la joue en feu. J'ai la tentation de me transformer en Pétrel pour m'enfuir à tire d'aile, mais je sais que cela me rendrait vulnérable face aux pouvoirs de ce monstre.

C'est alors qu'une forme s'envole et tournoie autour de Kval. Elle s'abat sur lui comme une flamme rouge. Madame d'Archambault réunit ses dernières forces pour me venir en aide. Même si elle réussit à le mordre à l'épaule, le traître l'expédie dans les airs comme si elle ne pesait pas plus qu'un chiffon. J'entends sa tête cogner contre l'angle d'une poutre et son corps demeure accroché au grand lustre, sans bouger.

— Il n'y a plus que toi et moi, petite sorcière, tu ne peux pas échapper au destin que je t'ai concocté. Alors, jouons !

Sorcière

J’ai profité de la diversion pour me relever. Je fais face, je ne vais pas fuir. Mes mains grésillent de pouvoir, mais me consument aussi. Je ne comprends pas comment dominer ma magie trop aléatoire. La dernière fois que je l’ai utilisée à pleine puissance, j’ai manqué détruire tout ce qui existait autour de moi. Je ne peux me livrer à un tel délire sachant que mes amis sont dans les parages. Accessoirement, j’ai failli en mourir et je ne veux pas en arriver à cette extrémité, même pour sauver le monde.

Kval perçoit mes doutes et s’en délecte.

— J’avais prévu de te débarrasser de tes plumes une à une et te faire griller comme on le faisait avec tes ancêtres, mais je vais attendrir la viande, d’abord.

D’une pichenette mentale, il me projette contre le mur du fond. Un craquement sinistre s’en suit et je ne sais s’il est produit par les lambris ou par ma nuque et mes omoplates. Dans une volée de plumes noires, je glisse au sol, sonnée. Cette fois-ci, le charme d’Horus semble affaibli et ne m’empêche pas de voir trente-six chandelles.

Mauvais jeu de mots de la part de mon cerveau en compote.

Aussitôt, l’image des flammes de l’avent se forme-t-elle en moi, que je ressens des brûlures dans les doigts. Je les projette en avant, sans réfléchir, sans composer le moindre envoûtement reconnaissable. Par la seule force de ma volonté, une traînée incandescente fuse vers mon adversaire et embrase instantanément ses vêtements. Il pousse un cri de surprise plus que de douleur, et après quelques secondes d’hésitation, il émet un rire sardonique qui me glace le sang.

— La petite coquine veut jouer à ce jeu-là ? Il est vrai que nos ébats ont malheureusement été interrompus, à l’hôtel…

Kval se redresse et époussette les lambeaux de sa chemise. Malgré les ténèbres, je peux admirer le galbe de ses biceps, le dessin de ses abdominaux totalement intacts. Cela ne me vaut rien de retenir mon flux magique. Mon ennemi reprend vite le contrôle et, d’un signe, il m’enveloppe d’un étau mental opaque. J’ai l’impression d’être broyée de l’intérieur. Haletante, je cherche une solution. J'ai du mal à bouger ma tête, encore moins mes membres.

— Ce serait du gaspillage de te faire cuire avant de te déguster, ma jolie.

Kval se retrouve devant moi en une fraction de seconde, il a une façon étrange de se déplacer, un peu comme les vampires. J'espère qu'il n'a pas déjà absorbé les pouvoirs de Madame. À la vitesse de l'éclair, sa main droite retient les miennes avant que j'esquisse un geste de protection. Je suis à sa merci, incapable de résister. Ma respiration est saccadée et je gesticule bien inutilement, on dirait un oisillon dans un collet qui persiste à s'étrangler tout seul.

Puisque la sorcellerie ne fonctionne pas, je tente un réflexe d'humaine : le violent coup de genou dans les parties. Le bonhomme pousse un hurlement et se plie en deux. Même si j'ai l'air d'une brindille face à cet athlète, j'y ai mis une telle détermination que je crois avoir réussi à le rendre stérile. Malheureusement, il ne lâche pas prise, au contraire, la souffrance le galvanise. J'aurais dû me souvenir qu'il a été entraîné à endurer la torture depuis son plus jeune âge. Je n'ai fait qu'amplifier sa rage, sans pouvoir me dégager d'un centimètre.

— Perverse ! Je ne te connaissais pas ces penchants sadiques ! ricane-t-il en se redressant lentement, cela ne te rend que plus excitante à mes yeux.

Son regard brûlant d'un désir malsain se fiche sur mon visage, puis glisse sur mes lèvres et ma poitrine avec une lourdeur insupportable. Je me paralyse, tel un animal pris dans les phares d'une voiture. Il pose son autre main sur mon cou, mais ce n'est pas pour m'étrangler. Son pouce caresse délicatement ma gorge et je sens mon cœur s'emballer au point de me donner le tournis.

Ce n'est pas le moment de mourir de tachycardie, ressaisis-toi, ma vieille !

Je le défie du regard, puisqu'il ne me reste que ça. D'un geste bref, il arrache mon collier, sans toucher le médaillon, et le jette à travers la grande pièce. La lumière bleue s'éteint aussitôt et je me retrouve engloutie dans les ténèbres de l'enfer. Un tourbillon d'émotions néfastes se déverse alors en moi tandis que le démon approche les lèvres de ma peau.

Je suis toute petite, je suis sous sa coupe. Je ne suis qu'une loque sans défense.

Ma maman m'a abandonnée depuis le jour de ma naissance, elle a préféré mourir plutôt que de me tenir dans ses bras.

Ma grand-mère me hait depuis que j'ai provoqué la disparition de sa fille favorite, son héritière.

La culpabilité engouffre ses tentacules gluants dans mon esprit tandis que la langue de Kval se promène sur mon visage, laissant des traces empoisonnées. Ses baisers langoureux sont une torture bien plus grande que les coups.

Je voudrais tant mériter cet amour qui ne vient jamais. Je suis un

oisillon tombé du nid, qui erre parmi les rapaces, je n'aurai jamais ma place auprès d'eux.

Je provoque la mort et la désolation.

Tous ceux que j'approche sont flétris. Je mérite de disparaître, je suis une tache dans la lignée des sorcières noires.

Les mains du monstre forment des caresses ardentes sur ma peau et des traînées de désespoir.

— Tu n'es rien sans moi, tu es en mon pouvoir, Alnaïr.

Sa voix coule, chaude et mortelle, dans mes tympans. Je suis sur le point de fondre sans résistance, de me laisser engloutir par le désarroi, quand un dernier sursaut heurte ma volonté.

Alnaïr.

Je suis Alnaïr, l'étoile la plus brillante de la constellation de la Grue. Qui m'a donné ce nom qui signifie « lumière », au sein d'une famille d'obscurité ?

J'ouvre les yeux et observe la scène comme si j'étais spectatrice. Le démon de ténèbres se tient contre moi, sa noirceur trompeuse m'enveloppe et m'éteint peu à peu. Je suis toute petite et je ploie doucement sous les arabesques d'un enfer de suie.

Pourtant, je suis Alnaïr, je suis la lumière, le souffle incandescent.

L'étincelle qui émane de moi ne provient pas de mon amulette, mais de ma propre peau. Un souvenir déchire cette ambiance mortifère : c'est mon père qui a choisi mon nom, et ma mère, des étoiles dans les yeux, a créé ma différence. Non pour me bannir, mais pour me protéger de l'obscurité.

Je suis la lumière et je suis un don.

Le renégat n'aurait pas dû prononcer mon prénom. Il a ainsi rompu son propre charme. Cet être abject ne peut pas éteindre la flamme qui crépite sous ma peau. Au contraire, ses caresses mortelles l'attisent. Je suis femme et je suis sorcière. Mon pouvoir n'est pas un fardeau, je ne dois laisser personne s'approprier mon destin.

Je ne peux pas utiliser la magie à bon escient, et mon ennemi le sait. C'est pourquoi il ne se méfie même pas d'une fille aussi insignifiante. Pour lui, je suis un jouet seulement capable de tours de passe-passe, un trophée à son tableau de chasse. Je suis la dernière-née d'une portée sur le déclin, je suis un oisillon banni du nid, une proie facile. Tout le monde pense de même, et j'en suis venue à oublier moi aussi que je possède un maléfice naturel, celui pour lequel ma famille me tolère dans ses rangs, celui qui a fait de moi une rabatteuse.

Je n'ai pas besoin de faire des étincelles pour me défendre, il me suffit d'accepter le peu que je connais, d'admettre qui je suis vraiment, d'utiliser le pouvoir dont la nature m'a dotée. Je m'écarte doucement, mais ce n'est plus pour fuir.

Je vais jouer, moi aussi.

À mon tour, je me dépouille, délace mon corset de cuir qui tombe à mes pieds.

— Je ne suis plus une enfant que tu peux envoûter, fils de Croquemitaine. Régale-toi du spectacle.

Le bonhomme croit, au contraire, que je ploie, que je cède à son charme ambivalent. Il me contemple d'un air satisfait et gourmand. Je fais glisser la fermeture de mes bottes avec lenteur. Les volutes d'obscurité poisseuse me frôlent encore puis s'écartent paresseusement, comme le reflux d'une marée noire. On dirait que le démon veut profiter de la scène sous un meilleur jour.

Une faible lueur émane de ma peau nue, et il s'en délecte sans vergogne. Je laisse choir mon collant déchiré dans une mare d'ombre qui semble absorbée petit à petit par le parquet. La lumière se fait plus vive sur mon corps, elle pointe sur mes seins, dévale le long de mon ventre, galbe mes cuisses. Autour de mes membres, elle se fait enveloppe diaphane, armure dorée. Ce n'est qu'un réceptacle, une carapace qui me protège du contact réel de ce monstre abject. Au fond de moi, je ne crains plus ses menaces ni son origine. Ses envoûtements ne m'impressionnent plus, je possède le mien. Il est simple, mais redoutable. Je fais face au démon.

— Je suis ton égale, la descendante d'un croquemitaine femelle.

Kval grogne de plaisir et j'écarte les bras dans sa direction.

— Nous sommes identiques, nous brûlons de la même flamme endiablée, avoué-je d'un ton rauque.

Je sens la violence de sa magie lorsqu'il s'approche de moi, c'est un infect mélange de terreur et de désir brut.

— Nous pourrions faire de grandes choses ensemble, admet-il en se débarrassant de ses derniers vêtements carbonisés.

Il arrache son pantalon et se jette sur moi. Nos nudités se percutent. Ma peau devient incandescente, mes cheveux épars s'envolent dans un tourbillon ardent. J'enroule mes jambes autour de ses hanches et je verrouille mes bras sur son cou. Au moment où il pense me posséder, l'ange noir entre de son plein gré sous ma coupe.

Je suis née pour charmer.

Je l'enveloppe d'un éclat doré et murmure une incantation de mon invention :

— Reçois le souffle de la sorcière.

Le démon surpris prend de plein fouet le pouvoir de la lumière. Le pouvoir de l'étoile la plus brillante. Il sursaute dans une ruade instinctive et nous déséquilibre. Nous roulons sur le sol, les membres emmêlés, les muscles bandés. Il m'écrase de tout son poids et je crois que la plupart de mes os sont fracturés ! J'étouffe un râle et tâche de rester concentrée.

Des vrilles d'obscurité s'accrochent à mon éclat comme autant de vers venus de l'enfer. Leur maître tente de s'écarter de moi, il s'ébroue, il me frappe et me griffe, mais je tiens bon. Je sens que mon charme se déploie malgré tout, il pulse dans mes veines comme la lave d'un volcan en éveil, puis s'échappe par tous mes pores en fusion. À son contact, la peau du démon se couvre de cloques, puis se détache de son visage par lambeaux. Cette vision d'horreur me donne envie de vomir, mais je ne dois pas lâcher prise ! J'aperçois les os de son crâne sous les tendons à vif, alors qu'il continue de me menacer. Son sourire sardonique s'étire maintenant sur une mâchoire qui claque dangereusement. Sa langue noircie se glisse entre ses mandibules pendantes et s'approche de mes lèvres.

Je me raidis et tremble de dégoût. Je retire ce que j'ai dit tout à l'heure, ma chair n'est pas une simple carapace ! Je suis souillée et horrifiée par la proximité de cette entité maléfique. Ses doigts se tordent sur mon cou, ses ongles me lacèrent. Je manque d'air, les battements de mon cœur crépitent à mes oreilles comme des percussions anarchiques. Je dois pourtant tenir. Tout mon corps se révulse, je sens que ma fin est proche. Tant pis si j'en fais les frais, je ne dois plus essayer de me préserver, je dois éliminer mon adversaire, même si c'est en rendant mon dernier souffle. J'ouvre la bouche et je libère le flux.

Une vague de lumière déferle sur le quasi-squelette qui s'agrippe à moi à toute force. Ses yeux verts écarquillés se muent en de véritables émeraudes avant d'éclater dans une myriade de poussières précieuses. Je sens son corps qui se cabre et ses ongles qui me labourent dans une vaine tentative d'échapper à mon emprise. Les ondes de douleur qui me traversent décuplent ma puissance au lieu de m'arrêter. Je deviens incontrôlable, une fois encore.

Tant pis si j'y laisse la vie, pourvu que je sauve celle des autres.

Je puise dans mes dernières ressources, le cœur au bord des lèvres, les poumons en cendre. J'irradie totalement mon adversaire. Sa carcasse explose dans mes bras dans une gerbe de sang noir. Je suis dégoûtée, mais ne baisse pas la garde. Son esprit maléfique rampe toujours, je le sens qui parasite ma peau humide. Il forme une gangue de noirceur qui colle désespérément à la moindre aspérité, qui tente de s'insinuer en moi. Je suis à bout de forces, je le laisse courir sur mes lèvres, titiller ma langue, puis j'exhale un ultime souffle magique qui l'emporte comme un fétu. Les ténèbres disparaissent enfin, comme diluées dans la lumière.

Je me retrouve étendue, dénudée, les quatre fers en l'air au milieu de la salle de bal. Je me rends compte de la présence de Petra, Marwan et Louis-Tomas qui se tiennent dans l'entrée qui a volé en éclat. Je pousse un cri de joie. Ils sont couverts de sang, de poussière

et figés de stupeur, mais il sont vivants ! J'espère que l'obscurité qui régnait jusqu'alors leur a caché le pire. Au rire que j'entends tomber du plafond, je devine que Marie, accrochée au lustre, a pu profiter de toute la scène.

Je me redresse avec difficulté, car je viens quand même de dépenser une énergie incroyable. Je titube vers le fond de la pièce et récupère mon pendentif entre deux lattes du parquet effrité. Ce simple geste me demande un effort surhumain.

— Il faudra que je pense à me mettre au cardio, grommelé-je en cherchant mon souffle.

Petra, la première, se précipite vers moi, munie d'une nappe dont elle me fait une robe. Madame d'Archambault atterrit très délicatement à nos côtés dans une corolle de pourpre. Les deux hommes, ceux qui ont le plus de mal à digérer les événements, accourent pour une accolade rassurée et cabossée. J'essaie de refermer leurs plaies par magie, mais je n'ai plus aucune ressource. Je me contente de recevoir leur chaleur humaine et quelques taches de sang.

— Une fois encore, il semble que tu as sauvé tout le monde, en te sauvant toi-même, *ti'fille*, souligne Louis-Tomas.

Une fois encore, je remarque que je finis dans une dégaine lamentable, mais c'est tellement bon d'être vivante !

Marwan me dévisage et hoche la tête d'un air entendu. Je n'ai pas besoin de lui demander s'il a compris ce qu'il a vu. Pour préserver sa santé mentale, je vais devoir utiliser un sortilège d'oubli sur lui, mais je retarde ce moment pour savourer son admiration.

— Il faut filer d'ici au plus vite, sans laisser de trace, suggère le policier qui semble avoir mis de côté son intégrité.

— Comment ? Tu veux laisser tes collègues se dépêtrer de ce bazar sans notre aide médiumnique ? plaisanté-je.

— Tu as deviné mes pensées ! Il vaut mieux te tenir à l'écart de la justice. D'autant que tu ne pourras plus compter sur l'aide de maître Delphin, tu viens de pulvériser son employeur.

Malgré la gravité de la situation, cette remarque nous tire des sourires. Nous nous dirigeons vers la sortie, bras dessus bras dessous. Quand nous émergeons du manoir aux petites heures du jour, nous découvrons un spectacle bien particulier devant le perron. Des ondines se sont glissées hors du bassin et se tiennent là en silence. Quelques bacchantes, accompagnées d'une bande de loups-garous, sont également présentes. Enfin, toutes les caryatides qui dominaient les colonnes du château ont pris vie pour former une haie d'honneur sur l'allée de gravier.

Je comprends combien mes réactions ont été guidées par la panique lorsque je fuyais ces personnages ces derniers jours. Ils quémandaient mon aide, cherchaient à attaquer Kval ou à me le désigner comme

coupable, quand il était en ma compagnie. Ils sont venus me remercier et s'inclinent dans un mouvement qui m'emplit de confusion. Pour leur montrer mon respect, je traverse l'allée avec toute la majesté dont je suis capable. Grâce aux talents de Petra, je reconnais que je ressemble même à une déesse grecque dans une toge immaculée.

En arrière-plan, je peux voir que la dépouille de Jarac a été récupérée par de discrets faunes qui se cachaient au milieu des familles de daims. Ils portent son corps avec une grande déférence. Je comprends qu'il regagnera la terre de la forêt, son lieu d'origine, pour y reposer en paix. Cela n'atténue pas ma peine, ni celle de ses amis, mais nous sommes soulagés de le savoir entre de bonnes mains.

Avant que nous ayons rejoint la voiture de Madame, les créatures se sont fondues dans l'ombre des taillis, apaisées, vengées. Je n'avais pas besoin d'ovation ou de récompense. Leur seule présence a suffi à me rendre mon honneur.

— On ne va jamais tous rentrer là-dedans, grommelé-je en désignant la Porsche 911 rouge sang.

Marwan me tend un casque de moto avec un clin d'œil et je soupire.

— Je vais encore me geler les miches, c'est ça.

Pour toute réponse, il m'enveloppe dans ses bras et me donne un chaste baiser qui, s'il ne me réchauffe pas totalement, provoque quelques ondes de chaleur en moi.

— Ce n'est pas la panacée, commenté-je en haussant les épaules, mais c'est un bon début.

J'ai à peine le temps d'entourer sa taille de mes bras qu'il démarre en trombe. Quelques plumes s'envolent dans notre sillage. Je me laisse aller contre Marwan, soulagée de quitter cet endroit maléfique, mais inquiète à l'idée des conséquences de mes actes. Je risque de revenir la proie des familles Kalle et Croquemitaine réunies. Bizarrement, cette perspective me galvanise. J'ai l'impression d'avoir été broyée, pourtant, je flaire le pouvoir magique qui grésille en moi par intermittence. Je sens picotements qui dévalent le long de ma colonne vertébrale, envahissent mes membres, brûlent mes doigts…et ce n'est plus désagréable. Au contraire, je suis enfin soulagée, presque en paix avec moi-même. Je ne crains plus mes propres pouvoirs, car j'ai décidé de les accepter, de les apprivoiser, de les utiliser.

Je sais que je ne suis pas au bout de mes peines, mais cela ne m'effraie plus. Il me reste un long parcours avant de devenir une magicienne accomplie, mais ma décision est prise. Je ne veux plus me terrer ni brider mes facultés. Je suis prête à affronter quiconque se mettra à nouveau en travers de mon chemin. Un sourire féroce étire mes lèvres tandis que j'exhale dans la nuit glacée de décembre des volutes de vapeur.

On pourrait presque y voir le souffle d’une sorcière.

Remerciements

Merci d'avoir lu ce roman. J'espère que vous avez pris du plaisir à découvrir les aventures de ces personnages.

Si c'est le cas, n'hésitez pas à publier un commentaire sur le site d'achat, sur un réseau social ou une plateforme littéraire… ou à faire fonctionner le bon vieux bouche-à-oreille. Pour vous prouver ma reconnaissance, je m'engage à écrire d'autres histoires.

Si vous n'avez pas apprécié, ne vous découragez pas, le prochain roman sera peut-être meilleur !

Si mes univers littéraires vous plaisent, vous pouvez prolonger l'expérience et recevoir des cadeaux en vous inscrivant à l'infolettre (newsletter) de mon site : chapitres bonus, albums photos, liste de lecture (playlist), carnet de recettes, nouvelles et promotions en avant-première.

Je vous donne rendez-vous en suivant ce lien :

https://laure-enza.com/newsletter

ou en flashant le QR Code :

Table des matières

Vaudou
Vampire
Relique
Ondine
Créature
Charme
Démon
Marabout
Styx
Gladiateur
Chandelle
Maléfice
Princesse
Lycanthrope
Poison
Camecruse
Vouivre
Stryge
Crypte
Satyre
Syllogomane
Ninja
Succube
Ténèbres
Sorcière

Du même auteur

Collection Bonne humeur
Souris des villes (*Prix du Comptoir de la Culture 2020*)
Oiseau des îles
Pas de Chichis entre amies
Comme un Parfum d'immortelle (*Prix des Plumes Francophones 2021*)
Mon voisin, mes amours et autres contrariétés
Poing de départ
La Mélodie oubliée

Collection Science-fiction
Chroniques du Monde-Hors
1-L'Héritier des sables (*Prix du Festival Cap de Lire 2022*)
2-La Cité mythique
3-Le Prince des abysses
4-La Prophétie perdue
5-L'Enfant de la sylve
6-La Créature Pouvoir

Collection Sept Mots (7-10 ans)
John et les Territoires maudits
Anaé et le Dragon de papier
Marylou et l'Ogre végétarien
Valentin et la révolte des gnomes

Participation à des ouvrages collectifs
Bouses de Mammouth (*Les collectifs de JDH Éditions*)
Hommage au Petit Prince, 80 ans, 80 talents, (*Éditions Rencontres des Auteurs francophones*)

À propos de laure Enza

Dévoreuse de littérature depuis l'enfance, après des études littéraires et un certain nombre d'années dans l'enseignement, elle se consacre à sa passion : l'écriture.

C'est en 2019 qu'elle publie des romans sous le nom de plume Laure Enza. Certains sont récompensés dans des concours.

Auteur hybride (à la fois en autoédition et en maison d'édition), lectrice éclectique, romancière plurielle, ses romans sont également de styles différents : comédies contemporaines, saga de science-fiction ou fantasy, livres pour enfants. Ils abordent cependant des thèmes parallèles, empreints d'humour et d'optimisme.

Proche de ses lecteurs, elle aime échanger avec eux sur tout ce qui concerne son univers romanesque, que ce soit sur les réseaux sociaux (Facebook : Laure Enza Romancière, Instagram : laureenzaromanciere) ou par courriel via son site : Laure-Enza.com.